
Ex
Libris
Hoenerbach

ORIGINES BERBÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE JOURDAN

Marabouts et Khouan, *Études sur l'islam en Algérie.* 1 gros volume avec une carte tirée en 12 couleurs, 4 feuilles raisin. **15** fr.

Les Premiers royaumes berbères *et la guerre de Jugurtha.* 1 brochure in-8°.................................. **3** fr. **50**

Les Commissions disciplinaires. *Régime spécial de l'indigénat en Algérie.* 1 brochure in-8°.................. **3** fr. **50**

Nos Frontières sahariennes, avec une carte tirée en 7 couleurs. 1 brochure in-8°............................. **2** fr. **50**

LES ORIGINES BERBÈRES

ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES

PAR

LOUIS RINN

CONSEILLER DE GOUVERNEMENT

ANCIEN CHEF DU SERVICE CENTRAL DES AFFAIRES INDIGÈNES

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

1889

PRÉFACE

Depuis plus de 25 ans M. le général Faidherbe, dans divers ouvrages d'une grande valeur scientifique, soutient l'opinion que les Berbères doivent se rattacher à une race non sémitique, pré-argenne, se rapprochant plus ou moins du type Kymri ; le savant auteur des *Recherches anthropologiques sur les tombeaux megalithiques de Roknia* ajoute que c'est surtout à la linguistique qu'il faut demander la solution du difficile problème des origines berbères.

Un essai dans ce sens a été fait en 1868, par M. Olivier, président de l'Académie d'Hippone, qui, au moyen de rapprochements glossologiques et grammaticaux a rattaché les Berbères aux Grecs (Iaones), aux Ibères et aux Celtes. Ce travail, où l'esprit le dispute à l'érudition a certainement une véritable valeur ; il nous a beaucoup servi, et, bien que nous soyons arrivés à des conclusions sensiblement différentes, nous devons le mentionner comme un des jalons qui nous ont le plus aidé

à nous dégager de l'ornière battue du prétendu sémitisme berbère.

Cette origine sémitique est du reste depuis longtemps repoussée en principe par M. Renan, l'homme du monde savant le plus compétent en matières hébraïques. La sûreté des méthodes scientifiques a, en effet, conduit l'éminent professeur à des conclusions en parfaite concordance avec l'impression produite, en Algérie par les Berbères, sur tous les gens éclairés et instruits qui ont vécu avec ce peuple d'une façon suivie et tant soit peu intime.

M. le général Hanoteau, MM. Letourneux, Duveyrier, O. Mac Carthy, Carette, Féraud, Pomel, etc., ont tous, à des degrés différents et sous des formes diverses, indiqué, comme probable ou possible, l'origine non sémitique des premières races berbères.

Et, plus récemment encore, le professeur Masqueray, dans ses remarquables études sur le Djebel-Aoures (1), reproduisait ainsi cette impression si vraie et si générale : « ...En entendant ce langage de l'Oued-Abdi, si fluide » qu'il semble éviter à dessin les gutturales et rechercher » tous les efforts sifflants que peut admettre la langue » humaine, sans jamais séparer par une seule voyelle » sonore des suites de consonnes douces; parler aérien, » chanté, retombant à chaque coup sur des finales en » êne, îñe, elh, êlh, az, et ne s'arrêtant que sur des » voyelles très longues et très ouvertes faites pour le » repos des lèvres ; j'ai souvent songé à la langue allemande enrichie du th de l'anglais et de la ñ espagnole. » Je ne sais quel retour vers le nord, quelle souvenance » des régions froides et lointaines éveillaient en moi » cette musique naturelle si étrangère au pays où elle se » produisait. »

(1) Voir *Revue Africaine*, 1877-1878 — *et Notes sur les Ouled-Daoud du Djebel-Aouras*. Alger, 1879. Librairie Jourdan.

Cette impression nous l'avons nous-même ressentie bien longtemps, et dans ce même Aoures, et dans tous les pays berbères où nos devoirs professionnels nous ont appelé à faire de fréquents séjours. Et, après de longues et patientes études sur le langage que nous entendions, après bien des tâtonnements et des hésitations, nous avons acquis la conviction que les Berbères représentent quelques-unes des branches détachées de ces antiques et vaillantes races Touraniennes qui, des plaines de la haute Asie, ont jeté leurs vigoureux rameaux aux quatre coins du vieux monde et jusque en Amérique.

C'est le résultat de ces études que nous allons essayer d'esquisser ici à larges traits et en résumant, du mieux que nous le pourrons, les éléments qui ont formé notre conviction et que nous présenterons quelque jour dans un travail spécial plus détaillé.

Alger, juin 1880.

PREMIÈRE PARTIE

LINGUISTIQUE

CHAPITRE Ier

Les Tifinar ou consonnes. — Leurs rapports avec les caractères cunéiformes. — Leur valeur hiéroglyphiques, idéographiques et phonétiques. — Lettres racines; rapprochements linguistiques. — Consonnes complémentaires.

Dès les premiers âges du monde, et aussitôt que les hommes de l'âge de la pierre, réunis en société, eurent besoin de tracer, sur les rochers ou sur les troncs d'arbres, les signes de ralliements ou les indications sommaires utiles à leurs relations naissantes, ils employèrent un éclat de silex. Et, comme cet éclat, susceptible de rayer les rocs les plus durs, s'il est employé en suivant le sens de son arête, était en somme très friable et se brisait à la moindre inclinaison de la main deviant de la ligne droite, les premiers signes tracés furent des lignes droites, ou des composés de lignes droites, se coupant à angles vifs ou restant parallèles.

C'est là l'origine des premières runes scandinaves, c'est là aussi l'origine des *clous* des caractères cunéiformes, caractères qui, dans les types les plus archaïques, sont composés exclusivement, ou à peu près, de clous grêles, sans têtes bien marquées, et tout à fait différents de ceux façonnés avec un stylet sur les briques assyriennes et reproduits avec tant d'élégance par les caractères typographiques de l'imprimerie nationale.

Cette nécessité de ne faire que des lignes droites eut encore pour résultat de forcer les premiers hommes qui voulurent dessiner un objet symbolique, c'est-à-dire un signe hiéroglyphique, à modifier la forme vraie et à y substituer une forme conventionnelle rectiligne : l'image du soleil fut ainsi amenée à être un carré.

Plus tard, à l'époque de la pierre taillée, quand l'homme sut façonner un poinçon, il put aussi faire dans le roc, ou sur les troncs d'arbres, des trous bien apparents, et il compléta ses premières indications rudimentaires par des *points* dont le nombre, la disposition et la place, modifièrent ou précisèrent dans tel ou tel sens les idées exprimées par les signes formés de lignes droites.

Ce fut là l'origine des *coins* de l'écriture cunéiformes, coins qui n'apparaissent que dans les types déjà moins archaïques que ceux composés exclusivement de clous, et qui ont débuté par n'être que de simples *points* et non pas des *coins* comme sur les briques assyriennes de la belle époque.

Les caractères berbères, tels qu'ils existent aujourd'hui chez les Touaregs, ou tels que nous les retrouvons dans les plus anciennes inscriptions numidiques, sont, comme les écritures cunéiformes, à peu près uniquement composés de traits rectilignes et de points.

Les sigles exclusivement tracés en *traits* sont nommés *tifinar ;* ceux tracés avec des points sont nommés *tiddebakin*.

La signification analytique du mot *tifinar* est « ce que a envoyé (a révélé) le Dieu Enn créateur. » Cette déno-

mination, sur laquelle nous reviendrons, montre que chez les berbères, comme chez tous les peuples très anciens, les caractères de l'écriture furent d'abord en usage chez les prêtres qui les présentèrent comme les effets d'une révélation surnaturelle : car, dans les premiers âges du monde, nous voyons partout le sentiment religieux se mêler intimement aux actes les plus ordinaires de la vie matérielle et dominer les conceptions les plus simples de l'intelligence et de la raison.

Ces tifinar, ou caractères « d'origine divine », étaient, dans les premiers temps, au nombre de dix seulement : dix, nombre sacré dont l'auréole mystique s'est perpétuée à travers les siècles chez tant de peuples Touraniens ou Ariens !

C'est à ce chiffre de 10, que se ramènent les consonnances essentielles et primordiales des principales langues indo-européennes, et c'est à ce chiffre de dix consonnes que se réduisent, en définitif, les premiers alphabets des Grecs et des Latins (1). C'était alors des alphabets bien imparfaits, mais ils suffisaient pour « les humbles commencements de la pensée et du langage (2). »

---

(1) Les grammairiens donnent ordinairement 11 consonnes aux alphabets primitifs grec ou latin : B C D F L M N P R S T.

β γ δ κ λ μ ν π ρ σ τ

Mais la similitude de B et P, en latin, permet de penser qu'il y a là une lettre adoucie postérieure à l'alphabet primitif.

De même, en grec, κ fait double emploi avec γ dont il n'est que la forte, et β ou π avait sans doute le son de F qui existait certainement avant l'invention de la lettre φ qui n'appartient pas à l'alphabet primitif.

(2) « Un alphabet fort imparfait peut suffire pour les humbles » commencements de la pensée et du langage, mais avec les progrès » de l'esprit, un développement correspondant doit se produire dans » l'articulation des lettres. » Marc Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. I, p. 258.

Ces dix tifinar étaient tout à la fois des signes hiéroglyphiques, des signes idéographiques et des signes phonétiques ; en voici la forme primitive, forme qui, pour neuf d'entre eux, est encore la même aujourd'hui :

I II ⊐ □ ⊡ ≼ + Λ ⋊ ⊟

Nous allons faire de chacune d'elles une étude sommaire, en indiquant, à côté des valeurs analytiques que nous avons déduites, les valeurs usuelles et pratiques qu'ont ces tifinar, comme lettres racines, dans le berbère moderne.

I

Valeur hiéroglyphique. — L'épieu planté en terre, forme symbolique sous laquelle la plupart des peuples Touraniens adoraient le dieu *Anou, An* ou *Enn (celui qui est un et toujours debout).*

Valeur idéographique. — *Enn, An* ou *Anou, Enyo,* le grand dieu ou la grande déesse nationale des Touraniens ; l'émanation et la manifestation de *Ilou* le principe divin par excellence. *Enn* est le grand tout immense et unique, le chaos primitif, le *verbe* éternel et incréé, l'esprit et le souffle de Dieu, cause primordiale de tout, et dormant dans les ténèbres, à la surface des eaux, pour se manifester par le tonnerre, la grande voix de l'être suprême laissant entrevoir sa splendeur. — *Anou* est une ancienne divinité numide qui a laissé son nom à plusieurs montagnes en Berberie.

Valeur phonétique. — *N.* Nom moderne, *Ienn.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — I *En*, dire, parler (1) ;
2. — .I *Ina* (Zg.), tuer;
3. — :I *Anou*, puits;
4. — .I *Ana* (Zg.), pleuvoir, :I *Noua*, même sens, :I *Nou*, pluie ;
5. — ξI *Eni*, voir;
6. — I *En*, *in* (K.), ici, là. — *En*, *in*, affixe zenaga s'ajoutant aux noms comme démonstratif des objets éloignés, de ceux que l'on fait voir : — I *En*, *in*, celui-ci, un, celui de. I: *Ouen*, même sens;
7. — ξI *Ini*, couleur, coloration, *nuance*, apparence;
8. — Iξ *Ien*, un. .I *Ena* (Zg.), faire un, unifier, unir, lier, attacher;
9. — I *Enn* (Mz.), I: *Eoun* (T.), monter à cheval, faire un avec sa monture, s'élever, gravir une montagne;
10. — I *In* et I⁝ *hin*, *tente*, réunion de gens unis par les liens de famille, des gens ne faisant qu'*un ;* intérieur de la tente;
11. — .I *Ana*, frère, et .I *Anna*, femme de l'oncle paternel, femme ayant la prééminence sur toutes les femmes ou filles de la famille. (Ces deux mots dérivent évidemment du précédent);
12. — .I *Ena*, être cuit ;

(1) Le radical d'un verbe est en berbère la 2e pers. sing. de l'impératif, comme en allemand, en persan, en mantchoux, etc. C'est pour nous conformer à l'usage que nous traduisons les radicaux par l'infinitif.

13. — ⵏ *En, in, N',* préposition du génitif avec les sens de : de, en, etc. ;

14. — ⵏ *En, in,* agent grammatical, signe de la première personne (de celle qui parle), signe du pluriel, du participe, etc. ;

15. — ⵉⵏ *Eni* et ⵉⵏ sang (sens dérivé de 4 et 7).

De la valeur idéographique de ⵏ *ienn* en berbère, on peut rapprocher :

Ωον, œuf, principe. — L'*Anou* touranien. — *Oannes* du grec. — *Ana,* mère des dieux chez les anciens Irlandais. *Enyo,* la déesse de la guerre dont l'attribut était la lance. — Le sanscrit : *An,* respirer; *Ana,* haleine, souffle. — Ναος, temple, chapelle. — Νεω, nager. — Νους, esprit, intelligence, âme. — Αον, fils de Neptune, ancêtre des *Oanes,* de l'*Aonie* ou Béotie. — Noé le patriarche du déluge. — Le latin *No,* nager. — Le gaëlique *Innis,* île. — Le brésilien *Ana,* Satan, l'esprit des ténèbres et du mal. — Le chinois *tien,* ciel (pour Dieu). — *An,* Dieu, maître, seigneur en summérien, ce qui devient *Unan* en medique et *Anin* en suzien et prend le sens de roi. — Ἀνω, en haut. — Enfin, Neptunus ou Poseidon, le dieux des eaux, ce que nous établirons plus tard. (Liv. II).

Des diverses valeurs de la lettre racine ⵏ, *ienn* en berbère, on peut rapprocher :

1. — Ἠν, attique pour εφην, dis-je. — Ναι, Νη, certes, oui ! — L'allemand *Nennen,* nommer, appeler parler, dire. — ⵏⵙ *esan, éclair, tonnerre* (T. S.), formé de ⵙ, S, avec, et de ⵏ *en* (verbum Dei). — *Innuo,* latin, consentir. — Arabe, إن, *En,* certes ;

2. — ανυω, tuer, détruire. — Les indigènes croient que c'est le *bruit* du tonnerre qui *frappe* et qui tue : comparez à cette idée le latin *verberare,* frapper, qui a pour

radical *verbum ;* ⴰⵏ *Ina* est en réalité le coup de foudre qui frappe et tue ;

3. — *Anou* est à proprement parler « le trou circulaire » fait par la foudre en tombant. Cette idée existait, sans aucun doute, chez les anciens Romains qui, sur chaque point frappé par la foudre, élevaient un temple ou oratoire appelé putéal, de *puteus*, puits ;

4. — αιωναω, arroser. — Ναω, couler. — *Nue, nuée,* nuage. ⵏⵎ *man, aman,* eau (formé de ⵏ pluie et du préfixe ⵎ matière, chose de la pluie, d'où Eau). Le kimrique *an, on, aon,* rivière; le bas latin, *Noa,* prairie marécageuse; le français *Noue,* pré humide, bas-fond humide. Sanscrit *: Navgas,* eau des nuées; le grec θυννος, thon, celui de la mer (formé de ⵏ pluie, eau, et du préfixe ✛ T.);

5. — Νοεω, voir, remarquer, être prudent;

6. — 'Ηνι, voilà, voici. Latin : *En,* voici;

7. — Ιον, brun. — *Iaone,* archaïque pour jaune;

8. — *Unus, un, unir, union, nouer.* — Sanscrit : *Nah,* réunir, lier. — νεω, filer. — Allemand : *Nahen,* coudre;

9. — 'Ηνια, rênes, courroies. — ανα, en montant. — Ωον, œuf;

10. — Avec une aspiration, similaire de celle usitée pour ⵏⵂ *Ahni* dans certains dialectes berbères, le sanscrit *vana,* habitation. — Latin *in,* dans;

11. — Ossete : *an,* père. — Vieil allemand : *Ano,* aïeul, *Ana,* aïeule. — Persan : *Nana,* aïeul maternel. — Beloutchi : *Nano,* aïeul maternel. — Kimrique : *Naïn,* aïeule. — Albanais : *Nan, nana,* père. — *Ana,* mère des dieux chez les Irlandais ;

12. — 'Ιαινο, réchauffer;

13. — Εν, dans, en. — Latin, *in ;*

14. — انا *ana,* moi (celui qui parle) ;

15. — Οινος, vin (rouge).

ǁ

Valeur hiéroglyphique. — Les deux traits, parallèles et égaux, comme symbole du dualisme qui forme le fond de toutes les religions primitives. — ǁ C'est le dieu suprême, *Ilou*, et son « reflet » c'est *Enn*.

Valeur idéographique. — Le dieu suprême *Ell, Ialaou, Iol,* ou *Aulus* des Numides, *Ilou* des Chaldéens et des Touranniens ; celui qui *est*, celui qui existe par excellence, le maître omnipotent de tout ce qui est ; le beau, le bon, la divinité abstraite, l'essence divine et le principe même de l'existence de *Enn*.

Valeur phonétique. — *L.* Nom moderne, *Iell.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ǁ *Ila,* la divinité suprême ;
2. — ǁ *Ili,* être, exister ;
3. — ǁ *El,* posséder. — ǁ *Oulli,* richesses : fille, troupeaux, etc. ;
4. — ǁ *Elou,* être puissant. — ǁ *Loua,* peuple dominant ;
5. — ǁ *Ell, ali,* être élevé, être haut. — *Ali,* monter ;
6. — ǁ *Ell,* resplendir, être blanc ;
7. — ǁ *Eli, elou,* être bon, beau, joli. — (*K. Ilali,* même sens. — *Ahlou,* être guéri) ;
8. — ≤ ǁ *Eloui,* conduire à la corde ;
9. — ǁ *Ila,* feuille ;
10. — ǁ ≤ *Il* (Zg.), fleuve ;
11. — ǁ ≤ *Il,* pleurer (A.) ;

12. — ǁ : *Oul,* cœur (l'organe de la vie, de l'existence) ;

13. — ǁ ǁ *Ilal,* aider ;

14. — ǁ ǁ *Ellou,* être de condition libre ;

15. — ǁ : *Oula,* être semblable ;

16. — ǁ : *Aoual,* parole;

17. — ǁ : *Ouali,* regarder; (K.) *all,* inusité, œil, d'où le pluriel | ǁ *allen* et | : ǁ *allouen,* yeux (K.) ;

18. — : ǁ *Iallou* (Zg.), nécessaire, obligatoire ;

La valeur idéographique, que nous donnons pour ǁ, est celle qui se retrouve dans toutes les langues originaires de l'extrême Orient, où la consonne L forme toujours la lettre essentielle du radical employé pour désigner l'être suprême.

En berbère, les diverses valeurs de la lettre racine ǁ se ressentent toutes de l'idée religieuse, cependant on peut encore indiquer quelques rapprochements intéressants avec les vocables similaires des langues indo-européennes.

1. — *Iol, Ialaou, Aolus,* dieux numides connus par des inscriptions trouvées en Berberie. — Ιλεοω faire un sacrifice propitiatoire : Ουλαι et Ολαι, graines d'orge répandues sur la tête de la victime dans les sacrifices ;

2. — En tamoul, le verbe être : *ul.* — Latin, les démonstratifs de personne *ille, illa* ; français, *il, elle, lui;* anglais, *alive,* vivant ;

3. — Danois et celtique, *Alleu* (fief héréditaire). — Ολος, tout, complet, entier. — Λεια, butin, proie ;

4. — Λγιον, lion. — anglais, *all,* tout ; allemand, *all,* tout ; Λιαν, moissons. — Αυλη, trop. — Λεον, étable. — Ουλος, gerbe de blé. — Béarnais, *Hill,* fille ;

5. — D'où les radicaux divers : ll + *tell*, hauteur, ll + *tala*, source (celle de la montagne), etc. — Latin, *ala*, aile (ce qui élève) ; *alo*, faire croître, faire grandir ; *allus*, élevé. — Sanscrit, *al*, augmenter. — Αενο, élever. — Ἰαλλο, lancer. — Celtique, *all*, *al*, haut. — على sur ;

6. — Ἡλιος, soleil. — Ἑλη et Ειλη, éclat du soleil. — Ηλιxω, briller comme le soleil ;

7. — Sanscrit, *ul*, bon. — Ελεεω, avoir pitié ;

8. — Ελαω, attique, pour Ελαυνω, conduire un char ;

9. — Υλη, feuillée, bois, forêt. — *Olea*, olivier, l'arbre par excellence ;

10. — *Ill*, *ille*, noms de rivières, Alsace et Bretagne. — Sanscrit, *IL*, courir. — Latin, *LUO*, laver, baigner, arroser. — Gaélique, *LI*, *LIA*, *LLI*, eau vive. M. Olivier fait remarquer à ce propos que dans presque toutes les langues indo-européennes il y a correlation entre les idées de montagne, eau et habitation : *Collis*, *couler*, *colere*, *etc.* (Voir *Recherches sur les origines des berbères*, 2e partie, p. 75 et *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n° 5, 1868) ;

11. — *Luo*, porter la peine, expier ;

15. — Bas-breton, *all*, autre. — Latin, *alius*, autre ;

A la lettre radical L ll et à ses sens 1, 2, 4, 8, 14, on peut rattacher le mot français *loi*, espagnol *ley*, portugais et provençal *lei*, *lou*. — Wallon, *loü lur*. — La première *loi* fut chez tous les peuples une loi religieuse, une chose *liant* l'homme à Dieu, à ll *ell* l'être suprême ; d'où le sens du radical *Li* dans *lier*, *liane*, *liasse*, *lien* ; d'où le mot *Liach*, qui, en bas-breton, est le nom de la pierre plate des dolmen, de la pierre sacrée, de la pierre d'Ell ;

17. — Le vocable *œil ;* catalan, *oill*, *ul ;* provençal, *ol*, *oel*, *uel ;* flamand *ouele :* Dieu n'est-il pas, chez les berbères comme chez tant d'autres peuples indo-européens,

le Grand Voyant. — En tamachek I□•:⊐≮I⊐ *Amanai imokeran.*



Valeur hiéroglyphique. — Un croissant (en tracé rectiligne) ; — le croissant, matière première et substance mère de la lune *Our* □ ; — le croissant qui s'augmente, mesure le temps, s'emplit, décroît et meurt ou s'anéantit.

Valeur idéographique. — *Matrix, natura, materies.* — La nature génératrice, la matière engendrante, le principe, ou mieux, la substance de la génération passive. L'espace, l'éther : la nature d'où tout sort et où tout rentre. — *Maia,* était le nom d'une des déesses numides, son nom est resté à plusieurs montagnes de Berberie.

Valeur phonétique. — *M.* Nom moderne, *Iemm.*

Remarque. — Bien qu'en principe la plupart des caractères tifinar n'aient ni haut, ni bas, il y a cependant un sens dans lequel ils sont employés plus souvent : pour la lettre *iemm,* ce sens est déterminé par l'obligation de maintenir le côté concave de la lettre vers la fin du mot. — La forme ci-dessus appartient donc à une écriture verticale de bas en haut, écriture que nous montrerons plus loin avoir été la plus ancienne. Dans les exemples ci-dessous, nous conformant à l'usage moderne d'écrire le tamachek de droite à gauche, notre ⊔ devient ⊐.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ⊐ *Ma, em,* mère, auteur, possesseur, matière, amas ;

2. — ⵎ *Imi*, bouche, fente, ouverture, débouché, exutoire, orifice. — :ⵎ *Oummou* (Zg.), porte ;

3. — .ⵎ *Ama*, s'asseoir, être assis, rester, demeurer ;

4. — ⵎ *Em*, être mort, s'anéantir ;

5. — ⵎ *Em*, prix, valeur, estimation, mesure ;

6. — ⵎ *Ma*, comme ;

7. — ⵎ *Ma*, qui ? que ? quoi ? interrogatif ;

8. — ⵎ *M*, affixe personnel signe du féminin ;

9. — ⵎ *M*, préfixe grammatical (signe du passif, noms dérivés, etc).

Des diverses valeurs de la lettre racine *iem* ⵎ on peut rapprocher :

1. — Le sanscrit *mâ*, créer, produire ; *am*, vénéré ; *matar*, mère, qui est employé dans les Nida avec le sens de *créateur*, *auteur*, et est formé de *mâ* et du suffixe *tar* qui, en sanscrit, est la formative des noms d'agent. — Dans la mythologie indienne, *Maïa* est le nom de la première femme, de la première vierge. — En mantchoux, *ama* signifie *père*, c'est-à-dire l'*auteur*, masculin. — Μαια, sage-femme ; Dorien, aïeule. — αμαω, j'entasse ; αμα, ensemble ; αιμα, sang, race, progéniture. — Arabe, أم *oum*, mère ;

2. — *Imi*, bouche, se rattache à l'idée de maternité et d'engendrement. C'est le radical de *meat*, *meatus*, *meabilis*, etc. *Imi*, la *bouche*, c'est-à-dire celui qui parle, explique, peut-être les formes des pronoms *passifs* de la 1re personne : *Me*, latin ; *me*, *moi*, français ; *am*, celtique ; *m*, lapon ; etc. — Εμεω, vomir ;

3. — La mère est celle qui reste assise, qui demeure. Le composé ⵎ.: *Kim*, s'asseoir, est plus généralement usité que ⵎ *Ama*, qui est resté surtout dans le

Zenaga. Ce sens peut dériver aussi de ⊐ *em*, mort, car les morts berbères étaient jadis mis au tombeau accroupis ou *assis*, ainsi que cela a été constaté en fouillant les tombeaux mégalythiques en Berberie. — Ἡμαι, être assis;

4. — Mourir, c'est rentrer dans la nature. — En sanscrit, *yami* et *yama*, sont le premier couple humain qui, d'après les légendes vediques, paya son tribut à la mort. *Yama* devint le roi des *âmes*, le roi du Pitris et la personnification de *la terre après la mort ;*

5. — Latin, *emo*, acheter. — Sanscrit; *ma*, mesurer. — αμα, avec ensemble ;

6 et 7. — Sont des sens dérivés du nº 5. — Comparez le grec ομος, pareil, semblable.



Valeur hiéroglyphique. — □ La lune dans son plein.

Valeur idéographique. — *Err*, *Ieru*, *Rhea*, *Our*, *Our* des Chaldéens et des Soumirs ; la lune, embryon, principe, noyau ou germe originel. Manifestation de *Enn (Anou)*, symbole de la création. *Our* qui embrase l'horizon, fend la nue et s'élance dans le ciel ; le nucleus qui fend la terre, déchire son enveloppe et surgit.

« Les anciens Lybiens, nous dit Hérodote, n'offraient » de sacrifice qu'au soleil et à la lune, ce sont les seuls » dieux qu'ils adorent; mais sur le lac Triton, les sédentaires honorent aussi la déesse Minerve, Triton et » Neptune. » (Melpomène, 88). Ce culte du soleil et de la lune se prolongea en Berberie jusqu'aux temps qui

suivirent l'établissement de l'islamisme (1). Le nom du dieu Lune chez les Lybiens étaient *Ieru,* mot qui nous a été conservé par des inscriptions romaines.

Valeur phonétique. — R. Nom *Ierr.*

Remarque. — La forme archaïque est □, la forme moderne est indifféremment □ ou bien O.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — □⁚ *Our, Iour, Iorr, Aiour,* lune, surtout pleine lune, mois (lunaire), croissant ;
2. — □ *Ar,* ouvrir, se détacher en fendant ou déchirant, enfanter, produire, détacher, surgir, faire saillie, se montrer, s'élancer, s'avancer (tous les sens du latin *Oriri*);
3. — •□ *Ara,* embryon, nouveau-né, petit enfant, cordon ombilical ;
4. — □ *Our* et □□ *rour,* fils, homme, créature;
5. — □ *Ré,* quiconque, un individu quelconque, quelqu'un ;
6. — ≼□ *Ari,* écrire, buriner, graver, rayer;
7. — ⁚□ *Arou,* être ancien. — O⁝ *Ahar,* être vieux ;
8. — ≼□ *Eri,* aimer, désirer;
9. — □ *Err,* brûler. — ≼□ *Arroi,* incendie. — •□ *Ioura* (Zg.), il fait chaud ;
10. — •□ *Erra,* sécher, dessécher. — □⁚ *Iour, ioor,* (Zg.) sec ; (Mz.) être avare;

---

(1) Bou Ras, *Histoire inédite de l'Afrique septentrionale, Revue africaine,* nº 29.

11. — ≤□ *Iri*, nuque, sommet, point culminant, extrêmité, bord, saillie, épaule. — □: *ouar*, être sur ;

12. — □ *Our*, *ara* ne, non, ne pas, rien (négation), jamais, chose ;

13. — □≤ *Ierra*, (Mz.), être malade, brûler la fièvre. — □≤ *Ir*, mauvais. — □≤ *Ioura*, tromper ;

14. — □ *Ar*, jusqu'à, à ;

15. — □ *Ora* (Zg.), crier, appeler, faire sortir en appelant ;

16. — □ *Ar* et □⁝ *Ahr*, être associé ;

17. — :□ *Rou*, pleurer (K.), d'où O⁝≤ *Aihar*, sang des hemorragies ; liquide s'échappant d'une ouverture. — □ *Ari*, lait. — □ *Ori* (Somali), sueur ;

18. — □≤ *Iere*, pâle, couleur de la lune, jaune. — □ *Ouri*, or (Zg.) ;

19. — □ *Ar* et □: *Ouar*, lion (celui qui déchire), sanglier (Zg.) ;

20. — □ *Aré* (Zg.), moment ;

21. — □ *Iari* (Mz.), circoncire ;

22. — □ *Ore* (T, S.), étrangler.

Our était en Chaldée un des noms de la ville de *Chalanne* (en berbère Kal-Anné, la ville du peuple d'Enn) ; d'après les inscriptions cunéiformes, c'était « la ville du Dieu qui veille sur la lune.... la ville de la maison du monde. » — Our paraît être identique avec la *Hera* pelasgique Hera ou Junon, déesse de la fécondité, de la réproduction, déesse suprême des races Doriennes et Ioniennes, celle qui *seule* et sans époux avait enfanté Eres,

Mars (le Dieu solaire). — Our a encore de grandes ressemblances avec *Rhea*, la mère des dieux chez les phrygiens : la Rhéa idéenne (en berbère : compagne, reflet, associée de Enn) est identique aussi avec la *Bellit* babylonienne, mère des dieux et compagne de Anou.

Les diverses valeurs de la lettre racine *ierr* □ qui toutes se rattachent aux qualités, apparences et influences de la lune, peuvent être l'objet des remarques suivantes :

1. — Pour les mathématiciens et les astronomes de tout le globe le signe O représente la lune, alors que ⊙ représente le soleil : ce signe viendrait-il des astronomes Chaldéens ?

Quoiqu'il en soit, □ *Our* c'est la lune dans son plein ; la nouvelle lune, lorsqu'elle apparaît, porte le nom de *tallet* + ‖ +, celle de *Ell*, ou mieux la petite *Ell*, la petite divinité. — *Thor*, le Dieu des anciens Saxons était « le père de la lune » c'est le sens analytique de son nom en berbère : □+ = *pater lunœ*, ou celui de la lune. — Ιερευς, prêtre ; ιερος, sacré, etc. — Ιρις, arc-en-ciel, croissant divin. — Ὁρος, règle, époque. — Ωρα, saison, temps, *heure*. — Latin, *ara*, autel ; anglais, *èra*, époque, ère ; français, *ère*, *roue*, *eür* pour heur, sort ;

2. — Αρωο, labourer, fendre la terre. — Latin, *aro*, même sens. — Εαρ, printemps. — αἱρω, lever, soulever, élever. — Ὁρος, montagne, colline. — Ραιω, briser, détruire. — Latin, *oriri*, naître. — *Ar*, nez, en summérien. — Latin, *ruo*, jeter sur, pousser ; *os*, genitif, *oris*, bouche ; *hure ; ire*, aller ;

3, 4 et 5. — En scythe, *oïor* signifiait homme (Herodote, IV, p. 110). — Ουρος, queue, postérité. — Mogol, *ere*, homme. — Tartare, *er*, homme. — Ἑρος, heros. — Ὀαρ, femme. — Allemand, *herr*, homme. — Latin, *heres*, héritier *(hoir) ; herus*, maître ;

6. — *Rayer, raie ;*

7. — Sanscrit, *aria*, ancien, vénérable. — Ἥρως, héros.

8. — Ἐράω, aimer, désirer ; ἔρως, amour.

9 et 10. — Ὥρα, la saison de la sécheresse et de la reproduction, c'est-à-dire l'été, d'où l'idée de chaleur. — Latin, *uro*, brûler, dessécher, incendier, enflammer ; *areo*, être désséché ; *ara*, autel, lieu où on brûle les victimes.

11. — Ὄρος, montagne. — Ὅρος, limite, but. — Latin, *ora*, bord, extrémité, éminence.

12. — En georgien, non, se dit *ara*, comme en kabile. — En tamachek, +□⁝ *ahret, haret*, et +□ *aret*, signifie « chose » et « rien ». En français *rien* a d'abord signifié *chose*, puis est devenu négatif ; comparez le latin *res*, chose. — *Ara* est sans doute une dérivation de *ara, embryon*, chose encore non existante, non en vie, chose à venir. — *Ara* peut aussi reproduire l'idée de *nuit*, l'idée du temps de la lune et être opposé à ⊡ *as*, soleil et affirmation. — Enfin il peut encore se rapporter à l'idée de sécheresse qui conduit à celle de privation ; l'expression triviale *être sec de* pour *être privé de*, comme la mezabia *ior*, être avare, rentrent dans ce même ordre d'idées ;

13. — *Ir* s'emploie le plus habituellement avec les affixes personnels et le préfixe Λ *(cum)* +≤□Λ *dirit*, avec méchanceté de lui, lui méchant ; comparez le grec Ἱερά, mal sacré, épilepsie ; le français *rouer, rouerie ;* le latin *ira* (colère) ;

14. — Ὅρος, limite, but ; *rue, ruer ;*

15. — Ὀρῶ, dire, prier, appeler, invoquer. — Εἴρω, dire, proclamer, annoncer, haranguer ; Ὠρύειν, *hurler ;*

16. — Sens dérivé du n° 1 ; la lune est la compagne, le reflet de *Enn ;*

17. — Ρεω, couler. — *ροος*, cours, écoulement. — Sanscrit : *Ri*, couler. — Latin : *Ros*, rosée. — Ὀρος, sérosité, petit lait ; français, *rouir*, *ru* ;

20. — Sens dérivé des phases ou époques lunaires, voir n° 1 ;

21. — □ *Ar*, détacher expliquerait, à la rigueur, ≤□ *Iari*, circoncire ; mais il est peut-être plus exact de rapporter ce mot à *Ieru*, la divinité berbère ; la circoncision étant avant tout une consécration religieuse.



Valeur hiéroglyphique. — Le soleil.

Valeur idéographique. — *Ess*, *Ass*, *Esus*, *Ausus*, *Osos*, *le soleil* (placé ici après *Err*, la lune, parce que chez les Berbères qui, comme les Celtes, comptent par nuit, celle-ci précède le jour). — *Ess* est la manifestation éclatante et la splendeur rayonnante de l'être suprême. — C'est le *mobile* par excellence, celui qui, chaque jour, régulièrement, occupe toutes les positions entre le zénit et l'horizon ; pour cette cause, c'est le symbole du mouvement, de la situation, du départ et de l'arrivée, de la diffusion, du compuct, etc. C'est aussi le *moteur* par excellence, le régulateur, le repère, la source et le dispensateur de la chaleur et de la lumière dont l'action bienfaisante éclaire, réjouit, maintient et permet la vie.

Le dieu *Ess* était adoré des anciens Berbères sous les noms de *Osus*, *Ozza*, *Ausus*, *Auzia*, noms qui nous ont été conservés par les inscriptions latines,

Valeur phonétique. — *S*. Nom, *Iess*.

Remarque : La forme primitive est ⊡. la forme moderne est depuis bien des siècles ⊡ ou ⊙. Ce dernier sigle est le même : 1° que l'hiéroglyphe égyptien signifiant soleil ⊙ ; 2° que le signe employé par tous les astronomes pour désigner le soleil, alors que le signe O sans point représente la lune ; 3° que le sigle lybo-phénicien ayant la valeur de *B*.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — ⊡ *As*, soleil, jour (K.) ; *Assa* (A.), aujourd'hui ; *Asso* (Mz.), aujourd'hui ;

2. — :⊡ *Esou*, boire ;

3. — :⊡ *Asou*, étendre ;

4. — ⊡ *As*, aller, aller en avant, se diriger vers, présenter (et tous les sens actifs, passifs ou neutres de *Movere*) ;

5. — ⊡ξ *Is*, *Aïs*, cheval, et ⊡ξξ *Aiis*. — :⊡ *Asou*, *esou*, bœuf, bufle. — □ *Isi*, mouche ;

6. — ⊡ *Isi* (Somali) ; *ioùsa* (A.) ; *ioucha*, *iouch* (Mz.), présenter, donner. — *Isa*, *icha* échanger, acheter ;

7. — ξ⊡: *Eousi*, et ξ⊡⋮ *ehousi*, être joli, brillant, resplendir (être soleil). — □ *Isa*, *icha* (A.), être content, rayonnant ;

8. — ⊡ *Es*, *S*, de, d'entre (*ex* des latins), par, avec, au moyen de (*per* du latin), selon, d'après, en conséquence de, pendant, à, en, vers ;

9. — ⊡ *Sé*, et ⊡ *Séoui*, où (avec mouvement) ;

10. — .⊡ *Esa*, sept ;

11. — ⊡ *As*, afin que, lorsque, pour que, depuis que, lors. :⊡ *Soui* (Mz.), depuis ;

12. — ≤⊡ *Isi*, Os (Zg.) ;

13. — ⊡ *S*, affixe personnel de la 3ᵉ personne ;

14. — ⊡ *S*, préfixe formatif des verbes causatifs, transitif ;

15. — ⊡ *S*, préfixe des ethniques, avec le sens de (8), venant de, fait de, ayant pour père, etc. ;

16. — ≤⊡ *Si*, et ≤⁝⊡ *si* et *shi*, père, même idée que (15) ;

17. — :⊡ *Ousou*, tousser.

18. — :⊡ *Isou*, chauffer, cuire ;

Les différentes valeurs de la lettre racine ⊡ *S*, ont toutes pour point de départ une idée solaire : cette lettre *S* existe, en effet, dans presque tous les vocables primitifs servant à désigner les dieux solaires ; et ses sens dérivés se retrouvent dans la plupart des langues indo-européennes. Ainsi :

1. — Dieux solaires : *Ozza* chez les Sabéens arabiques. — *Esus* chez les Celtes. — *Æsar* chez les Étrusques. — *Uschas*, l'aurore, en persan. — Ἠως, aurore, orient. — *Sol*, des Latins, qui est ⊡ *Es* ‖ *L*, *ell*, dieu suprême. — Ζευς, Jupiter, qui fut d'abord Ζες, n'est autre chose que le reduplicatif de ⊡ *As*, soleil. Ζες est pour *Asas ; S* s'est changé en *Z* par suite d'une loi d'euphonie qui existe encore aujourd'hui dans la grammaire berbère, et qui veut que ⊡ préfixe devienne *Z* devant un radical commençant par *S* (Voir Hanoteau, *Grammaire tamachek*, p. 69). Αισσω, mouvoir. — Αισα, sort, destin. — عيسى *Iesus*. — Ὁσιος, sacré. Remarquons que Platon dérivait

Θεος, dieu, de θηειν, *courir*, « parce que les premiers dieux étaient le soleil et la lune (1) ; »

2. — ⁝☐ *Esou*, boire; le soleil est le grand; *essuyeur*, le grand buveur de la rosée, de l'humidité, — celui qui fait boire ou donne soif; comparez le bourguignon, *soi ;* berry, *soue ;* wallon, *seu ;* français, *soif, suer ;*

3. — Les métaux maléables, c'est-à-dire s'étendant, ont pour nom : *Ayas*, bronze, en sanscrit ; — *Aes*, cuivre, bronze, en latin ; — *Aïs*, fer, en gothique ; — *Ausis*, fer, en borusien ; — *Asel, ouzal*, fer, en berbère ;

4. — Sanscrit : *Ishu*, flèche. — ασσον, plus près. — Αἴσσω, s'élancer, agiter. — Ιος, flèche ; υσσος, javelot, arme de jet. — Allemand, *has*, lièvre, coureur. M. Olivier *(loc. cit.)*, fait remarquer que dans les lanques anciennes, les radicaux, signifiant *être* et *aller*, se font de fréquents emprunts : Sanscrit, *as*, être ; *as*, être rapide. — Latin, *esse*, être ; *es*, tu vas ;

5. — Ce sont les animaux marcheurs, mobiles par excellence ; — aux chevaux (sanscrit, *açoua)* et aux bœufs, on peut ajouter les moutons (en grec, όις, brebis), les porcs (υς), etc. — Chez les anciens Berbères, le bœuf était non seulement un bien meuble, mais c'était aussi, comme le cheval, un moyen de transport ; les attelages de bœufs et de buffles, chez les Touareg, ont précédé les chameaux. — En outre, dans toutes les langues indo-européennes, il y a connexion entre les idées de soleil et de chevaux. Ηῶος, *Eous* était le nom d'un des chevaux du soleil. — Allemand, *ochs*, bœuf. — Latin, *asinus;* Anglais, *ass*, âne ;

7. — Sanscrit, *vas*, être brillant ; l'anglais *yes*, le français *si, oui*, sont pour : c'est évident, c'est clair comme le soleil, c'est soleil ;

(1) Platon, Crat. 397, cité par Max Muller, t. II, p. 136.

8 et 9. — *Ex* du latin. — *Ès* du français, dans ès sciences, etc. — εἰς ἐς et σε, du grec (dans, en, vers, pour, jusqu'à, etc. — *Suivre, suite ;* berry, *suir.* — *sus,* vers.

10. — Voir plus loin la théorie des noms de nombre ; en summérien, *SU* signifie légion.

11. — ὡς, lorsque ;

12. — *Os,* génitif, *ossis.* — Les *os* sont les leviers, les moteurs du corps ; en chaouia, en kabyle et en mzabia, on retrouve la même idée avec un mot composé : ⊡□ *ires,* qui se décompose en □ *ar,* origine, germe et ⊡ *is* (du) mouvement, (de la) locomotion ; grec : Ἰς, fibre, nerf ;

13, 15 et 16. — *OS,* celui qui. — Latin, *IS,* celui-ci. — Arménien, *IS, Sa,* ce, cet. — Géorgien, *ES,* lui. — Sanscrit, *esah.* — Turc, *chou.* — Lapon, *As,* lui. — Comparez aussi le pronom démonstratif scyto-médique *SA* (hic, hæc, hoc), qui, comme idéogramme, a le sens de peuples, gens de. Cet idéogramme est représenté par trois coins •: ce qui correspond aussi, à la lecture, ka, ki ; il précède les noms de peuples dans la plupart des textes cunéiformes assyriens et se lit ka, ki ; il les suit, au contraire, dans les textes médiques, où il se lit *Sa.* — D'autre part, ⊡ qui, avec le sens *ex* du latin et au commencement des noms de peuples, a, en berbère, le son *S,* se lit, en lybo-phénicien, *B ;* mais il garde son sens de *originaire de, formé de, ayant pour père ; ab* en sémitique, *si* en berbère ;

16. — Summérien, *Sa,* maître ;

17. — *Oussou,* tousser, dont la 6ᵉ forme, tousser fréquemment, est ⊡ + *toussou,* qui se rapproche singulièrement du latin *tussio,* et du français *tousser.* — :⊡ *oussou,* n'est déjà qu'un fréquentatif de ⊡ *as, movere* (à la 9ᵉ forme) ; la toux n'est-elle pas un mouvement fréquent, un *accès* ou une série d'accès ?

18. — Latin, *asso,* je fais rôtir.

≤ =][

Valeur hiéroglyphique de ≤ — Le sillon de l'éclair.

Valeur idéographique. — L'éclair qui avertit, *frappe*, engendre le feu et la lumière, éclaire, embrase l'horizon, etc. C'est encore l'avertissement humain, le coup de sifflet.

Valeur phonétique. — *I.* Nom moderne, *Ii.*

Remarque. — Soit que la forme primitive se soit altérée en passant par les formes Z I pour arriver à][, soit qu'il y ait eu confusion entre les idées dérivées du feu et de la lumière de l'éclair, et celles dérivées du feu et de la lumière de la lune, toujours est-il qu'il n'est resté de ≤ avec sa valeur première, que deux racines : ≤ *ii*, être mâle, et ≤≤ *ii*, laisser, et que ce sigle est devenu une aspiration, un signe voyelle que nous étudierons plus loin. Tous ses sens sont passés à][*ieff*, qui peut être ainsi défini :

Valeur hiéroglyphique de][— Les deux croissants de la lune au début et à la fin de sa phase.

Valeur idéographique. — Les croissants extrêmes de la lune, ses phases; d'où les idées de lumière, de croissance, de supériorité, d'élévation, de pointes, etc.

Valeur phonétique. — *F.* Nom moderne, *Ieff.* — Formes :][et I.

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — .][*Afa*, lumière. —][*Effou*, faire jour, éclairer. — :][*Fo*, évidemment;

2. —][*Af*, trouver;

3. —][*If*, valoir mieux, surpasser, exceller, s'enfler, s'étendre, augmenter, s'épanouir, se fendre, se diviser, se ramifier, devenir;

4. —][≤ *If*, tête (Zg.);

5. —][*Iff*, (Mz.). —][ ][*Fouf*, *foufou*, téton, sein;

6. — ≤][*Effaï*, verser, répandre, étaler, sortir, ouvrir, se vider, s'éparpiller, décroître, diminuer. —][*fée*, eau (B. du haut Nil);

S'il est naturel de représenter graphiquement l'éclair par un zig-zag plus ou moins accentué, il est fort difficile de représenter phonétiquement soit le sifflement qui précède ou accompagne le bruit de la foudre, soit le coup de sifflet humain ou cri d'avertissement. Chacun l'entend et l'exprime d'une façon un peu différente, en faisant usage des diverses sifflantes et pseudo-sifflantes, comme *S*, *Z*, *Ch*, *Tz*, *J*, *F*, *I* et *Psi*. — Aussi, dans les langues indo-européennes, dont les alphabets sont de la même famille que les tifinar, il y a souvent confusion ou mutation entre ces différentes lettres, soit comme forme, soit comme son: à ce titre, il est intéressant de rapprocher du tifinar ≤ *(I* aspiré) I #][*(F, J* et *Z)*, les caractères suivants :

≥ = *S*, en lybique, phénicien, ancien arabique, sabéen, éthiopien et grec;

I = *Z*, en phénicien, arabique, sabéen, tamachek;

H = *Êta* grec;

ϟ = *Tz*, en ancien arabique et sofastique (Holevy);

Z = *Z*, en grec ζ et ξ;

ϟ = ص *sod* = *S*, en phénicien et ancien arabique;

ϟ = Forme archaïque du *Iota*, *i* des Grecs; — forme du *Iey* ou *i* tamachek.

Le H, *êta* grec, qui se prononce *I*, et qui fut un des premiers signes d'aspiration, a la forme du ⵊ *ieff* tamachek, qui succéda au ϟ *iey*, qui lui-même a la forme archaïque de l'*Iota*; le *digamma* grec, qui, lui aussi, est une aspiration, sonne *F*. Or, en latin, en espagnol et en berbère, *F*, *H* sont souvent équivalents : *hircum*, bouc, *fircum*; — *hermoso*, beau, *formosus*. — ⁝ ǁ ⁞ *ehoulagh*, bouc; — ⁝ ǁ ⵊ *afoulagh*. — Chez les Romains les formes de Y et de V, qui est F, ont été longtemps confondues; les radicaux sanscrits par Y *(youg)* sont, en grec, écrits par Z (ζουγ) et en latin, par I ou J *(jugus)*. Il y a là tout un ensemble de rapprochements qui ont une cause commune, et que nous complètent les comparaisons ci-après faites entre les sens de la lettre-racine berbère *ieff* et les sens de quelques vocables des langues indo-européennes.

1. — φως, φαος, lumière. — οφις, serpent, animal qui a les ondulations de la flamme. — παιαν, Pean, hymne en l'honneur d'Apollon, dieu de la lumière (P = F). — Français, *Feu* et *Fou*. — L'étymologie classique de *Fou* est *follis*, soufflet (Voir Littré, Larousse, etc.). On en rapproche le bourguignon *Fo* et les mots *Fol*, *Foll*, *Folh* des langues néo-latines, du gallois et bas-breton. Le sens analytique serait : « tête enflée et vide, » ce qui est bien forcé et même peu conforme à la vérité scientifique; car rien n'est moins vide que la tête d'un fou. Si, au contraire, de cette idée de folie, nous rapprochons le sens du

mot *illuminé*, et si nous tenons compte de ce sentiment superstitieux qui, chez tant de peuples, fait regarder le fou comme un être mystérieusement en rapport avec la divinité, nous sommes conduit à voir dans le vieux mot barbare ou berbère :]C *afou*, éclairer, l'origine du mot *Fou*. La forme *FOL* serait explétive.

]C illuminé;
|| (par la) divinité;

embrasé de lumière divine, ou simplement illuminé (25e forme dérivée). Les Gaël, Kimriques, Burgondes ou autres, ont pu l'introduire chez nous, après l'avoir pris des Touraniens, dans la Haute-Asie. Avec cette étymologie, le sens analytique est plus rationnel pour *Fou*, et on s'explique aussi beaucoup mieux la valeur de l'expression « vierge folle »;

2. — Trouver, c'est rencontrer ce qui est en lumière. — αφη, tact, toucher, contact, prise. — Latin, *Fio*, arriver, résulter, deviner. — L'arabe نفع *profit*, est la 4e forme des noms verbaux de]C

3. — *Japhet*, extension qui a été rapprochée du sanscrit *Juvan*, du grec ιαωνες pour ιαFονες, est la 5e forme de]C d'où son sens : extension. — De même, *Ioucef* (Joseph), qui a à peu près le même sens, est la 2e forme de]C — φυω, faire croître, enfanter. — En cochinchinois, *FA* signifie beaucoup, et devient l'indice du pluriel quand il est placé devant un substantif. — *Fieu*, *fief*, latin, *afa*, masse de choses. — Anglais, *foe*, ennemi (envahisseur);

4. — επι, sur, à la tête de. — *If*, l'arbre qui dépasse. — *Fût* (colonne). — Allemand, *auf*, sur;

5. — Latin, *uber*, sein; — *uber*, fertile;

6. — Latin, *fusus*, *effusus* (de *effundo*, radical: *Eff*), versé, répandu. — Anglais, *offen*, large, ouvert. — Allemand, *ofen*, feu.



Valeur hiéroglyphique. — Une étoile.

Valeur idéographique. — *Taïa,* l'étoile, l'étincelle divine, l'émanation de *Err,* un des éléments de sa suite, de son cortège ; son accompagnement. — L'étoile, œil de Dieu, source de la lumière douce et pure ; point de repère ou de direction pour le voyageur. — L'étoile, être ou chose créée, élément d'un grand tout ou d'une collectivité innombrable où chacun peut être montré isolément. — L'étoile filante, qui brille, va, s'enfle et descend vers l'horizon ; le bolide qui tombe, frappe ou disparaît. C'est aussi l'étincelle qui vient du feu et engendre le feu, d'où la fille, la femelle qui est engendrée et engendrera. + *Taïa* était une déesse berbère adorée en Afrique, et dont le nom se retrouve comme désignation topographique de plusieurs montagnes ; on trouve aussi *taout,* qui est le nom de la dame chaldéenne, — *taout,* la grande dame.

Valeur phonétique. — *T.* Nom moderne, *Iett.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1\. — .+ *Ta, at, 'ata,* étoile (sens donné par les dérivés). — *Taïa* (Mz.), esclave affranchie remplissant le rôle de mère ou de duègne ;

2\. — ++ *Taout, taot, tet,* jeune fille vierge et nubile ;

3. — + *Ta,* elle, celle-ci, celle, cette, celle de;

4. — ++ *Tit,* œil, source. — *Tëit* (T. S.), intelligence, esprit;

5. — ++ *Tit* (Zg.), vrai, visiblement;

6. — ++ *Tet,* têter, tétine, bout du sein. — Manger constamment, sans discontinuité (comme l'enfant qui tète);

7. — ++ *Tet,* affixe pronominal, 3e personne féminin;

8. — ≤+ *Ti, ta,* et + *at,* Père;

9. — +≤ *Ait, at, it,* fils;

10. — +: *Ouatta* (Mz.), descendre. — +: *Out, aout* (B.); *iout* (A.); *iouat* (Mz.), frapper, battre;

11. — +≤ *It* (Zg), nuit; ∃≤ *ith, iedh* (B.), même sens;

12. — + *Te, ti,* affixe personnel, 3e personne masculin;

13. — + Préfixe et affixe de verbes d'habitude, de fréquence, d'énergie, de verbes passifs, de verbes de transition à un état. — Préfixe et affixe de nombreux noms dérivés (caractéristique des féminins, des dinutifs, des noms d'individualité, etc.), lettre intercalaire formative de pluriels, etc.;

14. — + *Ti* (A.), depuis;

15. — :+ *Itaou, ataou,* oublier;

16. — +≤ *Iett,* une;

17. — + *Toa,* lampe (Somali).

La lettre + est une des lettres berbères dont la prononciation varie le plus d'un dialecte à l'autre; elle correspond, selon les endroits ou selon les mots, aux lettres arabes ت, ث, ط et même ظ, aux lettres grecques θ et τ, au *th* anglais, au *tz*, *ts*. Elle se confond avec le Ǝ dans beaucoup de cas et dans beaucoup de localités.

Les différents sens de cette lettre-racine se prêtent aux rapprochements suivants :

1. — *Theia*, la fille du soleil, dans la mythologie grecque. — Sanscrit, *atta*, mère, sœur aînée, tante. — Gothique, *aitheï*, mère. — Sanscrit, *tu*, croître, être fort; *ta*, honorer, vénérer. — τίω, honorer. — θειος, oncle; θεια, tante; θεος, dieu; θεα, déesse. — *Tueri*, défendre, protéger. — *Tutor*, tuteur. — *Hutte*; bourguignon, *hoté*, *autau* (maison); wallon, *teu*, toit. — L'influence tutélaire et protectrice de l'étoile est une superstition qui a traversé les siècles, au moins comme allégorie;

2. — Le mot kabyle si connu, *temtout*, *femme*, ++⊐+ est une forme verbale de ++ *tout*, forme qui indique un fréquentatif de passivité, — ou bien c'est un mot composé de *tout*, jeune fille nubile, et de *tem* ⊐+ celle mère : la femme est la jeune fille devenue mère;

3. — Comparez l'article anglais *the*, et les démonstratifs *they*, *that*;

4. — Ce sens de source est probablement le même que 6 *tet*, bout de sein. Les sources sont les yeux de la terre, comme en arabe عين. Comparez en grec *Tethys*, la déesse des eaux; l'allemand *thauen*, couler, distiller; *thaù*, rosée (qui n'a lieu que par les nuits étoilées). Rapprochez le grec θεαω, θεαομαι, voir, considérer; ταως, paon (oiseau scellé), mot qui se retrouve en berbère et en arabe ⊙:+ *taous*. — τοι, vrai; θυω, s'élancer (jaillir). — *Taie*, maladie de l'œil. — Ἰτεα, saule, arbre des sources. — Αιτία, cause, motif;

5. — On dit, en normand, il *étèlle,* il fait *clair d'étoiles.* — Allemand, *heiter,* serein, clair ;

6. — Anglo-saxon, *tite*, mamelle, *eat,* manger ; gaëlique, *teth*, le bout de la mamelle ; provençal, italien, espagnol, *teta*, bout du sein. — Grec, τιτθευω, allaiter ; τιτθος, mamelle ; τιθη, nourrice. — Français, *téter* ;

8. — Dans les patois des îles de Friedland, on a : île d'Aunou, *aats,* père ; île de Foehr, *oti*, père ; dans les autres îles, *tate.* — En japonais archaïque, *hito*, homme, *unité* (conf. sens 16), perfection ; gaulois, *ta,* père. « En » summérien, en médique, dans toutes les langues tar- » taro-altaïques, l'idée de père s'exprime d'une manière » ressemblant à la syllabe *at;* seules, les langues sémi- » tiques n'ont pas voulu de *at* pour rendre ce sens. » *(Oppert, Journal asiatique,* 1875, page 485, — mai-juin). — Rapprochez encore le sanscrit *ta,* honorer, τιω, etc., cités plus haut. — *Ti,* ⵣ+ en berbère, est certainement un radical primitif ; mais est-ce bien une racine ? Ne serait-ce pas la 8ᵉ forme du radical-racine ⵣ *(être mâle),* forme qui est ⵣ + et signifie être habituellement mâle ?

9. — ετης, compagnon. — Sanscrit, *tu,* être fort. — *État ;* bourguignon, *Etay*. — *Natio, nation,* n'est que la reproduction du berbère +I *N'ait,* clan ;

10. — C'est l'étoile filante qui brille, va, s'enfle et descend vers l'horizon ; le bolide qui tombe, frappe ou disparaît. De là : +: *Out, aout* (B.), *iout* (A.), *iouat* (Mz.), frapper, battre. — ουταω, blesser. — ωθεω, pousser, renverser, faire tomber. – ατη, dommage, malheur. θυω, sacrifier, immoler. — Allemand, *that,* acte, action. — Anglais, *hit,* coup. — Wallon, *tey,* tailler ; *teie,* coupure. — Latin, *it,* il va. — Wolof, *it,* frapper ;

11. — La nuit est le temps des étoiles. — En summérien, *ti*, étoile, étincelle ;

12. — Τις, τι, qui, quoi ? quelqu'un, quelque chose. — ουτος, celui-ci, lui-même, etc. ;

13. — Εθω, avoir coutume; εθος, coutume, habitude. — ηθος, mœurs, usage. — Latin, *uti*, faire usage de, être maître de ; *tot*, tant ; *totus*, *tout*. Anglais, *tot*. Bourguignon, *tô*. Wallon, *to*. Osque, *touto* (tout). — Comparez nos suffixes français en *té*, en *ot*, en *et* et en *ette* (pauvre*té*, chari*ot*, cheval*et*, char*ette*, pauvr*ette*) ;

15. — Doit être dérivé du sens 11 « être obscure comme la nuit » ou du sens 10 « disparu, comme l'étoile filante » ;

16. — Dérivé du sens 4. — Θειν, brûler.

Λ ou Π

Valeur hiéroglyphique. — Rencontre et réunion de deux lignes ; angle, porte.

Valeur idéographique. — L'angle, symbole du dualisme formant l'unité, symbole de la réunion, de la convergence, de l'association, de la solidarité, de la société. La porte, symbole de l'idée d'origine, de la sortie, de la provenance, de la localité d'où l'on vient (*mais non* de la *matière originelle* qui est ⊐ *M*, ni de la *production* qui est □ *R*, ni de la *sélection* qui est ⊡ *S*, ni de l'*action* qui est ⋈ *G*).

Da ou *dê*, le dieu femelle, la déesse primordiale, nourricière des hommes. *Ga* ou *Céres*, des Pelasges, devenue la *Deméter* des Grecs. *Da*, le prototype et la racine de la *Dia* ionienne, des *Devi* et *Deva* sanscrits, de *Deus* et *Dea* des Latins, de *Hada*, la Junon babylonienne, de *Iadou*, l'ancêtre mythologique du *Khrima* indien, etc., etc.

Remarque. — La forme Λ semble plus archaïque que Π ; les deux sont aujourd'hui également usitées.

Valeur phonétique, D. — Nom, *iedd.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1. — Λ *Ed,* aller de compagnie, aller, passer, mettre avec. — Et, avec (accompagnement de), parmi, entre, d'entre, de. — Λ *Ad,* habiter (Serère). — *Hadi,* toi (Somali);

2. — Λ *Id, idh,* homme, compagnon (socius). — ≤Λ≤ *idi, aidi,* chien (socius). — ΛΛ *Edid,* peau, peau de bouc (T. S.);

3. — Λ *Id, idh, ied, iedh, iod,* etc., démonstratifs isolés tenant lieu de relatifs (surtout en Zenaga); ce, ces, cet, celle, ces, etc.;

4. — Λ *Id, idh, iid,* etc., affixes des noms servant (en Zg.) de démonstratif pour les objets rapprochés, juxtaposés; est opposé à l'affixe I *N,* qui sert pour les objets éloignés, qu'on montre;

5. — Λ *Da, di, ad,* ici, voici; — *idh,* moi (Zg.);

6. — :Λ *Addou, eddiou,* aller ensemble. — .Λ *ieda,* obéir (Zg.) — ≤Λ *ieddi,* charger (un fusil) (A.). — *Addia,* ongle (Somali);

7. — :Λ *Daou, eddou,* sous. — *Ioddi* (Mz.), tomber; *iodda* (A.), même sens. — *Addai* (Mz.), en bas;

8. — :Λ *Eddou,* être joyeux;

9 — Λ *Deïa,* lune (Somali). — Λ≤ *id, ied, eâd.* Ǝ≤ *idh, ied,* Nuit. — :Λ *oudou,* voyager le soir;

10. — :Λ *Dou,* compagnon de, maître de, seigneur de. — :Λ *oudia* (Zg.), maître;

11. — Λ⁚ *Oud,* venir, arriver;

12. — Λ⁚ *Aoud,* publier, porter à la connaissance d'autrui. — *Aad, ad, had,* usage, coutume;

13. — Λ *Ad,* et plus souvent ΛΛ *adad,* doigt, un des associés, des groupés;

14. — Λ *Addi,* exhaler, sentir, être odorant, odeur;

15. — Λ *Adda,* et plus souvent ΛΛ *dada,* terme de familiarité respectueuse (père, oncle, tante, etc.);

16. — Λ *D, ed,* préfixe des adjectifs qualificatifs ou ethniques répondant comme sens à « celui qui est inséparable de, celui qui provient de, celui qui est, celui qui a, etc. ;

17. — ΛΛ *Deded, dedd, dedded* (Somali), sueur.

18. — ⁚Λ *Dou* (T. S.), son (ce qui accompagne le grain);

Le sens mystique de Λ *da,* déesse, se retrouve en berbère dans ΛΛ *dida,* ou *Marem-Dida,* qui est le nom d'une idole du Baghermi; il se déduit de divers composés tels que le mot ΛIⵀ *Abendou,* pluriel ΛIⵀ *Ibounda,* qui dans le Djurdjura signifie « rayon de soleil pénétrant par les fissures des toits ou murs » (1) et se décompose en ⵀ *aba* — a envoyé;

I *en* — ici, — ou *Enn (Anou);*

Λ *dou* — divinité.

Les valeurs diverses de la lettre racine Λ *D* donnent lieu aux remarques suivantes:

1. — Lapon et celte: *ad,* toi; celui qui m'accompagne,

---

(1) Sens donné par M. le général Hanoteau. *Chants populaires de la Kabylie,* p. 62, note.

qui va avec ; allemand, *dù,* toi. — Le *De* français et provençal avec les sens de *en, fait* de, *d'entre, etc.* — Le latin *do,* donner ; *Duo, deux ; Ædes, édifice* (ce qui est bâti avec des matériaux rassemblés, groupés). — Δε *et,* δεω, lier, enchaîner. — Δια, en dans. — Εδος, demeure. — Anglais, *ad,* ajouter, joindre ;

2-3. — En suménérien, *AD, père.* — Médique, *houde,* celui-ci. — Latin, *id,* ceci, cela. — Arabe ذا, *da,* celui-ci. — Grec, οδε, ηδε, celui-ci, ceci, cela, etc. — Allemand, *der, die, das,* celui, celle, ceux ;

5. — Ιδε, *voici, voilà.* — Allemand, *da,* là, cela. — Ιδιος, propre particulier ;

6. — Latin, *edo,* produire, rapporter ; *do,* donner. — Arabe, ادا, conduire. — Sanscrit *da,* donner. — ὁδος, route, voyage. — Anglais, *dou,* porter, se conduire. — *Idea, idée, — idem ;*

7. — Αδης, Pluton, dieu des enfers, dieu du *dessous,* de l'intérieur de la terre. — δυω, s'enfoncer ;

8. — Ἀδω, chanter. — Ἡδω, réjouir, charmer. — Ἡδυς, *doux,* agréable, gai ;

9. — Ιοδης, violet, par excellence la couleur du mélange ; ou, la couleur sombre. — La nuit est le temps où on se réunit ; où on marche serré, — c'est aussi l'indication (du temps) chez un peuple qui compte par nuit et non par jour — la nuit est le temps de la crainte. Αιδως. — Anglais, *die,* s'éteindre, mourir ; *dye,* teindre, colorer ;

10. — Mot passé à l'arabe ذو avec le sens de maître et synonime de صحب *sahab,* compagnon de. — Comparez le *De,* nobiliaire français, le *de,* de possession ou d'origine ;

11. — Latin, *ad,* vers *(adeo,* aller vers, venir) ;

12. — Latin, *audire, ouir,* entendre dire, écouter ; — *edo,* proférer déclarer ; *édit.* — Αδω, chanter, *ode ;*

13. — Latin, *edo;* sanscrit, *ad,* manger; parce que primitivement on mangeait avec ses doigts. — Hébreu, *id;* arabe, يد *ied,* main. — Δαις, repas. Rapprochez aussi les Dactyles Idéens grecs (et voy. Strabon, L. X, chap. III. 22). Le Mont Ida en Phrygie était plutôt un *nœud* de montagne, un *groupe* montagneux qu'un mont isolé. Il s'en détachait quatre branches se terminant par quatre promontoires, quatre doigts ; les « idéens daclyliens » cet image de la main (sans le pouce) est très remarquable. — Comparez aussi le vieux français des 11e, 12e et 13e siècles où on trouve *dei, doie, doi,* au lieu de doigt, ce qui semblerait montrer qu'à côté de l'origine latine *digitus,* rattaché au sanscrit *die,* montrer, il y a une origine berbère (ou barbare). — οδους, dent (objets juxtaposés et groupés comme les doigts);

14. — Latin, *odor;* français, *odeur;* grec οζω, sentir, dont le radical est οδ;

15. — Αιδος, respect, pudeur, crainte.



Valeur hiéroglyphique. — Les deux bras ou les deux jambes.

Valeur idéographique. — Symbole de l'activité humaine, de l'activité animale et de l'activité des forces de la nature : nous dirions en langage moderne, symbole de l'activité générale et de l'attraction moléculaire.

Valeur phonétique. — *G. K. J.,* selon les dialectes. Nom moderne, *Iegg, Iekk, Iejj.*

Remarque. — Cette tifinar a, à peu près, la même

figure que l'idéogramme égyptien des verbes de mouvement Λ et aussi que le γ gamma minuscule des grecs : elle a aujourd'hui la double forme ⋈ et ·i̇· et même Ṫ formes, tantôt confondues dans la prononciation ou l'orthographe, tantôt formant deux variétés gutturales bien distinctes : ⋈ sonne alors *J* un peu dur et ·i̇· sonne *gu, gh.*

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne :

1. — ⋈ *Ek, eg, ej, ak, ag, ig, ika, aka, iouka, iouga, etc.,* agir, être ou entrer en action ou en mouvement, faire, prendre, mettre, jeter, s'accoupler, pousser devant soi, conduire, s'agiter, aller, passer, combattre, épouser, peiner (neutre), etc., en un mot tous les sens du latin *ago* et du grec αγω, et εχω. — ⋈ *iokka,* ⋈⋮ *ahog,* ⋮⋈ *agh,* ⋮⋈: *aough,* prendre, saisir, piller. — :⋈ *Koua* (K.), force, vigueur. ⋈ *ikaia* (Zg.), chasser le gibier, pousser devant soi. — ⋈ *iaka* (Zg.), donner produire. — ⋈ *iokki,* porter. — ⋈ *ika* (T.) et ⋈ *iaka* (Zg.), charger une bête de somme. — ⋈ *eki, egi,* s'éveiller, se mettre en action. — ⋈ *oudj,* cœur (agent de l'activité vitale) ;

2. — ⋈ *Ag,* fils, agent. — *Idj* (Zg.), homme ;

3. — ⋈ *Ek,* dans, de, préposition du génitif dans certains dialectes ;

4. — ⋈ *Aga,* instrument outil, sceau en cuir. — *Kaa,* terre, sol, fonds. — *Edj* (Zg.) quelque chose. — *Ago,* pied (somali). — *Idj, ij,* bras (Zg.). — *Éké* (T. S.), souche, racine ;

5\. — ⋈ *Ga,* voir. — *Ouga* (B.) et ⁝⋈ *ahag,* certifier, témoigner, affirmer. — *Agi* (K.), affixe démonstratif : ce, celui, celui-ci, celui que voici ;

6\. — ⋈ *Ougi,* saisir étroitement, serrer, retenir, refuser, ne pas vouloir. — *Iaga* (Zg.), peiner (actif et passif) ;

7\. — ⋈ *Ika* (T.), passer, quitter, laisser faire, permettre. — *Egi, éji* (K.), même sens. — *Ejj, edj,* abandonner, délaisser. — *Ejj, edj* (Mz. et Zg.), pardonner. — *Egé* (Poul), faim, besoin ;

8\. — ⋈ *Ek,* tout, chaque (plus souvent écrit :•) ;

9\. — ⋈ *Ek,* toi, caractéristique de la 2e personne (souvent écrit :•) ;

10\. — ⋈ *Ag, ek, G. K., ga, ka, etc.,* affixe ou préfixe des noms d'agents, d'animaux, de patient, de substance, de métier, d'instrument ; noms de résultat, de conséquence, de etc. ;

11\. — ⋈≶ *Ik* et ⋈⁝ *hik,* vite *(eka,* passer) ;

12\. — :⋈ *Kou, gou* et plus souvent :•: *kou, si,* dubitatif (variation du sens 7) ;

13\. — ⋈ *Goi* (Somali), couper ; *goh,* fossé profond ;

14\. — ⋈ *Ige* (Zg.), éléphant (dérivé de 1 : *koua,* force) ;

15\. — ⋈ *Oudj,* lait (Zg.) ;

16\. — ⋈ *Iguiou* (Zg.), chanter ;

17\. — ⋈ *Ouki* (K.), se coucher, s'étendre, dérivé de 7, laisser aller, ou de 4, *kaa,* terre.

En grec, *Gœa,* divinité de beaucoup antérieure à la fa

mille des dieux homériques, était la mère qui conçoit, enfante et nourrit; elle était unie à *Ouranos*, le père qui féconde, et elle fut de bonne heure identifiée et confondue avec *Rea*, *Cybèle* (Κυβελη) et *Da* ou *Demeter*, qui ne sont que trois types de cette même *Gœa*. Or, en berbère, nous voyons souvent ces trois lettres ⋈ *G*, *K*, ☐ *R*, et Λ *D*, avoir des sens communs et jouer le même rôle dans des radicaux différents : ☐ : *our*, et ⋈ *ag*, s'emploient dans le sens d'enfanter et fournissent les mots ☐ : *our*, fils ou homme; ⋈ *ag*, fils ou homme; et Λ signifie aussi, homme, et même, originaire de.

Nous avons déjà rappelé, à propos de ⊡ (1), qu'en écriture cunéiforme, le sigle :• idéogramme indiquant les noms de peuples, pays, villes, se lisait phonétiquement *SA* ou *KA*, selon les dialectes. La tifinar berbère ⋈ (que nous montrerons être identique à •:), présente la même singularité : c'est *G* ou *K* en tamachek, c'est *S* dans les dialectes néo-puniques.

Voici maintenant les principaux rapprochements auxquels se prêtent les différentes valeurs de la tifinar berbère ⋈ *K* ou *G* :

1. — Latin, *Ago;* grec, Αγω. — Summérien, *AK*, faire. — Οικεω, habiter. — Sanscrit, *ga*, aller. — En summérien, la lune se nomme *Aku*, l'agissante, celle qui fait; en chaldéen et en berbère, c'est *our*, celle qui fait, qui enfante. — Le latin *equus*, radical : *eq*, est l'expression de la même idée que *iis* berbère; c'est l'agissant, l'actif, l'agent, l'allant. — Latin, *augeo*, augmenter; — français, *gué* (passage); provençal, *ga;* vieux catalan, *guau*;

2. — Sanscrit, *gâ*, descendance. — Anglais, *egg*, œuf. — Summérien, *UK*, homme. — Picard, *ga* (pour gars, garçon).

---

(1) Voir page 26.

3 et 10. — Rapprochez le suffixe grec des adjectifs en ικος, qui est ⋊ *ek*, totalité, ⊡ *S*, de lui; les suffixes du mesogothique *ags*, *egs*, *igs*, et ceux de l'allemand en *ig*;

4. — Αιγη, peau de chèvre. — *Auge* (vaisseau de bois). — Latin, *quia*, parce que. — Provençal, *quia*, façon, manière;

5. — *Aguet;* Provençal, *agah*, *aguag;* — *Echo;* Anglais, *echo*, répéter. — Εγγυη, garantie, fiançailles. — Ογε, ηγε, celui-ci, celle-là. — Latin, *ecce*, *oculus*, *hic*, *hæc*, *hoc*. — Allemand, *auge*, œil; Hollandais, *oog;* Espagnol, *ojo;* Russe, *oko*;

6. — Préfixe français *co*;

7. — Εικω, céder. — *Egeo*, avoir faim, avoir besoin. — *Quiescere (quies, quietis)*;

8. — Εκαστος; chaque (superlatif de εκας). — Ογκος, grosseur, volume, enflure;

9. — *Toi*, c'est l'objectif, le but, celui qui reçoit l'action. — Nous trouvons aussi ⋊ *ek*, comme affixe de la 1re personne dans les verbes; c'est alors celui qui agit;

11. — Ωκυς, vif, rapide; ωκα, vite. — *Aigue*, archaïque, eau vive, *aiguïade;*

12. — *Kou*, signifiant *si*, correspond à notre locution française dubitative et conditionnelle : *en faisant cela..*, *en agissant..*, *il arrivera que..*, pour : si vous faites.., si vous agissez.., il arrivera.., etc.;

13. — *Aigu*, *aiguiser;* — *gui*, la plante que l'on coupe; — Wallon, *guahi*, couper; — *Queuse*, Archaïque, *queu* (pierre à aiguiser);

15. — Bourguignon, *cœu*, cœur;

16. — *Gai*, *égayer;*

17. — Latin, *jacere*, gésir. — Wallon, *couki*, coucher.



Valeur hiéroglyphique. — La créature (☐ *our*) ou la chose créée, fendue, coupée ou divisée en deux.

Valeur idéographique. — Le symbole de la coupure, du sectionnement, du partage, de la séparation, de la disjonction, de la distribution, et, par suite, de l'organisation et de la disposition; mais, plus souvent, de l'éloignement et même de la destruction et de la malédictîon divine.

Valeur phonétique. — *B*. Nom moderne, *Iebb*.

Remarque. — *Iebb* placé ainsi ⊟ est la forme lourde et anguleuse du B, *bêta* grec, et du *B* des langues germaniques ou latines; placé ainsi ◫ c'est celle du Ψ, φ, *phi* grec. C'est aussi la forme archaïque de l'H, *êta* grec ⊟

Lettres-racines et radicaux d'une seule consonne

1\. — ◫ *Aba*, disparaître, échapper, partir, s'éloigner, être maudit. — Particule péjorative : loin de..! hors d'ici! maudit soit! — A, en composition, tous les sens disjonctifs du latin *ab* et du grec απο ;

2\. — ◫ *Ebbi*, couper, séparer, trancher, pincer, tondre, etc. — En Poul, *baé*, c'est « orphelin de père et de mère » ;

3\. — ◫ *Ab*, boire (Somali). — :◫ *biou*, eau, fleuve, liquide (qui s'échappe). — :◫ *obbo*, bouteille (Somali)

4\. — ◫ *Aobi,* fumée (Zg., Mz., S.), fumée (celle qui s'échappe et va loin). — ◫ *beïa,* encens (Somali);

5\. — ◫ *Ibha,* beau (Mz.), bien fait, bien coordonné;

6\. — ◫ ◫ *Abab,* être habile, expert, adroit; disposer, organiser;

7\. — :◫ *Baou, bahou* (T. S.), fausseté, mensonge, calomnie, faux, etc. — ◫ ◫ *boubou,* non;

8\. — ◫ *Abo,* frère (Somali).

Iebb peut avoir été le prototype de *Belus* et de *Baal,* qui seraient « l'envoyé de l'être suprême » :

⊟ *aba,* a envoyé;

|| *ila,* dieu.

Belus, chez les Assyriens, était le dieu organisateur par excellence. *Bin* était, chez le même peuple, « le dieu fils, le fils; » c'était une émanation de l'*Anou* chaldéen, et son nom, qui, en berbère, signifie encore *fils,* s'analyserait ainsi :

⊟ *Aba,* a envoyé (lui) — *missit* — *missus*;
| *Enn,* le dieu *Enn* — *Ennus* — *Enni* ou *ab Enno.*

Le dieu chaldéen inventeur de l'écriture se nomme *Nebo,* mot s'analysant de même: « l'envoyé du dieu *Enn* »; or, il est à remarquer que les mythographes assimilent le *Nebo* assyrien au *Mercure* latin ou à l'*Hermès* grec. Enfin, ce *Nebo* est le radical primitif de l'arabe نبي prophète, envoyé de Dieu (mot qui n'est, par lui-même, que la 14e forme dérivée de ◫ *aba,* envoyé, comme nous l'établirons plus loin).

Voici quelques autres rapprochements auxquels se prêtent les sens du *iebb* berbère :

1 et 2. — Latin, *AB, Abs.* — Grec, Aπο, — Bαω (inusité qui fournit des temps à Bαινο, aller, venir, partir. — Bαιον, branche, feuille de palmier. — Bια, force, contrainte, violence. — Bοη, cri, clameur portant loin. — Anglais, *bi,* par d'après, par là. — Anglais, *bay ;* Français, *bayer,* être ouvert ; *bée, baie,* ouverture, coupure. — Basque, *baïa,* port ; — *abée,* issue pour l'eau dans un moulin ; *bout,* ce qui est coupé. — Hébreu, *oubou,* baie, découpure, échancrure du rivage. — Anglais, *buy,* acheter. — Arabe, بيع vendre, aliéner. — Sanscrit, *bu.* — Anglais, *be,* être (à rapprocher du sens de *aller ;* voir plus haut le commentaire sur ⊡ *as,* aller). — Le préfixe français *bé..,* qui est péjoratif, comme dans *bé*vue ;

3. — *Bû,* boire. — Latin, *bibo,* je bois. — Génois, *beo,* ruisseau. — Normand, *bieu,* ruisseau. — Provençal, *bahiu ;* Portugais, *bohu* = *bac,* auge. — *Boue,* plus ou moins liquide. — Anglais, *bay,* écluse ; *hob,* boire ; *buoy,* soutenir sur l'eau ; *bouée ;*

4. — *Buée ; bis,* couleur fumée ;

5. — Français, *beau.* — Latin, *beo,* rendre heureux *(beatus).* — Le nom propre berbère de *Iuba ;*

6. — Comparez, sinon comme expression phonétique, du moins comme idée, le latin *peritus,* habile, qui a pour radical, *pereo,* passer à travers. En berbère, le reduplicatif ⊟⊟ *abab,* exprime l'idée de passer à travers tout, d'échapper sans cesse : c'est *passe-passe.* N'avons-nous pas, en français, l'expression triviale de « tour de passe-passe, » pour dire manœuvre très habile, très adroite ? — Anglais, *bée* = *abeille,* l'insecte architecte. — Allemand, *bau,* structure, disposition ;

7. — Vieux français du XIII[e] siècle, *bée ;* et *baie* du XV[e] : tromperie. — Portugais, *vaya,* tromperie ;

8. — *Abo,* c'est celui qui se détache ou se sépare des autres ; c'est la partie, d'un tout qui est la famille. Nous

avons, en français, le mot *coupon* qui correspond à peu près à cet ordre d'idées. Aussi, *abo,* qui veut dire frère chez les Berbères somali, est-il à rapprocher des mots : Anglais, *by,* près de; *babe, baby,* enfant. — Allemand, *bube,* garçon. — Grec, Ηϐαω, être jeune, ardent. — Kimri, *baben,* enfant. — Rapprochez aussi *baie,* fruit qui se *détache.* — L'arabe *ab, abou, aba* ابو père, rentre dans ce sens général; le père est, en effet, celui qui *émet,* les enfante, et celui dont ils se séparent. — Si nous admettons le mot connu *rejeton* pour enfant, il faut bien admettre celui de jeteur ou rejeteur comme logique et possible pour signifier le père. Cette comparaison explique comme quoi la même lettre ◫ *B,* peut signifier, selon les idiomes ou dialectes, père, enfant ou frère.

D'autres tifinar ou lettres-consonnes furent ajoutées, plus tard, en nombre plus ou moins grand, selon les époques et les dialectes, mais celles en usage aujourd'hui ne sont toutes que des modifications phonétiques ou des variétés graphiques de la décade originelle. Elles changent souvent de forme et de son en passant d'un dialecte dans un autre, et elles sont, en général, peu importantes au point de vue des étymologies premières des mots, bien qu'elles aient, dans la pratique, une valeur réelle pour fixer le sens précis d'une expression nouvelle ou pour l'étude comparée des différents dialectes berbères.

Voici celles le plus en usage :

ⵊ ou ⵋ a le son du *Z* tellement adouci que c'est indistinctement *Z* faible ou *J.* C'est une lettre très rarement employée et le plus souvent remplacée par le *Z* franc # ou par le ⊤ *iegg (G* doux);

iezz, qui sonne *Z,* peut être, soit une modification phonétique de ⊡ soit un signe hiéroglyphique spécial représentant un métier à tisser (+# *Zet,* tisser). C'est,

au point de vue étymologique, un idéogramme qui participe à la fois de ⵙ et de ⴷ *D*, ce que résume bien l'idée de *tisser* et le verbe racine ⵣ *az*, écrit aussi ⵣⵉ approcher, rapprocher;

ⵉ *iey*, c'est l'*ieff* primitif formant aujourd'hui la voyelle aigue et forte ⵉ *I*, mais ayant conservé, dans un petit nombre de mots, son caractère de consonne et de signe d'attention. Il forme deux lettres-racines et radicales : ⵉ *ie*, mâle ; ⵉⵉ *ii*, laisser. Il sert, en outre, comme :

Préposition signe du datif ;

Affixe pronominal de la 1re personne ;

Préfixe grammatical signe du pluriel dans les noms ; caractéristique de la 3e personne du singulier dans les verbes.

On remarquera qu'en sanscrit, le thême *I* est celui de la relation et du relatif, comme dans le vieil allemand et le gothique *ei*.

La transition, entre ces trois sons *Z*, *J* et *Y*, s'opère, en berbère comme dans toutes les langues indo-européennes, par des gradations insensibles ; et, de même que le sanscrit *Yug*, unir, devient *jung* en latin et ζυγ en grec, de même on a, selon les dialectes, les mots *agouzil*, *agoujel*, *agouïl*, orphelin. D'autre part, cette lettre *Z* est aussi une modification des lettres *D* et *T*, comme nous allons le dire tout à l'heure. On voit déjà par là combien ces tifinar complémentaires ont peu de fixité et combien sont délicates les analyses étymologiques faites en les prenant pour base.

La lettre *iedh* ∃ est dans le même cas : selon les dialectes, elle change absolument de son, et quelquefois même elle est indistinctement + *T*, ou ⴷ *D*, comme chez les imouchar ; d'autres fois, c'est un simple ⴷ double ⵎ pour ⵏⵏ ; plus souvent, c'est un son chuintant analogue ou identique au *th* anglais, aux *Ts*, *Tz*, *Ds*, *Dz*, son très fluide et qui se modifie insensiblement, et

arrive par le *g* palatal (ou espèce de *djim* analogue au *Dz* lithuanien), à se prononcer *Z* à peu près pur, et même *S*, ainsi que l'a constaté M. Halévy dans ses études sur les inscriptions lybiques. En ceci, le ∃ *iedh* berbère rappelle le *Z* du haut allemand, dont le son varie, suivant les dialectes, du *t* presque net à l'*S* franc.

Enfin, nous citerons encore, parmi les tifinar modernes usuelles, le ⵚ *iech*, qui a tantôt le son du *CH* chuintant, tantôt celui du *CH* allemand. Ce n'est, en réalité, qu'une variété de ⵙ *S*, ou de ⋈ *K*. Il caractérise surtout les particularités dialectiques et les mots étrangers introduits dans le berbère. (Ainsi, presque tous les mots réellement arabes en س *S*, introduits dans le kabyle du Djurdjura, prennent le son ش ou ⵚ *iech.)*

Il existe bien encore d'autres tifinar dont les formes ont été relevées dans de vieilles inscriptions rupestres, aujourd'hui indéchiffrables pour les Berbères du pays ; la valeur de ces lettres n'ayant pas été dégagée, nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour émettre l'idée que ces sigles, là où ils n'ont pas une valeur hiéroglyphique ou idéographique, ont peut-être été jadis les expressions graphiques des sons berbères existant aujourd'hui, et que ne rendent pas complètement les tifinar usités ; tels sont :

Tch, écrit en caractère arabe ou plutôt persan : چ ou پس ;

V, spécial à Ghadamès et figuré : ڤ ;

P, spécial à quelques noms propres berbères et écrit : پ ;

Gn, qui existe en Zenaga et en tamachek et se rend par I ou ن sans aucune indication particulière.

CHAPITRE II

Les Tiddebakin ou signes accessoires; voyelles et aspirations. — Leurs origines, leurs valeurs, leurs transformations.

Après s'être servi des signes à éléments rectilignes pendant un temps assez long pour que le souvenir de leur invention (partielle et successive, selon toutes probabilités), ait pu disparaître et faire place à la légende de la révélation divine des tifinar, les premiers savants ou prêtres touraniens perfectionnèrent le système en usage par l'adjonction de signes complémentaires destinés à préciser et à déterminer la valeur des mots écrits en tifinar.

Chacun de ces nouveaux signes, d'origine toute humaine, porte le nom de Tiddebakka, mot dont la traduction analytique est « indice d'action et d'extension » : •: ◫ Λ +

+	=	*Ti*	=	*ille qui;*
◫ Λ	=	*Debba*	=	*potest;*
•:	=	*Ka*	=	*agere;*

ou

+	=	*Ti*	=	*ille cujus*	=	ce dont;
Λ	=	*De*	=	*societas*	=	l'adjonction;
◫	=	*Eba*	=	*extra ducit*	=	fait sortir;
•:	=	*Aka*	=	*actionem*	=	l'action;

ce qui ramène au terme de « motion » (1) consacré en linguistique pour les signes voyelles.

(1) En sanscrit, les consonnes sont appelées vyanjana, ce qui signifie : celles qui rendent distinct, celles qui manifestent; les voyelles sont appelées svara « son. »

Les tiddebakkin sont au nombre de 5, en voici les formes :

·   :   ·:   ⋮   ⁞

Entre les mains des savants Chaldéens d'Our et de Chalanée, ces motions, dont il était si facile d'augmenter le nombre et les dispositions, furent certainement appliquées aux différentes lettres tifinar isolées ou groupées ; et, de ces combinaisons, naquirent ces alphabets cunéiformes qui, plus tard, devinrent si riches et si touffus. Mais les tribus guerrières, que les révolutions politiques ou les instincts aventureux poussèrent de bonne heure dans les migrations lointaines, ne retinrent de ce système que les cinq signes les plus usités, et elles en firent de véritables lettres ou articulations, distinctes des tifinar primitives et s'employant isolément.

Toutefois, le rôle accessoire, qu'elles eurent jadis, de simples « motions » destinées à renforcer, étendre ou modifier le sens des tifinar, apparaît encore bien nettement dans leurs valeurs comme dans leurs emplois. Ce ne sont, en effet, la plupart du temps, que de simples voyelles servant d'agents grammaticaux dans les mots dérivés, ou des aspirations modifiant légèrement les sens et les sons des tifinar primitives.

Ces « lettres-points » (1) n'ont d'ailleurs aucune tenacité, aucune fixité ; elles varient à chaque instant, non seulement en changeant de dialecte, mais même souvent au gré de celui qui parle ou écrit ; au point de vue des étymologies primitives, leur valeur est en général peu importante et leur rôle est souvent fort difficile à dégager nettement.

Voici les noms et les fonctions de chacune d'elles :

---

(1) C'est ainsi que le docteur Barth traduit le mot Tiddebakkin.

. La *tarerit* (+O+ le cri, l'émission de voix, la petite créature) n'est autre chose qu'une des formes subsidiaires de ≤ *izy*, signe d'avertissement et de bruit.

Elle figure une voyelle brève, comme le coin simple et unique dans la plupart des alphabets cunéiformes; elle sonne *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, *ei*, clairs et brefs, mais plus souvent *a*.

Au commencement des mots elle indique que l'accent tonique porte sur le son voyelle précédant la consonne initiale.

Elle ne s'emploie jamais seule.

: *Iaou* est une autre forme du signe d'avertissement et de bruit ≤.

Il sonne *oû* long, exactement comme les deux coins dans la plupart des alphabets cunéiformes, et quelquefois aussi il exprime le son *aoû*.

Comme lettre formative ou agent grammatical, il a toujours le son *oû*, ses fonctions sont multiples et variables.

Avec le son *aoû*, la tiddebaka *iaou* constitue une lettre-racine dont les sens ne s'écartent pas sensiblement des valeurs des signes d'avertissement et de bruit ≤ et][.

Ce sont :

1. — : *Aou*, *ou*, fils (l'apporté);

2. — ≤: *Aoui*, être né, venir au monde, être apporté, amener, apporter et frapper, battre (Zg.), — (dans la plupart des autres dialectes berbères, c'est la 5e forme dérivée de *aoui* qui est surtout employée avec le sens de *frapper*, *battre*, +:=*Aout*, *aouit*, *aiout*);

3. — :≤ *Aiou*, venir, arriver ;

4. — ⁝ *Aou, aio, ayo,* ce, celui, ceci, celui qui, celui dont, etc.;

5. — ⁝ *Aoui, ayi, aï,* ces, ceux, ceux-ci, celles, celles qui, ceux dont, etc.

Ces acceptions donnent lieu aux remarques suivantes :

1. En chaldéen, *ao* est synonyme de *bin,* c'est le dieu fils par excellence, l'époux de *thaout,* la grande dame; il est symbolisé par un serpent et représente l'intelligence divine. En berbère, *aou* ⁝ est synonyme, quant au sens, de *ben,* fils, mot passé à l'arabe, mais d'origine berbère.

Dans les inscriptions cunéiformes de Behistoun, les deux coins sont traduits par *fils* (1). — Le *O'* qui, en irlandais, précède le nom de famille, peut aussi être un reste de l'expression berbère (2). — En grec, fils se dit υἱος.

2 et 3. — *Aoui* et *aiou* ont le même sens que *ou* ⁝ mais sous des formes verbales; on peut en rapprocher, comme idée, les deux mots latins *ferire,* frapper, et *ferre,* porter qui, avec un seul radical *fer,* exprime ces deux idées d'apport et de coup; comme vocable phonétiquement similaire nous avons : ὑω, tomber en pluie (le berbère dit : la pluie frappe). — Sanscrit : *out,* sur. — Εος, Εω, aurore (celle qui arrive.) — Ἱημι, de l'inusité Ιηω, produire, laisser, jeter, etc. — Latin, *eo,* aller.

4. — Grec, ο, celui.

. ⁝ ≤ *A, ou, i,* sont les trois signes se rapprochant le plus de nos voyelles européennes ; mais ces 3 lettres en diffèrent en ce que chacune d'elle est, en réalité, sus-

---

(1) De Sauley, *Journal asiatique,* mai 1855, p. 113 et autres auteurs dans le recueil.

(2) Olivier, *loco citato,* p. 77, note.

ceptible d'exprimer, à elle seule, n'importe quelle combinaison possible de son voyelle ou de son diphtongue : *a, â, e, eï, ai, oï, oy, é, è, ê, etc., etc.* — On omet souvent d'écrire ces voyelles en berbère mais les sons n'en persistent pas moins avec leur influence sur le sens du mot dans un même dialecte. En arabe la différence entre l'*E* ou l'*A* correspondant à un *fatha* ـَ est sans importance : *ouled, oled, oulad, olad*, est plus ou moins bien prononcé, mais cela signifie toujours « enfant », en berbère il n'en serait pas de même :

□ lu et dit *ari* signifie écrire ;

□ lu et dit *eri* signifie aimer.

En berbère, quand on ne sort pas d'un dialecte, les sons voyelles ont la même importance qu'en français.

⋮ *iah* est une aspiration *très légère*, identique à celle de l'esprit rude des grecs ou à notre *H* aspirée au commencement des mots. Elle n'a absolument aucun rapport, comme son, avec le ح *ha* arabe.

⋮ *iah* est employé :

Phonétiquement, à former *hiatus* devant un son voyelle, en empêchant la consonne précédente de frapper ce son voyelle.

≤•: *eki*, s'éveiller ;

≤⋮•: *ekahi*, le coq (celui qui s'éveille habituellement, l'éveillé) ;

≤| *eni*, voir ;

≤⋮| *en-hi*, voir habituellement, bien voir.

Comme consonne formant une lettre racine :

⋮ *eh*, être dans.

d'où, en grammaire, le rôle de ⁝ comme particule confirmative et aussi comme lettre formative marquant, dans les verbes et noms dérivés, la fréquence, l'habitude, la persistance, l'énergie. Dans ce dernier cas elle a les mêmes effets que les sons *a, i, ou,* figurés ou non par .≤∶

≤ I *eni,* voir, et ≤⁝I *enhi,* voir bien ;
≤∶ *aoui,* apporter, frapper, ≤∶⁝ *ahoui,* apporter ;

habituellement et avec persistance, d'où le sens de *oindre,* enduire ;

∶□ *arou,* être ancien, □⁝ *ahar,* être vieux.
□ *eri,* aimer, désirer.
□⁝ *ehri,* aimer beaucoup, désirer ardemment.

De cette fonction de voyelle exercée par le ⁝ berbère (et qui n'est pas toujours forcément une aspiration), on peut rapprocher ce fait du latin qui, ne possédant pas de véritable aspirée, remplace les aspirées du grec par les spirantes *F* et *H* ou même par des voyelles muettes.

L'⁝ berbère est tantôt semé à profusion par certains tolba ou dans certaines localités, tantôt, dans d'autre dialectes, il est supprimé presque partout. Le même fait se passe pour l'*H* dans les langues indo-européennes, le français écrit *hermine, huile, etc.;* l'anglais, *ermine, oil, etc.;* nous disions jadis *hermite,* aujourd'hui *ermite* est plus usuel ; le mot *gehenne* a formé le mot moderne *gêne.*

(Peut-être peut-on rapprocher de ⁝ *eh* être, dans le grec, Ἀει, toujours successivement et αἰων, temps, vie, durée, et certains vocables du verbe ειμι, imparfait Ἠειν).

•∶ *iek.*

C'est une aspiration gutturale, claire et déjà forte, qui

a pu s'être placée jadis entre les branches du ⋈ *iegg* d'où sa disposition actuelle •: Ceci semble ressortir du signe Ṫ *iegg*, fréquent dans les inscriptions rupestre et même encore usité concuremment avec Ṭ. Or ce Ṫ ou Ṭ se confond bien, quelquefois, avec ⋈ mais, en général, il constitue une forme moins adoucie et plus dure, qui se rapproche du •:

On peut poser en principe que •: sonne *K* et est la dure ou forte de ⋈ exactement comme, en grec, κ, *kappa*, est la forte de γ, *gamma;* en français, *K* est la forte du *C*, qui lui-même, n'est qu'une variété du *G;* car on sait que, chez les Latins, le *C* a été longtemps employé au lieu du *G*, et, jusque entre la 1re et la 2e guerre punique on trouve, dans les inscriptions, *leciones* pour *legiones*, etc.

Cette lettre, *K*, qui est, par excellence, la lettre des peuples de langues germaniques ou slaves, n'est qu'une variété forte du *CH* germanique. On trouvera souvent •: transformé en ⊐ et aussi en ⁝

Au point de vue de l'étude des radicaux berbères, la lettre •: se confond presque toujours avec la lettre ⋈ dont elle a tous les sens et toutes les propriétés, mais avec plus d'énergie et surtout plus de mouvement.

⋈ *ag*, a tous les sens du latin *ago* et du grec αγω, ηκω, mais, isolé, il se traduit plus ordinairement, dans la plupart des dialectes, par *faire, mettre, agir, accoupler.*

•: *ek*, a également tous les sens de *ago*, αγω, ηκω ; mais, isolé, il se traduit le plus ordinairement, dans la plupart des dialectes, par *aller, se diriger vers, passer (ire, adire, prodire.)*

En composition, bien que parfois ils gardent leurs nuances respectives, ⋈ et •: sont presque toujours identiques comme valeur.

Le sigle berbère •: est exactement le même que l'idéogramme cunéiforme [signe cunéiforme] ou [signe cunéiforme] qui, dans presque tous les alphabets, sert à indiquer un peuple ou un pays. Or, en berbère, •: est la première lettre du mot || •: mot qui, précisément, a ces sens de pays ou peuple, et qui, presque toujours, précède les noms particuliers des clans ou tribus.

⁝

⁝ *iegh* ou *ier'*, pourrait être défini : une aspiration gutturo-dentale ou cérébro-dentale ; mais il est à la fois plus simple et plus rigoureux de définir ce sigle : *l'agent du grasseyement*, c'est-à-dire de cette prononciation caractéristique des contrées septentrionales de l'Europe ou plus spécialement encore des Parisiens, des Marseillais et d'une partie de la Suisse française.

⁝ *iegh* ou *ierr'*, a donc le son de l'*R* parisien, de l'*R* grasseyé, tantôt faiblement, tantôt avec une telle énergie que le son produit est nettement celui de *G*. Et, en effet, toutes les fois que la lettre ⁝ écrite aussi ..., entre dans un mot berbère, on peut être certain qu'elle est là pour un □ *R*, ou pour un ⋈ *G*. On peut même poser à peu près en principe que si, sur le littoral, ⁝ est souvent une variété de prononciation de □ *R*, dans le Sud, c'est une nuance des gutturales ⋈ •: ڭ et ق. Enfin, quelquefois, ⁝ n'est que la contraction des deux lettres □ ⋉ (1).

Donc, pour retrouver le sens analytique d'un mot contenant un ⁝ il faut toujours y substituer un □ ou un ⋈.

Ce ⁝ qui est la formative de la première personne des verbes berbères, est figuré par le غ *r'aïn,* dans les

(1) Il existe, en berbère, une autre contraction de deux consonnes, rendue par un sigle unique ; c'est celle de ⋈ et de I qui se prononce *gn* (ñ des Espagnols), et s'écrit par un I que rien ne distingue du *ien* ordinaire •I *agna,* frère.

dialectes kabyles écrits en caractères arabes. M. le général Hanoteau le transcrit par *R' (R* accentué); le dictionnaire de Brosselard par *gh (G* dur); les Tolba Zenaga par ك *kef* arabe, c'est-à-dire *K*; c'est aussi le son que lui donnent les Touareg du Sud; enfin, les étymologies des mots fournissent plus de cas où ⁝ remplace un ⋈ que de cas où il remplace un □.

Cette lettre ⁝ *iegh*, n'a donc en réalité aucun rapport avec le غ *r'aïn* arabe.

Jamais un Berbère de race et de sang n'a réussi à articuler correctement le غ *r'aïn* arabe, non plus que le ح ou le ع; il est facile de s'en convaincre en faisant prononcer devant soi le mot الغوت *Laghouat*, d'abord par un Sémite arabe de la tribu des Laarba ou de celle des Chambaa, puis ensuite par un Berbère zenata du Mzab ou des ksours de Ouargla. L'oreille la moins fine saisira bien vite la différence. Le غ *r'aïn* arabe est une émission vocale essentiellement gutturale; le ⁝ berbère, au contraire, est une lettre qui se *prononce de tête et toujours en serrant les dents* et grasseyant.

C'est là, du reste, une question d'anatomie; les expériences du docteur Czermark, de Vienne, ont démontré qu'il existe, dans la structure et l'arrangement des cordes du larynx d'un Sémite, certaines particularités physiques qui expliquent la formation des sons arabes ع غ et ح (1).

Le *iegh* berbère ⁝ est, en résumé, une véritable accentuation ou modulation des lettres □ et ⋈ ou •: il se substitue souvent aux deux premières pour donner plus de force à certains mots; c'est ainsi que nous avons :

OOΛ *adrar*, montagne

et □⁝Λ *adghar* ou *adrr'ar*, grosse montagne.

---

(1) Dr Czermark, Mitheilungen and dem physiologischen Privat laboratorium, Vienne 1864. Voir aussi Max Muller, t. I, p. 170.

Terminons cet aperçu sur les lettres berbères par quelques remarques importantes comme conséquences et déductions :

1° Le berbère fait un emploi constant des consonnes diphtongues ou consonnes doubles : *kr, fl, gl, fr, ks, gn*, etc., etc. Cette particularité, absolument contraire au génie des langues sémitiques, rentre tout à fait dans les usages des langues touraniennes et indo-européennes.

2° Il donne quelquefois aux lettres *m* et *n*, devant une consonne, une prononciation nasale identique à celle qu'elles ont dans les langues indo-européennes. Ainsi, dans ⵉⵅⵏ *angi*, abondance, *an* sonnera comme dans le mot *abondance*. Ce son est étranger aux langues sémitiques : un Berbère prononce منصور *Mansour*, comme un Français, un Sémite arabe détache le son *N* et dit *Mann-sour*. Aussi l'orthographe officielle de منصور écrit en caractères français comporte-t-elle deux *n* (1).

3° Les gutturales et les sifflantes qui, d'après M. Renan, « abondent dans toutes les langues ayant conservé, à un haut degré, leurs caractères primitifs », sont nombreuses en berbère où elles fournissent à peu près toutes les tifinar complémentaires et la moitié des tiddebakin. Dans un travail qui, comme celui-ci, a pour objectif la recherche des origines berbères, nous nous sommes efforcés de ramener ces gutturales et ces sifflantes à leurs types primordiaux, sans nous arrêter plus qu'il ne convenait aux variétés qu'elles offrent aujourd'hui, soit dans un même dialecte, soit dans des dialectes différents. En l'absence de tout texte remon-

---

(1) L'orthographe officielle des noms propres arabes est fixée, en Algérie, par le *Vocabulaire de de Slane et Gabeau*, Paris, 1868, imprimerie nationale. — Voir préface, p. VIII, la prononciation du ن et p. 35, l'orthographe de *Mannsour*.

tant à des âges voisins des époques préhistoriques ou même très anciens, une classification plus détaillée n'eût pas été plus rigoureuse et elle ne nous aurait servi qu'à obscurcir nos analyses linguistiques.

Les gutturales et les sifflantes étant dans toutes les langues les lettres qui se transforment, s'usent et se perdent le plus vite, nous n'avons pas cru devoir non plus essayer de retrouver la concordance qui a certainement existé, à un moment donné, entre les gutturales sanscrites et celles du berbère. Nos analyses étymologiques se rapportent d'ailleurs à des temps bien antérieurs à ceux où les langues indo-européennes ont modifié les sons primordiaux et les ont, en quelque sorte, classés et étiquetés suivant les diverses nuances de la prononciation.

CHAPITRE III

Alphabet et écriture. — Agamek. — Ordre présumé de l'alphabet primitif. — Direction de l'écriture ; origine silvestre de l'écriture verticale de bas en haut.

Nous venons de voir que l'alphabet berbère se compose essentiellement de 16 lettres primitives ou principales, tout comme l'alphabet cadméen, soit :

10 consonnes primitives ou tifinar ayant une origine mystique : I II ⊐ □ ⊡][+ Λ ⋈ ⊟

3 aspirations voyelles : . ≮ : — *a, e* — *c* — *o, ou, etc.*

3 aspirations gutturo-dentales : ⋮ ⁝ ∴ *h, gh, k.*

A ce groupe sont venues, plus tard, s'ajouter des lettres supplémentaires, dont le nombre, la forme et la valeur varient suivant les époques et suivant les dialectes, mais dont les plus usités sont aujourd'hui :

= *Z.* — ⊐ = *Ch,* chuintant arabe, *Ch,* dur germanique. — ∃ = *d, dz, t, tz, th, etc.* — ⵣ = *j, franc* et *Z, Zezayé.*

Cet ensemble porte en tamachek le nom de *Agamek :* ∴⊐⋈, mot inconnu maintenant dans les dialectes méditerranéens, et dont le sens analytique est « moyen de communication. »

⋈ *Ag* = *instrumentum,* moyen.	Moyen de relation, de communication.
⊔ *Em* = *matrix,* générateur.	
∴ *Ek* = *aditus-adire,* d'aller vers	

Ce mot paraît avoir une origine très ancienne, car on

en retrouve le radical et le sens dans un très vieux mot du Gaël d'Irlande, où *Ogham* signifie *écriture* et s'emploie pour désigner un des antiques alphabets de ce peuple, dont les origines se rapprochent de si près de celle des races touraniennes. Or, Agamek, en berbère, est en réalité le mot Ogham auquel a été ajouté le suffixe *ek,* caractéristique des noms causatifs et des noms d'agents. •:⊐⋈ *Ogham — ek,* signifierait donc « *moyen d'écriture.* » Et comme d'autre part nous savons que *Ogham* (Oghamius), était, chez les Gaulois, le Dieu de l'éloquence (1), on peut voir dans •:⊐⋈ *Ogham — ek,* l'instrument, l'invention, la chose du Dieu *Ogham,* sens qui complète les interprétations précédentes et confirme l'origine mystique des caractères berbères.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le mot berbère *Agamek,* par ses éléments constitutifs, n'entraîne pas avec lui une idée de classement de lettres comme cela existe pour les mots Abécédé, ou Alphabet. Il ne nous fournit donc aucune donnée sur l'ordre adopté par les premiers berbères pour l'énonciation de leur décade ou alphabet primitif. Mais, si on tient compte de la prétendue origine divine des tifinar et de leurs sens idéographiques, il est possible d'indiquer approximativement quel devait être l'ordre adopté par les prêtres Tourano-berbères.

‖ *Ell, ilou* ou *ila,* le dieu suprême, le principe divin par excellence et de qui tout émane, devait commencer la série, comme encore le nom de Dieu, chez bien des peuples, commence toute espèce de compte, d'énumération ou d'acte important.

⊐ *Emm,* la nature, la matière dont Dieu fit tout, devait venir en second lieu.

ǀ *Enn (Anou),* le dieu national, l'émanation et la forme matérielle de *Ila,* avait sa place marquée au troisième rang.

---

(1) Il était représenté avec les attributs d'Hercule.

□ *Err, our,* l'image céleste de *Enn,* le principe créateur, l'origine, etc., est tout indiqué comme occupant le quatrième rang.

⊡ *Ess* venait sans doute ensuite ; mais ici il faut s'arrêter, faute de bases suffisamment solides pour continuer une hypothèse qui n'a guère pour elle que la logique des choses, mais qui trouve cependant une espèce de consécration dans un fait assez curieux emprunté à la langue latine, langue à laquelle le tourano berbère a certainement fourni bon nombre de racines et de radicaux ainsi que nous l'établirons d'autre part.

Ainsi, le mot latin signifiant alphabet est « *elementa litterarum* » et même simplement « *elementa* », mot dont le sens étymologique est perdu ou tiré à grande peine du sanscrit au moyen de racines abstraites. L'opinion de ceux qui veulent voir dans ce mot l'analogue du français « *Abécédé* », c'est-à-dire les premières lettres de l'ancien alphabet latin, pourrait bien être fondée, si, comme nous le pensons cet alphabet est venu des tifinar‘ tourano-berbères.

En effet *elementa,* dont le radical est *elemen,* a pour consonne constitutive les trois premières lettres de la décade mystique, avec leurs noms tels qu'ils sont encore prononcés :

ⵍ *El,* — ⵎ *Em,* — ⵏ *En*

Or ces trois tifinar sont, par excellence, les trois symboles ou idéogrammes des « *éléments* » de tout ce qui existe.

ⵍ *Ell,* le principe divin éternel ;

ⵎ *Em,* la matière ;

ⵏ *En,* la manifestation matérielle et palpable de ⵍ et de ⵎ.

En cherchant bien, on trouverait peut-être la confirmation de ce que nous avançons, dans des études paléo-

graphiques sur les anciens alphabets greco-latins, etrusques, celtibériens, skandinaves, slaves, arméniens, cunéiformes, coréens, sinzi-japonnais, etc.; mais, c'est là une étude que notre incompétence et l'absence de tout document nous a empêché d'entreprendre.

Il est toutefois, dans cet ordre d'idées, une question qui présente un certain intérêt et sur laquelle il nous faut dire quelques mots; nous voulons parler de l'écriture.

Le berbère, employant ses caractères nationaux, s'écrit indistinctement, horizontalement ou verticalement, de droite à gauche ou de gauche à droite, de bas en haut ou de haut en bas (1).

Cependant, aujourd'hui, l'usage de l'écriture horizontale de droite à gauche (comme l'arabe) semble avoir prévalu dans la pratique ordinaire des Imouchar; l'écriture verticale étant surtout réservée pour les inscriptions rupestres tracées en creux ou en relief et que les modernes exécutent indistinctement dans les deux sens verticaux, mais que les anciens traçaient toujours de bas en haut à la façon des inscriptions lybiques.

On rencontre aussi parfois des lettres groupées sans ordre apparent et disposées de façon que ceux-là seuls qui ont la clef de cette écriture secrète peuvent la déchiffrer.

Les femmes, pour leur correspondance amoureuse, et les éclaireurs, en cas de guerre, font surtout usage de ces métathèses et de ces polygrammes, dont les entrelacements et les combinaisons servent aussi parfois de motifs pour l'ornementation des boucliers, armes, meubles et bijoux.

Ces dispositions, si variables et si multiples, de l'écriture berbère, rappellent non-seulement les vieilles écritures étrusques ou grecques (le boustrophédon entre autres), mais elles nous ramènent aussi vers les tracés

---

(1) Voir Duveyrier, *les Touaregs du Nord*, p. 289. — Halévy, Études berbères, *Journal asiatique*, 1874.

encore en usage dans les langues monosyllabiques chinoises ou mandchoues, qui ont continué à s'écrire en colonnes verticales.

Comme toute chose, ce dernier mode de procéder, qui se retrouve chez les peuples les plus anciens du monde, a eu sa raison d'être ; et, c'est ici le cas de répéter l'axiome d'Aristote : « *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* » (L'intelligence ne perçoit rien que les sens ne lui aient transmis.) En d'autres termes : toute invention dans l'ordre intellectuel a son point de départ dans un fait matériel.

Dans le cas actuel voici, à notre humble avis, comment les choses ont dû se passer.

Il est peu probable que les runes ou les inscriptions rupestres, cunéiformes ou hiéroglyphiques, malgré leur extrême antiquité, nous aient conservé les spécimen réellement les plus anciens des signes employés par les hommes des premiers âges, pour communiquer entre eux, autrement que par la parole, par les signaux ignés ou par les pierres dressées.

Avant de songer à entamer un rocher toujours dur, avec les instruments primitifs de l'époque de la pierre ou même avec un outil de bronze ou de fer qui s'émousse bien vite, il est infiniment plus simple de faire des entailles sur l'écorce, facile à entamer, d'un tronc d'arbre placé dans une position bien en vue, ou pouvant sans difficulté être repéré et indiqué d'avance.

Rien de plus précis et de plus commode à donner que le signalement d'un arbre ; l'essence, l'âge, la situation, la taille, l'aspect, etc., tout contribue à spécifier et à définir son identité. Son écorce peut s'entailler facilement avec le moindre éclat de silex sans même le détériorer, les troncs lisses des bouleaux, des hêtres, peupliers, érables, chênes et autres arbres du nord de l'Europe se prêtent très bien au tracé d'inscriptions rapidement exécutées et cependant inaltérables pendant bien des années.

Ceux qui ont habité les cantons forestiers connaissent tous l'abus, qui se fait journellement, de ces sortes de « tableaux » qui semblent avoir été préparés par la nature pour ce genre de communication. Les enfants, les chasseurs, les contrebandiers, les partisans en temps de guerre, les bûcherons, charbonniers et autres ouvriers forestiers se servent constamment des troncs d'arbres pour y graver des indications sommaires au moyen des signes conventionnels tels que croix, étoiles, flèches, coches verticales, carrés, losanges, triangles, etc., etc.

Les premiers peuples n'ont pas fait autrement ; et, avant de s'attaquer à des roches de basaltes ou de grès qui pouvaient en un instant détruire un grattoir ou une pointe de silex fabriquée à grande peine, ils ont certainement eu l'idée de se servir des troncs d'arbres.

Cela était d'autant plus naturel pour eux, qu'ils vivaient constamment au milieu des forêts ; c'est là que se passaient les heures calmes de l'existence, c'est là que se traitaient les affaires publiques, c'est là surtout qu'étaient ces temples mystérieux où les *arbres sacrés* abritaient la pierre du sacrifice et la demeure des prêtres.

Or, comme la prétendue révélation divine des caractères des divers alphabets antiques aussi bien que les données historiques positives nous ont appris que, chez tous les peuples, l'écriture, inventée par les prêtres, a d'abord été employée pour les usages du culte et pour les cérémonies des rites religieux, il est logique d'admettre que ces prètres ont dû se servir, pour écrire, de ce qui était le plus à leur portée, c'est-à-dire des troncs de ces *bois sacrés* qui ont eu une importance si considérable dans toutes les anciennes traditions.

C'était,. vraisemblablement, sur les colonnes naturelles de ces sanctuaires ombreux, qu'ils traçaient ces caractères mystérieux, dont seuls ils avaient le secret, et qu'ils présentaient ensuite en les expliquant, comme des révélations célestes.

Certains phénomènes naturels venaient même, parfois, en aide aux prêtres, pour les aider à frapper l'imagination naïve et superstitieuse des profanes : ainsi, chez les Touraniens, sectateurs du dieu *Anou*, on pouvait exploiter le fait suivant :

Si, sur un arbre, on pratique deux entailles parallèles verticales, on a la tifinar | ‖ | *Ell*, idéogramme de l'être suprême : mais, au bout d'un an ou deux, la sève a comblé les fentes et la partie de l'écorce comprise entre elles prend un aspect différent du reste du tronc, et ressort ainsi en une seule barre verticale, plus ou moins en relief | I | c'est la tifinar I *Enn*, symbole du dieu national *Enn (Anou)*, engendré ainsi par *Ell* ou *Ilou*, le dieu suprême, et étant sa manifestation (1).

Il y avait certainement, dans ce fait si simple, matière à toute une théorie sacerdotale et mystique sur la consubstantialité, sur le dualisme, l'unité divine, etc.

De cet usage d'écrire sur les troncs d'arbres des sanctuaires sylvestres, sont nées toutes ces légendes mythologiques des peuples touraniens et ariens chez lequel le rôle mystique de l'arbre est tout particulièrement accusé et est le thème de symboles ou de légendes inconnus des nations de race sémitique.

De là aussi est né, chez ces mêmes touraniens et tourano-berbères, la disposition de l'écriture en colonnes verticales et l'idée de faire suivre les caractères en allant de bas en haut : il est bien plus rationnel, en effet, de commencer une inscription en prenant pour point de départ la base du tronc, car on peut alors en s'élevant écrire de longs récits, tandis que, en procédant de haut en bas, on peut arriver au ras du sol sans avoir terminé l'inscription commencée qui, dans ce cas, demeure forcément écourtée ou inachevée.

Puis, ces arbres servaient, sans doute, surtout à écrire

(1) C'est le fait, en écriture, de deux traits ‖ dont on ombrerait la séparation ; les deux traits ne feraient qu'un.

des prières et il était naturel alors de les faire partir de terre pour se diriger vers le ciel : c'était encore une allégorie pouvant servir à exploiter la crédulité publique.

Et, dans cet ordre d'idée, il ne serait même pas impossible de supposer que la décade mystique a été d'abord gravée par les prêtresses sur un tronc d'arbre dans un ordre tel qu'elle présentât une invocation à la divinité ; dans cette hypothèse on peut indiquer l'ordre suivant comme constituant une prière dont la simplicité même convient parfaitement à un peuple primitif.

de la destruction	*excidii*
Agent	*Agens*
de la lumière	*luminis*
Père	*Pater*
soleil	*solis*
Compagnon du	*socius*
lune créateur	*luna creator*
de Enn	*Enni (Divinitatis)*
Générateur	*Generator*
Dieu suprême	*Deus*

L = || = *Ell* = *Ila* = Dieu suprême,
M = ⊐ = *Em* = *Ma* = auteur, générateur (mère)
N = | = *En* = *An* = de Enn *(Anou)*, ou du *verbe*, du tonnerre, de la manifestation, etc.
R = □ = *Err* = *Our* = lune, créateur
D = Λ = *Edd* = *Ed* = compagnon du
S = ⊡ = *Ess* = *As* = soleil
T = + = *Ett* = *Ti* = père
F =][= *Eff* = *Afa* = de la lumière de (l'éclair ≤)
K = ⋈ = *Iek* = *Ag* = agent
B = ⊟ = *Iebb* = *Aba* = de la destruction.

Évidemment, ceci n'est qu'une hypothèse mais une hypothèse possible et rationnelle. Chaque lettre a ici le sens usuel qu'elle a conservé à travers les siècles.

L'emploi des troncs d'arbres comme premières tables d'écriture peut aussi expliquer, d'une façon logique, les formes carrées des lettres des alphabets greco-latins et tourano-berbères, ainsi que la prédominance dans ces caractères de l'élément vertical qui est toujours le plus employé, le mieux accusé et le plus développé, comparativement surtout aux barres horizontales, toujours minces, courtes et même souvent supprimées.

C'est, qu'en effet, une écorce d'arbre s'entaille profondément avec un faible effort, dans le sens vertical qui est celui des fibres, tandis que pour couper ces mêmes fibres normalement à leur direction, il faut plus de travail et plus de force. Mais, où la difficulté devient sérieuse, c'est lorsqu'avec un éclat de pierre ou un mauvais canif, on veut tracer des courbes ou des obliques : la résistance des fibres, prises de flancs et la

déclivité de la surface cylindrique tendent à chaque instant à faire dévier la main, surtout si on agit avec précipitation ou inexpérience. De là, comme nous l'avons déjà indiqué, les formes carrées des images du soleil et de la lune et aussi la transformation du Λ tifinar en ⊓ figure plus longue et moins simple à première vue, mais, en réalité, beaucoup plus pratique et plus facile, si on la trace sur un tronc d'arbre.

Sur la pierre, avec le temps et les instruments dont on dispose toujours, quand on entreprend de graver en creux ou en relief, il est tout à fait indifférent de ciseler un carré ou un rond, ce dernier, même en évitant les angles aigus, toujours un peu délicats à exécuter, est peut-être plus pratique. Aussi avouons-nous ne pas comprendre l'expression de *lettre lapidaire* ou lettre monumentale appliquée si souvent aux caractères à éléments rectilignes et à formes lourdes et carrées.

Les écritures moins anciennes, ou sorties de la période hiératique pour entrer dans les usages ordinaires de la vie, en des temps où déjà l'homme était en possession de moyens d'action plus perfectionnés, eurent des formes plus arrondies. Sur des plaques d'écorces détachées du tronc, sur des feuilles d'arbres, des peaux, des os plats, etc., etc., avec un stylet burinant des lignes minces ou avec un roseau déposant un liquide coloré, on a toute facilité pour tracer des courbes. Aussi ces courbes dominent-elles dans les alphabets qui ont pris naissance à des époques moins anciennes que celles des temps préariens.

La théorie, que nous venons d'esquisser sur les causes premières des formes du tifinar et des lettres greco-latines, trouve une confirmation partielle dans ce fait assurément curieux que la plupart des radicaux grecs ou latins exprimant l'idée de « bois sacré » peuvent s'expliquer analytiquement par le berbère. Nous allons en donner quelques exemples :

Δρυς, chêne-vert, radical Δρ

∧ *Id, socius,* celui de □ *Er, montis,* la montagne	L'accompagnement de la montagne.

en berbère moderne : □ ∧ *Adar,* signifie montagne.

Δρυμος, bois, forêt est le même mot augmenté de l'affixe ⊐ *em,* matrix, matière, substance. — C'est donc « le bois de chênes » ce qui est fait de chênes.

Τεμενος, bois sacré, radical *Temen.* C'est :

+ *T.....,* celui (préfixe grammatical).

⊐ *Emm, matrix,* receptacle, matière.

I *Enn, Enni,* du Dieu *Enn.*

Or, « *matrix Enni* » peut se traduire par « manifestation de *Enn* » et la manifestation de *Enn,* d'après les textes cunéiformes, c'était *Our,* la lune. — En grec μην, veut dire lune, reflet, manifestation. — *Temen,* radical de τεμενος, signifierait donc : l'endroit de la manifestation de *Enn,* l'endroit du Men (1).

Lucus, bois sacré, radical *Luc = Lok.* — C'est :

II *Ell, ilou,* le Dieu suprême

⋈ *Ak* ou •: *ek,* agit ou se manifeste.

Mais le plus remarquable est peut-être encore le plus usuel Αλσος, bois sacré qui réduit à son radical *als,* devient :

□ II = *L S* = *Oules* = raconter,
Iles = langue,

mots berbères des mieux connus. Ce sens nous reporte à l'idée des oracles rendus dans ces bois ; et, si on veut

(1) Voir sur les *Men d'Asie Mineure,* Strabon et les auteurs anciens.

tenir compte de la valeur idéographique des lettres composant ce radical *L S* on arrive aux deux sens suivants :

|| *Ell,* — le dieu *Ilou,*

⊡ *As,* — vient, se meut (se manifeste),

ce qui explique le grec αλσος et nous ramène à τεμενος et à Lucus.

L'ordre d'idée que nous venons d'indiquer donne aussi la raison du passage du sens de || *ila* « principe divin, être suprême » à celui de *ila,* feuille. D'autre part, la similitude de la forme de la feuille avec celle d'une languette ou d'une langue explique le mot ⊡ || *iles* qui, composé de || *ila* et de ⊡ s'analyserait *feuille* mouvante, extensible, buvante, en prenant les sens 4, 2, 3 de ⊡ (voir plus haut). Les mots berbères ⊡ || *iles* et *oules* peuvent aussi être considérés comme des dérivés (de la 24ᵉ forme) de || *ila,* feuille ; ils sont encore à rapprocher des vocables de mêmes sens dans les idiomes indo-européens où ont prévalu les dérivés à la 22ᵉ forme, ayant *L,* comme radical, et *G, K, Q,* comme affixe, soit : *L G* qui est le radical du celte *lag,* parler, tromper, du sanscrit *lagg,* parler, du grec λογος, du latin *loqui, lego,* etc.

CHAPITRE IV

Formation des mots berbères. — Syllabes. — Radicaux. — Mots composés. — Mots dérivés. — Tableaux des formes dérivées. — Principes généraux des variations dans les dialectes.

Nous avons déjà donné plusieurs fois, d'une façon incidente, quelques exemples de la façon dont nous comprenions l'analyse des radicaux berbères; mais, pour que ce mode de procéder, tout à fait nouveau en ce qui concerne cette langue, soit bien défini et ait une véritable valeur, il est nécessaire de bien préciser les principes sur lesquels nous nous appuyons et de présenter d'abord, sous une forme à la fois didactique et synthétique, les principales règles qui président à la formation des mots berbères.

Nous ne saurions cependant songer à condenser ici, en quelques pages, un résumé complet de la grammaire berbère: nous supposons cette grammaire connue et nous renvoyons pour les détails aux admirables ouvrages de M. le général Hanoteau; nous nous bornerons ici à exposer succinctement ce qui regarde la formation et la dérivation des radicaux. La première de ces questions n'a pas été encore traitée, la seconde a été indiquée par M. le général Hanoteau, lui-même, comme susceptible d'être présentée sous une forme plus concise et plus rigoureuse.

Ceci posé, nous abordons notre étude qui se trouve être la suite naturelle des chapitres précédents, car elle porte d'abord sur la formation des syllabes.

I. — *Là syllabe, en berbère, est en principe toujours*

ouverte (1), c'est-à-dire, faite d'un son-voyelle venant s'appuyer sur une consonne. C'est là le type de la syllabe primitive, et celui des syllabes initiales de presque tous les mots radicaux.

Le son-voyelle naturel, primordial et le plus habituel est *é* bref, mais tous les sons-voyelles peuvent être et sont employés.

Exemples

I	*Enn,*	dire.	O	*Ar,*	ouvrir.
⊐	*Em,*	mourir.	‖	*Oul,*	cœur.
‖	*Ell,*	posséder.	⋊	*Ag,*	fils.
⋊	*Eg,*	faire.	Λ	*Id,*	voici.

Ce principe est absolument opposé à celui des langues sémitiques, où toute syllabe est formée d'une consonne frappant une voyelle. Il explique l'*alif* ا initial qui figure en tête de tous les mots kabyles écrits en caractères arabes.

II. — *La syllabe directe étant l'exception est ordinairement indiquée par un signe d'attention ou une tiddebakka* (aspiration-voyelle, d'ailleurs très souvent omise dans la pratique).

ⵉ+ *Ti,* père.

.⊡ *Saa,* sept.

:·: et : ⋊ *Kou,* si (dubitatif).

---

(1) Nous avons dû nommer syllabe *ouverte* ce que les grammairiens nomment habituellement syllabe *inverse,* dénomination qui est contestable, car, il semble que l'émission de voix simple *directe* est essentiellement une voyelle ; le son *ouf!* par exemple, est plus facile, plus naturel, plus *direct* que le son *fou.*

III. — *Une seule consonne peut former deux syllabes avec ou sans l'adjonction de tiddebakkin.*

⋈ *Aga,* seau en cuir.
□ *Eri,* aimer.
][*Effou* et *ieffou,* il fait jour.
.][*Afa,* lumière.
⁚| *Anou,* puits.
≤| *Ini,* couleur.
≤| *Éni,* vois !

IV. — *Les syllabes closes,* c'est-à-dire formées d'une voyelle emprisonnée et frappée à la fois par deux, trois et même quatre consonnes, *sont très fréquentes en berbère.* (L'accumulation des consonnes autour du son-voyelle est un des signes caractéristiques des langues d'origine septentrionale.)

⊡| *Ens,* passe la nuit !
·⁚| *Hek,* je, moi.
][·⁚ *Ekf,* donner.
⊡□·⁚ *Ekres,* épouser.
][|| ⋈ ⊡ *Sglef,* aboyer.

On voit par ces exemples que deux ou trois consonnes peuvent se réunir en berbère pour ne former qu'un seul son ou, ce qu'on nomme en grammaire, une consonne diphtongue ; particularité que nous avons déjà signalée comme contraire au génie des langues sémitiques.

V. — En dehors des radicaux monosyllabiques et de ceux des mots dérivés ou composés, *les radicaux ber-*

bères primitifs sont presque toujours dissyllabiques, soit qu'ils aient une seule consonne, soit qu'ils en aient deux, trois et même plus.

+⊡ *Essit*, ajouter.
⋊ *Ougi*, refuser, ne pas vouloir.
•◫ *Aba*, loin de moi ! maudit soit !
⊡ ‖][*Eflis*, avoir confiance.
][‖ ⋊⊡ *Asglef*, aboiement.
⊐ Λ ǀ ⊐ *Mandam*, (un) tel.
‖ # *Azel*, courir.
ǀO *Erni*, ajouter.

VI. — *Les radicaux berbères sont : primitifs, dérivés ou composés.* — (On sait que les mots composés n'existent pas dans les langues sémitiques et qu'ils sont, au contraire, fréquents dans les langues ariennes ou touraniennes.)

‖ *El*, posséder, — *radical primitif.*
‖ + *Téla*, troupeau de chameaux (sens propre : les biens, la possession), — *radical dérivé.*
‖ •: ⊓ *Eddekel*, être réuni, *radical composé* de Λ *edd, adire cum*, action d'aller avec ; ‖ •: *kel, gens*, le groupe, le clan, le peuple.
‖ •: Λ ⊐ *Emdoukal*, voisin, ami.
‖ •: Λ ⊐ *Mdoukal*, réunion, lieu de réunion.
‖ •: Λ ⊐ + *Tamdoukal*, même sens.

Sont des *dérivés d'un radical composé.*

VII. — Les éléments constitutifs d'un radical berbère quel qu'il soit, peuvent toujours être ramenés aux suivants :

A. — *Tifinar radicales* ayant conservé leur sens et leur valeur d'*idéogrammes* mystiques et religieux.

B. — *Tifinar ou autres lettres-racines* ayant un de leur *sens concrets* (dérivé, plus ou moins directement, de l'idéogramme primitif) et gardant ou perdant leurs sons-voyelles caractéristiques.

C. — *Lettres* (tifinar ou tiddebakkine) *préfixes, suffixes* ou *intercalaires* et ayant seulement une valeur d'*agents grammaticaux.*

D. — *Mots* d'une ou plusieurs lettres, *radicaux* ou *dérivés* juxtaposés, avec ou sans préposition.

E. — *Un radical* primitif, dérivé ou composé formant *reduplication.*

VIII. — Dans un mot composé, *l'ordre des radicaux* préformants est *direct* ou *inverse.*

Il est *direct* quand le mot déterminé précède le déterminatif comme dans :

•⁚ ǁ I ⊐ *Amnoukal,* roi qui est composé de :

I ⊐ *amen,* âme, esprit, conseil, manifestation ;

ǁ •⁚ *kel,* (du) peuple, clan, pays, groupe, etc.

Le roi est « l'âme du peuple. »

⊡ ⋈ ⊡ *Assggas,* année (qui réunit les jours), mot composé de :

⋈ ⊡ *asseg,* faire accoupler, réunir ; enceinte, renfermant ;

□ *as,* jours.

⊡□][*Afsous* (أفسوس kabyle), être agile, qui est ;

][*af*, valoir, mieux, surpasser ;

⊡ *S*, avec, par ;

□ *as*, aller, l'action d'aller.

I:⊐ *Adaouni*, histoire (l'ensemble de ce qui est dit) ;

⊓	*d*	=	avec	ensemble.
:	*oua*	=	ce que ou	de ce que.
I	*eni*	=	dire	est dit.

Il est inverse quand le déterminatif précède le mot déterminé (comme cela a lieu dans les langues germaniques ou anglo-saxonnes).

Λ II ⋈ أكليد *Agallid*, roi (dialectes méditerranéens).

اكل = II ·: = *populi* } l'homme du peuple,
يد = Λ = *homo* } celui du peuple.

I⋈□◫ *Abergen*, tente en poil, tente de voyage, composé de :

□◫ *aber* = *migrantis* } (Chambre à) cou-
I⋈ *gen* = *dormitorium* } cher du voyageur.

Λ□◫ *Abrid*, chemin :

□◫ *aber* = *migrantium* } Celui par qui vont
Λ *id* = *socius* } ensemble les émigrants.

IX. — Comme dans toutes les langues touraniennes ou ayant conservé, à un haut degré, le caractère agglu-

tinatif, les lettres-racines et les radicaux préformants doivent être dépouillés de toutes déterminations grammaticales et ne représenter que les idées qui leur sont inhérentes.

Ainsi ⵅ qui est *ag* = *agere* ou *ag*-fils pourra, dans nos langues indo-européennes, être rendu : 1° par tous les temps simples actifs ou passifs d'*agere ;* 2° par tous les cas singuliers ou pluriels de *actio, actûs, acta,* etc. ; 3° par toutes les prépositions et adverbes formés du radical *ag(ere).*

X. — Chaque mot berbère, dérivé ou composé, nom ou verbe, peut, au moyen d'affixes et suffixes ou agents grammaticaux, former une foule de dérivés, susceptibles à leur tour d'être traités comme des radicaux et de fournir de nouveaux dérivés. — Dans la pratique, cette faculté est limitée à un petit nombre de mots qui, le plus souvent, se reconnaissent à leur longueur mais théoriquement elle existe pour tous.

EXEMPLE :

ⵏⵓⴷ *Adaouni,* histoire.

ⵏⵓⴷⵙ *Esdaouen,* raconter (faire histoire), 1re forme verbale dérivée.

On voit, par cet exemple, qu'en berbère, le radical d'un dérivé n'est pas toujours un verbe.

XI. — Il y a dans la langue berbère, comme dans le grec, l'allemand et aussi comme dans la plupart des langues monosyllabiques, un accent tonique et des intonations, dont la position ou le mode d'émission influent sur le sens, mais qu'il est à peu près impossible pour notre oreille de saisir et de fixer.

+|⋈+ *Tagent* = combat, petite armée.

+|⋈+ *Tagent* = tente.

s'écrivent de même et ont sensiblement la même prononciation, cependant, l'oreille pourra quelquefois saisir une différence et percevoir l'accent que l'analyse indique devoir être placé ainsi :

T$\overline{a}$gent, combat, petite armée.

Ta$\overline{gen}$t, tente.

Dans le premier cas, c'est l'idée d'action *ag* ⋈ qui prédomine et entraîne l'accent ; dans le second; c'est l'idée de dormir, de se coucher, idée exprimée par le radical *gen* |⋈ dormir, dans lequel la dominante est N.

Pour les mots monosyllabiques, l'*intonation* ou la *modulation de la voix* distingue seule les radicaux similaires (cela a lieu dans les mêmes cas, en chinois). Ainsi, il est certain que ⋈ *ag,* fils, et ⋈ *ag,* faire, ne sont pas prononcés absolument de même, non plus que :

⊐ *em,* meurs !

⊐ *em,* mère,

⊐ *em,* prix, valeur, estimation.

Il y a aussi une infinité de voyelles-diphtongues qui défient tout procédé graphique de transcription ; les consonnes, elles-mêmes, ont de nombreuses modulations dans un même dialecte, et, *a fortiori,* en passant d'un dialecte dans un autre, si on tient compte des variations de prononciation que l'on rencontre.

Nous ne saurions songer ni à saisir, ni à comprendre toutes ces nuances, nous devons nous borner à en constater l'existence : les indigènes, qui les emploient inconsciemment, sont incapables de nous aider dans un travail de ce genre.

Ces onze principes sont communs aux divers dialectes berbères, qui tous ont une grammaire identique, alors même que leurs vocabulaires sont assez dissemblables pour rendre souvent fort difficile une conversation entre gens de dialectes différents.

Les lois de dérivations des mots sont également communes à tous les dialectes, encore bien que chacun d'eux ait ses préférences pour l'emploi plus habituel de telle ou telle forme dérivée.

Avant d'étudier ces variations dialectiques, nous croyons indispensable de donner ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre, un tableau résumé des *formes* qu'affectent les dérivés berbères.

On remarquera que, contrairement à l'usage suivi par les grammairiens, nous n'avons pas fait de séries distinctes pour les verbes, les noms verbaux, les noms d'action, etc., car, en berbère, « *tout verbe peut être employé comme substantif, et tout nom peut être employé comme verbe.* »

Formes des mots berbères dérivés

Forme N° 1. — ⊡ (*S* préfixe)

(Variétés dialectiques : ز (Zg.) س ص ش VV.[1])

Sens afférent à la forme. — Verbes factitifs (idée de faire faire). — Verbes transitifs. — Noms verbaux, noms d'action, noms ethniques, d'extraction, d'émission, de

(1) L'abréviation VV. signifie : voyelles, diphtongues et vocalisations variables.

provenance, de choses tirées de, faites avec, etc. (ex. du latin).

Exemples : ⵍⵓⵙ *Saoual,* parler (T.), appeler (K.), de ⵍⵓ *aoual,* parole. — ⵔⵙ *serr,* brûler (actif), de ⵔ *err,* brûler (neutre). — ⵏⵙⵙ *sessen,* faire savoir, instruire, de ⵏⵙ *sen,* savoir. — ⵔⴱⵙ *isseber,* natte, tapis, de ⵔⴱ *ouber,* poil, étoupe.

Forme N° 2. — ⵓⵜ (*Tou* préfixe)

(Variétés dialectiques : ⵜ prononcé *tou,* ⵝ *tsou* (K.), ⵞ *tch* (Zg.) VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes passifs. — Noms verbaux.

Exemples : ⵙⵎⵔⵓⵜ *itourmes,* il a été saisi, de ⵙⵎⵔ *ermes,* saisir. — ⴼⵓⵜ *itouaf,* il a été trouvé, de ⴼ *af,* trouver.

Forme N° 3. — ⵎ (*M* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes passifs, verbes d'état, verbes neutres. — Idée de réciprocité. — Noms verbaux, d'agents, d'artisans (surtout permanents), noms d'état, de patient, de substance, de lieu où se fait ou où se rencontre l'idée exprimée par le radical. — Noms ethniques indiquant la provenance géographique.

Exemples : ⴼⴽⵎ *imekfa,* il a été donné, de ⴼⴽ

ekf, donner. — ⊡ ǁ] *imelsa,* il a été vêtu, de ⊡ ǁ *els,* s'habiller. — ǁ •⁚∧] *ameddoukal,* voisin, ami, de ǁ •⁚∧ *doukel,* être réuni. — ⊡•⁚] *ameksa,* pasteur, de ⊡•⁚ *ekes,* faire paître. — ǁ •⁚∧] *emdoukal,* réunion, lieu de réunion, de ǁ•⁚∧ *doukel,* être réuni. — ǁ] *mel, imoula,* forêt, feuillée, de • ǁ *ila,* feuille.

Forme N° 4. — | (*N* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes passifs, quelquefois réfléchis. — Noms verbaux. — Noms d'action. — Noms d'agents, de métiers, de patients (surtout temporaires). — Noms ethniques indiquant l'origine (c'est le | N de localité ou d'origine, préposé au mot et pouvant toujours logiquement se détacher).

Exemples : ⊡ξ⊞⊡| *anesbouis,* être blessé, de ⊡ξ⊞⊡ *sbouis,* être blessé. — ǁ]| *anoumel,* être désigné, de ǁ] *amel,* indiquer. —]⋈| *anagam,* celui qui puise,]⋈ *agem,* puiser. —]⵿⋈| *anekchoum* (K.), entrée, de]⵿⋈ *ekchem* (K.), entrer. — ǁ⁝| *aner'loui* (K.), *aneghloui,* chute, de ǁ⁝ *eghloui* (K.), tomber.

Forme N° 5. + — (*T* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes ou noms marquant transition à un état, tendance vers un état, idée de devenir, de ressembler à, d'arriver à être. Factitif des ver-

bes d'état (a souvent le même rôle que l'affixe français *et, ette :* cheval, chevalet).

Exemples : +□⋈⁞ *ihegeret,* il s'est allongé, il est devenu grand, il a grandi, de □⋈⁞ *ehger,* être long. — + || || *eloullet,* il a été affranchi, il est devenu libre, de || || *elloul,* être de condition libre. — +] *emmet,* il est venu à mourir, il est devenu mort, de] être mort.

Forme N° 6. — + (*T* préfixe)

(Variétés dialectiques : ث ت ط *th, ts.* VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes et noms verbaux marquant habitude, persévérance, fréquence, continuité, abondance, énergie, intensité, durée. — Noms abstraits, diminutifs (féminins), ethniques. — Noms marquant l'effet, le résultat, le produit.

Exemples : # || + *telaz,* avoir toujours faim, être affamé, de # || *ellaz,* avoir faim. — #⋈+ *tagez,* surveiller constamment, de #⋈ *agez,* surveiller. — =.+ *tili,* se rencontrer souvent, être commun, de . || . || *ili,* être, exister. — ∧·⁚+ *tikeddi,* combustion, de ·⁚∧ *akked,* brûler. — . || + *téli,* ombre, de . || *ela,* feuille. — || + *tell,* hauteur, élévation, de || *ell,* être élevé.

Forme N° 7. —]| (*NM* préfixes)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes marquant réci-

procité, — Verbes d'état. — Noms verbaux. (Cette forme est en en réalité la combinaison des formes 3 et 4.)

Exemples : I]E •:⊐I *enimekfan*, ils se sont donnés réciproquement, de]E •: *ekf*, donner. — I⊡•:]I *eni-meksenen*, ils se sont détestés, de I⊡•: *eksen*, détester. — I⁝I]I *enmenghen*, ils s'entretuèrent, de ⁝I *engh*, tuer. — ⵟ+]I *inmetcha* (Zg.), hospitalier, hôte, de ⵟ+ *etch*, manger.

Forme N° 8. — I] (*MN* préfixes)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Même sens que la précédente, se rencontre surtout en Zenaga.

Exemples : II ⋈I] *imnokel* (T. S.), élire son chef, de I⋈I] *amenoukal*, chef. — □I] *amnir* (Zg.), guider, de □ *ar*, ouvrir, aller en avant. — ΛI] *minad* (Zg.), celui-ci, de Λ *eid*, celui.

Forme N° 9. • ≤ : ⋮ (Son *A*, *I*, *O*, *OU*, *EI*, *AIE* ou *hiatus* ⋮ préposé, intercalé ou ajouté au primitif.)

(Variétés dialectiques : Tous les sons voyelles et diphtongues. VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes et noms verbaux marquant habitude, persévérance, fréquence, continuité, abondance, énergie, affectation, etc. — Noms d'action

masculins. Les préformantes *A, E, I, O* (*A* surtout) sont les caractéristiques des noms masculins.

Exemples : .⊡•⁚ *ekeis,* avoir l'habitude de faire paître, de ⊡•⁚ *eks,* faire paître. — #] *emezi,* diminuer en frottant, amincir, de #] *emzi,* user en frottant, polir. — ⁝□ *erhi,* aimer beaucoup, de □ *eri,* aimer. <⁝ǀ *enhi,* bien voir, de ǀ *eni,* voir. — ǀ⁝ *ehni,* bien voir, de ǀ *eni,* voir. — <ǀ⁝ *ahanai,* vue, vision, de ǀ *eni,* voir. — Λ] ǁ □ *aselmed,* enseignement, de Λ] ǁ O *selmed,* enseigner, 1re forme dérivée de ǀ] ǁ *elmed,* apprendre. — #⁚ǀ *anouz,* inclinaison, inclination, de #ǀ *anez,* s'incliner.

Forme N° 10. _v_ (Allongement du radical par redoublement d'une consonne intérieure.)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes et noms verbaux marquant habitude, persévérance, continuité, abondance, énergie. — Verbes factitifs dans certains dialectes.

Exemples : ǀ•⁚ *ekenni,* fabriquer habituellement, de ǀ•⁚ *eken,* fabriquer, faire. — ǁ]⊏ *fellou, efell,* percer fréquemment ou de part en part, de ǁ]⊏ *eflou, efl,* percer.

Forme N° 11. = (Reduplication d'un radical.)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Verbes ou noms en-

traînant avec eux une idée de pluralité, d'énergie, de groupement, de collectivité, d'ensemble, de répétition.

Exemples : ΛΛ *addad,* doigts, de Λ *ad,* doigt. — ‖ ‖ *elloul,* être de condition libre, de ‖ *eli,* être exister ou ‖ *el,* posséder. — □□ *aourir,* montagne, de □ *our,* éminence, colline. — □⋈□⋈ *gerigeri,* milieu, de □⋈ *ger,* entre.

Forme N° 12. + — + (*T* préfixe et affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms verbaux abstraits, mais surtout noms de femelles, noms d'unité, d'individualité, diminutifs (toujours féminins.) — Verbes marquant la fréquence de transition à un état. (En réalité cette forme est la combinaison des formes 5 et 6.)

Exemples : +⋜⁞·⁚+ *tikahit,* poule, de ⋜⁞·⁚ *ekahi,* coq. — +⋈+ *tigaout,* action, fait, de ⋈ *eg,* faire. — +] ‖ + *taloumt,* une paille, de] ‖ *aloum,* paille, de la paille. — +□⋈⁞+ *tehegert,* grandir habituellement, □⋈⁞ *ehger,* être long.

Forme N° 13. — ‖ (*L* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms et adjectifs d'état, de manière d'être, de possession. C'est en réalité la lettre-racine ‖ préposée au mot et pouvant s'en détacher presque toujours avec ses sens de *être, posséder.*

Exemples : ⵏ ⵍ *loun*, couleur, de ⵏ *eni*, voir. — ⵔ⁝ ⵍ *lahrou* (Z.), libre, de ⵔ⁝ *ahrou*, être libre, sortir. — ⵍ ⵍ *louli* (Mz.), marabout, de *ila*, divinité.

Forme N° 14. — ⵔ (*R* préfixe)

(Variétés dialectiques : ⁝ V.)

Sens afférent à la forme. — Adjectifs ethniques. — Ampliatifs, idée de mise en œuvre, de création. — Nom d'agent, d'instrument.

Exemples : ⵏⵔ *irna*, vainqueur, vaincre, de ⵏ *ina*, tuer. — ⴼ ⵔ *iref* et *ir'ef* (K.), tête, de *if* (B.), tête. — ⵔⵔ *rour*, fils, de ⵔ *ara*, embryon, nouveau-né. — ⵏⵔ *aran*, courroie, corde en cuir, de ⵏ *ana*, unir, lier.

Forme N° 15. — ⋈ (*G* préfixe)

(Variétés dialectiques : •: Ί ⁝ Ⲓ ج *K*, *G*, *dj*, *gh*, etc. VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms d'animaux. — Noms d'instruments. — Noms de patient, de produit, de substance. — Ethnique (fils de, peuple de). — Noms d'agents.

Exemples : ⴼⵔ⋈ *agerfou*, corbeau, fils de l'escarpement, de ⴼⵔ *ref*, escarpement. — ⵔΛ⋈ *agider*, aigle, fils de la montagne, de ⵔΛ *dar*, rocher, *dir*, montagne. — ⊡⊡⋈ *akasis* (T. S.), flacon, gourde, de ⊡⊡ *ses*, *sesou*, faire boire. — ⊐⋈ *agma*, frère, de ⊐ *ama*, mère. — :ⵔ⋈ (Zg.), *iagrou*, lire, de ⵔ *ora*, faire sortir, crier, appeler.

Forme N° 16. — Λ (*D* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV. ط ض ذ د)

Sens afférent à la forme. — Noms et verbes d'état marquant tendance vers, proximité, association, famille de. — Qualificatifs (c'est le *D* séparable ou confirmatif de quelques grammairiens.)

Exemples : □Λ *dyr, dar,* montagne, rocher, ce qui se termine en pointe, de □ *ar,* pointe, tète, éminence. — □Λ *dar* (T. S.), être vivant, de *ar,* naitre. — ◫Λ *dôb* (T. S.), pouvoir, avoir mission de, de ◫ *aba,* envoyer, avoir faculté de.

Forme N° 17. — □⋈ (*Ger* préfixe)

(Variétés dialectiques : □•: — □·| VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms de végétaux, de plantes (de □⋈ *ger,* produire, enfanter, faire paraître, latin, *gero).*

Exemples : ◫|□⋈ *gerneb* (K.), chanvre, de | *en,* lien et ◫ *aba,* séparé — ⵛ□⋈ *akerouch* (K.), chêne, produit des crêtes, de ⵛ *ich,* crête, tête, pointe de rocher.

Forme N° 18. — : (*Aou* préfixe)

(Variétés dialectiques : — VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms d'êtres animés,

hommes ou bêtes — ethniques. C'est le pronom *ou* : avec le sens de : celui de, ceux de.

Exemples : ⊡•: : *aoukkas,* lion, celui qui coupe et déchire, de ⊡•: *kes,* couper, déchirer, lacérer. — ⵎ: *ouma* (T. S.), frère, de ⵎ *amma,* mère.

Forme N° 19. — ⴼ (*F* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms ou verbes exprimant les idées de extension, effusion, diffusion, chaleur, exagération, supériorité, correspond à nos préfixes : sup, trans, dé, di, sur, etc. — (C'est la lettre-racine ⴼ qui garde son sens en s'incorporant au mot.)

Exemples : ⋈ⴼ *afeg,* voler, de ⋈ *eg,* aller. — □ⴼ *effer,* sortir, de ⋈ *eg,* aller. — ⋈:ⴼ *fouq* (K.), terminer, de ⋈ *ag,* agir. — □:ⴼ *four* (dialecte Soumali), ouvrir, de □ *ar,* ouvrir, naître. — ⊡⊡ⴼ *efsous,* être léger, de ⊡⊡ *sas,* faire aller. — ‖ ⴼ *fel,* dessus, de ‖ *ell,* être élevé. — ⋈□ⴼ *afarak,* enclos pour les moutons, de ⋈□ *arak,* moutons.

Forme N° 20. — ǀ (*N* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Noms et adjectifs d'état, de manière d'être. (C'est le participe présent employé comme nom et analogue à nos mots lieutenant, com-

mandant, agent, etc. — Se combine souvent avec les formes 6 et 3.)

Exemples : ⵏⵍⵎⵜ *timellin,* indication, de ⵍⵎⵜ *tamella,* indication. — ⵏⵔⵣⵜ *tizerouin,* précédent, de ⵔⵣ *zouir,* précéder. — ⵏ⊡•⁚ ⁚ *aouakasan* (T. S.), lion, de ⵔ•⁚ ⁚ *aouakas* (T. N.), lion (voir forme 18).

Forme N° 21. ⵔ — (*R* affixe)

(Variétés dialectiques : VV. ⵗ — غ)

Sens afférent à la forme. — Marque exubérance, amplitude, confirmation.

Exemples : ⵔⵔⴷ *adrar,* montagne, de ⵔⴷ *dar, dir, dra,* montagne. — ⵔⵔ•⁚ *ekrar,* mouton, de ⁚ⵔ•⁚ *akeroua,* agneau. — ⵔⵓ⋈ *ksour,* retranchement, village fortifié, de ⊙⋈ *kes,* ôter, retrancher. — ⵔⵏ *ienr* (C.), tuer, de ⵏ *ina,* tuer.

Forme N° 22. — ⋈ — (*G* affixe)

(Variétés dialectiques : •⁚ꞁ̇ ⵣ⁚ ڠ گ ق ڤ ك ج *gui* en Zenaga.)

Sens afférent à la forme. — Noms d'agents, noms d'instruments, noms de patients, noms de matière, verbes actifs ou d'état.

Exemples : ⋈⊞ *oubok,* fumer, être fumant, de

ꟷ *aoubi*, fumée. — ⋊⊡ *isek*, corne, de ⊡ *as*, aller en avant (K. ⊡ *ich*, corne). — ⋊ꟷ| *inabag*, fenêtre, de ꟷ *aba*, coupure, séparation. — ⋊ || + *telik*, pot en terre, de ||+ *tel*, terre. — ⋊□⁝ *aharak*, corde de tente, de □ *ar*, tirer.

Forme N° 23. —] — (*M* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Exubérance, amplitude, manière d'être essentielle ou primordiale, abondance, amoncellement.

Exemples :]⊡⋊ *aksoum*, chair, viande, de ⊡ X *akes*, couper. —] || *elem*, cuir, peau, de || *ila*, feuille. —]⁝⊡ *esham*, aurochs, de ⁝⊡ *esha*, bœuf, animal marcheur. —]Λ+ *etidim*, peuple, de Λ+ *etid*, époux, épouse, —]□ꟷ *abaram*, lièvre (fuyard), de □ꟷ *abar*, s'échapper, émigrer.

Forme N° 24. — ⊡ — (*Ṡ* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.

Sens afférent à la forme. — Marque une action réfléchie, un attribut personnel, propre ou spécial. — C'est le pronom ⊡ *S*, *de lui*, soudé à un radical.

Exemples : ⊡:ꟷ *bouis*, blessure, être blessé, (être coupure de lui), de ꟷ *aba*, perdre, couper, détruire,

etc. — ⊡ ‖ *elis,* langue (feuille de lui), de ‖ *ila,* feuille. — ⊙ | ⁝ *hannes,* épouse, femme, de | *en,* tente, famille. — ⊡ ‖ *alis, alles,* mari, homme, de ‖ *ila,* existence. — ⊡ □ *ires,* os, de □ *ara,* embryon, œuf, charpente. — ⊡][*fous,* main, de][*afa,* extension.

Forme N° 25. — ‖ — (*L* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Qualificatifs, ampliatifs, adjectifs passifs, verbes de qualité.

Exemples : ‖ ⊡ *asel,* jour (T. S.), de ⊡ *as,* jour (T. N.). — ‖ Λ *edel,* être penché, s'incliner, de Λ *daou,* sous, en bas. — ‖ Λ ⊐ *amadal,* pâturage, de Λ ⊐ *amad,* paître. — ‖ □ *irefaï,* former, circuit, entourer, de *our,* lune dans son plein. — ‖ | *innel,* couvert d'une tente, de | *enn,* tente.

Forme N° 26. — ◫ (*B* préfixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Marque éloignement, coupure, séparation, émission, défaveur, répulsion, agencement, art. — C'est la lettre-racine ◫ préposée à un radical.

Exemples : Λ ◫ *abed,* se lever (Mz.), pour s'en aller, de ◫ *oba,* séparation, et de *ad,* (des) compagnons. — ⊡ ◫ *ibsa,* disparaître, de ⊡ *as,* aller, et de ◫ *oba,* loin. — : ‖ ◫ *abeliou,* paupière, de ‖ *all,* œil, regard.

— ⋊◫ *ebak*, péché, faute, mauvaise action, de ⋊ *ag*, fait, acte.

Forme N° 27. — Λ — (*D* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Même sens que Λ préfixe.

EXEMPLES : Λ]⊡ *assemed* (Zg.), empoisonné, et Λ]⊡ *semmid* (C., Mz.), froid, de]⊡ *sem*, poison (ce qui fait mourir). — Λ⋊⊡ *isaged*, *observer*, de ⋊⊡ *isag*, *faire attention* ou *regarder vers*. — Λ□ *ared*, peau, de *ar*, créature, animal. — Λ□ *ard* (Zg.), désirer, vouloir, de □ *ar* (B.), vouloir. — Λ⊡ *ised*, âne, de ⊡ *as*, *is*, *ais*, cheval, marcheur.

Forme N° 28. —][(*F* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Même sens que][préfixe.

EXEMPLES :][⊔ *irife*, corde, de □ *ar*, tirer. —][Λ *adef* (B. M.), entrer, de Λ *ad*, aller avec. —][|⋊ *eknef*, griller, rôtir, de |⋊ *igne*, *ikne*, cuire. —][+ *aoutef* (M.), entrer, de +: *aout*, frapper.

Forme N° 29. — □□ — (*B* affixe)

(Variétés dialectiques : VV.)

Sens afférent à la forme. — Même sens que □□ préfixe.

Exemples : □□□ *iribi, irivi,* corde, de □ *ar,* tirer. — □□]⊡ *isimbo* (T. S.), abeille, de]⊡ *isim,* grosse mouche.

COMBINAISONS USUELLES DES FORMES

Formes verbales dérivées ou formes verbales dérivées complexes

---

(A) — Type —⊡+ (*Tous* préfixe). — Combinaison des formes 2 et 1 : passif de factitif ou de causatif.

Exemples :][|•:⊡+ *touseknef,* il a été fait rôti, de][|•: *knef,* rôtir, ou][|•:⊡ faire rôtir. — #|#+ *itouzenz,* il a été vendu, de #| *enz,* être en vente, être à vendre, être vendu, se vendre, ou #|# *zenz* (pour #|⊡) vendre.

(B) — Type —]⊡ (*SM* préfixe). — Combinaison des formes 1 et 3 : factitif de passif et de réciprocité.

Exemples : ⁝I⊐⊡ *smengh,* faire combattre, faire s'entretuer, de ⁝I *engh,* tuer, ou ⁝I⊐ *mengh,* combattre, s'entretuer. — #□⊐⊡ *smerz,* faire se casser, de #O *erz,* casser, ou #□⊐ *mez,* se casser.

(C) — Type —⊐I⊡ (*SNM* préfixe). — Combinaison des formes 1 et 7 : factitif de réciprocité.

Exemples : II⊡∙⁚⊐I⊡ *isenmeksen,* ils se font réciproquement détester les uns des autres, de I⊡∙⁚ *eksen,* détester, ou I⊡∙⁚⊐I *enmeksen,* se détester.

(D) — Type —⊡⊐ (*MS* préfixe). — Combinaison des formes 3 et 1 : réciprocité de factitif.

Exemples : IƎ⋊⊡⊐ *emsaoggaden,* ils se sont effrayés les uns les autres, de Ǝ⋊ *aoggad,* craindre, et Ǝ⋊ *saoggad,* effrayer.

(E) — Type —⊐+ (*TM* préfixe). — Combinaison des formes 6 et 3 : fréquentatif de passivité.

Exemples : ⵛ∙⁚⊐+ *temekech,* se manger habituellement, être habituellement mangé, de ⵛ∙⁚ *ekch,* manger, ⵛ∙⁚⊐ *mekch,* être mangé.

(F) — Type —⊐I+ (*TNM* préfixe). — Combinaison des formes 6 et 7 : fréquentatif de réciprocité.

Exemples : I⁞O⊐I+ *itenimeren,* ils ont l'habitude

de s'aimer, de ⁝O *erhi,* aimer, :O+ *terhri,* aimer habituellement, :O⊐| *enmeri,* s'aimer.

(**G**) — Type —⊡⊐+ (*TMS* préfixe). — Combinaison des formes 6, 3 et 1 : fréquentatif de passivité, collectivité réciproque.

Exemples : |Ǝ⋈⊡⊐+ *itemsaoggaden,* ils ont l'habitude de s'effrayer réciproquement, de Ǝ⋈ *aoggad,* craindre, Ǝ⋈⊡ *saagad,* effrayer.

(**H**) — Type +—+ (*T* affixe et *T* préfixe). — Combinaison des formes 6 et 5 : fréquentatif de transition à un état.

Exemples : +□⋈⁝+ *tehegert,* grandir habituellement, de □⋈⁝ *ehger,* être long.

(**K**) — Combinaison des formes 1, 2, 3, 5, 7, *A, B, C, D, E, F, G, H,* avec 6, 9, 10, c'est-à-dire allongement du radical : sens de la forme ou de la combinaison avec une idée d'habitude, de fréquence ou d'énergie.

Exemples : ||⊡·:⊐|⊡ *isenmeksen,* ils ont l'habitude de se faire réciproquement détester les uns des autres, de |⊡·: *eksen,* détester, |⊡·:⊐| *enmeksen,* se détester.

Les formes types des noms dérivés sont susceptibles, comme celles des verbes, de former par des combinaisons variées de nouveaux dérivés subsidiaires ; mais,

comme le berbère n'a plus la facilité de créer des mots nouveaux, et que dans chaque dialecte on ne peut employer que les mots consacrés par l'usage local, il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des variétés des types secondaires et tertiaires, nous nous bornerons à indiquer ici, comme très répandues, les combinaisons 6 et 4 et 6 et 3, c'est-à-dire les mots commençant par *ten*, *tin*, *tan*, *tem*, *tim*, *tam*, etc.

Nous ne sommes pas encore en mesure d'indiquer celles de ces formes dérivées qui caractérisent tel ou tel dialecte, car, à première vue, lorsqu'on passe d'un dialecte à un autre, on rencontre de telles variétés lexicologiques qu'une classification rigoureuse paraît fort difficile.

Cependant, de même qu'il est possible de ramener toutes les formes dérivées à un nombre relativement restreint de types bien tranchés, de même il est possible de ramener les variations lexicologiques à un petit nombre de lois générales qui ont leur place ici parce qu'elles complètent ce que nous venons de dire relativement à la formation des mots.

Elles offrent, en outre, cette singularité remarquable d'être, à peu de chose près, les mêmes que celles admises par la plupart des assyriologues pour expliquer les modifications des valeurs phonétiques des idéogrammes employés dans les écritures cunéiformes. C'est là, certes, un argument sérieux en faveur de l'origine touranienne de cette langue berbère dont l'unité première s'affirme encore aujourd'hui, même dans la variété presque infinie de ses dialectes, comme déjà elle s'affirmait au temps où Saint-Augustin disait : « *In Africa barbaras gentes* » *in una lingua plurimas novimus.* » — « Nous connais- » sons, en Afrique, de nombreuses nations barbares » parlant une seule langue. »

Les lois générales de ces variations lexicologiques peuvent se résumer en quelques principes qui forment la suite naturelle de ceux formulés au commencement de ce chapitre, et que nous allons brièvement exposer.

XII. — *Modification des sons-voyelles ou diphtongues au commencement, à la fin ou dans le corps des mots.*

Le son-voyelle qui, dans un même dialecte, est presque toujours extrêmement précis et d'une importance telle, que la moindre variation de prononciation ou d'intonation suffit pour modifier le sens du mot, n'a plus aucune valeur quand on change de dialecte.

I⋈	*Agenna*, ciel, pluie (Tamachek).
إڭنى	*Igenni*, ciel (Zouaoua).
أجنى	*Ajenna*, ciel (Beni-Menacer-Ghadamès).
≷ ǁ ⊡	*Asli*, fiancé (Tamachek-Ghadamès).
إسلى	*Isli*, fiancé (Djurdjura, Maroc [1]).
][⊡	*Acif*, rivière (Touareg-Djurdjura).
سوف	*Souf*, rivière (Aourès-Rassira).
ǁ][	*Fill, fell, foull*, sur (selon les localités).

XIII. — *Modifications consonnantiques par échange de consonnes similaires.*

On trouvera sur ces modifications des détails précis et nombreux dans les ouvrages de MM. Hanoteau, Faidherbe et Masqueray. Mais, peut-être, ces honorables savants ont-ils un peu trop étendu le domaine de ces permutations de consonnes, et, bien que les mots qu'ils citent soient rigoureusement exacts, les différences qu'ils signalent peuvent être attribuées à d'autres causes qu'à des modifications phonétiques.

Sans doute, il y a des prononciations locales qui font que sur certains points les sons chuitants ou zézayants

(1) La bataille d'Isly est la bataille de la rivière du fiancé.

sont plus naturels que les sons siffiants ; qu'en d'autres pays on empâte les voyelles ou qu'on adoucit les consonnes ; mais, ces particularités locales, qui rentrent dans ce que nous avons déjà dit à propos de l'extension donnée avec le temps aux dix tifinars primordiales, n'expliquent pas les changements des lettres non similaires, celui, par exemple, de la dentale Λ (*D*) en une labiale, une gutturale ou une sifflante : *L, J, K, Z* — || ⋈ ⵊ #

⋈□◫ *Abaraka* (chemin), chez les Touareg Azger.

Λ□◫ *Abrid* (chemin), en Kabylie,

ne sont pas, en réalité, un seul et même mot dans lequel la dernière lettre se prononce *K*, en tamachek, et *D*, chez les Kabyles.

Ce sont deux mots parfaitement distincts ayant, il est vrai, le même sens, mais que l'analyse démontre avoir été formé sous l'influence d'idées différentes. En effet, l'un est :

I◫ *Bar* = débordement, migration,	}	*Migrationem agens* ou instrument de migration « ce qui *fait* émigrer. »
⋈ *Ag* = suffixe des noms d'instruments.		

L'autre est :

□◫ *Bar* = migration, émigrant,

Λ *Id* = celui de, ce qui accompagne *socius (migrationis, ce qui va avec la migration.)*

La différence est faible, mais elle est appréciable.

Le mot O:ξ *aiour,* mois, en Touareg et Beni-Mzab, ne devient pas إقور *agour,* dans le Djurdjura, et ne change pas ξ en ⋈

Agour est un mot différent, c'est :

⋈ *Ag* = *filius* — ou (*quodagit*)
ⵔⵓ *Our* = *lunæ* — ou (*luna*).

C'est « *ce qui est le fait de la lune,* » c'est-à-dire le mois, et la preuve en est que dans ce même Djurdjura nous trouvons le mot ور = □ⵓ = *our* avec le sens de « nouvelle lune ». Chez les Touareg, un simple allongement du radical, c'est-à-dire une forme dérivée impliquant une idée d'habitude, a donné le sens subsidiaire de mois (mois lunaire) ; chez les Zouaoua, on a obtenu le même résultat en traitant le radical par tout autre procédé et en lui préposant un préfixe ou un autre radical, mais il n'y a eu, en réalité, aucune permutation de lettre.

Voici, au contraire, quelques exemples de modification de consonnes similaires, bien nettes :

#⋈ⵔ = أرقز = *ergaz,* homme (Kabyle et Tamachek).
ⵛ⋈ⵔ = *ergach,* homme (Tamachek).
أرجز = *arjaz,* homme (Beni-Mzab).
أرياز = *ariaz,* homme (Beni-Menacer).

Tous ces mots ne sont que des modifications d'un radical primitif ⊡⋈□ *ergas* que l'on retrouve encore comme prononciation locale en certains points ; dans ce radical dont l'analyse est :

□ *er,* créature
⋈ *ag,* faisant
⊡ *as,* mouvement

La tifinar ⋈ = *G*, en s'adoucissant a donné *J,* puis *I,*

la tifinar ⊡ = *S*, en chuitant ou zézayant est devenue # = *Z*, ou ⊡ = *Ch.*

⋊I *nek*, moi (chez les Touareg) est prononcé نچ *netch* dans la plupart des dialectes méditerranéens de l'Aourès et du Mzab.

Ce sont là de vraies modifications euphoniques tenant à des conformations physiques du larynx de telle ou telle famille humaine ; quant à des *permutations* proprement dites, nous pensons qu'il est sage de les restreindre à celles des sons qui, étrangers au Berbère, se sont transformés et dénaturés en passant dans cette langue : ع غ ح et خ des Arabes, par exemple, deviennent ⁝ — ⋊ — □ — ·: — □·:

عثمان *Otsman* = I⊐+⁝ *Ghotman.*

محمد *Mohamed* = Λ]□·:⊐ *Mokramed,* écrit ordinairement Λ⊐::⊐ (:: = *Kr*).

Dans cet ordre d'idées nous n'admettons pas qu'un dialecte berbère soit la souche des autres et que les mots essentiels passent d'un dialecte à un autre, en se modifiant. On peut, en effet, appliquer aux diverses branches des idiomes berbères ce que Max Muller dit des langues indo-européennes, en général, et du sanscrit, en particulier : « Aucun de ces idiomes ne fit d'em-
» prunt à ses frères, et l'on ne peut dire qu'aucun d'eux
» ait précédé ses congénères (1)..... La langue sanscrite
» n'est pas la mère du grec et du latin..... les trois
» langues sanscrite, grecque, latine sont des variétés
» d'un seul et même type. Elles supposent toutes une
» phase plus primitive, durant laquelle elles différaient
» moins les unes des autres qu'elles ne diffèrent aujour-

(1) Voir Max Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. I, pages 256-262, t. II, page 140.

» d'hui ; mais là se bornent leurs rapports..... Le grec,
» le latin et même le gothique et le celtique ont gardé
» des traits primitifs que le sanscrit a perdus. »

XIV. — *Inversion des syllabes formant le mot.*

Ce principe qui rentre dans celui exposé précédemment sous le N° 8 est un de ceux qui mettent bien en évidence le caractère touranien du berbère.

Donner se dit chez les Touareg ⴼ ⴾ *ekf;* dans le Djurdjura c'est au contraire ⴾ ⴼ *efek;* l'un et l'autre s'analysent : *agere accretionem,* faire augmenter, d'où gratifier, donner :

ⴼ *ef* = (*augere*) *accretionem* ⴾ *agere*
ⴾ *ek* = *agere* ⴼ *accretionem*

Vaincre, surpasser, est en tamachek et en chaouïa □ I *inra;* en kabyle, c'est I □ *irna.* L'un et l'autre s'analysent.

I = *in, en* = tuer, anéantir,
□ = *ra, our* = créature.

On peut aussi admettre :

□ = *ra* = *superavit*
I = *in* = *eos*

Se ceindre est ⊡ ⊞ ⋈ *egbes,* en tamachek, et ⊡ ⋈ ⊞ *ebges,* dans le Djurdjura. L'un et l'autre s'analysent : « faire section de soi, faire-soi-coupé, se faire une division. »

⊡ = *eg* — *agere*		⊞ = *eb* — *sectionem*
⊞ = *eb* — *sectionem*	ou	⋈ = *eg* — *agere*
⊡ = *es* — *ejus*		⊡ = *es* — *sibi*

Cette explicaton analytique peut, à priori, paraître étrange et sans rapport avec l'idée de se ceindre ; elle est cependant extrêmement simple et expressive si on se reporte, par la pensée, à ce qu'est un homme habillé d'une gandoura, d'une longue blouse ou d'une robe non ajustée, lorsqu'il est ceint avec une grosse ceinture d'une couleur différente. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder soit un Kabyle, en tenue de combat, soit un zouave, en tenue d'exercice, avec son ceinturon noir sur la blouse blanche continuée presque jusqu'à terre, par le pantalon à large pli : c'est une image très nette d'un homme divisé en deux par une barre transversale.

XV. — *Variation dans l'idée attachée à l'action, à l'être ou à la chose dénommée,* ou emploi de radicaux dissemblables et d'idées différentes pour arriver à exprimer une seule et même chose.

Un être, une action, un objet peuvent, en effet, être envisagés à divers points de vue, et l'expression de chacun de ces points de vue divers entraîne la formation d'un mot différent.

Prenons d'abord un exemple dans des langues connues : soit le mot *homme.*

Homme, homo, en latin, rappelle, dit-on, l'idée de l'*humus* dont il fut créé d'après certaines légendes religieuses.

[Cette explication, du reste, nous satisfait médiocrement, nous pensons que homme est plutot le ⵎ berbère, l'auteur, le possesseur, la créature. En mantchou, *ama* signifie père, — peut-être le mortel (4e sens de ⵎ) — ou l'habitant (3e sens de ⵎ).]

Manu, en sanscrit, *mann,* en allemand, c'est le penseur par excellence.

Vir, en latin, implique l'idée de force, de puissance, de virilité, de vigueur. Enfin nous avons toute la série

des appellations évoquant une qualité ou une manière d'être spéciale : *mortel, créature, être, mâle, individu, personne, sieur, bipède, bimane, piéton, indigène, natif, passant, citadin, paysan,* etc., etc.

Le mot *fils* nous présente également de nombreuses variétés dans la manière d'envisager l'enfant. Nous avons : *fils, enfant, garçon, gars, progéniture, rejeton, jouvenceau, adolescent, lignée, petit, postérité, nouveau-né,* etc., etc., sans compter les termes familiers ou populaires comme : *moutard, marmot, mioche, môme, gamin, bambin, gosse,* etc., etc.

Le même fait se reproduit en berbère, et chacun des dialectes a adopté, dans la pratique de son langage, une façon spéciale de comprendre et d'exprimer ces idées de paternité et de filiation.

Ainsi pour *homme* nous avons :

I] MAN, MIN (Zg.), — *l'animé,* l'être ayant une *âme;* rac. : I] *iman,* âme (c'est en arabe من qui).

⋊ □ ERGAZ (K.), — le *marcheur ;* rac. : # ⋊ □ *ergaz,* marcher.

□ OUR (B.), — la *créature ;* rac. : □ *ar,* créer, produire.

□ □ ROUR (T.), — la *créature,* forme dérivée du précédent.

+ □ TOUR (B.), — *l'enfanteur ;* rac. : □ + *tour,* accoucher, enfanter.

□ ◫ BORO (Niger), — *l'émigré,* le libre, l'émancipé ; rac. : □ ◫ *bar.*

◫ ABA, ABI (Somali), — *père,* celui qui émet, procrée ; rac. : ◫ *aba,* dimisit, construxit.

⊡ ‖ ALES (K.), — le *parleur ;* rac. : ⊡ ‖ *oules,* raconter, ou ⊡ ‖ *iles,* langue.

⊡ ǁ ⁝ Ahalis (T.), — le *passant ;* rac. : ⊡ *as*, aller, — et peut être *époux*, car ⊡ ǁ ⁝ *ahalis*, sur d'autres points, en tamachek, est très usuel avec le sens d'*époux* qui s'explique par ǁ *al*, existence, ⊡ *es*, de lui.

+ Ti (T.), — *père.*

Λ Id (T.), — *socius*, compagnon, être sociable, celui-ci.

][□ Λ Aderif (T.), — *être supérieur;* mot-à-mot homme d'entre les meilleurs, peut être primitivement *riverain*, de][□ *rif*, rivage.

ⵢ Ii (T.), — *mâle.*

ⵢ : Oui (T.), — *adventus*, premier *venu ;* rac. : ⵢ : *oui*, venir, arriver.

Λ ⊐ Med (T.), — *compagnon ;* forme dérivée de Λ *id.*

| Ǝ ⊐ Meden (T.), — *pasteur ;* rac. : | Ǝ *eden*, faire paître.

⊡ Si (T.), — *père, lui ;* rac. : ⊡ *as* (Voir chap. I).

Le mot *fils* nous donne les vocables suivants :

: Aou (B.), — *né, natif ;* rac. ⵢ : *aoui*, naître.

+ At (B.), — *ayant pour père ;* rac. : + *ti*, père.

+ ⵢ Ait (B.), — même mot que le précédent ; peut être aussi la 5e forme de ⵢ *ii*, être mâle ; ce serait alors *celui qui devient mâle.*

+ ⵢ | Nait (K.)., — *de la paternité de*, de la descendance de, du clan de ; forme dérivée des deux précédents.

| ◫ Ben (K.), — *rejeton*, procréé ; participe de ◫ *aba*, dimisit, construxit ou 20e forme de ◫ *ab*, père.

⊡ □ ⊞ Bourès (Mz.), — *enfant du père ;* rac. : ⊞ *ab,* père ; □ *ar,* a engendré ; ⊡ *es,* lui.

‖ : Ouïl (Somali), — *semblable ;* rac. ‖ : *oula*, être semblable.

⊞ ‖ ≮ Aïleb (C.), — *semblable au père* ou propriété du père ; rac. : ‖ : *oula,* être semblable, ou ‖ *ila,* posséder, et ⊞ *ab,* père.

⋈ Ag (B.), — *agent* ou *fait* ou *actif ;* rac. : ⋈ *ag,* faire, agir.

⋈ ∧ Dag (B.), — *socius actionis ;* 16e forme du précédent.

⋈ | Inag (T. S.), — *agent ;* 4e forme de ⋈ *ag.*

⋈ Agzi (Zg.), — *fait du père,* de ⋈ *ag,* fait et de # = ⊡ *si,* père.

ⵛ ⵛ ⋈ Agchich (K.), — *a fait le père de lui ;* forme 24 du précédent.

∧ □ ⊞ Abarad (T.), — *compagnon des émigrés,* des libres ; 27e forme de □ ⊞ *bar,* émigrer, être libre.

. □ Ara (T.), — *embryon.*

: □ Araou (T.), — *nouveau-né ;* 9e forme du précédent.

□ Our (B.), — *produit, enfant ;* variété de □ . *ara.*

| □ Aran (K.), — *enfanté ;* 20e forme du précédent.

□ + Tour (T.), — *enfanté ;* 6e forme de □ *our.*

□ □ Rour (T. S.), — *enfanté ;* 11e forme de □ *our.*

]] Mem (Mz.), — *chose de la mère ;* 15e forme de] *em,* mère.

□] Immis (A.), — *ayant pour mère ;* 24e forme de] *em,* mère.

ⵛ:ⵎⵔ⁝ AHARMOUCH (Rif), — *enfanté par la mère de lui ;* mot composé du précédent et de ⵔ *our,* enfanter.

ⵏⴼⴷ DOUFAN (C.), — *adolescent;* ⴷ *dou,* socius; ⵏⴼ *fan,* crescens.

ⵏⵣⵎ AMZIAN (K.), — *petit.*

Apprendre une nouvelle, se dit :

En tamachek ⵍ⊡ *asel,* qui peut être, ou la 1re forme de ⵍ *eli,* posséder, ou celle de ⵍ *ili,* être, ou celle de ⵍ: *aoul,* parole ; apprendre, c'est: *faire posséder, faire être, faire être parlé.*

En zenaga, c'est اسن (ⵏ⊙), soit que ce soit le verbe ⵏ⊙ *sen,* savoir, employé dans un temps passif, soit plutôt que ce soit la 1re forme dérivée de ⵏ *en,* dire ou être dit. ⵏ⊙ *assen* c'est faire être dit.

Les Mozabites emploient, indifféremment, dans une même localité, les deux mots اسل et اسن, ce qui montre bien qu'il peut y avoir là deux vocables distincts et non transformation de ⵍ en ⵏ ; encore bien que ce changement de deux concours similaires soit fort possible et rentre dans le principe XIII.

Appeler, en zenaga, se dit أَرَا *ora,* ⵔ *ara,* c'est faire sortir, crier, (*orare*), faire *ouïr.*

En tamachek, on emploie les formes dérivées du même radical :

ⵔ⋈ *ager,* appeler en criant;

ⵔⵜ *atar,* demander, appeler à soi.

En chaouia, c'est أنبى *enba,* ◫ⵏ ce qui revient à :

ⵏ *en,* dire;

◫ *aba,* loin (comparez l'arabe نبي *nebi,* envoyé, prophète.

En mzabia, c'est ازقا *azga,* ce qui revient à :

az, approcher ;

⋈ *ag,* faire ;

c'est faire venir, plus rigoureusement, faire être près.

Crier, — dire loin, — faire être près, sont, tous trois, des manières de comprendre et d'exprimer le fait d'*appeler.*

XVI. — *Variation du sens dérivé attribué pratiquement à un même radical.*

ǁ : *oulli,* du radical ǁ *ell,* posséder, a le sens absolu de *possession, richesse, biens.*

Et il a les sens locaux suivants :

ǁ : *Oulli* (Zaouaoua), brebis.

ǁ : *Oulli* (Touareg), chèvres.

ǁ : *Oulli* (Touareg), filles (ce dernier mot peut aussi venir de ǁ : *oul,* cœur.

◫ *ab,* est *père* (en somali), c'est celui qui détache, émet, engendre.

ǀ◫ *ben,* est *fils*, c'est celui qui est détaché, émis, engendré.

On peut, du reste, rappeler ici quelques-uns des autres radicaux exprimant les idées de *fils* et de *homme.*

⋈ *ag,* □ *our* sont, selon les localités, fils ou homme.

ǀ⊐ *iman* est *âme,* en tamachek, et ne se dit guère qu'en parlant des morts.

ǀ⊐ *man, men* est homme, en zenaga, et se dit en parlant des vivants.

+ est *at,* fils, ou *ti,* père, etc.

XVII. — *Variation des préfixes, affixes ou formes dérivées avec un même radical ou une même racine.*

La racine □ *ar*, en ne prenant même que le seul sens de *faire saillie, être proéminent* (*oriri*), donnera selon les dialectes :

□ *ar* ou *our*, montagne, ce qui, ailleurs, deviendra :

□+ *tour*, rocher, montagne ; sens propre : celui de la saillie (nom de la 6e forme).

:□# *azerou*, rocher (1re et 9e forme combinées).

□⊡ *sour*,
□⊡ *sira*,
□# *zira* (Zg.),
} rocher, montagne et rempart ; colline (nom de la 1re forme) ; comparez l'arabe سَر *sera*, crête ; c'est du mot zenaga *zira* qu'est venu l'espagnol *sierra*.

□⋈ *gour*, montagne, monticule, remous géologique (15e forme).

□Λ *dar, dir, adar*, montagne (nom de la 16e forme).

□Λ *aadar* (Ténérif), falaise escarpée (16e forme).

□□Λ *adrar*, montagne (nom de la 21e forme appliquée à un radical dérivé lui-même de la 16e forme.)

□□ *aourir*, montagne (nom de la 11e forme).

□⁝Λ *adghar*, montagne, avec un ⁝ substitué au □

□] *aamour*, massif montagneux (Djebel Amour, Maures), (3e forme).

La racine ‖ *illa*, feuille, donnera, selon les dialectes, les dérivés ci-après :

‖⊡ *sila* (archaïque), forêt, feuillée (1re forme), aujourd'hui nom de localité.

‖⊡+ *tasili*, celle de la feuillée, forêt et montagne (formes 6 et 1 combinées).

+ ‖ ⊡ + *tasselit*, celle de la feuillée, forêt (formes 1 et 12 combinées).

+ = ⊡ + *tassilt*, celle de la forêt : l'écuelle, le vase.

‖] *mel* (T. S.), forêt (3e forme).

‖ ⊐ *imoula*, forêt (gechtoula), matrix foliorum.

‖ + *telé* (T. S.), ombre, ombrage (6e forme).

‖ Λ *dil*, ombre (16e forme), etc.

XVIII. — *Variations dans les lois d'euphonie et d'harmonisation* des consonnes et des voyelles, dans les mots composés ou dans les formes dérivées.

Ainsi le changement de la désinence plurielle + *at* en *i* ≶ est caractéristique de certains dialectes tamachek ou zenaga, il n'existe ni dans ceux du Djurdjura ni dans la Zenalia.

Les sons *tch* چ — *dj* ج — *ch* ش sont surtout employés chez les Zenaga, les Kabyles et les Aurasiens Ouest.

Le son *v* est particulier aux gens de Ghadamès. Dans le Djurdjura, lorsque deux ≶ *i* se rencontrent l'un d'eux se change en *g*. أيقوب *aïgoufa*, il a trouvé, pour ييوب *i-ioufa*. — أيقل *aïgella*, il a été, pour ييلى — Lorsque la rencontre a lieu entre deux sons *ou*, l'un d'eux ou tous les deux se changent en *b* ou en *g*, suivant les tribus.

Asserdoun bourgaz, le mulet de l'homme (Djurjura) ;
Asserdoun gourgaz, le mulet de l'homme (Chelia, Beni-Abbès) ;

pour *asserdoun ou ourgaz*.

En zenaga, les sons *dj* et *tch* ج et چ admettent rarement la juxtaposition des sons + *t* ou I *n*; lorsque les règles de la grammaire imposent cette juxtaposition

pour la formation des féminins, des pluriels ou des mots composés, les groupes *dj* et *t*, *dj* et *n*, *tch* et *t*, *tch* et *n* sont remplacés par le son *l* et par la lettre unique ‖ ; cependant, en zenaga, le son ‖ final est extrêmement rare, et les mots venus d'un autre dialecte, changent volontiers cette *l* finale en *tch* ou mieux en *dj*, dans l'écriture comme dans le langage :

يچ *itch*, bras	pluriel :	اللن *allen*	
يجم *idjem*, peau	—	ألمن *allemoun*	
أبچ *obedj*, captif	—	أبلن *obellen*	

En zenaga, ⋈ *j* et ⋈ *ch* devant I *n* deviennent # *z* ou ⊡ *s*. Le + *t* franc des Touareg et de la Chelia est ث ث ط *ts* ou *th* anglais, en Kabylie ; *itch* يچ en zenaga. *Dh* Ǝ devient + devant un + en zenaga, etc., etc.

On remarquera que tous les principes que nous venons d'énoncer comme étant spéciaux aux dialectes berbères, rentrent absolument dans ceux posés par M. Max Muller, lorsqu'il formule en ces termes les quatre lois principales de l'étymologie scientifique (1) :

« *A*. Le même mot prend des formules différentes :
» 1° dans des langues différentes ; 2° dans la même
» langue ;
» *B*. Des mots différents prennent la même forme :
» 1° dans des langues différentes ; 2° dans la même
» langue. »

Nous aurons occasion, dans le chapitre suivant, de donner de nombreux exemples confirmant ces principes.

---

(1) Max Muller, *loco citato*, t. I, p. 308.

CHAPITRE V

Règles d'analyse des mots berbères. — Importance et rôle du berbère dans la linguistique comparée. — Sa priorité comme ancienneté sur les langues semitiques grecques ou latines. — Mots arabes et mots français venus du berbère. — Application des formes berbères aux langues argennes. — Étymologie de quelques noms mythologiques.

I

Les principes exposés dans les précédents chapitres permettent presque toujours, quand ils sont bien appliqués, de retrouver le sens primordial d'un mot berbère et même, dans la plupart des cas, l'idée première qui a présidé à la constitution du vocable ou au choix de l'appellation.

Pratiquement, l'analyse d'un mot berbère consiste dans les trois opérations suivantes :

1° Dégager le mot de ses voyelles ainsi que des lettres formatives et des agents grammaticaux qui habillent le radical ;

2° Ramener les tiddebakin et les autres lettres aux tifinar primitives (quitte à tenir compte plus tard du rôle de ces lettres pour les nuances de l'idée exprimée) ;

3° Essayer pour chacune de ces tifinar :

A. Ses valeurs comme lettre racine ;

B. Ses valeurs comme lettre formatrice ou agent grammatical ;

C. Ses valeurs comme ancien idiogramme religieux.

Ce travail peut très bien ne pas donner un résultat bien net ; c'est qu'alors le mot est composé de plusieurs

radicaux primitifs ou dérivés, ayant chacun leur sens conventionnel et pratique, s'écartant plus ou moins des idées premières dont ils dérivent.

Mais, la décomposition analytique, à laquelle on s'est livré, n'est pas perdue pour cela, car elle fait généralement ressortir la manière dont on doit grouper les tifinar formant les radicaux préformants.

Un exemple ou deux feront mieux comprendre :

Étant donné le mot :· □ ⊟ *abareka,* chemin, nous trouvons en le disséquant :

⊟ = *aba* = *abcessus,* — séparation ;
□ = *er* = *origo,* — lieu d'origine, point de départ ;
⋉ = *eg* = *agere,* — faire.

Un chemin est donc à priori en berbère : « *abcessûs originem agens* » ou « *abcessum originis agens* » « ce qui mène au lieu d'origine de la séparation » — ou au point de départ — ou « ce qui fait la séparation du lieu d'origine. » Mais si nous remarquons que □ ⊟ bar « *abcessus originis* » exprime dans la pratique l'idée concrète et précise de migration, on a pour l'analyse du mot :· □ ⊟ abareka.

□⊟ = *abar* = migrare = émigrer ;
⋊ = *eg* = affixe grammatical formant des noms de la 22e forme, — noms d'agent, d'outils, d'instruments et :· □⊟ *aberaka,* se traduira : « instrument de migration, chose par laquelle on émigre, » idée qui convient admirablement à ce que chez les peuples primitifs devait être ce que nous appellons aujourd'hui un chemin, une route (1).

---

(1) On trouve ce vocable Abarka, Barika, Barka, etc., comme nom de diverses localités berbères : interrogez un taleb, il vous répondra par une légende quelconque se terminant par un fait ayant appelé sur ce point la « Baraka » céleste (en arabe la bénédiction), ce qui n'em-

Si nous prenons maintenant le mot : ǁ ⁚· ǀ ⊐, *amenoukal, roi,* que nous avons déjà vu et dont nous avons donné le sens analytique. Les opérations ci-dessus indiquées nous conduisent à

⊐ = *am*	= *matrix*		= matière ;	
ǀ = *en*	= *verbum*	= *dicendi*	= du verbe ou de Enn ;	
·⁚ = *ouk*	= *agere*	= *agit*	= mène, conduit ;	
ǁ ǀ = *al*	= *esse*	= *vitam*	= existence ;	
	= *habere*	= *possessiones*	= propriété.	

Ce qui est peu clair, ou tout au moins présente, appliqué à un roi, une idée bien abstraite ; or, les peuples primitifs ou barbares ne procèdent pas par abstraction, mais bien par des idées concrètes, simples et élémentaires ; il est donc probable que pour ce mot *Amenoukal* nous sommes en présence de radicaux juxtaposés, ou d'un nom composé.

Et en effet : *matrix verbi, matrix enni,* c'est ǀ ⊐ iman, *l'âme,* la *personne ;* et « agere vitam » ou « agere possessionem » c'est ǁ ·⁚ *kel,* le peuple, le peuple, groupe d'agents de possession, le peuple que *mène la vie* en commun.

Et alors notre analyse prend la forme :

ǀ ⊐ = *iman,* l'âme, la personne ;
ǁ ·⁚ = *kel,* — du peuple.

---

pêche pas l'endroit d'être le plus souvent un lieu abominable qui n'a jamais été béni de personne. C'est que le nom est, en réalité, le mot berbère : *Bareka* ·⁚ ☐ ◫ « le chemin, le passage » sens que souligne le plus souvent la configuration du pays ou l'absence d'eau sur d'autres points voisins. — Un exemple frappant de ceci est donné par le chef-lieu du poste militaire situé près des ruines de Tobna, le poste de Barika. C'est un point stratégique d'une haute importance entre le Tell et le Sahara, un *passage* ou une *route,* où il faut nécessairement passer : l'endroit est pénible à habiter, en raison surtout des vents qui y règnent. Ce n'est pas un lieu béni.

Un roi en berbère était « l'âme du peuple » la personne représentant ou résumant le peuple.

Il en serait de même si l'on voulait procéder à l'analyse des lettres du mot : *Tamsiggena* +|⋈⊙⊐+ au lieu de prendre les radicaux constitutifs. Ce mot signifie en kabyle « de lourds nuages de pluie » et l'analyse se formule :

⊐+ = *tam* — plénitude ;
⊡ = *IS* — de lui ;
|⋈ = *agenna* = pluie ;
+ = *T*, indice de la 5e forme.

Il est évident qu'avec un peu d'expérience du berbère on voit souvent à la première lecture, les radicaux constitutifs d'un mot composé et que l'on évite les tâtonnements que nous venons, exprès, de mettre en relief dans ce dernier exemple. Ces tâtonnements seraient d'ailleurs sûrement évités, si on avait à sa disposition un lexique donnant sous la lettre, racine berbère, les radicaux unilittères ou bilittères qui en proviennent, et sous ceux-ci les principaux radicaux simples ou dérivés (1).

Dans cette analyse il arrivera parfois que l'idée primordiale enfermée dans le vocable analysé paraîtra bizarre ou puéril. Mais avec un peu de réflexion on verra

---

(1) Malheureusement il n'existe aucun dictionnaire berbère et il y a peu de chances pour qu'il en soit fait un à bref délai, car, ainsi que l'a justement fait remarquer M. le général Faidherbe, (*Inscriptions numidiques*, Lille, 1870, page 42) cette œuvre est, aujourd'hui, et faute de documents existants, au-dessus des forces d'un simple particulier ; « c'est, non-seulement une affaire de patience, mais c'est » encore une affaire d'argent ; il faut, pour en venir à bout, un cer- » tain nombre d'années et des voyages coûteux « pour lesquels le concours officiel et pécuniaire du gouvernement est indispensable.

Le savant général indique même les moyens pratiques de faire le travail : il appartient aujourd'hui au nouvel institut algérien de reprendre cette idée et d'arriver à la faire entrer dans le domaine des faits accomplis : espérons qu'il l'essayera et qu'il réussira.

qu'en réalité cette idée est toujours rigoureusement logique, et le plus souvent très simple.

Il ne faut pas, en effet, apporter en ces matières des appréciations d'homme instruit et civilisé, mais se reporter aux conditions dans lesquelles les enfants ou les peuples primitifs inventent des mots. Dans son livre sur les origines du langage, M. Renan (1) rappelle ces conditions en ces termes : « ..... Il faut admettre chez les premiers hommes un tact délicat qui leur faisait saisir, avec » une finesse dont nous n'avons plus idée, les choses » susceptibles de servir de motifs aux appellations. La » faculté d'interprétation, qui n'est qu'une sagacité extrême à saisir les rapports, était en eux plus développée que chez nous ; ils voyaient mille choses à la » fois. N'ayant plus à créer le langage, nous avons en » quelque sorte désappris l'art de donner des noms aux » choses ; mais les hommes primitifs possédaient cet » art, que l'enfant et l'homme du peuple appliquent encore avec tant de hardiesse et de bonheur.

» La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils » trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait » à toutes les voix du dehors, et les rendait en articulations, en paroles. De là ces brusques passages dont la » raison est perdue pour nos esprits accoutumés à des » procédés lents et pénibles. Qui pourrait ressaisir les » impressions fugitives du naïf créateur du langage dans » des mots qui ont subi tant de changements et qui sont » si loin de leur acception originelle ? Qui pourra retrouver les sentiers capricieux que suivit l'imagination et » les associations d'idées qui la guidèrent dans cette » œuvre spontanée où, tantôt l'homme, tantôt la nature » renouait le fil brisé des analogies et croisait leur action réciproque dans une indissoluble unité..... En » résumé, le caprice n'a eu aucune part dans la formation du langage..... et les appellations n'ont point uni-

(1) Renan, *des Origines du langage*, pages 142, 146, 147.

» quement leur cause dans l'objet appelé (sans quoi
» elles seraient les mêmes dans toutes les langues),
» mais dans l'objet appelé, vu à travers les dispositions
» personnelles du sujet appelant. Jamais, pour désigner
» une chose nouvelle, on ne prend le premier nom venu,
» et, si pour désigner cette chose, on choisit telle ou
» telle syllabe, un tel choix a sa raison d'être. Rien de
» plus admirable que la puissance d'impression de l'en-
» fant et la fécondité qu'il déploie pour se créer un lan-
» gage propre avant qu'on lui ait imposé la langue offi-
» cielle. Les analogies secrètes et souvent insaisissables
» d'après lesquelles les gens du peuple forment les so-
» briquets, les noms de lieux, et, en général, tous les
» mots qui ne leur ont pas été imposés par l'usage, ne
» sont pas pour l'observateur un moindre sujet d'éton-
» nement. »

Ainsi compris et analysés, les radicaux berbères mettent en relief, avec une grande netteté, une langue ayant conservé à un haut degré ses caractères primitifs, une de ces langues « parlées par ces peuples voués à l'im-
» mobilité, par ces peuples d'une extrême tenacité dans
» leurs opinions et leurs mœurs, chez lesquels le mou-
» vement des idées ne nécessite point de continuelles
» modifications dans le langage ; » une de ces langues enfin « *qui subsistent encore comme des témoins des*
» *procédés primitifs au moyen desquels l'homme donna*
» *d'abord à sa pensée une expression extérieure et so-*
» *ciale* (1). »

Le berbère n'a cependant pas la prétention d'avoir jamais été « la langue même que parlèrent les ancêtres des diverses races ; » mais il a certainement eu pour point de départ ces vastes régions qui, voisines du lac d'Aral, s'étendent du Caucase au plateau de Pamir et qui furent le berceau commun des idiomes ariaques, ira-

---

(1) Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 24 et *Origines du langage*, p. 70.

niens, pelasgiques, slaves, germaniques, celtiques, ibériens, medes, scythes et touranniens proprement dits. Le berbère a sa place distincte dans ce faisceau d'idiomes primordiaux qui ont ensemble tant de radicaux communs et qui se sont séparés les uns des autres pour se constituer en langues-mères, bien avant le développement complet des radicaux communs et bien avant l'apparition de la grammaire.

Ces langues-mères ont toutés, plus ou moins, et dans des proportions très variables, fourni des éléments aux idiomes sémitiques et spécialement des radicaux bilitères, les seuls qui puissent présenter des analogies linguistiques sérieuses avec ceux des langues Indo-européennes.

Le berbère archaique, que nous pensons caractériser d'une façon précise en le nommant le *tourano-berbère,* est surtout remarquable sous ce rapport, soit à cause de son caractère essentiellement dissylabique, soit à cause de son étroite parenté avec la langue summerienne qui fut si longtemps celle de la Chaldée, antérieurement à l'arrivée des Hébreux. Le mot *soumir* est lui-même un vocable berbère encore usité chez les Touareg, dans l'Aurès et dans le Djurdjura :

□⊐⊙ = asoumer, samer, soumer, sommeur, etc. signifie « *versant d'une montagne exposé habituellement au soleil,* » soit versant sud, sud-ouest ou sud-est : ce sens moderne a pu venir de la situation occupée dans une haute antiquité par les Summeriens, ces premiers habitants des versants sud des montagnes bordant le nord de la Choldée (1).

Ce vocable peut s'analyser de la façon suivante :

---

(1) Rapprocher de ce sens berbère le mot anglo-saxon Sommer *été* qui est le même vocable avec la même idée de chaleur solaire.

⊡ *Sou* = *S* = *ex.* — de (extrait formé de).
⊐ *m* = *M* = *materià* — la substance ⎫ soit : autoch-
□ *er* = *R* =′ *originis* — originelle ⎭ tone ou antique.

Les Summeriens représentaient essentiellement en effet les peuples les plus anciens de la Chaldée, si anciens même que les plus anciennes inscriptions parlent de leur idiome comme d'une langue à peu près perdue et restée seulement à l'état de langue morte et de langue sacrée. C'était sans contredit une de ces races-mères ou primitives auxquelles les cosmogénies indiennes du Veda donnent pour origine la mystérieuse montagne du *Meraou*, centre et pilier du monde :

⊐ *materia.*
□ *originis.*

Les *Soumir*, étaient opposés alors aux *Akkad*, autre mot berbère qui signifie soit « brûlé, » soit « craint, redouté. » La première de ces épithètes convient admirablement aux gens de la race de Kouch qui occupaient le sud de la *Chaldée* et qui, dans les textes cunéiformes ou dans les hiéroglyphes égyptiens, ont toujours eu le privilège de cette épithète de « brûlés ; » les qualificatifs de « craint, redouté, » ne sont pas moins en situation appliqués à la race conquérante et dominatrice des Couchiques, si longtemps maîtres de la basse Chaldée (1).

Ce fut sans doute pendant leur séjour au milieu des peuplades summeriennes et akkadienne de la Chaldée que les Tourano-berbères donnèrent aux idiomes sémitiques les radicaux bilittères ou dyssillabiques communs

---

(1) Voir dans le *Journal Asiatique* de l'année 1875, février, mars, mai et juin, à propos de ces deux peuples, les savants articles de M. Oppert, tranchant la discussion ouverte entre MM. Lenormant et Halévy, ainsi que les divers mémoires de M. Lenormant qui, le premier, a dégagé la langue summérienne et l'a fait connaître.

aujourd'hui à l'arabe et au berbère. Nous en avons rencontré beaucoup dans le cours de nos études, et toujours le sens de ces radicaux, en berbère, était le sens matériel, simple, primitif, tandis qu'en arabe c'était un sens abstrait, compliqué ou secondaire, c'est-à-dire dérivé.

Quand nous trouvons de l'Atlantique (Adrar) à la mer des Indes le mot دلو avec le sens de *seau* (en cuir ou en bois) et que nous voyons les dictionnaires les plus autorisés faire de cette appellation d'un objet usuel et pratique un vocable dérivé de دلا « faire manœuvrer un seau dans un puits avec une corde, tirer, lâcher, etc., » nous pensons à priori qu'il y a ici un renversement complet de la dérivation et que l'idée complexe, exprimée par le verbe, vient de l'idée simple et matérielle de دلو seau — (comme en français puiser vient de puits, et non pas puits de puiser). Mais si nous appliquons à ce mot usité chez tous les Berbères, la méthode analytique, nous le trouvons composé de :

ⴷ *ed,* — avec, de (société), allant ensemble ;
ⵓ ⵍⵍ *éloui,* — conduire à la corde (1).

Nous voyons dans دلو un nom berbère dérivé de la 16ᵉ forme, et signifiant « ce qui va avec la corde, » *socius tractus,* l'objet de la traction, — et nous pensons que le mot berbère est passé ou a été retenu chez les Arabes qui en ont fait leur verbe دلا et les autres dérivés parmi lesquels l'idée abstraite de puissance et de traction est plus marquée encore que celle de seau ou de réceptacle.

Nous pourrions multiplier les exemples : celui-ci suffit pour montrer que nous avons, par l'analyse des lettres constitutives et la dérivation du berbère, la confirmation du sens matériel et primitif d'un mot arabe réputé dérivé.

---

(1) Ce sens vient lui-même de ⵓ ⵍⵍ elou, être puissant, qui exprime une des idées les plus simples, se rattachant au vocable ⵍⵍ ell, l'être suprême, la divinité, le type sacré de la puissance.

La priorité, comme l'ancienneté, appartient donc au vocable berbère qui, lui, peut nous ramener jusqu'aux limites extrêmes de la décomposition luiguistique, c'est-à-dire aux éléments monosyllabiques ou unilittères.

Le nombre en est d'ailleurs considérable de ces radicaux arabes (1), de deux ou trois lettres, qui ne sont autre chose que la juxtaposition de deux radicaux berbères, ou la forme dérivée normale d'un mot berbère usuel : citons-en quelques-uns :

L'arabe سم *sem*, poison, n'est-ce pas la 1re forme dérivée du radical berbère ⊐ être mort; le poison c'est ce qui fait mourir (⊐⊙ *sem*, faire mourir).

L'arabe لون *loun*, couleur, n'est-ce pas :

|| *el*, existence, existence de,

| *ini*, *en*, *oun*, couleur, coloris,

(nom dérivé de la 16e forme).

L'arabe غنى *ghennà*, chanter, qui se retrouve en Mzabia sous la même forme et en Chaouia sous la forme رنى *renna*, c'est :

غ = ⁝ = ∴ = ⋊

⋊ = *ag* = *agere*, faire,

| = *en* = *dicere*, dire.

C'est « la mise en action du dire, » c'est « ce qu'on fait en parlant » (dérivé de la 19e forme).

De même en Chaouia, où غ, dans ce cas, correspond à ر *R*, رنى *renna*, c'est :

(1) M. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, page 114, a établi que l'arabe est plus ancien et plus riche en radicaux que l'hébreu que nous possédons et qui, d'après lui, ne remonte pas au delà de 750 ans avant J.-C. Aussi, en comparant le berbère à l'arabe, le comparons-nous, en réalité, à un des types les plus anciens des langues sémitiques.

□ = *or* = *creare*, — *oriri* = engendrer, = créer,
I = *en* = *dicere*, — *verbum* = le dire = le dire, (dérivé de la 18e forme).

Chanter, n'était-ce pas chez les premiers peuples composer, improviser des dires.

L'arabe عدّ *add*, compter, n'est-ce pas l'idée née du mot berbère Λ *ad*, doigt, à la 9e forme ΛΛ *adad*, écrit aussi ƎƎ avec le *D*, dur, lourd, fort, emphatique, qui a amené le ع arabe. On a, partout, commencé par compter et calculer sur ses doigts, par *doigter*.

L'arabe عزّ *azz*, chérir, n'est-ce pas comme le kabyle عوز *aouz*, chérir, la combinaison des 7e et 8e formes dérivées de # *az*, approcher, ou de ≤# *ezzi*, connaître; approcher constamment, avec persistance, faire approcher à chaque instant, n'est-ce pas chérir, aimer.

Les exemples de ce genre abondent; ceux que nous donnons ne sont pas le résultat de rapprochements accidentels plus spécieux que fondés. La priorité du berbère sur l'arabe, comme antiquité, et les emprunts faits au berbère par les langues sémitiques pour la constitution de leurs radicaux peuvent se démontrer d'une façon complète. En effet, en appliquant à une racine berbère les règles de formation et de dérivation qui lui sont propres, et que nous avons exposées plus haut, on se trouve en présence de vocables qui ne sont autre chose que des mots réputés *radicaux* arabes. On peut de même analyser certains radicaux arabes par les procédés applicables au berbère et les réduire à des racines unilitères encore usitées en tamachek.

Prenons comme exemple la racine berbère I *N* avec ses diverses valeurs hiéroglyphiques, idéographiques ou analytiques et nous trouverons, avec ses sens dérivés retenus par l'arabe, les vocables ci-après :

| En *(Sens hiérogliphique)* : L'ÉPIEU OU LA LANCE DU DIEU ENN (ANOU) FICHÉE EN TERRE.

F. 1 (— ⊡) — سنان *senan*, fer de lance, dent (R. A. سنّ aiguiser [1]).

F. 6 et 9 (— +) — طعن *than*, donner un coup de lance (M.-R.).

F. 15 (— ⋈) — قناة *kenaa*, bois de lance, bâton (R. A. قنا acquérir, rétribuer).

| En *(Sens idéographique)* : LE DIEU ENN (ANOU) ET SES ATTRIBUTS DIVINS.

F. 15 (— ⋈) — كهن *kehan*, être prêtre, devin (M.-R.).

F. 9 (▬) — عان *âân*, assister, aider, dédier, dévouer (M.-R.).

F. 9 et 10 (▬̄) حنّ *hann*, avoir pitié, faire miséricorde (R. A. حنّ rendre un son).

F. 9 (▬) — نهى *naha*, prohiber, interdire, rendre sacré (M.-R.).

F. 3 (— ⊐) — امان *aman*, foi, ايمان foi religieuse (R. A. امن avoir confiance).

F. 1 et 10 (—̄ ⊡) — سُنَّة *sonna*, loi de Dieu, tradition (R. A. سن aiguiser, façonner).

F. 1 (— ⊡) — صان *san*, protéger, garder, faire sacré (M.-R.).

---

(1) *F.* : Forme. — *M.-R.* : Mot-racine. — *R. A.* : Racine arabe d'après Freytag. — Pour le paradigme de la forme n° 9, on a mis un trait plus gros ▬.

F. 15 (— ⋈) — كان *kan,* être, exister.

F. 3 et 10 (— ⊐) — مَنّ *menn,* faire une faveur, une grâce (M.-R.).

F. 15 (— ⋈) — جن *djin,* gémir, *djenn,* tombeau (R. A. جَن être couvert).

F. 3 et 9 (▬ ⊐) — منع *mena,* abri défensif, place de sûreté, sanctuaire (R. A. منع défendre, protéger).

F. 16 (— Λ) — دنيا *dounia,* le monde (le plus proche) (R. A. دنا approcher).

F. 9 (▬) — هنى *hena,* félicité, béatitude, quiétude (R. A. هنى se tranquilliser).

F. 3 (— ⊐) — منى *mona,* vœux, souhaits (R. A. منى mettre à l'épreuve).

I En : DIRE, PARLER *(Sens n° 1).*

F. 9 (▬) — عنى *ana,* signifier, vouloir, désigner, dire (M.-R.).

F. 9 (▬) — نهى *neha,* prévenir, avertir, ordonner (M.-R.).

F. 9 et 10. (▬̃) — حنّ *hann,* rendre un son (R. A. حن). — حنين *hanine,* gémissement.

F. 15 (— ⋈) — كنى *kena,* parler à mot couvert, faire dire, faire des allusions (M.-R.).

F. 14 (— □) — رنّ *renn,* vibrer (M.-R.).

F. 14 ou 15 (— □ ou — ⋈) — غنى *ghenna, r'enna,* chanter (M.-R.).

F. 9 et 25 (▬ ‖) — لعن *lan,* maudire (M.-R.).

F. 9 (▬) — أنا *ana,* moi (la 1re personne est celle qui parle) (M.-R.).

F. 9 (▬) — نحن *nahnou,* nous (M.-R.).

F. 5 (+ —) — أنت *enta,* toi (la 2e personne est celle à qui l'on parle (M.-R.).

F. 16 (— Λ) — دنّ *denn,* bourdonner (M.-R.).

F. 5 (+ —) — نط *nath,* divaguer (R. A. نط tendre, mettre en avant, sauter, bondir).

F. 5 (+ —) — نثا *neta,* publier, divulguer (M.-R.).

F. 5 et 10 (+ —) — نث *natt,* publier (M.-R.).

F. 5 et 9 (▬) — نعت *nat,* décrire, désigner (M.-R.).

F. 6 et 10 (— +) — أطنّ *athan,* faire résonner, tinter (R. A. طنى vendre).

F. 23 (⊏ —) — نمّ *nemm,* médire, calomnier, rappeler (M.-R.).

F. 9 (▬) — نعى *nâa,* annoncer la nouvelle de la mort (M.-R.).

F. 9 (▬) — ناح *nah,* pousser des cris aux funérailles نوح pleurs (M.-R.).

I Ina : TUER *(2e sens).*

F. 6 et 9 (▬ +) — طاعون *thaaoun,* épidémie (R. A. طعن donner un coup de lance).

F. 3 (— ⊐) — منا *mena,* mort, trépas (R. A. منى mettre à l'épreuve).

F. 15 (— ⋈) — فنىء *kena,* mourir, se détériorer (R. A. فناء exposer à la mort).

F. 15 (— ⋈) — فناء *kena,* exposer à la mort.

F. 9 (▬) — نعى *nâa,* annoncer la nouvelle de la mort (M.-R.).

| Anou : PUITS *(3e sens).*

F. 9 (▬) -- عين *aïn,* fontaine, source (M.-R.).

F. 9 (— ⊡) — سنا *sana,* puiser de l'eau (M.-R.).

F. 9 (▬) — نهى *niha,* étang (Nedjed. F.) (M.-R.).

| Ana, Noua : PLEUVOIR. | Nou : PLUIE *(4e sens).*

Racine : (—) نو *nou,* pluie (R. A. ناء tomber de fatigue, être accablé.

F. 9 (▬) — ونى *ouna,* rigole autour de la tente (R. A. ونى faire une rigole).

F. 1 (— ⊡) — سنا *sana,* irriguer, arroser (M.-R.).

F. 1 et 9 (▬ ⊡) — صنو *sanou,* flaque d'eau (R. A. صنا).

F. 3 (— ⊐) — مأن *man,* approvisionner *d'eau* (M.-R.).

F. 9 et 3 (▬ ⊐) معن *man,* couler, معون récipient (R. A. معن couler).

F. 5 (+ —) — نتّ *nett,* suinter, être humide (M.-R.).

F. 14 (— ☐) — رون *rouen,* délayer.

F. 15 (— ⋈) — قنى *kena,* égout (R. A. قنا acquérir, rétribuer).

F. 5 et 9 (+ ▬) — نتح *netah,* suer, suinter (M.-R.).

≶| Eni : VOIR (5e sens) et | Ini : COULEUR, NUANCE, APPARENCE, COLORATION (7e sens).

F. 25 et 9 (▬ ||) — لون *loun,* couleur (R. A. لان être coloré).

F. 26 (— ◫) — بان *ban,* s'entr'ouvrir pour laisser voir (M.-R.) d'où بيّن distinguer.

F. 9 (▬) — عين *aïn,* œil, organe de vision (M.-R.).

F. 5 (+ —) — نعت *nat,* montrer, faire voir (M.-R.).

F. 10 et 15 (— ⋈) — فن *kenn,* observer, scruter (M.-R.).

F. 1 (— ⊡) — سنا *sena,* luir, resplendir (M.-R.).

F. 9 (▬) — نوى *noua,* avoir en vue, intentions (M.-R.).

F. 9 (▬) — حنا *hena,* vue, être verdoyant (M.-R.).

| Ien : UN, et .| Ena : UNIFIER, UNIR, LIER, ATTACHER (8^e sens).

F. 1 et 9 (▬ ⊡) — صنع *sana,* fabriquer, faire *un* objet, en combinant *(maxime de rebus adhibitur in quibus peragendis arte opus est* (Freytag). *)* — (M.-R.).

F. 5 et 10 (+ —) — نظ *noth,* serrer, lier ensemble (R. A. نظ tendre, mettre en avant, bondir).

F. 9 et 10 (▬̃) — عنان *anan,* rênes du cheval (R. A. عنّ- se cambrer).

F. 15 (— ⋈) — كانع *kana,* garotté, captif (R. A. كنع être contracté, replié).

| Ienn : MONTER A CHEVAL, S'ÉLEVER, GRAVIR UNE MONTAGNE *(9e sens).*

F. 1 (— ⊡) — سنا *sena,* être élevé, سانية noria (M.-R.).

F. 5 (+ —) — نتا *neta,* être élevé, être haut, être nubile (M.-R.).

F. 5 et 10 (+ —) — نطّ *noth,* bondir, sauter en l'air (R. A. نطّ tendre, mettre en avant, bondir).

F. 9 et 10 (▬) — عنان *anan,* rênes du cheval (R. A. عنّ se cambrer.)

F. 16 (— Λ) — دنّاي *dennaï,* cheval coureur, دنّى galopper (R. A. دنا être près).

F. 23 ([—) — نمى *nema,* croître, grandir (M.-R.).

| In : TENTE, FAMILLE (au propre et au figuré) *(10e sens).*

F. 15 (— ⋈) — كانون *kanoun,* foyer (voir plus loin) (R. A. كنّ couvrir).

F. 9 (▬) — حنون *hanoun,* tendre, affectueux (R. A. حن gémir, avoir de la tendresse).

F. 9 (▬) — حوانة *haouana,* famille (ouest).

F. 1 (— ⊡) — صيوان *siouan,* pavillon, tente (R. A. صان garder, protéger).

F. 9 et 3 (▬ ⊐) — مهن *mehan,* être domestique *(famulus)* (M.-R.).

F. 9 et 10 ou 4 et 10 (— |) — نتّو *nennou,* joujou (M.-R.).

F. 1 (— ⊡) — صنو *sinou,* rejetons de palmiers d'une même souche (R. A. صنا cendre).

I Ana : FRÈRE, et I Anna : FEMME DE L'ONCLE *(11ᵉ sens).*

F. 15 (— ⋈) — كنّة *kena,* belle-fille, bru (R. A. كنّ couvrir).

F. 4 et 10 (— I) — ننّة *nanna,* tante, grand'mère (R. A. نن cheveux très fins).

I Ena : ÊTRE CUIT *(12ᵉ sens).*

F. 1 (— ⊡) — صنا *sana,* cendre (M.-R.).

F. 9 (▬) — نها *neha,* être mal cuit (M.-R.).

F. 15 (— ⋈) — كانون *kanoun,* foyer, fourneau (R. A. كنّ couvrir).

I Eni : SANG *(15ᵉ sens).*

F. 23 ([—) — عنم *anem,* fruit rouge, spirale rouge de la vigne (M.-R.).

F. 9 (▬) — حنا *hena,* héné, teinture rouge.

Examinons encore un autre radical berbère et comparons-le avec les mots similaires de quelques-unes des langues anciennes, soit le mot ◻ ◫ *bar, abar* ou *aber,* dont la composition est :

◫	= *aba*	= *disjonctionis*	= *abire*	= *ab*	S'éloigner du
◻	= *ar*	= *origo*	= *origine*	= *origine*	lieu d'origine

et qui a aujourd'hui pour sens usuel : « s'échapper en bouillonnant de la marmite, sortir en bouillant, bouillir, déborder. » C'est le primitif de :

+□◫+ *tabarat,* jeune fille libre (12ᵉ forme) ;

□◫□◫ *ebarbar* (mot de la 11ᵉ forme), signifiant : « *émigrer,* aller dehors, *être libre,* se libérer. »

Ce mot, employé comme substantif, est, aujourd'hui, le nom de plusieurs peuplades, telles que les Beraber, les Braber, et il a été pris, dès la plus haute antiquité, comme l'ethnique général de ces populations aventureuses et libres qui, débordant de leurs pays d'origine, vinrent se heurter aux vieilles civilisations indiennes, assyriennes, grecques ou romaines, faisant, sans doute, sonner bien haut, leur qualité « d'émigrés », *Ibarbaren,* qui fut d'abord le synonyme d'étrangers, puis celui de non civilisés. Il est à remarquer que le mot émigré, □◫□◫ *abarbar,* était bien loin d'avoir, chez les peuples primitifs, le sens défavorable qu'il a de nos jours ; alors, il signifiait : « libre, courant les aventures, » et un grand nombre de peuples s'honoraient de cette épithète.

Lorsque Ibn Khaldoun et ses copistes font dériver le nom des Berbères du verbe arabe بربر « faire du bruit, parler avec violence, bredouiller, murmurer, etc., » ils prennent l'effet pour la cause et renversent les termes de la dérivation, selon l'habitude classique des auteurs musulmans qui ne peuvent concevoir une langue plus ancienne que celle du Coran. Le verbe arabe vient bien plutôt du nom du peuple berbère qui existait bien avant la formation de l'idiome arabe ; بربر, c'est être comme les Berbères, c'est « berberer, » c'est-à-dire parler en tumulte une langue inintelligible pour les Arabes.

Le passage suivant de Strabon semble, d'ailleurs, nous indiquer que le mot *bar* □◫, sous sa forme simple et sans reduplication, avait eu jadis le sens

d'*émigré :* « Si ce qu'on dit est vrai, il ne faudrait voir » dans les *Parni-Daæ* que des *Metanastes* ou émigrants » venus de chez les Daæ qui habitent au-dessus du » *Meotis,* et que l'on désigne indifféremment sous les » noms de *Xantii* ou de Parii. »

Ce même mot *bar,* à sa 13e forme, nous donne le vocable +□⊞+ *tabourt,* celle de l'échappement, l'issue, la *porte.*

Ce sens si simple, que le latin résume si bien par « *ab origine* » ou « *ab ortu,* » se retrouve dans les vocables suivants, usités en Berberie, mais acquis aussi par les idiomes sémitiques et spécialement par l'arabe :

بَـرّا	*berra,*	dehors.
بَـرّ	*berr,*	terre ferme, continent.
بـراء	*bera,*	créer.
بـرا	*bera,*	dégrossir avec une hache.
بَرَى	*bera,*	tailler, couper, rogner.

Et aussi le mot « *hébreux,* » *heber,* ceux d'au delà ; puis encore l'araméen بار, homme libre et fils.

Dans la plupart des langues indo-européennes nous retrouvons le radical □⊞ *bár,* ayant conservé, avec des nuances diverses, l'idée première attachée à ses éléments constitutifs en tourano-berbère.

En sanscrit, *bhar* et *par* signifient porter, car l'émigrant emporte son bagage et ses troupeaux.

En grec, nous avons :

βορα pâture.
πορεια route, voyage.
πορρω loin.
υπερ en dessus, en excédant.
βαρις barque (un des moyens les plus usuels des migrations.)

βορεας nord (le côté d'où sont venus les migrations).
παρα du côté de, de, vers, au delà, etc. (παριημι laisser passer).

En latin, nous avons :

Abire, s'en aller.
Aberro, s'éloigner, s'écarter.
Ebrius, ivre, buvant avec excès, celui dont le sang bouillonne, celui qui est « extravagant », sous l'empire de l'alcool.
Uber, sein, mamelle et ses dérivés exprimant les idées d'abondance, de fécondité.
Per, au delà, à travers.
Pro, en avant.
Baro, gougeat d'armée, mercenaire (c'est-à-dire étranger, celui qui vient de loin et est en dehors des soldats nationaux).
Iberus, Ibère, ibérien, soit le participe présent I☐◫ *âbaren*, de ☐◫ les émigrés, les premiers hommes libres de l'antiquité, et chez les Touareg, les *Iabaren* qui sont réputés les premiers ancêtres aborigènes du pays.
Celeber qui est *kel iber*, le clan des émigrés.

En celtique nous trouvons :

Bar, héros.
Baro, homme libre (d'où baron).

En breton :

Bar, exprime tout ce qui déborde et dépasse : sommet, cime, comble, branche, *essaim*, groupe.
Baro, *barbe*, même idée.
Abar, confluent, embouchure, havre.
Bera, fluer.

Bero, ébullition.
Ober, fait, action, exploit.

En germanique :

Uber, au delà, en excédant.
Ober, supérieur.

Dans la mythologie scandinave, *Bure* est le père de *Bor* et le grand-père de la trinité originelle (1).

Encore aujourd'hui, dans notre français du XIXe siècle, bien des mots dont les étymologies sont restées douteuses, même pour des savants comme M. de Littré, ou sont, à grande peine, tirées du sanscrit, au moyen de rapprochements plus ingénieux que fondés, bien des mots, disons-nous, trouvent, dans les radicaux berbères, des étymologies simples, plausibles et rationnelles.

C'est ainsi que l'on donne comme racine première du mot *AME* le sanscrit *ANA*, respirer; et, cependant, *l'idée d'âme* existe, abstraction faite de l'idée de vie *animale*. N'est-il pas plus rationnel de penser que le mot français est une vocalisation spéciale du mot berbère] *em* ou *am*, *mère*, *principe de vie ;* quant au mot latin *ANIMA*, c'est le même mot, mais à la 4e forme, *AN-ima*.

A cette racine] *em*, *am*, et à son sens de *IM*, *bouche*, ne peut-on pas encore rattacher les trois vocables suivants dont l'étymologie est, jusqu'ici, restée fort incertaine, *moue*, *mot*, *muet ?*

Faire la moue, c'est « faire sa bouche » d'une certaine façon affectée, c'est] avec une modification phonétique rentrant dans la 9e forme.

Mot, qui, en bourguignon, s'écrirait *MO*, peut devoir son *t* final à un emploi de la 5e forme.

---

(1) *Odin*, la pensée, le père de tous ; *Vil*, la volonté ; *Ve*, la forme.

Muet (mutus), qui est l'ancien français *MU* du XIIIe siècle (usité encore, au XVIIe, dans l'expression *rage mue),* est également une 5e forme de] *imi,* bouche. C'est, pour le mot] *imi,* une modification analogue à celle qui, de bouche, a fait boucher, bouchon.

On pourrait encore rattacher les mots *mouvoir, mu, muer,* à la valeur hiéroglyphique de ⊐, croissant de la lune qui se *meut* et *mue* ou change d'aspect.

Nous avons déjà, dans un précédent chapitre, rattaché au berbère][*effou,* être lumineux, éclairé, faire jour, les mots *feu* et *fou* (illuminé). Nous pouvons multiplier, autant qu'on le voudra, les rapprochements de cette nature ; bornons-nous à quelques exemples.

Quelle étymologie à la fois plus directe et plus jolie peut-on trouver pour le mot *caresser* (en italien, *carezza,* caresse) que le berbère ⊡□∴ *ekeres, ekres,* épouser, dont l'analyse donne :

∴ = ⋈ = *eg* = *agere*		
□ = *ar* = *originem*	}	Se marier, faire souche.
⊡ = *es* = *suam*		

ou mieux encore :

□∴ = *eker* = faire	}	Faire soi, traiter comme
⊡ = *es* = soi		soi-même.

Nous savons que *caresse* est donné comme venant de *carus;* mais pourquoi, ici, la désinence latine *US,* au lieu de disparaître, comme c'est l'habitude, vient-elle donner une des consonnes constitutives du radical *cares,* caress-er ?

Il est admis et enseigné que *fils* vient de *filius* qui aurait remplacé *fidius,* précédemment employé ; mais on ne dit pas la cause de cette substitution et on se borne à affirmer que, dans *fils,* il faut voir l'idée de

confiance inhérente au radical *fid* de *fidius*. Si cela est, n'est-il pas permis de penser que la substitution du radical *fils* à *fid* a eu lieu simplement parce que l'un et l'autre ont exactement le même sens dans deux langues préformantes du français ? Et, en effet, à côté du latin *fidere*, avoir confiance, nous avons le berbère :

ⵙ ⵍ ⴼ *eflis*, avoir confiance, dont le substantif ou la forme d'habitude est régulièrement ⵙ ⵍ ⴼ *eflilis*, avec prononciation plus ou moins faible de la voyelle inchoative *e* qui ne tient pas au radical. C'est le nom de plusieurs tribus berbères bien connues dans le Djurdjura : les Iflissen, Ifflenses de Ammien Marcellin, Flissa des Arabes. Les Ifflissen sont « les gens de confiance », « les fidèles. »

Le radical *fid*, du latin *fides*, *fidere*, existe, d'ailleurs, en berbère, avec les mêmes lettres, les mêmes sons, les mêmes sens ; ce radical s'analyse :

ⴼ *ef*, valoir mieux
ⴷ *ed*, compagnon.
} ⴷ ⴼ *effed*, mandataire, associé.

compagnon de choix. Et ce sens se retrouve dans les dérivés très usuels :

: ⴷ ⴼ *afedaoua*, ministre, vicaire, chargé d'affaires ;

au pluriel :

ⵏ ⵜ ⴷ ⴼ *ifedaten*, les gardes du corps, les fidèles, les gardes du roi, hommes de confiance ; en arabe, les *Mokraznia*. Et ce mot *ifedaten*, ⵏ ⵜ ⴷ ⴼ ne rappelle-t-il pas, comme sens et comme consonnance, les feudataires de l'époque féodale ?

Les étymologistes donnent au féminin de *fils*, dans lequel alors *S* radicale disparaît, une tout autre origine. Ils font venir ce mot *fille* du sanscrit et du grec, avec tout un cortège formidable de considérations transcen-

dantes ; ne serait-il pas plus vrai et plus simple d'y voir le mot berbère, si usuel :

• || *illi,* fille,

dont le sens analytique est : « celle qui existe, richesse, bien, le bien par excellence? »

De *illi,* fille, avec une aspiration, on a le béarnais *Hilli* = fille; et le changement de *H* en *F,* admis par tous les linguistes, est surtout fréquent sur la frontière d'Espagne.

Mais *fille* peut encore venir de ||][*effel,* dont le sens usuel et pratique est : partager, et dont l'idée constitutive est : éclairer, *éclaircir* ce qui existe.

][= *afa* = lumière, splendeur.
|| = *ili* = existence.

« Splendeur de l'existence, rayonnement de la vie », ce sont là des expressions bien poétiques; mais, ne conviennent-elles pas admirablement à la femme berbère, dont le prestige et le rôle furent toujours si grands? Et, d'ailleurs, la poésie n'est-elle pas une des formes naturelles de la pensée des peuples primitifs?

En grec, fille se dit θυγατηρ (d'où l'allemand *tochter);* le berbère explique ce vocable ainsi :

⋊+ *touga* = *auctor* = agente	*agit* elle agit.
	urit elle enflamme.
□+ *tera* = *amoris* = d'amour	ou
	genuit elle enfante.

Agente d'amour, CELLE QUI MET LE FEU, CELLE QUI ENFANTE, ne sont-ce pas là encore des idées, à la fois poétiques et payennes, rentrant bien dans le génie du peuple grec, et plus acceptables que celles résultant de la classique étymologie sanscrite faisant de la fille « une trayeuse de vache » (Duhitri)?

Le mot *tera*, □+ que nous venons de citer et qui est indifféremment la 3e personne féminin de □ *err*, brûler, de ≤□ *eri*, aimer, de □ *ar*, enfanter, produire, ou le radical du verbe □+ *terou*, mettre au monde, accoucher, nous fournit, avec le sens d'engendrer, une étymologie naturelle et logique du mot *terre*.

Les meilleurs dictionnaires (Littré, Larousse, etc.) font dériver ce vocable du sanscrit *tars*, dessécher, être sec, et on le fait rentrer dans la même famille que *torrere*, brûler, rendre sec, ce qui est bien abstrait et aurait besoin de beaucoup d'explications. N'est-il pas plus simple de voir là la 6e forme dérivée de □ *ar*, enfanter ?

□+ *ter*, *tera*, *terou*, enfanter, mettre au monde (avec une idée d'habitude).
□+ *terou*, enfanteuse et enfantement.
□+ *tera*, amour.

L'*enfanteuse*, n'est-ce pas la même idée que celle du grec γη, terre ?

Ce radical *TER*, avec l'idée d'enfantement, nous donne aussi l'origine du mot *trois*, *tres*, *tri*, *ter*, etc. Après l'unité | *en*, un, vient le couple, le compagnon ed*dou* *(duo)*, celui qui va avec, et, des deux réunis, provient l'enfantement *ter*, le troisième.

Le mot français *jardin* a bien des étymologies admises, y compris *hortus* qui n'a, cependant, avec lui, qu'*une seule* lettre commune *(R)* ; toutes ces étymologies se rapportent à l'idée accessoire et secondaire de clôture, maison, enclos, encore bien qu'il y ait (notamment chez les peuples nomades et chez les Berbères) des jardins temporaires ou permanents, absolument dépourvus de clôture. Ne serait-il pas plus rationnel de faire venir *jardin* du tourano-berbère *jerden*, |Λ□ⵊ ou *ierden*, *ierd*, selon les dialectes |Λ□≤, mot dont le

sens est toujours *la céréale cultivée, la culture par excellence*, généralement le blé ou l'orge, selon les localités ?

IΛ□≤ *ierden* est la forme du pluriel de □Λ *erd* qui se décompose ou s'analyse :

□ *ar = oriri, ortus est* }
Λ *ed = simul* } Naître, pousser ensemble.

Jerden est ou le pluriel ou le nom à la 21e forme qui est la forme des végétaux, caractérisé par le préfixe □⋈ *ger*, prononcé *jer*, dans beaucoup d'endroits ; le sens ne change pas, il devient « les poussant ensemble », « les touffes poussant ensemble. »

Or, *ierden, iarden, jarden*, est certainement plus voisin du français *jardin* que de tout autre mot ancien. De plus, il explique le latin *hordeum*, orge.

Le mot *tousser* (comme le latin *tussis*) n'est pas encore bien dégagé comme sens premier ; en réalité, c'est la 6e ou la 12e forme du radical berbère :⊡: *oussou*, tousser.

:⊡:+ *toussou*, 6e forme marquant l'habitude, c'est tousser fréquemment ou habituellement.

:⊡:+ *toussou*, 12e forme, toux ; on remarquera que toux est féminin, comme les noms berbères de la 12e forme.

Quant au sens même du radical :⊡: il s'explique très bien en se reportant à l'idée première exprimée par ⊡ *le soleil*, emblème du mouvement, d'où ⊡ *as (movere)*, se mouvoir, aller ; :⊡: *oussou* en est un dérivé de la 9e forme. On peut rapprocher de cette idée de mouvement, contenue dans :⊡: *oussou*, tousser, le mot neo-latin *accès* qui implique la même idée de mouvement et sert aussi à exprimer un état morbide procédant par reprises : un *accès* de *toux*.

Bien des prétendues racines, latines ou grecques,

peuvent ainsi se décomposer en des éléments berbères, assemblés d'après les règles énoncées dans les précédents chapitres.

Si le radical ξυλον signifie *bois*, et si ses dérivés immédiats donnent *bûcheron*, *morceau de bois*, c'est que ce vocable est, en réalité, composé de deux mots étrangers au grec et barbares ou berbères.

ξ· = ⊡⋈ = *kes* = couper.

υλη = ǁ = *ila* = feuille, *feuillée*, *forêt*.

Ce qu'on coupe dans la forêt, c'est du *bois*.

Du reste, les quelques mots que nous venons d'analyser ne sont pas le résultat de ressemblances fortuites ; ce sont des exemples pris dans une masse de faits qu'il est facile de classer avec méthode et de grouper de façon à bien mettre en relief, en français comme en arabe, les valeurs des lettres-racines berbères aussi bien que l'influence des formatives (1).

En parcourant la liste ci-après, fort incomplète, des mots français (ou des langues indo-européennes), provenant de la lettre-racine berbère I *N*, on se convaincra de la vérité de ce que nous affirmons. On verra aussi combien les principes posés par M. Max Muller, relativement aux lois de l'étymologie scientifique, trouvent ici leur confirmation, et, enfin, on trouvera la raison d'être de certaines homophonies restées jusqu'ici sans explications plausibles (2).

---

(1) Chaque fois que, dans Littré, nous avons trouvé une étymologie donnée comme douteuse ou échafaudée sur des considérations abstraites compliquées et trop savantes pour rester pratiques, il nous a été facile de découvrir une étymologie logique et très simple tirée du berbère.

(2) Nous ne donnons pas tous ces mots comme dérivés directement

Sens idéographique de ǀ *Enn*, DIVINITÉ PRIMITIVE

(Les chiffres entre parenthèses rappellent les numéros des formes dérivées)

(1) *Sain ;* provençal: *san ;* latin: *sanus.* — (1, 5) *Saint ;* provençal (1) *San ;* anglais: *shine*, briller ; berbère: .ǀ⋈ *gana*, briller ; breton: sant = saint ; *sounna*, ériger, dresser perpendiculairement.

(3) *Moine.* — (4, 10) *Nonne.* — (1, 4) *Chanoine ;* μην sanctuaire; μανια *manie ;* berbère ⋜ǀ⊐ *Amanay*, Dieu ; ǀ⊐ *imam*, âme, esprit; latin: *mens*, *manes* (dieux infernaux); ǀΛ *din*, religion (mot passé à l'arabe).

(3) μην lune ; anglais : *moon ;* allemand : (3, 27) *mond.* — *Monde ;* provençal: *mun*, *mou.* — (13) *Lune* (manifestation, reflet de *Enn) ;* T. S. *ashinna ;* ǀ⁝⊙ ciel ; ǀΛ *dounia*, monde (mot passé à l'arabe).

9. Breton: *ené*, âme ; *enoui*, animer; *env*, ciel ; *nouen*, extrême-onction.

(16) *Don* (de Dieu ; comparez l'arabe بركة baraka, don de Dieu), *Diane ;* italien : *dona.* — (3, 16) *Madone.*

13. Breton: *lan*, *lann*, lieu consacré, puis lieu dit.

14. Breton : *rin*, secret, mystère.

(15) *Génie.* — (22) *ange ;* bressan: (24) *anzo ;* bourguignon : (22) *ainge ;* latin : (22, 25) *angelus ;* provençal : *angel;* berbère ǀǀ •⁚ǀ *angel*, annoncer, ange ; .ǀ⋈ *agenna*, ciel ; breton: *kun*, bienfaisant, clément.

19. *Fanum*, temple, *fanatique.* — (13, 6) *Litanie.* — 9 *Aune* (longueur de l'épieu, symbole de Enn).

Toute la série des arbres sacrés ayant N pour radical. 1. *Chêne.* — Bas breton: *oun* (6) fresne, *tanu ;* berbère : ǀ# *zen ;* allemand : (6) *tanne*, sapin. — (6) *Tan* (écorce).

---

du berbère, mais comme provenant de langues diverses ayant toutes puisé leurs radicaux dans le tourano-berbère, prototype du berbère actuel.

— (5) *Ente.* — (13) *Aulne.* — (14) *Orne* (orme). — (15, 5) *Genet, juniperus.* — 16, 11 δενδρον (arbre). — (17) *Corne, garance, grenade, graine.* — 18 οινη cep de *vigne, vinea.* — 18, 14 *Verne, viorne.* — 19 *Faîne.* — 19, 14 *Frêne.* — 21 *Noyer,* etc. ; puis les éléments mêmes de l'arbre, la *racine* qui est □ *ara,* embryon, origine; ⋈ *aki,* faisant ; | *Enn* (tige), « *l'origine de ce qui fait Enn ;* » le *tronc,* qui est : □+ *tor,* l'enfantement de | de *Enn,* comme l'arbre appelé *troêne ;* l'anglais, *stone, noyeaux ;* les mots *pepin, gland, branche, bouton,* etc.

1er sens phonétique de | *Enn,* DIRE.
(Idée de bruit.)

(1) *Son ;* gaël : *soin, sian ;* kimr : *sain ;* sanscrit : *svana.* — 1, 22 anglais : *song,* chanson ; allemand : *singen ;* français : *chant ;* breton : *sini, soni, soun.*

(3) Latin : *moneo ;* anglais : *mean* (signifier, vouloir dire) ; berbère |] *amran,* sauf-conduit, avertissement. — (4, 23) *nonce, annonce.*

6. *Ton.* — (12) *Tinte.* — (16) *Tonn(er) ;* sanscrit (1, 6) *stan,* tonner. — (11) *tintouin.* — (6) θεινω frapper. — (6, 14) *train* (bruit). — Berbère +⁝|+ *tahnot,* enclume. — (2) *étonné ;* latin : *attonare ;* wallon : (1, 6) *estoné, esténé ;* haut allemand : (1, 2, 14) *stornen ;* breton : *toun,* ton.

(4,6) *Enten(ds)* (état de passivité d'un bruit) ; provençal : *ententa ;* bourguignon : *entarri ;* — (rapprochez *entente* (bruit perçu) avec tente, la chose de la famille du Xe sens de | d'où le sens de entente = accord).

5. *Note* (de musique), — *notaire, notifier.*

9. *Ni(er) ;* wallon : *nou ; ana, an*ecdote ; berbère | *in,* dire.

(9) *Hennir ;* berbère, +|⁝+ *etchinnit ;* ⋈| *enijou, enigou,* mugir, hurler, grogner ; — breton : *anaoué,* monitoire, anathème ; *hano,* nom, dénomination ; *hinnoa,* braire ; *aouen,* inspiration poétique ; *anneo,* enclume.

(13, 12) *Langue, lingua ;* wallon (13, 9), *linwe ;* picard : berry : *lingue ;* catalan : *llingua ;* breton : *lenn,* lecture, lire ; *léon,* cri plaintif.

(14) *Ironie ; harangue ;* provençal : *arengua ;* haut allemand : *hring ;* assemblée où on parle ; breton : *raun,* fragment, portion (résultat du coup).

(15) Latin : *cano,* je chante ; provençal : *can ;* picard : *cant, cantate.* — (15, 5) *conte* populaire, *agonir.* — 15, 24 *chanson ;* catalan : *canso ;* berbère I⋈ *egann,* chanter ; II⋈ *eganan* (15, 10) chantonner.

(16) Anglais : *din,* étourdir, bruit ; berbère IΛ *eddin,* chanter (se dit du coq).

(17) *Gein(dre) ;* berbère-sérère I≤ *ine,* gémir. — (17,21) *grincer ;* picard : *grincher.* — 17, 12 *gringotter,* archaïque pour *fredonner.* — (15, 16, 22) *cadence.*

(19, 28) Espagnol : *fanfa* (vanterie) ; *fanfare* (19,5) *vanter).* — 19, 14, 16 *fredon, fredonner.*

(21) *Narr(er) ; nare* (archaïque), moquerie.

(23) ανεμος bruit du vent ; *anima,* souffle ; *nom ;* wallon : *no ;* sanscrit : *naman ;* latin : *nomen* (23, 20) ou 7e.

(26) *Ban ;* haut allemand : *bannan ;* gaëlique : *bann,* publier ; breton : *biniou,* musette.

2e sens phonétique de I *Ena,* Tuer, Anéantir.
(Idée de mort violente et *d'anéantissement.)*

(3) *Manes* I⊐ *iman* (âme des morts). — (3, 1) *Méchant.* — (3, 15) *Menace ;* latin : *mina(ri) ;* wallon : (3, 24) *manès ;* provençal : (3, 24) *menassa.*

(3) μινοω diminuer. — (3, 15) *mince ;* latin : (3, 24) *minus, moins ;* provençal : *mens ;* namur, *moin ;* wallon : *mon.* — 16, 3 *diminué.* — 3, 27, 21 moindre ; wallon, 3, 21 moinr (mal portant) ; berbère, T. N. □ƎI *endhir,* être petit. — (27, 21) breton : *man, moan, meinou ;* gaël : *min, miou,* petit, *tenu,* mince.

(4) *Non ; nain ; nenni ;* normand : *nein ;* anglais : *no.* — (4, 5) *Néant ;* provençal : *nien.* — (25) *Nul ;* wallon : *nou.*

22 *Nego ;* je nie ; *neco,* je tue ; berbère, •⁚| *enegh,* tuer habituellement.

(5) *Nuit ;* bourguignon (9), *neu ;* latin : 22, 24 *nox ;* sanscrit, 22, 5 *nakta.* — 21 *Noir ;* berbère, ⊡| *ens,* passer la nuit (24). — 6, 29, 21 *Ténèbres.*

(9) *Haine ;* — ancien français : 9, 22 *Haenge* (haïr) ; berbère •⁚| *eng,* tuer. — 14, 4, 15 *Rancune ;* berbère : 15, 1 |⊡•⁚ *eksen,* haïr. — 1, 22 ⋈|⁞⊡ *eshinge,* ennemi. — 21 *Nuire ;* latin : 26 *noceo.* — 24 breton, *anaoun,* trépassés ; *aoun,* peur ; *enoé,* ennui, tristesse ; *ean,* cessation, repos ; *hun,* sommeil.

(14) *Ruine ;* bourguignon : *reugne ;* provençal : *roina ;* berbère, T. N. |⁞□ *erhin,* être malade. — 14 *Rien ;* berry : *rin ;* bourguignon et bressan : *ran ;* wallon : *rein.*

(15) Jeûne (manger rien) ; berbère, 3 |⊐ *mamra,* disette, famine.

(15) *Agonie* (l'acte de la mort). Ce mot est rapporté aussi à αγων combat ; en berbère : |⋈ *aghen,* combat ; mais, dans l'agonie, c'est l'idée de mort qui semble prédominer, et non celle de combat. — Breton : *anken* (5, 15) chagrin, affection ; *kan, qan,* cadavre.

(16, 22) *Dang(er) ;* berbère, •⁚| *engh,* tuer ; breton : *dien,* mort violente ; οδυνη chagrin, douleur.

(18, 2, 3) *Automne ;* berbère (2) |⁚⊐ *amouan.*

(19) *Fin.* — 19, 3 *Famine ;* |⊐ *mannan,* disette.

(19) *Fun(us) ;* funérailles, funèbre, funeste ; berbère, ||⊞| *eubel,* enterrer (B = F).

(23) *Anémie* (principe de mort).

(26, 4) *Venin.* — 26, 23 *Venim(eux).*

(26, 22) *Veng(er) ;* wallon : *veingi.* — (26, 23) *Vend(etta) ; vend(ico).*

(28 ou 29) *Neuf ; novem ;* sanscrit : *navan* (un ôté de dix, voir plus loin la théorie de la numération).

3e et 4e sens phonétiques et usuels de I. — I *Anou*, Puits ;
I *Anou*, Pleuvoir.
(Idée d'eau, de liquide, de trou, etc.)

(1) Sanscrit : *snu*, nager ; *sein* (glande à lait) ; *Seine, Senne, Essonne, Aisne, Saône* (noms de cours d'eau). — 1, 27 *Sonde ;* breton : *san*, aqueduc, canal ; *saonen*, vallée, thalweg ; *sun*, suc, liqueur.

(3) *Mine* (trou) ; gaëlique : *mein, meiun, meun* irlandais : *minn ; Mein*, rivière ; berbère I⊐ *aman*, eau, et II⊐ *amanen*, les eaux, le courant.

(5) *Nato ;* je nage ; *natation.* — 21 Archaïque : *neer* (nager) ; *noueur* (rameur). — 22 *Nage ;* picard : *nanger.* — (5) *Net, nettoyé* (lavé). — 1, 6 *Suint, suinter ;* archaïque : *suin ; Neth*, nom de rivière.

(6) *Tine ;* latin : *tina ;* wallon : *tein ;* d'où *tonne, tonneau ;* anglais : *tun ;* allemand : *toune ;* suédois : *tonna ;* gaélique : *tunna ; oin*, rivage ; *thon*, poisson. — 6, 24 *Tinca (tanche) ;* sanscrit : *tan*, s'étendre (propriété de l'eau) ; breton : *tonn*, flot, vague ; *téon*, sève.

(9) *Ain, Yonne, inn*, etc. (cours d'eau) ; *noyé* (si l'idée de submersion domine, sinon ce mot se rapporterait au 2e sens de I celui de mort violente. — 13 *Aulne*, bois d'eau ; — breton : *aen, aouen, aven*, rivière ; *ainen, einen*, source ; *neu, neun*, nage, action de nager ; *neo, nef*, vaisseau ; *nouen, ouen*, extrême-onction ; *iann*, poisson (surmulet).

(13) Breton : *lenn*, étang ; *lin*, pus ; *lano*, flux de la mer.

(14) *Rhin, Rhône* (absolument : *cours d'eau) ;* allemand : *rinn* (*en*) couler. — 14, 24 *Rincée ;* picard : *rechincher ;* scandinave (14, 24) *hreinsa ;* gothique : *hrains* (nettoyé, pur) ; — *raine* (rainette) ; latin : *rana ;* wallon : *rainn.* (17, 25) *Grenouille ;* breton : *roan, ranne.*

(15) *Cane* (canard) ; *canne* (roseau). — 15, 5 *Canot.* — 15, 25 *Canal (canaux).* — 15, 29 *Caniveau.* — (15) *Jonc*

(plante d'eau); *ajonc; océan;* breton: *kan,* canal; *kanien,* vallon avec eau.

(16) Breton: *djoni,* écumer; *dieun,* crême; δινη tourbillon, tournant d'eau.

(18) *Vanneau* pour *oua-eneau* (celui de l'étang). — 19 *Vin,* οινος; hébreux: *iin.*

(19) *Fon(s);* fon(taine). — 19, 22 *Foncer* (un puits). — 19, 27 *Fondu* (liquefié); breton: *fenna,* verser, répandre.

(22) *Nuage;* bourguignon: *nucige;* sanscrit: *naj;* italien: (29) *nube;* namurois: (25) *nulée, nouleïe, nulere; neige* (fait d'eau); archaïque: *nège;* anglais (1): *snow;* haut allemand: *sneo;* provençal: *neu, nieu;* irlandais: (1, 22, 5) *sneachta;* sanscrit: *anja (oingt);* irlandais: *ong;* provençal: *ong(er)* et 15 *ogn(er); ong(uent);* berbère, ≤⋈| *engi,* ruisseau. — (15), 1, 22 *Axonge* (pour *aksonge).* — (5) *Oint.* — 26, 22 *Éponge* (buvant eau); berbère, ⋈|ꟷ *abeng,* étang temporaire et se desséchant. — 22, 21 *Ancre* (crochet pour l'eau); *noche(r);* catalan: (22, 21), *nauxer;* latin: 25 *navis, navire.* — 28 Nef.

24 Breton: *enez,* île; *naoz,* canal; *ainnez,* poisson, limande; νησος, île; νησσα, canard.

25 *Nante, nolis, Nil* (eau de || lla (Dieu); fleuve sacré).

(26, 5) *Pont* (traversée d'eau); ποντος *océan* (traversée d'eau); provençal: *pon.* — (26, 11, 5) *Ponant* (Occident, côté de la mer; comme en Algérie le *bahri* est le Nord). — 26 *Veine* (distributeur de liquide); *vanne* (porte d'eau); *banne* (même sens); breton: *banni* (goutte d'eau).

27 *Onde; ondée;* sanscrit: *und,* être humide; *Naïade (dea ou socia aquæ).*

28 Breton: *nef, neo,* nef, vase, vaisseau; *nef.*

5e et 7e sens phonétiques de |. — | *Ene,* VOIR;
≤| *Ini,* COULEUR, COLORATION.
(Idée de vision, d'appréciation, de coloris.)

1. Allemand: *sinn* (sens). — (1, 24) *Sens;* archaïque:

sen, san ; wallon : *saïn ;* gaëlique : *sean* (vieux = voyant). — (1, 5) *Sénat ;* provençal : *senet.* — (1, 25) *Senil.* — 3 *Mens,* esprit ; zend : *zan* (connaître) ; berbère, ꞁ⊡ *essen,* savoir, *connaître ;* remarquez aussi en français la liaison entre *voir* et *savoir.*

(1, 5) *Senti* (sentir, c'est commencer à connaître, 5e forme de ꞁ⊡ *essen) ;* ce mot, au participe actif et avec l'addition du suffixe des noms d'agents (25e forme), donne l'étymologie du mot *sentinelle : celui qui cherche à voir.*

(1, 15) *Signe ;* latin : *sign*(um) *(éten*dard, enseigne). — 26, 21 *bannière.*

(1, 22) *Songe* (ce qu'on voit en dormant). — (1) *Soin.* — 1, 22 Archaïque : *suing.*

3. *Mine* (minois) ; kimri : *mein ;* bas breton : *min, man ;* anglais : *mean,* signifier ; breton : *menna,* estimer, penser.

5. *Net* (clair) ; bourguignon : *nai.*

4. *Nuance.* — (9) *Nué* (assorti de nuances).

6. *Ton.* — (12) *Teint, teinte ;* archaïque : 6, 24 *teinz ;* provençal : (9) *tenh* (teint) ; breton : *tane,* rouge.

9. Breton : *hann,* pleine lune ; *huné,* vision, songe ; *han,* temps (qu'il fait).

13. *Lune, luna ;* breton : *lun,* forme, figure, image.

15. *Jaune ;* wallon : *gène ;* namur : *jane ;* picard : *gane ;* breton : *koun,* mémoire ; *kann,* brillant, qu'on voit bien.

16. Anglais : *dun* (brun foncé).

(19, 11) *Fanon, fanion.* — 19, 22 *Foncé* (à rapprocher de foncer un puits).

(22, 24) *Onyx,* pierre de plusieurs couleurs ; (l'étymologie grecque ονυξ, *ongle,* paraît moins en situation) ; breton : *nuez,* façon, manière d'être.

28. *Neuf (novus) ;* sanscrit : *nava ;* bourguignon, picard, allemand : *neu ;* provençal : *nou ;* anglais : *new ;* berbère, T. S. ꞁꗣꞁ *naina,* nouveau, apparaissant.

8e sens phonétique de I — I *Ienn,* UN ; I *Ena,* UNIR, LIER.
(Idée d'unité et d'union.)

1. *Zone ;* grec : ζωνη, *ceinture.* — 1, 5 *Ceint ;* provençal : (1, 27) *sendre.* — (1, 22, 25) *Sangle.* — Wallon (1, 22) *seink,* lieu.

3. *Main ; mené, menu.* — 6 *Tenu* (réduit à un). — 3, 22 *Mince ;* haut allemand : *min* (petit) ; breton : *mon, moun* (n'ayant qu'un bras ou une jambe), manchot ; *minou, minoun,* ami.

(3, 15). *Machine.* — 3, 15, 22 *Mécanique ;* 3e forme du berbère, I⋈ *kan,* agencer, façonner, fabriquer *un* objet de plusieurs choses.

4. Breton : *unan,* un ; *unani,* unir.

5. *Ente* (greffe). — (5, 21) *Entier ;* bourguignon : *antu ;* portugais : *interio.* — 55 *Entité.* — 16, 5 *Identi(té),* identifier. — (5, 22, 21) *Intègre, intégral.*

6. *Tenu ; tenir ;* wallon : *tini, tune ;* berry : (6,21) *tinre, tiendre ;* gaëlique : *tean ;* bas breton : *tenna.* — 6, 27 *Tend(re) ;* wallon : *taind ;* sanscrit : *tana* (rendre) ; breton : *tenn,* tirer à soi, rendre.

9. Πνια (courroie) ; *un, unir.*

9. Allemand : *nahen,* coudre. — (9) *noué.* — (27) *nœud ;* wallon : (22) *nouk ;* provençal : (5) *not ;* anglais : 22, 5 *knot ;* catalan : *nu ;* portugais : *no.* — 10 *Anneau* (attache). — 13 *Lien, lin.* — (13, 22) *Longe, lange.* — (13, 15) *Ligne* (cordeau).

9, 13. *Hymen* (union).

14. *Rêne ;* archaïque : (14, 1) *resne.* — (19, 14) *Frein.* — (6, 14) *Traine ;* breton : *ren,* conduite, gouvernement.

13. *Lin, lien ;* breton, *lian, lien,* tissu ; *lenn,* voile.

15. *Genou.* — (15, 24). *Gance.* — (15, 5) *Joint.* — (15, 27) *Gond ;* γενυς mâchoire. — 15. *Canon* (loi, règle) ; κανων (règle, ce qui lie). — (22, 24) *Annexe* (annekse) ; αναγκη (nécessité, contrainte). — 24 *Noce* (union) ; provençal : *nossas ;* italien : *nozze.*

19. *Chaine ;* archaïque : *caeine ;* picard : *caine ;* latin : 15, 6 *catena.* — 15, 16 *Cadène, cadenas ;* provençal : *cadenat.* — 26, 27 *Bande* (lien plat).

19. Latin : *funis,* corde ; breton : *fun,* corde ; *funin* (terme de marine).

9e sens phonétique de I. — I *Enn, Eoun, Ina ;* MONTER A CHEVAL, S'ÉLEVER ; GRAVIR UNE MONTAGNE.

1. *Asne (âne) ;* kymri : *Asyn ;* bas breton : *azen ;* mâconnais, *one ;* berry : *aine ;* wallon : 15 *agne.* (Le mot anglais *ass,* âne, est le berbère ⊡ ≤ *ais, cheval* (le marcheur).

(3, 5). *Mont,* montée. — 3, 5, 22 *montag(ne) ;* latin : (3, 24) *mons, montis.* — (3, 21) *Minaret ;* breton : *mean, men, maen,* pierre, rocher ; *mané, méné, menou, mouiné,* montagne.

(6, 13). *Étalon* (celui de l'existence du cheval) ; berry : *atelon ;* italien : *stallone ;* celtique : *stalane* (6, 14, 22). — *Tronc* (et tous les noms d'arbre ou d'attributs d'arbre comportant l'idée de *s'élever* et déjà donnés comme se rattachant au sens idéographique de I *Enn),* breton : *tun,* colline.

9. Breton : *naou,* pente, penchant.

(9, 15) *Haquenée ;* espagnol : *hacanea ;* portugais : (19, 15) *facanea ;* italien : (15) *acchinea ;* anglais : 9, 15 *hakney,* cheval et (22) *nag* bidet ; hollandais : 22 *nege* bidet ; bas breton : *hincané* amble ; grec moderne : (13, 15) αλογυν cheval. — 14, 1 *Roussin ;* wallon : *rousin ;* provençal : *roucin ;* bas allemand : *ruin,* cheval hongre. — 26 Anglais : *poneg,* poney. — 14, 24 *Harnais ;* picard : *harnass,* attelage à 4 chevaux.

14. Breton : *run, reun,* colline ; *reun,* crin de cheval ; *Rennes.*

14, 15. *Racine* (origine de l'action de se lever) ; berbère, I⋈+ *tekeouin,* racine.

16. Breton : *din*, forteresse sur une hauteur ; gallois : *din*, colline ; *dune ; dinaou*, pente.

10e et 11e sens phonétiques de ǀ. — ǀ *In*, TENTE, FAMILLE ; ǀ *Ana*, TANTE. *(Idée de famille, lieux et personnes.)*

3. Gallois : *men* (maison) ; latin : *mœnia* (rempart) ; *manere* (demeurer) ; *manoir*, *manant*. — (3, 1) *Maison ;* anglais : (8, 1) *mansion*. — (6, 3) Gallois : *tymen*, maison de l'esprit. — (3, 1, 25) *Mesnil*. — (12) *Menil*. — (3, 1, 15) *Mesnage*, *ménage*. — 9 *Hymen* (déjà cité).

(3, 11) *Monument ;* provençal : *monimen*, *monumen*. — (3, 24) *Mensa*, *mense* (table) ; breton : *mina*, *mona*, terme affectueux et de respect, donné aux tantes et femmes âgées.

(5) *Nitée*. — (24) *Niche*, *nichée*. — 27, *Nid* ; wallon : *ni* ; provençal : *niu*. — (5, 21) Naît(re), *natus*, NÉ. — 15, 9 *Nat(us)*, *agnat*, parent ; latin : *natio*, *nation ;* (berbère, +ǀ *nait*, tribu, clan, famille.)

6. Italien : *tana (tanière)*. — 6, 24 εθνος peuple, contrée ; anglais ; (16) *den*, *antre*, repaire, tanière.

12. *Tente ;* (sens propre et sens figuré) ; breton : *tinel*, tente ; *tante ;* picard : (5) *ante* et (4, 5) *nante ;* wallon : (5, 20) *antain*. — 29 *Neveu ;* provençal : *nebot ;* latin : *nepos*, *nepotis*. — 24 *Nièce ;* vieux français : *niès* et 27 *neüd*. — 15, 1 *Cousin ;* provençal : *cosin*. — (15, 13) *Clan ;* gaëlique : *klann*, enfant, descendant ; *oncle* qui est *en kel* = ǁ •:ǀ celui du *clan*, de la tribu ; 12 *tonte*.

(13) *Lana*, laine (de ǀ *eni*, chèvre ou mouton, et, en général, tout animal domestique). — Breton : *lenn*, voile ; *lein*, dîner, repas de famille.

14. *Reine ;* archaïque : *roine*, *reïne*, chef de clan ; sanscrit : 14, 15 *rajan*, roi et *regina*, reine, etc., anglais : 15 *queen ;* allemand : 22 *kœnig*.

13, 15. *Lignée* ; sanscrit : (29) *nabhi*, nombril, race. —

4, 19, 5 *Enfant;* bourguignon: (19) *efan;* picard: *affant;* provençal: *effan, efan;* ancien français: (28) *enfe* et 28, 24 *enfes;* sanscrit: *jan,* engendrer.

(28, 11) *Fanfan.* — (9, 5) *Hant(er),* fréquenter la maison; kymri et bas breton: *hent,* chemin de la maison; anglais: *haunt;* danois: *hantere.* — Haut allemand: *hansa,* troupe, confédération *(hanse).*

(15, 24) *Gens (romana).* — *Gens* (15, 5) *gent;* breton, *gan,* race; γενος famille, genre, espèce. — 15, 21 *Genre;* latin: *genus, generis;* (15,5) *Gnatus, agnat;* berbère serère ǀ:⋈ *guen,* demeurer, habiter; allemand: *mann* homme; anglais: *man,* homme; berbère zenaga ǀ⊐ *man.*

15. *Agneau (ag-eni),* fils du mouton. — Breton: 9 *ean, ein,* agneau, agnelet. — Sanscrit: *jan,* engendrer. — 15, 26 créer.

16. *Dinée (dîner),* repas de famille; bourguignon: 16, 15, *daignai;* provençal: 16, 1, 21 *disnar* (voir plus loin, au 12ᵉ sens de ǀ); breton: *dan, dean, deun,* gendre; *dena,* tèter; *don,* familier, apprivoisé.

(16, 15) *Digne* (Λ = allant avec, ⋈ = les fils, ǀ = de famille; ou: Λ avec, ǀ⋈ *agen,* les combattants (ǀ⋈Λ *d'agen*).

16. Anglais: *dean,* doyen.

12ᵉ sens phonétique de ǀ — ǀ *Ena,* ÊTRE CUIT.
(Idée de chaleur, coction et cuisine.)

(1, 1) *(Assais)onner.*

(15) Latin: *cinis, cineris.* — (15, 27) *Cendre;* picard: *chaine;* provençal: *cenre* et *cène;* κονις (cendre).

6. Breton: *tan,* feu; *tané,* rouge.

3, (22, 21) *Manger.* — Wallon: (3) *manii;* namur: *monnie;* hainault: (3, 15) *megner, migner* ou *mougner;* catalan: *menjar,* etc.

12. Breton : *tont*, amadou, combustible.

15. *Igni(s)*, feu ; berbère : I⋈ *egna*, faire cuire, et mieux I⋈⊡ *ísagna*, faire cuire. — (15, 1) *Cuisine ;* saintonge : *cheunne ;* wallon : (15) *couhene ;* bourguignon : *cusène ;* provençal : 15, 1, *cozina ;* portugais : *cozinha.*

16, 21. *Dinée, diner* (allant avec ce qui est cuit ; voir, au 11e sens, ce même mot déjà cité).

9. Breton : *han*, été.

15e sens phonétique de I — ≤I *Eni*, Sang.

1. *Sanie ;* T. S. : ≤⁞⊡ *asseni, assen* (sang). — 1, 22 *Sang.* — (1, 1) *Assassin* (littéralement : ⊡ *as*, allant, I☐ *assen*, faire saigner). — 3, 23 *Minium* (couleur de sang). — 17, 22 *Garance* (littéralement : ☐⋈ *gar*, plante, ⋈I *antk* (de) ce qui (est couleur) sang).

De ces indications, relatives à quelques-uns des principaux dérivés de I = *N*, dans les langues indo-européennes (1), se dégage nettement, comme nous l'annoncions plus haut, la *raison d'être* ou la *cause première*

---

(1) Cette énumération de mots tirés du berbère pourrait être facilement augmentée ; notre liste des sens de I = *N* est, ici, très incomplète ; depuis l'impression des premières feuilles de ce travail, nous avons trouvé, en berbère, la confirmation des sens ci-après de cette racine unilittère.

6 *bis :* I = *Aouna* (Niger, Tinbouktou), être, exister, être vivant.

8 *bis :* I = *Ona, enna* (Somali), posséder, avoir. — *Ena*, échanger.

12 *bis :* I = *Aoun*, manger. — *Eun, oun*, la chose cuite ou fondue, le métal résultant de la fusion.

16 : I = *Ana* (T. S.), arbre. — C'est spécialement, chez les Aouellimeden, l'arbre appelé *asobay* à Tinbouktou.

de l'homophonie de mots qui semblent, aujourd'hui, n'avoir plus entre eux aucun rapport logique, et qui, cependant, ont pour origine commune un seul et même radical dont les divers sens primordiaux sont connexes et s'enchaînent bien.

Parmi ces homophones (ou homonymes), cités plus haut, nous signalerons particulièrement les suivants :

Mine (carrière) et *mine* (visage), — *saint, sain, sein,* — *ente,* il *hante,* — *cuisine* et *cousine,* — *chêne* et *chaîne,* — *aune* (arbre) et *aune* (mesure), — *ton* (acoustique) et *ton* (couleur), — il *tinte* et *teinte,* — *haine* et *Aisne,* — *jeune* et *jeûne,* — *funis* (corde) et *funus* (funérailles), — *neuf* (nouveau) et *neuf* (nombre), — *tente* et *tante,* — *noyer* (arbre) et *noyé,* — *tonne* (tonneau) et *il tonne,* — *non* et *nom,* — *raine* (grenouille), *reine* et *rênes,* — *foncer* (un puits) et *foncé* (en couleur), — *nuée* (nuage) et *nué* (nuancé), — *main* et *le Mein,* — *ténu* (mince) et *tenu* (pris), — *cendre* et *ceindre,* etc.

En ce qui concerne les noms premiers des localités, des peuples primitifs, des héros légendaires et des mythes remontant à la plus haute antiquité, le berbère est encore d'un précieux secours avec ses mots si facilement décomposables en radicaux d'une ou de deux consonnes ayant des sens très précis.

On pourrait même l'invoquer pour montrer que l'usage des *tmèses,* ou séparation de mots composés, si fréquent chez les poètes latins des premiers-âges, peut bien avoir pour point de départ un vague souvenir du mode de formation ou de l'étymologie primitive des mots. Ainsi, ce vers attribué à Sempronius Graccus :

« Stultum est medi spernere cinam, »

n'était peut-être qu'un archaisme justifié par l'origine du mot *medicina,* écrit et prononcé jadis *medikina ;*

Λ⊐ = *med* = homme, pasteur, Mède, ami ;
|⋈ = *kan* = agencer, façonner, organiser, fabriquer — art, artifice.

La médecine est donc, d'après cette analyse, « l'art du mède, » ce qui rappelle son origine orientale ; ou encore « l'art des pasteurs, » (Mède et pasteurs sont du reste synonymes).

Par les explications que le berbère donne des noms mythologiques, il fournit aussi de nouvelles confirmations de la nature tout particulièrement dévote des premières religions ; et, sans entrer ici dans des détails qui demanderaient de très longs développements, nous terminerons ce chapitre par l'analyse, au moyen du berbère, de quelques-unes des dénominations mythologiques les plus connues et aussi les moins expliquées : on verra par là combien le berbère peut servir à aider les recherches linguistiques de l'espèce dans les langues anciennes.

Nous rappellerons d'abord ce que déjà nous avons dit incidemment au chapitre Ier, à savoir que le mot berbère ⊡ = *as* = soleil, est le radical et la racine même de :

Esus, le vieux dieu des premiers Gaulois ;

Ausus, le dieu numide que nous ont révélé les inscriptions ; *Isis* et *Osos* des Grecs ;

αις, l'ancien radical pelasgique, symbole de la fatalité. Souveraine des dieux ;

Asses, les dieux skandinaves (les soleils, les astres) ;

□ = *our*, la lune, a également été assimilée déjà par nous, à l'*our* chaldéen, au Dieu *Iera* des Numides, à la *Hira* pelasgique ou junon, à *Rhéa*, la mère des dieux, etc.

Et, puisque nous parlons des « grandes déesses » de la Grèce des temps historiques, nous rappellerons que les premières statues qui leur furent élevées, furent faites de bois et dénommées ξοανόν, mot qui ne s'applique

qu'à des fétiches souvent informes et remontant à une très haute antiquité. Or ce mot revient à :

⋈ = *ag* = fait de... (12[e] forme) ;
ξ=γς ǀ # = *zen* = chêne (un des arbres sacrés).

Le mot *luna*, lune (par lequel nous traduisons ☐ *our*), est dérivé avec assez de peine de *lucina*, *lucere*, sans parler de l'étymologie sanscrite obligatoire, mais nullement péremptoire, alors que le berbère nous donne tout simplement et tout logiquement :

ǁ = *L* = *L* = exister, être le Dieu ;
ǀ = *N* = Na = *Anou* = *Enn*.

Luna, c'est l'existence de *anou*, la divinité de *anou*, la manifestation de *anou*, ce que confirme le celtique où nous trouvons, en bas-breton, *lun*, avec le sens de *effigie, image ;* ce que enfin était la lune au premier temps du monde tourano-chaldéen et aussi au premier temps du monde grec, où lune se disait μην et σεληνη, — μην c'est :

μ = ⊐ = *matrix*,	}	nom de la 15[e] forme.
νη = ǀ = *enni*,		

Matière de *Enn*, substance de *Enn*, reflet de *Enn* ou *anou*.

σεληνη, c'est :

σε = ⊡ = *S* = (ex), de,	}	nom de la 17[e] forme.
λη = ǁ = *ila* = existence, divinité,		
νη = ǀ = *Enn* = *anou*,		

Provenant de la divinité de *Enn* (de *Anou*), émission, émanation du dieu de *Enn*, de l'existence de *Enn*.

En latin, *Diane*, symbole de la lune, exprime la même idée, c'est :

Λ = *di* = *socia*,	}	nom de la 20[e] forme.
ǀ = *anou* = *enni*,		

La compagne de *Enn*, celle qui a la qualité de *Enn*.

C'est le même radical que l'*Odin*, le père des Ases chez les Scandinaves ; que *Idouna*, la déesse de l'immortalité chez le même peuple ; que *Adon*, le seigneur des Phéniciens ; que *Dioni*, l'épouse de Zeus Dodonien et la fille de l'Océan : ici Λ marque surtout l'origine, et I est le dieu des eaux (*Oannès* des Grecs).

Un autre compagnon de la lune c'est, d'après la mythologie, *Endymion*, l'amant de Diane ; son nom est :

I = *Enn* = *unus* ou Enn ;
Λ = *di* = *socius ;*
I⊐ = *men* = *lunæ.*

On pourrait aussi analyser :

I = *unus ;*
Λ = *D*, originaire de ;
I⊐ = *Meon* = la Méonie, et c'était en effet chez les Méoniens qu'étaient les principaux sanctuaires de la lune (μην).

Bacchus, dont le caractère solaire est bien établi par les mythographes, a son nom grec *Dionysios* qui s'explique par :

Λ = *socius* = compagnon ;
I = *Enni* = de *Enn ;*
□ = *ess* = soleil.

Soit la manifestation solaire de *Enn*, soit le soleil compagnon de *Enn*.

Bacchus se trouve en berbère sous la forme *Bocchus ;* c'est, au fond, le *Baga* Persan : c'est le dieu vainqueur et triomphant :

◫ = *aba* = il a dispersé
•: = *ok* = tous
} ou le nom de la 24[e] forme du radical ◫ d'où le sens de : pourfendeur, disperseur, vainqueur.

Phœbe, *Phœbus*, c'est la lumière qui se répand, qui s'étend, se diffuse.

ℶI = *afa* = *ofou* = lumière, éclairer ;
⊟ = *aba* = disperser, envoyer loin.

Uranus, la terre, fille de l'Océan dans plusieurs téogenies ; c'est la création de *Enn* (dieu des eaux).

□ = *our* = création, a créé ;
| = *Enn* = *Enn* (dieu des eaux).

Bohu, le dieu du chaos chez les Phéniciens ; c'est :

⊟ = *aba* = disjonction, éparpillement, désagrégation ;
⋮ = *he* = *esse in* = être dans, être en état de.

C'est « ce qui est dans l'état de désagrégation. »

Le *Baal* phénicien était « l'Envoyé de Dieu. »

⊞ = *aba* = *misit ;*
|| = *Ell* = *dominus, Deus.*

Our et *Ess* réunis, forment des composés exprimant, en divers pays, le nom de l'Être-Suprême.

Assour, le Dieu national assyrien, peut être la juxtaposition des deux noms du soleil et de la lune, ce peut être aussi « le soleil créateur » ou encore « le fils du soleil. »

⊡ = *ass* = sol ;
□ = *our* = *luna* = *creator* = *creavit.*

Assoura, en sanscrit, est l'Être-Suprême, l'esprit vivifiant ; ici □ *our*, a nettement le sens de *creare, producere, oriri.*

Æssar, en étrusque, est de même formation.

Αρης, en grec, est encore le même radical qui reparaît à la 3[e] forme dans le vocable latin *Mars.*

CHAPITRE VI

Exemple de la méthode analytique appliquée au berbère. — Numération primitive et moderne. — Valeurs des numératifs berbères. — Démonstration chirologique. — Aperçus linguistiques sur la numération.

En appliquant au berbère la méthode analytique que nous venons d'esquisser, on arrive à retrouver la raison d'être du choix des vocables employés en cette langue et dans plusieurs autres, pour exprimer : les pronoms personnels, les cas du verbe et les noms de nombres.

De ces trois théories, la plus curieuse, sans contredit, à cause de sa netteté et de sa généralité, est celle de la numération : nous allons l'exposer avec quelques détails.

Bien que le sens précis et l'origine des mots servant à exprimer les nombres ne soient pas encore complètement dégagés dans tous les idiomes, un fait est cependant aujourd'hui bien établi ; c'est que toutes les langues, indo-européennes, touraniennes et océaniennes, ont emprunté à la main leur système de numération et les désignations des noms de nombres (1).

Le tourano-berbère ne déroge pas à cette loi générale ; non-seulement son système de numération s'explique avec facilité, mais même il permet de démontrer que les Sémites ont emprunté la plupart de leurs numératifs, sinon au berbère même, du moins aux Touraniens de la Chaldée, à l'époque de leur contact avec eux, dans les plaines de Sennaar.

---

(1) Lire sur cette question, dans le *Journal Asiatique* de mai-juin 1879, p. 546, une notice de M. Marcel Devic, et dans le *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n[os] 4 et 5, p. 80, la théorie de M. le conseiller Letourneux sur les cinq premiers nombres berbères, théorie citée et commentée par M. Olivier. — Nos explications, sauf pour les nombres 4 et 8, diffèrent sensiblement dans la forme et même dans le fond, cependant elles entrent absolument dans le même ordre d'idées.

La langue berbère compte de *un* jusqu'à *cent mille* au moyen de 13 mots :

Neuf unités ou numératifs ayant les deux genres ;

Quatre noms de dizaines et multiples de dizaines, se comportant comme des substantifs et exprimant les nombres 10 — 100 — 1,000 et 100,000 ;

Les particules :

ʌ = *ed, id, d'* = de, d', avec, et;
I = *en, n'* = de, d'entre.

intercalées entre les numératifs seuls, ou entre les numératifs et les objets comptés, complètent la numération berbère.

On énonce les nombres à peu près comme en français, c'est-à-dire sans inversion, en commençant par l'ordre le plus élevé pour se terminer par celui des unités simples.

Ainsi on dira :

2,355 chamelles : deux milliers de chamelles et trois centaines et cinq dizaines et cinq ;

23 chevaux : deux dizaines de chevaux et trois.

Quant aux numératifs ordinaux ou fractionnaires sauf les mots : premier (celui qui précède) et moitié (bras) qui, comme en français, sont des substantifs, ce sont les mêmes numératifs cardinaux qui servent, sans modification aucune, mais avec accompagnement de mots exprimant l'ordination ou le fractionnement.

Ainsi on dit :

Le deuxième = celui de deux = *oua n'essin ;*
Le quart = partie celle de trois = *tafoult ta n'okkozet.*

Ce système, extrêmement simple comme on le voit, a eu, ainsi que nous l'avons dit, la main pour point de départ et moyen démonstratif à l'époque du contact anti-

historique des peuples Touraniens, Védiques et Sémites dans la Haute-Asie.

Lorsque les diverses races s'isolèrent et se développèrent séparément, chacune suivant ses instincts et son génie propres, elles modifièrent plus ou moins leur numération par l'adjonction d'idées religieuses ou symboliques dont il est souvent bien difficile de retrouver le secret. Il advint alors que certains vocables disparurent complètement de la série d'une langue, tandis qu'ils se conservèrent dans l'idiome voisin où, cependant, manquent aussi d'autres mots primitifs.

C'est de cette façon, qu'il nous semble, qu'on peut expliquer, aujourd'hui, ces numératifs (comme ces pronoms) qui apparaissent, isolément avec des formes identiques, dans des langues d'ailleurs absolument étrangères les unes aux autres et sans contact historique connu.

Il en fut certainement ainsi pour la numération berbère où on constate à la fois, et l'influence du culte tourien du Dieu *Enn*, et l'influence des Mythes védiques relatifs à la création du monde, tandis que chez les Sémites de l'Écriture-Sainte, Hébreux ou Arabes, ces vocables caractéristiques manquent et sont remplacés par des formes se rapportant, le plus souvent, aux rites de la religion juive.

Nous allons examiner d'abord les nombres berbères en les expliquant exclusivement par le berbère et par la pantomime des mains (chirologie).

1. — *Le pouce levé, les autres doigts fermés.*

I = *ienn* = *un.*

Le dieu *Enn, Anou* symbolisé par le pieu planté en terre et se dressant seul et debout.

2. — *Le pouce et l'index levés, les autres doigts fermés.*

I⊙ = *sin* = deux.

(Un doigt) avec *Enn ;* (un doigt) avec *un* :

⊡ = *Ess* = avec ;
I = *ien* = un ;

Ou : fais venir (un doigt) ; — mets en mouvement (un doigt) :

⊡ = *as* = aller, mouvoir ;
I = *ien* = un.

3. — *Pouce, index et medius levés, — annulaire et petit doigt fermés.*

Λ□⁖ = *kerad* = trois — (écrit aussi Ǝ□⁖), touffe de doigts — tète de groupe ;
□⁖ = *ker* = touffe = *akeroui*, tête = préfixe des noms de la 21e forme ;
Λ = *ad* = doigt = *societas*, groupe.

4. — *Le pouce couché dans la paume de la main, les autres doigts écartés.*

#⁖ *okkoz* } quatre.
⊙⁖ *okkos* }

Je retranche (le dieu *Enn)* — le dieu *Enn, se couche, disparaît.*

⊙⁖ = *ekes,* couper, ôter, disparaître, se coucher.

5. — *Une main complète.*

⊡⊐⊡ *semmous* — cinq.

A la moitié — jusqu'à la moitié — est venu la moitié — je fais la moitié.

⊡ = *as* = jusqu'à, à = aller, venir, mettre *(movere)* = préfixe de la 1re forme dérivée ;
⊡⊐ = *emmous* = moitié,

(Sous-entendu de : la série des doigts, c'est-à-dire de 10, ou la moitié des deux mains.)

6. — *Une main ouverte, les doigts écartés ; l'autre main fermée mais avec le pouce levé.)*

⊡ Λ ⊡ = *sedis* = six.

Je lui donne un compagnon — je mets à côté — je fais avec lui.

Λ ⊡ = *sed* = accompagner = faire aller ensemble, 1re forme dérivée de Λ aller ensemble ;

⊡ = *S* = lui (affixe personnel, 3e personne) ;

Ou

⊡ = *as* = aller *movere* = préfixe caractéristique de la 1re forme dérivée.

⊡ ⊔ = *eddis* = côté, à côté.

7. — *Une main ouverte, les doigts écartés ; l'autre main ayant trois doigts repliés, le pouce levé, l'indicateur étendu.*

•⊡ = *essaa* = sept.

L'indicateur (sous-entendu, paraît), il indique — celui qui indique habituellement — ou il est étendu.

⊡ = *as* = vers, jusqu'à, = indication ;

•⊡ = *essaa* est une forme d'habitude, de fréquence de la préposition ⊡ : *l'habitué* de l'indication, c'est bien *l'indicateur*, et ici le doigt indicateur ;

•⊡. = *essaa* peut aussi être le nom verbal du verbe ;

:□ = *essaoua* — étendre. — Ce serait *l'étendu*, le doigt étendu.

8. — *Les pouces des deux mains se rabattent, les pau-*

mes tournées vers le corps les cachent, il reste les deux mains sans pouces.

⊐ + = *ettam* = huit.

Les palmes, les mesures — autant — ceux (les doigts), du corps des mains — où les pères meurent (les doigts pères : les pouces) — (la femme), le *couple*, la *paire* (de mains).

⊐ + = *tem*, celle de la mesure, du prix, de la valeur (nom de la 6[e] forme, habitude) ; — ce qui mesure habituellement ; — d'où le sens de autant, c'est-à-dire *à la valeur ;*
ou + = *at* = père ;
⊐ = *em* = meurt ;
ou + = *li* = ceux de (nom de la 12[e] forme) ;
⊐ = *em* = matière, masse, substance — et ici
ou ⊐ + = *tem* = la femme, celle qui est autant, celle qui fait la paire.

9. — *Un des pouces se montre.*

• # + = *tezzaa* = neuf.

Il est près (de la fin).

+ = approcher, être proche (6[e] forme, habitude de • # *az*), même sens.

10. — *Les deux mains, tous les doigts y compris les pouces.*

⁚□⊐ = *meraou* = dix.

La série complète, — l'ensemble d'une même série, — soit de □⊐ *émir*, époque, saison, durée, moment, série, ensemble ; soit analytiquement :

⊐ = *me*	= *matrix*	}	matière	} ce dont tout sort.
⁚□ = *arou*	= *gignere*	}	engendrante	

Avec le nombre dix s'arrête nécessairement la mimique des mains et la numération tout-à-fait primitive : les trois mots qui, plus tard, ont complété le système, ont des sens empruntés à d'autres idées que celle des doigts, ce sont :

11. — *Cent* = ∃⊐+ = *timidi*,
la compagnie, la société, les amis ;

+ = préfixe (6e forme dérivée) ;
∃⊐ = *med* = homme, *amidi* = ami — Noms de la 15e forme dérivée de Λ aller avec.

12. — *Mille* = ⊐⋊ ou ⊐ꞁ = *agim* = *ajim*,
la foule, le tas, le bloc, le monceau, la base ;

⋊ = *ag* = *agere*, ⊐ = *em* = *matricem* — faire la matière mère, le tas, etc.

13. — *Cent mille* = ∃H = *efedh*,
la profusion, le débordement, l'éblouissement, la surabondance.

∃][= *efedh*, être à profusion, déborder ;
Racine :][= *eff*, croître, se répandre, valoir mieux, s'étendre, éclairer ;
∃ = Λ = *edh*, *ed*, aller ensemble.

C'est ainsi, que sans sortir du berbère, avec des mots bien connus, des idées simples et concrètes, on arrive à expliquer les 13 numératifs ou noms de nombres usités en cette langue.

Ces explications, par cela même qu'elles n'ont recours à aucun idiome étranger, nous semblent avoir une valeur réelle ; cette valeur augmente encore si on compare ces numératifs avec ceux des autres langues. Et en effet, si le berbère est bien réellement, comme nous le pensons,

une des langues-mères préarienne et présémitique, ses radicaux et ses procédés de formation des noms de nombres doivent se retrouver dans bien des idiomes.

C'est ce que nous allons essayer de montrer en reprenant et en commentant les 13 numératifs exposés plus haut.

1° *Ienn* = un = I = le dieu *Enn.*

L'idée de commencer la numération par le nom de la Divinité a existé, de tous temps, chez les peuples les plus divers. On peut, chaque jour, le constater encore sur nos marchés algériens où le بسم الله *bism illah,* remplace toujours le nombre un dans les comptes verbaux des berbère et des Arabes.

Les Sémites, à qui il ne convenait pas de prendre pour point de départ le nom du dieu *Enn,* ont conservé le mot doigt, Λ *ad* ou Ǝ *adh* en berbère, mot auquel ils ont donné: et l'aspiration ح *hha,* particulière au génie de leur race, et aussi le sens de *unique,* celui des attributs divins, qui s'est surtout affirmé dans le culte judaïque et plus tard dans l'Islam.

Les *Aït-Aouban* ou Beni-Mzab, ainsi que celles des tribus berbères, où domine le sang de la race de Kousch, n'ont pas non plus adopté le vocable reproduisant, presque sans changement, le nom du dieu tourano-berbère: *Enn, Ienn.* Chez eux, *un* se dit *igen* I⋈≶.

I⋈≶ = *igen,* peut être la 15e forme de I *ien,* un, avec le sens de « instrument, signe de l'unité; » mais nous inclinons plutôt à croire que c'est simplement le participe présent de ⋈ *ag,* faire.

I⋈≶ = *igen* = l'agissant.

comme en sanscrit *eka* et en persan *ick,* mots qui ont la même signification : « celui qui agit. » — En Poul, *un* se dit *go ;* en Woloff, c'est *ben* et aussi *guen ;* ce sens,

ou cette idée, se retrouve encore sous des formes différentes dans plusieurs langues où le nom de l'unité est : soit le pronom de la 1re personne, *moi ;* soit un démonstratif ; en Zend, *un,* est *aiva,* dérivé de *ava,* celui-ci.

Au contraire, toutes les nations Ibérienne, Celtique, Scythe, Européennes qui ont tiré la plupart de leurs vieilles racines des idiomes parlés par les anciens Touraniens, Sabéens et adorateurs de *Enn (anou)* et des dieux solaires, *Ess, Esus, Æsar, Esos,* etc., ont gardé, pour le nombre un, ce radical *N,* qui était resté si longtemps l'expression la plus nette du monothéisme primitif des premiers âges et des premières civilisations :

Sanscrit, *enas ;*
Grec, εν εις ;
Allemand, *ein ;*
Anglais, *one ;*
Latin et langues néo-latines, *unus, un,* etc. ;
Bourguignon, *ein* et *êne* devant une voyelle ;
Breton, *en, unan.*

2° I⊡ = *sin* = deux (avec un).

Ce mot est évidemment l'origine du radical grec συν, = ensemble.

C'est sous la forme *sin,* un des noms Chaldéens de la lune, « celle qui va toujours avec *Enn* et en est la manifestation, » d'où le surnom de *Sin* donné à la ville d'Our en Chaldée.

Ce mot *sin* qui, phonétiquement, diffère beaucoup des autres vocables employés dans les langues indo-européennes pour exprimer le nombre *deux,* s'en rapproche au contraire tout à fait comme sens analytique ; car, chez presque tous les peuples, le vocable *deux* peut se traduire (soit dans leurs langues propres, soit au moyen du *tourano* berbère) par l'idée de *avec lui, ensemble :*

Λ = *D* = *socius* = *cum* = avec ;
⁚ = *oua* = *is* = celui-ci, lui ;
Sanscrit, *dva ;*
Grec, δυω ;
Latin, *duo ;*
Irlandais, *da, do, di ;*
Persan, *dou ;* Bas Breton, *daou, diou ;* Poul, *did(i) ;* Serère, *d(ak) ;*

L'anglais, *two* et l'allemand, *zwei* sont, sans aucun doute, des modifications phonétiques du *D,* identiques à celles qui se rencontrent dans le berbère et que nous avons signalées déjà au chap. II. — *(Zwei* peut être aussi pour *swei) ;* dans ce cas, *Z = S,* et ⊡ (*S*), comme Λ (*D*) emporte avec lui le sens de *avec ;*

L'hébreux, *chène, chenin,* rentre dans les modifications ordinaires de I⊡ *sin,* car partout les sons de *S* et *CH* se substituent l'un à l'autre avec les prononciations locales ;

L'arabe, تنين *tznin,* est également un dérivé direct de I⊡ probablement la 12ᵉ forme (qui s'écrirait I⊡ + *TSN*) et la terminaison du duel arabe.

Enfin, chez quelques peuples indo-européens, si la désinence du vocable exprimant l'idée de *deux* appartient au radical et n'est pas une terminaison grammaticale, ce vocable se terminerait par : *cum sole, cum solis.*

Λ = *D* = *cum* = *socuis* = avec ;
⊡ = *as* = *sol* = soleil,

ce qui serait peut-être un indice de la prééminence antique d'un culte solaire. Tel est le français, *deux* (en vieux français, *deus) ;* le picard, *deusse ;* l'espagnol, *dos ;* le portugais, *dous.*

Ces formes expliquent par ce mot *as,* soleil, le sens de *un* (grec εις) et expliquent aussi le nom d'*as* attribué à l'unité dans les jeux de cartes ou de dés.

3° Λ□·: = *kerad* = trois = touffe de doigts, tête de groupe.

Ce mot, dans les dialectes berbères où il a cessé d'être employé comme numératif, s'est conservé avec le sens très caractéristique de *impair*, Λ□⋈ = *kerad* (كرد en kabyle du Djurdjura). Or, l'impair par excellence c'est trois. Λ□⋈ *kerad* s'éloigne sensiblement comme forme de ses synonymes indo-européens qui ont tous pour racine la syllabe *tri ;* et, malgré les exemples souvent invoqués de permutation de *K* et de *T*, il est difficile d'admettre que ces deux radicaux ne sont que des formes différentes d'une seule et unique racine.

Mais, si *kerad* ne s'est conservé que dans quelques dialectes berbères, la racine *TRI* que nous trouvons en sanscrit et dans les autres idiomes indo-européens, n'est elle-même qu'un mot berbère, aussi bien que le radical *très*. En effet, si en sanscrit la syllabe *TRI* exprime une idée de croissance et de dépassement *(TAR)*, nous avons le même sens à peu près en berbère moderne.

□+ = *tri* }
et □+ = *tera* } *ter*, production, enfantement.

Après *l'unique*, l'agissant, vient *le couple*, et du couple *naît* le « commencement du groupe, » la production du couple fait le *trio*.

En berbère, nous avons encore le radical *tres* (usité, surtout en kabyle, sous la forme طرس).

⊡□+ = *tres* = natter, *tresser*.

Or la *tresse*, la natte simple, n'est-elle pas le type de ce qui est *trois*.

On voit donc qu'il est parfaitement simple et logique de rattacher au berbère les mots :

Trys = trois, en lithuanien;

Tri = trois, en sanscrit, bas breton, irlandais, russe;
Trie = trois, en anglais;
Threïs = trois, en gothique;
Tres = trois, en espagnol et latin;
Ter = trois, en latin, en français.

4° ⵓ•: = *okkoz* = quatre

d'un radical entraînant une idée de retranchement, de coupure, de coucher *(occasus)* : ⵙ•: *ekes*, couper, ôter, disparaître, se coucher, etc.

Les numératifs rendant l'idée de quatre sont ceux qui, dans toutes les langues indo-européennes, ont le moins de ressemblance avec le berbère; et il est bien difficile de trouver des rapprochements linguistiques ayant une valeur sérieuse. Nous noterons cependant, pour nous en servir plus tard, qu'en Summerien, en Hongrois et en Finnois, *main* se dit *qat* ou *quat*, mot signalé par M. Oppert comme passé à l'assyrien sous la forme *quatu*, *qatu*. Nous pensons que ce vocable signifiait *la main* proprement dite *sans le pouce*, ou si l'on veut *la paume*, ce qui expliquerait bien le sanscrit, *catuar;* le latin, *quatuor* et le lithuanien *keturi*. Nous reviendrons sur cette idée à propos du mot huit en berbère.

5° ⵙ ⵎ ⵙ = *semmous* = cinq, — *à la moitié*, *je fais la moitié*, etc.

La *moitié* (des deux mains, ou des dix doigts), la moitié de la série des véritables et premiers numératifs qui n'allaient pas, dans le principe, au delà de dix.

C'est là une expression originale et particulière au berbère, bien que quelques langues l'aient conservée avec une légère altération :

L'hébreu, *hamechh*, se ramène à *hames* qui est la

9e forme (par ⁝ = *H*) de ⊡ ⊐ *emmes*, moitié, comme l'arabe خمس *krames* en est le type 15-14 ; خ *khr*, arabe correspondant très souvent au □ ⋈ = *kr* berbère.

Mais la plupart des langues indo-européennes s'écartent de l'idée typique du berbère qui fait de cinq la moitié de dix, la moitié d'un tout connu.

En sanscrit, *pantha* signifie *l'étendue* (la main étendue) ; le grec πεντε est, ou le même mot, ou le sens grec, totalité (de la main) ; l'allemand *funf* n'en est qu'une modification phonétique.

Le lithuanien *Fenki* est :

⊐⊏ *afa* = extension ;
| *en* = du ;
⋈ *ki* = *ek*, tout.

Enfin, le latin *quinque* pourrait bien être :

⋈ *kou* = *ek*, chacun ;
| *in* = *in*, de } du ;
⋈ *kou* = *ek*, l'agissant } tout,

expression qui rentrerait dans l'idée de *toute la main*.

Aujourd'hui, en Algérie, dans le Souf et chez les Touareg, il n'est pas rare, d'après MM. Letourneux et Olivier, d'entendre dire, au lieu de cinq, *afous* (une main). En Poul, en Wolof, en Serère, M. le général Faidherbe a montré que les mots *dioi*, *dirom*, *betak*, signifiant *cinq*, étaient des formes dérivées des mots voulant dire *main*.

6° ⊡ Λ ⊡ = *sedis* = six, — *je lui donne un compagnon*, *je fais aller avec lui*, je reste à côté.

Ce mot s'est conservé dans l'arabe archaïque et sert encore pour le numératif ordinal : سدس.

Dans les autres langues si la forme est sensiblement différente, le fond de l'idée reste identique, c'est toujours l'idée « d'adjonction à quelque chose de connu. »

Le sanscrit *shash* et l'hébreu *shech* se ramènent à *ses* et s'expliquent par :

⊡⊡ *ses, esses,* — 1[re] forme dérivée de ⊡ *as,* aller, faire aller — ou : *encore.*

⊡ *as,* aller } aller avec.
⊡ *S,* avec }

Le latin *sex,* le français et l'anglais *six,* l'allemand *sechs,* le bas breton *chouech,* qui tous sont : *seks,* s'expliquent par le tourano berbère.

•:⊡ *sek,* faire aller vers (1[re] forme dérivée de •: *ek,* aller vers).
⊡ *es,* lui.

Le grec est la même racine sous sa forme primitive : ἕξ = εγς = εκς = ⊡•:.

•: *ek,* aller vers,
⊡ *es,* lui.

En gaëlique *se* ou *sea* est simplement l'adverbe, ⊡ *es,* avec.

Dans les langues sémitiques le numératif arabe ستّ *setta* se rattache encore aux mêmes racines, c'est toujours l'idée d'adjonction. Ce verbe ⊡ *as, aller, movere,* est à sa 5[e] forme dérivée :

+⊡ = *sett* = se mettre à aller

(forme inusitée aujourd'hui, mais grammaticalement possible et régulière).

On peut voir aussi dans ce vocable l'adverbe ⊡ *es, avec, au moyen de,* joint soit à l'affixe personnel + signifiant *lui, elle,* soit avec + *iett,* forme féminine de I *ien,* un.

+⊡ = *sett* = avec une.

Or (cinq) avec une, c'est six.

Remarquons, en passant, que chez les peuples qui,

comme les Poul, les Serère, les Wolof, n'ont d'abord su compter que jusqu'à cinq, on dit encore pour six : cinq-un ; pour sept, cinq-deux ; pour huit, cinq-trois, etc.

7° .⊡ = *essaa* = sept, — *l'indicateur, l'étendue.*

Comme forme, ce numératif reste spécial au berbère ; comme idée, on le retrouve dans l'hébreu et l'arabe سبع *sebb,* le gothique *sibun,* l'allemand *sieben,* l'anglais *sieven ;* car la forme ⊏⊐⊡ = *seb,* 1re forme dérivée de ⊏⊐ *aba,* éloigner, séparer, peut très bien signifier le doigt *indicateur,* celui qui montre ce qui est éloigné, — celui qui indique l'éloignement.

Le grec επτα revient à la 5e forme de ⊏⊐ *aba,* idée de transition, de passage à l'éloignement ; c'est bien là encore une dénomination logique pour le doigt indicateur. Le sanscrit *septan,* et le latin *septem* viennent corroborer cette hypothèse, car ils représentent une combinaison des formes 1 et 5, c'est-à-dire l'idée de « faire le passage à un état ; » or, celui qui fait qu'on s'éloigne, c'est le doigt indicateur.

La plupart des langues néo-latines ont, pour ce numératif *sept,* une forme qui est identique avec celle qui, en arabe, signifie six, ستة *setta ;* l'italien est *sette,* le portugais *sète,* le provençal *set* et l'espagnol *siet :* faut-il voir dans ces vocables, avec la plupart des dictionnaires, une forme apocopée du sanscrit *saptan* dont le *p* aurait disparu ? Cela est possible ; mais il est permis aussi de penser que cette ressemblance entre les noms de six en arabe et de sept en ces langues peut provenir de ce que pour ces dernières, sept se dit : *six avec un de plus,* comme *six,* en arabe, se dit : *cinq avec un de plus.* — Ce n'est là qu'une simple hypothèse, mais elle est suggérée par la forme très nette du gaélique *seachd* qui se prononce *seakd* et se ramène à *saked,* soit Λ•:□.

·:⊡ = *sak* = 1re forme de ·: faire aller vers ;

Λ = *ed* = *digita*, *socii* = les compagnons, les doigts, c'est-à-dire cette idée d'adjonction caractéristique du numératif arabe ستة *setta*, six.

8° ⊐+ = *tam* = huit — les mesures (les palmes) — *autant*, le couple, le passé, *les pères meurent*, etc.

Ce numératif est celui, sans contredit, pour lequel les interprétations sont les plus nombreuses et les plus variées.

Celle qui paraît la meilleure est, sans contredit, la première : *les palmes* ou *paumes*, c'est-à-dire les mains sans les pouces ; ⊐ = *em*, signifiant *mesurer*, d'où ⊐+ *tem*, *mesure*, *mesure habituelle*, *mesure usuelle* (6e forme dérivée) ; comparez le grec τιμη, estimation, valeur, *cens* ; ⊐+ signifie aussi *autant*, puis *complet*.

Ainsi que cela a déjà été dit à propos du mot *quatre*, nous pensons que les anciens ont distingué la palme, ou main à quatre doigts, du pouce qui, anatomiquement, diffère fort des autres doigts.

Lorsque nous avons analysé la *tifinar* Λ, nous avons cité le mont « Ida dactylien » comme donnant un exemple d'une main à quatre doigts.

La main symbolique de Tanit, chez les Phéniciens, était souvent représentée avec quatre doigts seulement.

De toute antiquité la main a servi de mesure, mais la palme ou paume a toujours été la main sans le pouce, c'est-à-dire les quatre doigts juxtaposés : cette mesure, citée dans la Bible, est encore aujourd'hui en usage en plus d'un endroit. Le mot *manus*, main, radical : *man*, est donné comme venant de la racine sanscrite *ma*, mesurer (en berbère ⊐ *em*, prix, valeur, estimation, mesure) ; la *manus*, c'est la *mesurante*, la palme biblique de quatre doigts, la « paumée » du vieux français (d'où l'expression : paumer une terre).

Nous avons, dans notre langue, une foule d'expressions anciennes ou modernes qui montrent que le pouce a longtemps été regardé comme ne faisant pas partie intégrante de la main. « Mettre les pouces dans la main » (XVI[e] siècle, exemple cité par M. Littré); « les quatre doigts et le pouce, » etc.

Le berbère : ⊐+ = *tem, les mesures ;* ⊐+ = *tem, les complets* (sous-entendu : mains), peut donc être une explication logique du nombre huit.

Une autre explication tout aussi plausible, est celle qui prend ⊐+ *tem,* avec son sens usuel et fréquent chez les modernes, de « *autant... de même... semblablement...* » L'indication par les doigts du nombre huit est en effet à peu près la seule, (avec dix), qui forcément et naturellement se fait en montrant, dans chaque main, autant de doigts et les mêmes doigts. Ce mot ⊐+ *tem,* est identique comme sens avec le sanscrit *itham,* aussi, et le latin *item,* de même.

L'arabe *temen,* ثمن est la forme berbère et primitive mise au duel.

En sanscrit *ashtaa,* et en grec οκτο, sont également des formes de duel.

De sorte que, en résumé, dans la plupart des langues, quels que soient les vocables, *huit* se trouve être *deux fois* quatre, *une paire de quatre.* Et par suite, on entrevoit la possibilité de faire dériver le grec οκτο du sumerien *quat (main,* main de quatre doigts bien entendu), mis à une forme de duel.

Quat = *kat* = *KT,* radical de οκτο.

Nous terminerons ces remarques sur le numératif ⊐+ *tem,* en disant que l'explication singulière que nous avons indiquée comme possible : « Meurent les pères, » c'est-à-dire « disparaissent les pouces, » est identique à celle donnée par M. Marcel Devic pour le malais, où huit se dit : deux pliés, *dou lapan.*

9° ⵜ+ = *tezza* et ⵙ+ = *tessaa*, neuf; il est près (de la fin) — cela approche. — C'est le même numératif qu'en hébreu et en arabe.

Cette étymologie qui, a priori, pourrait paraître fantaisiste, est cependant une des mieux établies et une de celles qui se retrouvent bien nettement dans les langues les plus diverses; preuve qu'elle répond bien à un procédé commun, dans le principe, à plusieurs races primitives.

Le malais, pour neuf, dit: *un ôté*, SA LAPAN; le sanscrit dit: *navas*, *navan*, POSTÉRIEUR, DERNIER (le latin *novem*).

Neuf est, en effet, le nombre qui se *mime* au moyen du concours du dernier *doigt* proprement dit, car après lui viendra la série entière, c'est-à-dire un tout complet où le doigt n'a plus son rôle individuel. Ce tout ou cette série a, en tourano berbère, un caractère si bien tranché qu'on comprend très bien, qu'en sanscrit, neuf soit donné comme le dernier des *numératifs* proprement dits; après lui ce n'est plus un nom de nombre, c'est un substantif spécial, c'est la décade, la dizaine, *la série* connue.

Ceci explique aussi la similitude des mots *neuf*, numératif et *neuf*, nouveau. La nouveauté, n'est-ce pas la chose dernière, la chose venue postérieurement aux autres?

Toutes les formes en V, comme le sanscrit *navan*, le latin *novem*, l'italien, le portugais *nove*, l'espagnol *nueve*; toutes celles en F, comme le français *neuf*, l'espagnol archaïque *nuef*, le hainaut *nuef*, rentrent dans le même ordre d'idées, c'est toujours *dix moins un*, ou mieux *un ôté* (de la série):

I = *ne* = un;
ⵀ = *ub (ob)* = *aba*, est parti;

et

I = *ne* = *N* = un ;

]⊏ = *af* = s'est envolé ;

Le grec εννεα, l'allemand *neun* et l'anglais *NINE*, rentrent dans le même ordre d'idées que le berbère et le malais : ces radicaux ont, pour élément constitutif, l'idée de *un* = I = *N*; en grec comme en allemand, c'est — dix moins *un* — c'est *ôter un*, anéantir un de la série ;

NE = *NI* = εν = I = *en* = tue, anéantis;

NI = *NE* = νεα = I = *en* = un.

10° :□⊐ = *meraou* = dix, dizaine, décade, série, ensemble, ce dont tout sort.

On sait combien, chez la plupart des peuples indo-européens, le chiffre dix entraînait volontiers avec lui une idée mystique et religieuse.

Dans la mythologie védique nous trouvons les dix côtés de l'horizon indiqués par les dix *Marout*, dieux des vents divers et formant un groupe divin issu de *Roudras*, le dieu des vents en général.

Dans la théogénie indoue, tous les peuples tirent leurs origines d'une montagne sacrée, le *Merou*, centre et colonne de l'univers.

Les Bouddistes divisent le mont *Merou*, qui sert de mât au vaisseau terrestre, en *dix* étages et c'est de là que sont venues les expressions grecques : μεροπες, les hommes ; μειρομαι, donner ou recevoir en partage ; μερος, partie, rang, *série*, rapport, etc.

Le radical du sanscrit *Merou* et du berbère :□⊐ *Meraou*, est le mot bilittère usuel □⊐ = *mer* = *emir* = époque, saison, durée, *série, ensemble*, c'est aussi le

radical du latin *numerus* et du français *nombre* qui en dérive.

Car □⊐ à la 4e forme, c'est :

□⊐I = *nemer* = agent de série, agent de supputation, agent de compte ;

Et □⊐I = *nemer*, c'est : *numer are* — *numer us* — numer o.

Le latin a tiré son idée de *compte* ou de *numération* de la *série (meraou)*, comprenant « *l'ensemble des agents de compte ;* » le berbère et les langues sémitiques l'ont tirée directement des objets ayant tout d'abord servi « d'agent de compte, » c'est-à-dire des doigts Λ *ad*, ou ∃ *adh* et aussi sous la forme réduplicative ∃∃ *adhadh* et ΛΛ *adad*. — Compter, dans le Djurdjura, se dit عود *aoud ;* dans d'autres dialectes et en arabe, il se dit عدّ *add*.

Le grec δεκα, dix ; comme le breton *dek*, se rattache aussi à l'idée de doigts ; δεκα c'est : doigter, agir des doigts :

δε = Λ = *digitos;*
εκα = •: ou ⋈ = *agere*.

L'allemand *zehn*, se rattache au contraire comme idée à :O⊐ *Meraou*, dont cependant il diffère tout à fait par la forme ; mais *zehn* est la même chose que *sehn*, qui est une combinaison des 1re et 9e formes dérivées (habitude de factitif) ; or I⊡ = *sen*, faire un, unifier, lier, *faire le paquet, la botte, l'ensemble* qui ne fait qu'un ;

Et I⋮⊡ c'est « faire habituellement le paquet, » c'est « ce qui est habituellement réuni, » c'est-à-dire la dizaine, la botte de dix.

11° Les substantifs : ∃ ⊐ + *timidi,* la centaine ;
⊐ ⋊ *agim,* le millier ;
∃]⊏ et Λ]⊏ *efedh,* les cent mille

qui, avec *Meraou* : ☐ ⊐ *dix,* complètent la numération berbère, n'ont de remarquable que leur caractère essentiellement décimal : ce sont du reste des noms exprimant le plus souvent des approximations de nombres, bien plus que des chiffres absolus.

∃ ⊐ + *timidi, la compagnie,* rappelle tout à la fois la *centurie* des armées romaines, et ces antiques agrégations de cent familles saxonnes réunies sous un chef unique, le *centenier ;* mais l'origine première de ce mot s'est conservée chez les Touareg, et elle est bien simple encore. *Timidi* Λ ⊐ + est traduit, chez Barth, par troupeau de cent têtes de bétail. C'est le troupeau-type de chaque tente :

+ = *Te* = celle de
Λ ⊐ = *med* = le berger, } la chose du berger —

comme synonyme de ce sens de « troupeau de cent, » Barth donne le mot Λ ⋊ ☐ : *ouasigen* qui, chez les Aouillimiden, a le même sens et que l'analyse décompose ainsi :

: *oua,* celui de,
| ⋊ ⊡ *sigen,* l'enclos, la maison,

ou encore :

: *oua,* ce que,
| ⋊ ⊡ *sigen,* on fait aller ensemble } le troupeau.

⊐ ⋊ *agim,* la foule, le tas, le monceau, *la base,* a pour correspondant, en grec, χίλιοι qui appartient à une autre formation, et dont nous ne parlerions pas ici, s'il n'avait donné naissance au mot *chiliarque,* chef d'un

millier : ce mot chiliarque est celui dont les Grecs et spécialement Xenophon se servent pour désigner les *vizirs* ou ministres persans ; or, en berbère, ce mot : vizir (ou ministre), se rend par un vocable exprimant aussi une idée de nombre ; non plus il est vrai une idée de mille, mais bien une idée de plusieurs milliers, de cent milliers : ⁚⊓][*afedaoua,* « *celui des cent milliers,* » celui de la profusion, de la surabondance (numérique), de la légion.

Chacun des « gens de guerre, gardes prétoriens ou légionnaires de l'*afedaoua* ou chef des cent milliers, » était un +⊓][*afedat,* pluriel I+Λ][*ifedaten,* mot toujours usité chez les Touareg où il a le sens de garde du corps, *guerrier de confiance,* ce qu'en arabe on appelle un *mokrazni,* ce qui était, chez les Celtes, un FEUDAT-*aire.*

Ainsi donc, ces mots berbères ∃⊐+ *timidi,* ⊐⋊ *agim,* ∃][*afedh,* centaine, millier et cent mille, ont bien réellement un sens plutôt approximatif que mathématique, comme quelques-uns de leurs analogues en latin et en grec ; car, aux exemples déjà cités, nous pourrions ajouter le grec μυριοι qui a le sens de dix mille et est le pluriel de μυριος, innombrable, mot qui lui-même se rattache au tourano-berbère ⁚□ ⊐ *Meraou, dix,* expliqué plus haut.

—

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ETHNOLOGIE

16

AVERTISSEMENT

Dans cette seconde partie nous abordons de bien grosses questions ; nous n'avons la prétention ni de les résoudre, ni même d'en poser les termes précis ; notre rôle, beaucoup plus modeste, se borne à signaler à l'attention et aux recherches des érudits des aperçus nouveaux qui peuvent mettre sur la piste de découvertes intéressantes.

Nous avons respecté, quant au fond, les données du roi Hiemsal et de Salluste, sur le peuplement de la Berbèrie par des races Ariennes débordant de l'Espagne ; celles de Strabon, sur les origines Indiennes des Libyens ; celles d'Ibn Khaldoun et des auteurs musulmans, sur les migrations venues de la Palestine et de l'Arabie non sémite ; nous avons utilisé les renseignements d'Hérodote et d'autres auteurs ; mais nous avons *interprété* tous ces documents en les appuyant sur des faits lin-

guistiques, qui ne sont que les corollaires logiques des principes exposés dans la première partie de ce travail.

Il se peut que nous ayons été parfois trop hardi dans nos conclusions, que bien des erreurs se soient glissées dans nos déductions ; mais, de ces recherches, tentées de bonne foi, il restera toujours quelques faits d'observation pouvant être utilisés, et quelques vérités qui finiront par s'affirmer.

DEUXIÈME PARTIE

ETHNOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales sur les origines berbères. — Pluralité des races. — Dualisme des origines. — Traditions locales. — Peuplement par le Nord-Ouest, européen et méditerranéen. — Peuplement par le Sud-Ouest, asiatique et saharien. — Tableau synoptique des diverses migrations ayant concouru à la formation des premières races berbères.

Les données linguistiques fournies par l'étude d'un idiome ancien, rapprochées des autres renseignements recueillis dans les pays où il s'est conservé, donnent toujours des indications précieuses pour remonter fort loin dans le passé, et elles permettent parfois de reconstituer, dans de certaines limites, l'histoire primitive des peuples qui parlent cet idiome.

Certes, nous ne sommes pas encore en mesure de présenter, pour les origines berbères, un ensemble de solutions appuyées sur des bases assez solides pour constituer la vérité historique; mais, déjà, nous entrevoyons nettement les grandes lignes du récit qui pourra être fait, un jour, en s'appuyant sur les nombreux jalons géographiques repérant les premières migrations ber-

bères à travers l'Asie et l'Europe, aussi bien que des confins de l'Oural aux plaines du Sahara.

C'est cet aperçu que nous allons essayer d'esquisser.

Malgré la diversité des opinions émises sur l'ethnologie de l'Afrique Septentrionale, presque tous les auteurs anciens ou modernes sont d'accord sur deux points : la pluralité des races berbères et leur groupement possible autour de deux souches principales, séparées dès la plus haute antiquité, mais ayant certainement une origine commune (1).

En effet, chez les Berbères, les mœurs, les coutumes, les traditions, le langage, l'histoire, tout, en un mot, se résume en un dualisme perpétuel dont l'expression la plus saisissante est ce double *soff* que l'on retrouve dans le plus petit hameau kabyle, comme dans les plus puissantes confédérations du Sahara Zénatien, et dont les dénominations géographiques n'ont aucun rapport avec les situations topographiques de ceux qui en font partie.

Ces soff ont ceci de remarquable, qu'au lieu d'emprunter leurs désignations à des personnalités, à des idées religieuses ou politiques, ou même à des signes de ralliement, ils les tirent presque partout des noms des quatre points cardinaux : *Cherguia* (Orientaux) contre *Gherbia* (Occidentaux) ; *Dahria* (Nordistes) contre *Gueblia* (Sudistes). Ces dénominations restent toujours les mêmes dans tous les grands partis quels que soient, d'ailleurs, au point de vue topographique, les positions respectives ou l'enchevêtrement des gens qui les composent. On rencontre aussi, dans les soff de moindre importance et d'origines moins anciennes, le terme de « gens d'en bas », *Tahtania*, opposé à celui de « gens d'en haut », *Fouqania*, sans que cela implique, pour

(1) Voir le résumé et l'analyse des diverses opinions émises sur ces origines, dans les ouvrages d'Ibn Khaldoun, du général Faidherbe, de Masqueray, Olivier, Tauxier, etc.

l'un ou l'autre groupe, l'habitation d'une région de plaine ou de montagne. Pour trouver des partis ayant conservé ainsi, pendant des siècles, des appellations géographiques, sans le moindre rapport avec l'emplacement de ceux qui en font usage, il faut, dans l'histoire, remonter jusqu'aux temps des Goths.

Cette particularité, si caractéristique des soff berbères, et dont l'origine et la signification sont, aujourd'hui, inconnues des indigènes, s'explique très bien par un souvenir inconscient et affaibli des anciens chocs qui eurent lieu entre les diverses races venues de points opposés lors des premières grandes migrations qui peuplèrent le pays (1).

Salluste nous a donné, à cet égard, la substance des traditions berbères, et Ibn Khaldoun les a résumées en deux généalogies mystiques des fils de Berr, l'ancêtre commun de la race par ses deux enfants : Beranis et Madres qui, pour M. le colonel Carette, personnifient, le premier, le peuplement Nord, le second, le peuplement Sud.

M. Carette ne va pas au delà et il évite même de se prononcer sur la question du peuplement primitif de la Berbèrie ; selon lui (2), « l'hypothèse la plus raisonnable » est celle qui suppose dans chaque pays l'existence » d'une race d'hommes antérieure à l'origine de toutes » les traditions.... et dont le type originel persiste à » travers les siècles et les révolutions, à quelques » nuances près. »

Ceci était écrit en 1851 ; aujourd'hui, grâce aux progrès de la linguistique, on peut, sans témérité, essayer de se reporter plus loin dans le passé et expliquer la raison

---

(1) Il y a aussi, mais exclusivement en ce qui concerne les Nomades ou les Hauts-Plateaux, une explication locale des désignations des soff. Voir notre travail sur les Premiers royaumes berbères dans la *Revue africaine*, 1885, pages 172 et 241.

(2) *Origines et migrations des principales tribus de l'Algérie*, p. 25.

d'être de quelques-unes de ces antiques et primitives traditions.

Pour cela, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux temps géologiques où n'existaient ni le détroit de Sicile ni celui de Gibraltar, où l'océan Saharien baignait le sud des pays de l'Atlas et de l'Atlantide, où le Nil n'avait pas encore formé son delta et se jetait dans la mer Rouge, et où, enfin, l'homme de l'époque quaternaire habitait les cavernes préhistoriques. La Berbérie, par sa constitution orographique, par sa faune, par son climat, par son histoire a toujours fait partie intégrante du Sud de l'Europe occidentale; dont elle n'est qu'une « île » séparée par d'étroits bras de mer.

L'Espagne et l'Italie ont donc dû, évidemment et à priori, contribuer pour beaucoup au peuplement premier de la Berbérie; nous le verrons tout à l'heure; mais il n'en est pas moins vrai que l'Afrique septentrionale tient à l'Asie par l'isthme de Suez et n'est séparée de l'Arabie que par le détroit de Bab-el-Mandeb, aussi facile à franchir que celui de Gibraltar. Il est donc plus que probable que le peuplement a dû se faire à la fois par l'Europe et par l'Asie, sans qu'il soit d'ailleurs possible à la linguistique d'établir bien nettement la priorité et surtout la prépondérance de l'un ou l'autre de ces peuplements.

Ces deux courants de migrations humaines venant, l'un du Nord, l'autre de l'Ouest, ont dû nécessairement se rencontrer, se heurter, se déplacer, se refouler, aussi bien sur le littoral que dans le Sahara; les races européennes toujours poussées par de nouveaux flots d'immigrants étaient forcées de s'étendre vers le Sud et l'Est, tandis que les races asiatiques, sous des influences identiques, cherchaient à s'étendre vers l'Ouest et aussi vers le Nord, car c'étaient des races touraniennes ou blanches que leur instinct poussait à fuir l'équateur et à retrouver les zones tempérées auxquelles elles étaient habituées.

De ces chocs des Nordistes occidentaux contre les Sudistes orientaux naquirent ces luttes gigantesques, dont les légendes locales des tribus berbères, de la côte des Somalis à St-Louis du Sénégal, ont gardé de vagues et lointains souvenirs résumés dans les dénominations de ces deux grands soffs, Gherbi et Chergui, aujourd'hui éparpillés en des milliers de petits groupes s'agitant entre la Méditerranée et le dixième parallèle.

Ces mouvements, indiqués ici en quelques lignes, durèrent en réalité pendant des siècles, et se continuèrent encore longtemps après que des empires puissants tels que l'Égypte et l'Éthiopie eurent fermé aux immigrants d'Asie, et la route de l'ithsme de Suez et la fertile vallée du Nil. De sorte que, d'assez bonne heure, ce fut par la route d'Aden et de Berbera, que les migrations asiatiques purent pénétrer en Afrique, comme ce fut par les routes du lac Tchad, du Fezzan, de l'Igargar et de l'oued N'saoura qu'elles purent remonter vers le littoral méditerranéen.

Les diverses races qui, dans les deux groupes, formèrent les premières assises du peuplement berbère, peuvent être énumérées approximativement, de la façon suivante, en un tableau les résumant toutes d'une façon synoptique; mais n'indiquant d'ailleurs rien d'absolu ni dans l'ordre relatif, ni dans les dénominations adoptées, ni dans les routes suivies; chaque groupe principal représente, en effet, toute une longue série de migrations à peu près de même origine, s'enchevêtrant et se mêlant avec celle des groupes voisins.

Chacun de ces groupes sera ensuite examiné à part, et son existence sera appuyée de quelques explications forcément très sommaires, car pour justifier rigoureusement le classement que nous proposons, il faudrait tout un ensemble d'études géographiques, linguistiques, archéologiques, anthropologiques et historiques qui sont encore en partie à faire, et pour lesquelles il n'existe pas toujours des matériaux suffisants.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ORIGINES BERBÈRES

PEUPLEMENT NORD OU MÉDITERRANÉEN

Beranes d'Ibn Khaldoun (soff Gherbi, soff Dahri, etc.).

1° Ibères-Gheraba ou Iabbaren (races à cheveux bruns et de petite taille). — *Ibères, Basques, Liguriens, Auses, Étrusques.*

2° Gael ou Kel-Loua (races blondes et de grande taille). — *Gaëls* et *Celtes* (Kel-Libua, Kel-Loua, Lybiens); *Scyto-saxon* (Chelouha et Ichelouden); *Scyto-lettique* (Souhalia-Illiten).

PEUPLEMENT SUD OU ASIATIQUE ET SAHARIEN

Madres d'Ibn Khaldoun (soff Chergui, soff Guebli, etc.).

1° Ibères-Cheraga ou Tourano draviniens (races à cheveux bruns). — *Peuples de Enn* (Anou, Iaones, Hellenes, etc.).

2° Touraniens-Hamaxeques ou Peuples Fils de leurs mères, peuples du Méraou (races blondes et de grande taille). — *Amazones, Kimmeriens, Summeriens, Melanchlènes, Amachek, Touareg, Adile, Zenata, Zenaga, Izenacen.*

3° Tourano-Chaldéens, Akkadiens ou Couschites (races brunes). — *Akkadiens, Éthiopiens, Aït-Aouban ou Beni-Mzab* (Ghadamès, Marekouch).

4° Tourano-Ariens, fils de leurs pères (races blondes). — *Mèdes, Iraniens, Gêtes, Numides, Gétules, etc.* (Mediouna, Imesmouden).

5° Races indiennes. (Provenance distincte, un peu postérieure et composée d'éléments fort mélangés et appartenant plus ou moins directement aux groupes précédents). — Zenaga, Zenata et autres de provenance ultérieure.

CHAPITRE II

Peuplement Nord ou Méditerranéen. — Ibères Gheraba ou Iabbaren. Basques, Ligures, Auses, Étrusques.

Le nom des *Ibères* est, en berbère, | □ ◫ *Iabbaren*, qui signifie : soit les émigrés, ceux qui se séparent du groupe originel :

◫ = *aba* = *disjonctio, abire* = se séparer ;
□ = *ar* = *origo* = origine, groupe originel ;
| = *en* = affixe du pluriel.

Soit : ceux de la race originelle, ceux de la race lunaire, ceux voués au culte du dieu *Our :*

◫ = *aba* = *exire ab ;*
□ = *ar* = *origo* = *luna* (Our).

Ces Ibères, que l'on sait aujourd'hui avoir existé avant les Celtes et Gaëls, qui, jusque dans ces derniers temps, passaient pour les plus anciens peuples connus, ces Ibères, disons-nous, ont laissé, sur tous les points de l'Europe, de nombreuses traces de leur séjour ; leur nom est même resté comme thème formatif de vocables exprimant l'ancienneté, et par suite la noblesse d'origine (1).

---

(1) Le mot latin *celeber*, célèbre, qui s'écrivait et se prononçait d'abord *keleber*, n'est-il pas :

|| ⋈ = *kel* = peuple, clan ;
□ ◫ = *ber* = (des) émigrés ;

Hérodote nous apprend que, de son temps, on racontait chez les Scythes, la légende de l'hyperboréen Abaris qui, jadis, « avait porté une flèche tout autour de la terre sans manger (1). » Cette légende n'est-elle pas un vague écho des antiques migrations de cette race primitive, qui donna à la mythologie scandinave son dieu *Borr* ou *Bor*, l'ancêtre des *Asses* ou divinités primordiales.

Les Ibères, venus des pentes du Caucase, jetèrent de nombreux rameaux en Grèce, en Italie, en Gaule et aussi dans cette Espagne à laquelle ils donnèrent leur nom. Ce fut de là qu'ils passèrent en Afrique, s'étendant vers le Sud et l'Est en suivant les vallées et en laissant au Maroc les masses foisonnantes et compactes dont les descendants directs portent aujourd'hui le nom de *Beraber* □◫□◫, qui n'est que le pluriel par réduplication du radical *ber*, *aber*, □◫, dont le sens en berbère est : « Émigrer en masse, foisonner, déborder. »

Dans le sud du Sahara, ils laissèrent une autre agglomération considérable, peut-être même fondèrent-ils un des plus anciens états du continent africain : car, dans le pays des Touareg on montre les tombeaux des *Iabbaren* comme les monuments de la plus ancienne des races autochthones, race puissante, aujourd'hui légendaire, mais dont le souvenir n'est pas complètement éteint (2).

Plus tard, les traditions africaines gravement recueillies et enregistrées par les écrivains musulmans, firent de *Berr*, □◫, l'ancêtre commun de toutes les races berbères, et le chef de la branche nord garda même,

---

De même, le mot *liber*, libre, n'est-il pas :

ǁ = *el* = peuple ;

□◫ = *ber* = émigré.

(1) Herodote, *Melpomène*, XXXVI.

(2) Voir Duveyrier, *les Touaregs du Nord*.

dans son appellation, le nom patronymique divinisé, car *Beranes, Branes,* c'est :

□ ◫ = *aber* = *Berr;*
I = *eN* = *Enn (Deus);*
⊡ = *eS* = *de lui.*

« *Berr* est son dieu, » sens qui souligne pour ainsi dire la ressemblance, disons mieux, l'identité du *Berr* africain et du *Borr* skandinave.

Ces Ibères (ou Iabbaren), bien antérieurs aux Celtes, étaient, d'après ce qu'on sait aujourd'hui, des gens de taille moyenne, aux cheveux bruns, aux yeux noirs ; la langue berbère nous confirme ce signalement dû à l'anthropologie moderne, car l'ethnique *Ibère,* singulier *ber* ou *abar,* □ ◫, avec un suffixe grammatical devient, à la 22e forme, le nom-adjectif :

⋊□◫ = *berik,* = noir, foncé, brun, être noir, etc.; être de la race des Ibères c'était donc être noir, nous dirions bruns.

Ce vocable *berik* est toujours usité, mais la forme du participe présent : *aberkan,* est plus fréquente.

Les populations ibériennes de l'Europe comprenaient un grand nombre de nations ; plusieurs d'entre elles contribuèrent au peuplement méditerranéen de l'Afrique septentrionale, et la preuve en est dans le caractère berbère de la plupart de leurs dénominations usuelles.

Ainsi, chez les *Basques,* les anciennes légendes nationales donnent au père de la race, échappé seul au déluge, le nom de *Aïtor,* mot dont la forme berbère s'accuse nettement :

□ + ≼ = *aït-our* ou *aït-tour.*

Le premier vocable s'explique par : tribu de la race originaire, tribu de la race lunaire — et enfin par : tribu

de la race de la montagne, explication qui convient aussi au second vocable : *aït-tour*.

C'est, on le voit, une variété d'un des sens analytiques du mot *ibère*.

Chez les Basques, l'idée de *homme* était exprimée par le mot *ouasko, ouasaka,* ce qui revient au berbère :

⋊⊡⁚ = *oua-sak ;*
⁚ = *oua* = celui, ceux ;
⋊⊡ = *sak* = des demeures primitives.

Nous expliquerons, ultérieurement, plus en détail ce mot ⋊⊡ *sak* (1), qui forme le radical de plusieurs ethniques africains ; disons seulement ici, qu'il a aussi parfois en berbère, outre cette signification de demeure, celle de « nomade, rapide, léger. »

Une des vieilles tribus basques les mieux connues des Romains était celle des *Cantabri,* dont le nom fut même pendant longtemps étendu à toute la race ; ce vocable signifie, en basque moderne, « chanteur excellent », mais il a pu primitivement être le berbère □⊞+|·⁚ *Kantaber ;*

|·⁚ = *kan* = gouvernement, état, = ligue, confédération ;
□⊞+ = *taber* = celle des Berr ou Ibères (6e forme de □⊞), « État ou Confédération des Ibères, ligue ibérienne. »

Une autre grande tribu basque était celle des *Ligurès* ou *Liguriens,* dont le nom, dans l'idiome national, s'explique par *lli* = *peuple,* et *gor* = *montagne,* c'est-à-dire « peuple de la montagne. »

C'est exactement l'explication que nous fournit le mot écrit en berbère : □⋊|| = *ligor, ligour ;* || = *ili,* être, exister = *el,* posséder, = ⁚|| *loua* = les possédant, les

(1) Voir *Revue africaine,* n° 172, juillet-août 1885, page 258 et suiv.

peuples ; □ ⋊ = *gor, gour* = montagne, monticule, « les peuples de la montagne, les possesseurs de la montagne. »

Au surplus □ ⋊ = *gor, gour, GR*, est un vocable qui se retrouve dans toutes les langues indo-européennes avec le sens de : montagne, monticule, témoin géologique, etc. (γορ en grec, *giri* en ariaque, *gaïri* en zend, *gora* en slave), et il existe en berbère, outre les *gour* ou *garat,* témoins géologiques du Sahara, un grand nombre de lieux montueux portant cette dénomination plus ou moins altérée (entre autres les monts *Gouraya,* près Bougie et près Cherchell, etc.).

La province ligurienne d'*Alava* (*Libia*, *Livua* ou des *Levii), en* Espagne, a pu fournir ces migrations des *Lioua, Lebou* ou *Libiens,* établis en Berbèrie dès les temps les plus reculés ; *Lebou* se décompose en :

|| = *al* = peuple ;
ꟷ ⊏⊐ = *abou* = *aba* = partant, émigrant.

Ce nom, après avoir servi d'abord à désigner tous les peuples du nord de l'Afrique, s'est conservé, dans les ethniques modernes, de : *Allaoua* = Ahl-Loua, et de *Lioua,* oasis du zab chergui de Biskra. Il s'est conservé aussi dans le vocable berbère de l'Aurès : ⊏⊐ || ≤ = *aileb*, qui a usuellement le sens de « enfant. »

Les Ligures cisalpins nous conduisent jusqu'à l'*Étrurie* ou pays des Étrusques ; en berbère, *Étrurie,* devient *Et-Rouri*, *Aït-Rour :*

+ ≤ = *Aït,* gens de la race de,
□ □ = *Rour,* les fils, les hommes,
« les gens de la race des hommes. »

Et le mot *Étrusque* devient : *Aït-ourou-saki :*

+ ≤ = *Aït* = gens de la race de,
□ = *Our* = fils, hommes,
⋊ ⊡ = *Sak* = des demeures primitives = ou « agiles. »

Les Étrusques avaient la prétention de descendre de leur dieu national *Janus :* c'étaient des *ou-djana — ou-jana,* fils du ciel, comme les *Oudjana* berbères : leur dénomination nationale était *Rasena,* mot dont le sens berbère est : « homme savant, »

□ = *R* = *our* = homme,
I⊡ = *Sen* = *sena* = savoir, savant,

dénomination qui est en harmonie parfaite avec ce que nous savons de ce peuple si remarquable par la haute culture intellectuelle où il était parvenu dès les âges les plus reculés.

Chez les Étrusques, sur la limite de l'Ombrie, nous trouvons, comme nom d'une des principales tribus, les *Taddertains,* mot dont la traduction berbère est « villageois, citadins, et plus rigoureusement montagnards, » et qui vient de : +□Λ+ *taddert,* ville, village, montagne, dénomination géographique d'un grand nombre de localités kabyles ou sahariennes.

D'après Schaw, ce nom, en caractères étrusques, s'écrit : ƎOƎ+V+ et se lit de droite à gauche : *touder* (1). On est frappé de la ressemblance de ces caractères avec les tifinar ; encore bien que la valeur des lettres ne soit pas identique, on voit qu'on en est présence d'alphabets de la même famille. Une étude comparée du berbère et de l'étrusque mettrait certainement en relief d'autres similitudes plus remarquables encore dans les mœurs, dans les formes et dessins des poteries, et aussi dans le langage, à en juger du moins par le latin qui est le seul idiome voisin de l'étrusque dont nous puissions parler. Mais là où il conviendrait surtout de faire des recherches de linguistique comparée, ce serait dans le celtibérien, encore si mal connu : les inscriptions et médailles désignées sous ce nom sont écrites en réalité absolument et

(1) Il y aurait plutôt *TaDeTDeRD,* la lecture ou la transcription donnée par Schaw semble défectueuse.

exclusivement en caractères tifinar. Nous ignorons si la valeur des lettres est la même, mais la forme est identique : seulement en celtibérien on ne trouve, croyons-nous, ni les lettres complémentaires (1), ni les tiddebakin.

Les *Ombriens*, voisins des Étrusques et de même race, se nommaient eux-mêmes *Amra*, mot dont le sens était « vaillant » : vocable berbère que nous voyons fréquemment employé de nos jours, non pas seulement comme nom de tribus (*Amran*, *Amraoua*, *Amour*, etc.), mais même comme noms communs :

□:⊐ *Aamour*, massif montagneux, d'où *Iamaouren*, montagnards (les Maures ou Mori) ;

I□⊐ *Amaren*, et pluriel *Amaraouen* (même orthographe), ancêtre ;

I□⊐ *Ammaren*, = les éperviers, les rapaces, les oiseaux de proie.

Ce dernier sens, plus encore que le premier, se rapproche de l'ombrien « vaillant. »

A côté des Étrusques et Ombriens nous rencontrons, dans la péninsule italique, la confédération des *Auses*, *Ausones* ou *Auronces*, dont firent partie les *Osques*, *Volsques*, *Eques*. Nous voyons, dans ces *Auses*, d'accord avec M. Olivier, les ancêtres des *Ausæ* et *Ausites*, qu'Hérodote signale sur le lac Triton, en pleine Berbérie, comme des peuples *nomades* et dont nous retrouvons aujourd'hui les descendants dans les *Ouassa*, du Bou-Taleb, de Sétif, et les *Oussen*, du Guergour, de Sétif; les *Ouzza*, de l'Aurès ; les *Ouazzen* ou *Ouassen*, de Tlemcen ; les *Beni-Ouacin*, d'Ibn-Khaldoun, etc.

Tous ces noms berbères, anciens ou modernes, se

---

(1) Signalons entre autres la monnaie du type de Marseille ; des Ligures libyci, ou Libeci des Bouches-du-Rhône (*Ora libyca*), dont la légende est en caractères celtibériens.

résument dans le radical ⊡, *S*, avec des affixes grammaticaux ou la désinence du pluriel en |.

⊡ = *As*´= *aller*, se mouvoir, être mobile; le sens de ces vocables est donc *nomade :* et, en effet, nous venons de rappeler qu'Hérodote donnait les Ausites comme des populations nomades.

Les *Osques* et les *Volsques* nous ramènent au radical basque: *oua-saka* (ou *oua-ahl-sak*), dont un des sens est: *agile*, *rapide*.

Les *Eques* d'Italie nous donnent, sans altération, ∴ = *ek* = aller.

On voit donc que les tribus constituantes de la confédération des Auses avaient, elles aussi, des noms exprimant la même idée que celui de la confédération elle-même.

En passant en revue les diverses dénominations premières des antiques tribus de l'Italie, on pourrait certainement multiplier les rapprochements de cette nature: nous nous sommes bornés ici à indiquer cette possibilité.

CHAPITRE III

Peuplement Nord (suite). — Gaël, Celtes ou Kel-loua, Kel-liboua, Libyens.

Bien que le mot *achelouh* signifie *tente* dans les dialectes marocains, les Chelouha sont surtout des montagnards à peu près sédentaires, habitant des gourbis et des maisons, et les gens de la tente et de la plaine se nomment plus particulièrement *Beraber :* ce nom de Chelouha s'applique d'ailleurs d'une façon générale à la plupart des populations berbères du Maroc et à plusieurs tribus où les blonds et les roux sont assez nombreux. Toutes les traditions locales les représentent comme étant les plus anciens peuples aborigènes de l'Afrique septentrionale, et cependant leur nom n'apparaît guère sous cette forme que vers le XVIe siècle de notre ère, quand l'historien Marmol signala, pour la première fois, les *Chilohes* ou *Xilohes*.

C'est qu'en effet ce nom, qui ne débute pas par une tifinar de la décade primitive, ne peut être que l'altération d'un nom plus ancien, défiguré en passant par la bouche de gens parlant un dialecte particulier.

Nous avons vu que le ⊐ *CH* du berbère moderne était ou une prononciation particulière du *K* ⋊, rappelant le *CH* germanique, ou une modification phonétique de la tifinar primordiale ⊡.

Le mot *Chelouha* représente donc, pour nous, une forme relativement moderne des deux vocables :

: || ⋊ *Kellouha = Kel-Loua ;*

ⵓ ⵍ ⵙ *Sellouha* = *Selloua*, *Sellaoua*, etc., = *S'Ahl-Loua.*

Kel-Louha ou *Kel Loua*, c'est « le clan de *Loua* » comme *Selloua* ce sont « ceux venus du clan de *Loua* », c'est-à-dire les *Beni-Lioua*, les *Louata* des historiens arabes.

Le mot ⵓ ⵍ *loua* signifie en berbère « peuple », et plus rigoureusement « peuple puissant, peuple souverain. »

On a voulu faire de ce mot *lioua*, *loua*, une forme altérée ou dérivée de *libya*, Λιβύη ; le contraire peut se soutenir avec plus de raison, car, encore bien qu'en berbère ◫ *B*, *V* et ⵓ *OU* soient trois sons qui se substituent l'un à l'autre dès que l'on change de dialecte, il est bien évident que la forme ⵓ ⵍ qui n'a qu'une tifinar, est préformante de la forme ◫ ⵍ *lib...* qui en a deux. Si *Loua* est « le peuple par excellence », les variantes de *Lib...* = ◫ ⵍ nous donnent les sens de : *peuple émigré, peuple qui va loin, peuple ayant le pouvoir, peuple beau, peuple destructeur.*

◫ = *aba* = s'éloigner, partir, aller loin ;
◫ = *abi* = (Mz.), pouvoir, avoir la faculté de ;
◫ = *iba* = (Mz.), beau, bien fait ;
◫ = *aba* = trancher, couper, abattre, détruire.

La tribu ligurienne ou basque des *Livua*, *Libua*, *Alava* d'Espagne, citée au chapitre précédent, nous montre un des derniers jalons laissés par ce peuple des *Lioua* en Europe avant son passage en Afrique. Nous en retrouverons d'autres quand nous parlerons du peuplement Sud. Mais celui indiqué ici nous suffit à la rigueur pour pouvoir considérer ces *Kel-Loua* comme des descendants immédiats de ces *Gaël* ou *Kelte* (celtes), blonds qui, après avoir, dans toute l'Europe, exterminé en partie ou refoulé sur les montagnes et les caps les peuplades ibériennes à cheveux noirs, débordèrent en Afrique

par le détroit de Gibraltar, et peut-être par l'Italie et la Sicile (1).

Kel, Gall, Gaël, c'est en berbère :

ⵅ = *agere* = *instrumenta* = *agens ;*
ⵍ = *vitam* = *Dei* = *possessionem.*

Soit : un nom d'agent, d'instrument, de la 19e forme dérivée de la racine ⵍ Dieu, — existence, — possession.

Et *celti* = *kelt* = ⵜ ⵍ ⵅ, c'est-à-dire :

ⵍ ⵅ = *kel* = peuple ;
ⵜ = *ta* = père (dominateur, ancien), peuple primitif, peuple père, peuple dominateur, etc.

Ce sont là des noms que l'on retrouve dans le monde entier et dont l'origine paraît se rattacher aux peuplades tourano-finnoises du mont Oural. Sans parler ici des migrations asiatiques qu'elles formèrent et sur lesquelles nous aurons occasion de revenir, sans nous occuper non plus des origines celtiques des groupes européens, nous nous bornerons à faire remarquer que le mot *Gaël* est le berbère ⵍ ·: ou ⵍ ⵅ qui est prononcé *kel, gel, agel,* et qui a pour sens rigoureux et usuels : « groupe, clan, collection, masse, » d'où les diverses acceptions locales et variables de « peuple, peuplade, pays, champ, etc. »

Nous trouvons ce vocable jusque dans des dénominations du nord de la Russie ; et le nom de l'épopée nationale finnoise *Kalewala,* se traduit, en berbère, par « chants du peuple. »

---

(1) Hérodote, *Melpomène* CLXVIII, cite les Libyens comme étant les seuls peuples de l'Afrique où se pratiquaient certains droits féodaux restés dans les mœurs des Francs. « Seuls aussi, dit-il, les Libyens montrent au roi les vierges près d'être mariées, et si l'une d'elles lui plait, elle est déflorée par lui. »

|| •: = *kel* = *populi;*
• || : = *ouala* = *verba, cantus.*

Arkhangel équivaut à « origine » du gouvernement des Gall, tête de la confédération des Gall :

□ = *ar* = *origo, caput;*
|•: = *kan* = *gubernaculi, societatis;*
|| ⋈ = *gel* = *gallorum, populorum.*

Le champ de réunion où, près de Varsovie, les anciens Polonais s'assemblaient pour élever leurs rois, se nommait *Kollo*, etc., etc.

En Afrique, ce même mot *kel* précède les noms de la plupart des tribus touareg; Barth prétend même qu'il sert surtout à désigner les tribus de serfs ou de *colons*, ce qui n'est pas rigoureusement exact; mais en tout cas, le mot revient à chaque instant comme ethnique ou terme géographique, et cela, dans toute la Berbèrie : *Kolla*, *Colea*, *Collo*, *la Galite* (*Galata* des Romains et Γαυλος de Skylax). Les *Ghalia* d'Orléansville, les *Galia* de Miliana, les *Gellaï* de Blidah, les *N'gal* de l'oued Abdi (Aurès), sont des dénominations reproduisant le même radical sous des formes variées; et nous les retrouvons aux extrémités sud-est du monde berbère, dans le pays d'*Aghile* qui s'étend sur la rive gauche du Niger en aval de Gogo, comme encore chez les *Gallas* d'Abyssinie et même chez les *Singhalais* de la pointe de *Galles*.

Dans toute l'Afrique septentrionale, à côté de ces noms, nous rencontrons aussi de nombreux tombeaux mégalithiques : tombeaux dont certains ont pu être construits d'abord par la race des Ibériens, mais dont beaucoup aussi ont certainement été édifiés par des peuples de race gaëlique ou celtique. Car les tombeaux des Iabbaren, chez les Touareg, ne sont pas exactement les mêmes que ceux du Sahara ou du Tell algérien; ceux-ci présentent aussi des variétés telles qu'il faut néces-

sairement y voir les œuvres des peuples divers qui se sont succédé soit sur les mêmes points, soit dans des régions voisines.

Ces vestiges des temps passés abondent dans tous les pays berbères. Plusieurs sont admirablement conservés : nous en reparlerons ; disons seulement dès à présent qu'ils ne diffèrent pas de ceux observés en Europe et dans tous les pays d'origine celtique et que, lorsque l'on interroge les indigènes sur la provenance des tombeaux mégalithiques ou dolmens africains, ils vous répondent que ce sont les tombeaux des *Ghoul* (ailleurs ce sont ceux des *Beni-Sfao*, adorateurs du feu) (1).

Ce ne sont pas là les seuls rapprochements qui puissent être présentés : la géographie, la linguistique et l'histoire, nous relèvent une foule de radicaux primitifs ou dérivés communs au berbère et aux plus anciens dialectes celtiques ou kimriques. Nous avons déjà eu occasion de signaler le dieu gaulois de l'Éloquence, *Ogham*, synonyme d' « écriture », en gaëlique et formant, en berbère, le primitif du mot *agamek* ⋈⊐⋈, alphabet (nom de la 24ᵉ forme).

Le vieux mot celtique *briga*, ville, demeure ; en kimrique *brig* ; en allemand *burg*, se retrouve chez les Touareg avec ce même sens de demeure :

|⋈□◫ = *abergen* = tente,

dont l'explication analytique est : la chambre à coucher de l'émigrant ;

□◫ = *ber* = *migrantis*,
|⋈ = *agen* = *dormitorium* ;

(1) Voir dans l'*Annuaire archéologique de Constantine*, année 1863, lettre du capitaine Payen, sur les tombeaux circulaires ; les monuments dits celtiques de la province de Constantine, par Féraud ; la monographie des Abd-el-Nour, 1864, Féraud ; l'ouvrage déjà cité de M. le général Faidherbe, sur les tombeaux de Roknia, et de nombreux articles dans les recueils scientifiques de l'Algérie.

c'est le même mot que l'arabe برج *bordj* (prononcé *borj* en Tunisie).

Nous entrerons plus tard dans quelques détails à propos du mot *sik* déjà cité, qui signifie « établissement, demeure » en celtique, et qui avec ce même sens se rencontre dans les dénominations ethniques ou géographiques de la Berbérie, comme dans celles de la Gaule, de sorte que de *Siga*, *Sigus*, *Segnia*, etc., on peut, sans crainte, rapprocher les *Sequanais*, *Sikambres*, etc.

Une des dénominations *d'Alger* les plus usitées au temps de la domination berbère et conservée encore dans quelques idiomes néo-latins, est *Argel*. Or *Argel* est un mot kimrique signifiant « lieu couvert ou profond ; » et, autour d'Alger, près des lieux couverts et encaissés formés par les flancs de la Bouzaréa, nous connaissons assez de ruines berbères préhistoriques, grottes ou pierres druidiques, pour penser que ce mot a bien pu provenir des antiques Kimri établis là avant la fondation d'Ikosium. Remarquons que Argel peut aussi se décomposer en :

□ = *Ar* = origine, tête, lieu, endroit ;
ǁ ⋈ = *gel* = du Gall.

La massue du Gall, ou plutôt l'épieu, était nommée *materch*, n'est-ce pas le kabyle actuel *matrak ?*

Le nom de cette antique race des Gall est encore resté en Berbérie pour désigner une sorte de construction spéciale au pays : le *guelaa (géloa*, *kola*, *kolea*, etc., selon les prononciations locales) ; c'est avant toute chose « l'édifice communal » dans lequel se concentrent les forces vives et les richesses du *kel* ou clan. Souvent c'est une forteresse isolée, dans un pays difficile, en dehors des lieux de passage, et que sa situation au centre des terres de la population met à l'abri des coups de main ennemis. Cette forteresse a surtout un rôle de refuge et de

magasin, aussi est-elle établie dans des endroits presque inaccessibles ou sur des positions naturellement fortifiées.

De tous temps, et encore de nos jours, la guelaa a joué en Berbérie le même rôle que, dans l'Asie-Mineure ancienne, ces *gazophiles* ou trésors dont Strabon nous parle si souvent dans sa géographie et dont l'origine, selon lui, remontait aux Amazones ou aux Kimmeriens. Ce fut dans des *guelaa* de cette espèce que Jugurtha, à deux reprises différentes, cacha ses richesses; plusieurs autres sont devenus célèbres et ont donné leur nom à des villes bâties sous leur protection: la guelaa des Beni-Abbès, où était le mince « trésor » des Mokrani, n'était pas autre chose, comme aussi la guelaa des Beni-Hammad, rois de Bougie (1).

Ce ne sont pas seulement les vocabulaires celtiques anglo-saxons et berbères qui prêtent à des rapprochements de radicaux primitifs, ce sont aussi les procédés grammaticaux; en voici un exemple:

En berbère, le futur se forme en faisant précéder le radical verbal d'un des préfixes:

Λ = *ad* = *id.*, *idh.* (tamachek, kabyle, zenaga, chelia, etc.);
⁝ = *gha* } dans quelques dialectes;
⁞ = *ha* }

(1) Les guelaa sont encore nombreux dans les villages berbères; ce sont aujourd'hui des greniers publics ou magasins communaux: qu'ils aient été construits sur des rocs isolés, ou entre deux villages (souvent comme *réduits* autour du minaret de la mosquée), ils sont tous organisés de même, en une série de petites chambres. Chaque famille a sa case particulière avec sa clef propre, et quand les Berbères s'absentent isolément ou en masse ils déposent là leurs provisions et leurs effets mobiliers. Dans l'Aorès, ces constructions sont très communes.

Or : Λ = *ad., id., idh.,* c'est : *aller ensemble, venir,* venire, adire ;

⋮ = *gha* = ⋉ = *ag* = *agere, ire, facere,* agir, aller, faire ;

⋮ = *ha* = (⋊ = *ag*), c'est aussi ⋮ *ha, être dans, être en l'état de.*

On dira avec le radical ⋊Λ = *deg* = ducere = conduire;
⋮⋊ΛΛ = *adadegegh* = je conduirai.
Ce qui se décompose en :

Λ = *ad* = *adire* = venir;
⋊Λ = *deg* = *ducere* = conduire ;
⋮ = *egh* = *ego* = je (moi) ;

C'est-à-dire : je viens conduire, « *adeo ducere ego,* » ce qui est analogue à l'allemand et à l'anglais *Ich verde führen,* = *je deviens conduire,* = je conduirai ; *I shall conduct,* = je dois conduire, = je conduirai. C'est enfin identique au vieux français qui se parle dans le canton des Grisons, en Suisse, où l'on dit : *je viens à conduire* pour *je conduirai.*

(On pourrait encore citer ici la tournure latine particulière à la décadence (et qui se trouve aussi dans Cicéron), *habeo dicere,* je dirai.)

La ressemblance des procédés grammaticaux entre le berbère et les langues anglo-saxonnes va plus loin que la conjugaison ; elle se poursuit dans la construction des régimes intercalés entre la particule Λ *ad* (ou l'auxiliaire) et le verbe.

Ainsi on dit :

⋮⋊Λ⊙Λ = *adas edegegh,* je lui conduirai (litt. : venir lui conduire je : *adire eum duc(ere) ego) ;*

⋮⋊Λ+⊙Λ = *adaset edegegh,* je le lui conduirai (*adire eum id duc(ere) ego).*

Comme en allemand :

Ich werde das führen = je lui conduirai = je deviens cela, conduire ;
Ich werde das ihm führen = je le lui conduirai = je deviens cela, à lui conduire.

L'ensemble de ces remarques nous permet donc de signaler, comme possible, une parenté étroite entre ces *Kebaïl,* dont l'ethnologie a donné lieu à tant d'interprétations diverses et ces montagnards celtes : *Gabali, Gabales* établis dans ce Gévaudan si tourmenté qui offre tant de ressemblance avec la Kabylie, et aussi dans l'antique Chalon-sur-Saône, *Urbs Caballinum* ou *Cabillônum.* La petite fraction des *Akbaïl,* pluriel *Ikbaïlen,* aujourd'hui sans importance dans le Djurdjura, a bien pu en d'autre temps faire donner son nom à tous les Berbères du pays par les Arabes ignorants qui envahissaient le pays, comme jadis la tribu des *Graïkoï (Grecs),* a fourni aux Romains et aux Modernes la dénomination étendue ensuite à tous les peuples de race hellénique.

CHAPITRE IV

Peuplement Nord (suite). — Kimri gheraba, Scytho saxons, Chelouha, Selloua, Slaves scytho lettiques.

« Les langues usent peu à peu leurs aspérités (1), » et de même que le *K* de l'ancien saxon gothique est devenu le *CH* allemand ou même l'*H* simple dans d'autres dialectes (2), de même aussi les *Kel-Loua (les peuples gaël)* sont devenus les *Chel-Loua* et les *Ahl-Loua* ou *Halloua*, selon les prononciations particulières des races hyperboréennes, saxonnes ou scythiques, dont ces mots marquent l'introduction en Afrique.

Les quelques affinités grammaticales que l'on peut relever entre le berbère et les différentes langues anglo-saxonnes, comme aussi l'étroite parenté des Runes skandinaves avec les Tifinar, et, surtout les similitudes si fréquentes des radicaux primitifs, montrent suffisamment que les idiomes africains, comme ceux du Nord, ont eu, à une certaine époque, des procédés communs pour l'expression des idées. Les lois phonétiques, l'obscurcissement des voyelles, les gradations et les variations des consonnes dans les divers dialectes méditerranéens ou sahariens se retrouvent en principe dans les langues skandinaves ou anglo-saxonnes. Nous avons déjà cité, au début de ce travail, l'impression produite

(1) Renan, *Histoire des langues sémitiques.*

(2) Les anciens Norvégiens prononçaient *H* comme un *K;* quelquefois encore, au commencement des mots, *H* correspond au *ga* sanscrit. — En celtique, le mot « bouclier » se dit *caïl*, avec un *C* aspiré, se rapprochant du *CH* allemand, soit *chail.* (*Chaïloua,* ceux du bouclier ?)

sur les Européens par l'audition de ces dentales sifflantes et harmoniques emprisonnant des sons-voyelles que modifient à chaque instant des accents toniques, prosodiques ou musicaux comme dans les langues du Nord de l'Europe. Et, chose remarquable, dans l'Aorès, où les différents dialectes chaouïa vivent côte à côte, quelquefois dans le même village, ce sont toujours les gens qui prétendent avoir l'origine la plus septentrionale qui parlent le dialecte le plus adouci (1) : la tamzira ; cette langue est souvent celle de ces tribus de blonds aux yeux bleus, dont la peau fine, parfois couverte de taches de rousseur a, chez les femmes et les enfants surtout, cette carnation rosée spéciale aux races septentrionales.

Dans les légendes de la montagne comme dans les coutumes locales, les ressemblances et les analogies se continuent. Dans leurs belles études sur le Droit civil ou criminel des Kbaïl du Djurdjura, MM. Hanoteau et Letourneux citent, presque à chaque page, en regard des *canoun* berbères, les vieilles coutumes saxonnes et germaniques ainsi que les capitulaires de Charlemagne.

L'histoire des Goths de Jornandes, comme aussi les récits d'Hérodote sur ces Scythes (dont on a fait les plus anciens peuples du monde), pourraient être utilement complétés et expliqués par des rapprochements avec ce qui se dit et ce qui se voit encore de nos jours de la Méditerranée au Niger. Presque tous les ethniques cités par ces deux auteurs, et aussi par Strabon, comme appartenant aux grandes familles des nomades Scythes, Goths, Huns ou *Sakœ* (2), ont une forme tout à fait berbère et il semble, en les voyant, qu'on est en

---

(1) Voir dans la *Revue africaine,* les articles déjà cités de M. le professeur Masqueray qui a fait une étude particulière de ces dialectes chaouïa de l'Aurès.

(2) Grimm a établi, il y a plus d'un demi-siècle, que les noms de scythe, gête, goth, sacœ, sakœ, etc., étaient les diverses appellations de peuplades ne constituant, en réalité, qu'une seule et même race.

présence d'une liste de tribus kabyles écrite par quelque scribe négligent ou connaissant mal la langue du pays.

C'est ainsi que l'on a :

Goth	= Gête = *Ag-Aït.*
Itamares	= *Aït-Amar.*
Alipzure	= *Ahl-Ibzouren.*
Alidzure	= *Ahl-Idzouren.*
Aguzire	= *Ag-Azir = Ag-Ouzir.*
Agathyrse	= *Ag-Aït-Tires.*
Vuinides	= *Ouï-N'idh.*
Itemestes	= *Aït-Imesten (Imsata).*
Aorsi	= *Aores = (Aorasiens).*
Avares	= *Aou-Ares.*
Norse	= *N'aorse, N'aores.*
Hamaxeque	= *Amachek.*
Ammal	= *Ammal.*
Alazone	= *Ahl-Azoun.*
Tamesvar	= *At-Amezouar, Aït-Amezouar.*
Tamazites	= *Tamzit,* etc., etc.

Nous reviendrons, plus tard, en détail, sur la plupart de ces noms dont l'aspect est si caractéristique, mais nous allons montrer, dès à présent, que plusieurs d'entre eux nous permettent de penser qu'une grande invasion de nomades venus des plaines voisines de l'Oural à une époque antérieure à la scission des ancêtres communs des races skandinaves et anglo-saxonnes a certainement traversé l'Europe pour aborder en Afrique par le détroit ou l'isthme de Gibraltar, et peut-être aussi sur d'autres points du littoral.

Parmi les affluents rive droite de l'Ister (Danube), Hérodote cite (1): l'*Atlas,* l'*Auras,* le *Tibisis* qui descendent des cimes de l'Hernus.

---

(1) Melpomène, XLIX.

Ailleurs (1), le même historien nous dit : « Les Scythes » royaux sont appelés Parallates; tous s'appellent *Skolotes*, du nom de leur roi, mais les Grecs leur donnent » celui de Skytes (Scythes), et, un peu plus loin, Hérodote nous dit que *Skythe* (2) (ou Scythe) était le nom d'un fils d'Hercule, ancêtre éponyme de la race royale.

Nous expliquerons tout à l'heure le mot scythe, qu'il convient d'écrire *skyte* pour rendre l'aspect et la prononciation du *kappa* grec κ qui est le *K* français; voyons d'abord ce que signifie ce mot *skolote*.

Hérodote nous dit qu'il est « tiré du nom de leur roi, » et, en effet, *skolote* est en berbère :

⊡ = *S* = en, de, d'entre, parmi les;
+ ‖ ⋊ = *kolot* = kelte, celte.

Or, la décomposition du mot *kelte (kolot)* nous donne un mot composé ainsi :

‖ ⋊ = *kel* = *populi ;*
+ = *at* = *pater, dominus, homo.*

« Le père, le seigneur, l'homme du peuple, » c'est-à-dire le roi, le chef. Les Celtes étaient une race noble, une race de rois, de chefs. Les Skolotes en étaient une branche, une tribu ; c'étaient ceux « *d'entre les rois,* » « *les royaux,* » « *les descendants des rois.* »

Il est à remarquer que *KeLTe* est le même mot absolument que *goliat*, et sensiblement aussi que *agellid* qui, encore de nos jours, signifie *roi* dans la plupart des dialectes méditerranéens : soit que le *D* final, soit une altération ou modification euphonique du *T*, soit qu'il faille analyser ce mot :

‖ ⋊ = *AKel* = *populi ;*
Λ = *id* = *socius, homo.*

---

(1) Melpomène, VI.
(2) Melpomène, X.

Quant au mot *parallate*, c'est un vocable grec traduisant le mot scythe *ammal* que Jornandes donne comme étant la dénomination d'une famille royale. Or, *ammal* ‖ ⊐ est berbère, c'est le verbe usuel *mel,* indiquer, montrer, et à la 9e forme ‖ ⊐ *amel,* « indicateur, éclaireur, guide, » puis chef (l'*amel* d'Oudjda). Les Ammal sont donc bien « ceux qui marchent en avant » comme le dit la traduction grecque : parallate (de l'attique παραλλατω dépasser, surpasser). C'est du reste ce que nous indique implicitement Jornandes quand il nous cite, sur les bords du pont Euxin et non loin des rives du *Tanaïs,* « parmi » les tribus nobles, les *Antes,* « les plus braves des Goths, » et les *Ammales* » qui étaient ceux parmi lesquels se » choisissaient les rois ou chefs. »

Au mot *amel,* chef, passé à l'arabe (عمالة) ; *amalat,* province, gouvernement, il convient de rattacher les ethniques : *imoula* (du Djurdjura), *ammel* (de Palestro), etc.

Reprenons maintenant les autres noms cités plus haut :

L'*Atlas,* d'après la mythologie grecque, était un Titan qui supportait le ciel en face les Hespérides, et qui fut vaincu par Hercule. Hésiode en fait un fils de Japet, roi de Mauritanie et dit qu'il fut changé en montagne. Diodore le dit fils du ciel. Pour Hérodote, c'est simplement, en Lybie, une montagne, dont les cimes toujours enveloppées de nuages, semblent aux indigènes être les colonnes du ciel.

La première version tend à faire des peuples de l'Atlas des Ariens de race japhétique, la seconde en fait des *Oudjana* (fils du ciel) :

: = *ou* = fils
|⋈ = *ajenna* = du ciel.

Quant à l'explication plus prosaïque d'Hérodote, elle

correspond exactement au sens berbère du mot *atlas*, qui, si on supprime l'*S* désinentielle qui ne fait pas partie du radical et disparaît dans les composés, devient *atla* ǁ +.

+ = *atla* = *tell* = { + = *ta* = celle de, ; ǁ = *el* = l'élevé, Dieu, } nom de la 12e forme.

Le mot *tel*, *tell* signifie, en effet, montagne dans divers dialectes berbères d'où il est passé à l'arabe ; et, ici, la preuve de la priorité du berbère est bien nette, puisque le mot *tell (Tellus)* désignait chez les Romains la partie montueuse et cultivable de la Berbérie bien avant l'invasion arabe.

Ce radical reparaît avec ce sens dans divers noms berbéro-romains qu'il explique logiquement et simplement comme *muthul* et *suthul :*

ǁ + ⊐ = *muthul*, nom de la 15e forme — la montagnarde, la montagneuse ;

ǁ + ⊡ = *sutul*, nom de la 17e forme — celle de la montagne, ceux venus de la montagne. (C'est aujourd'hui *sbitla* qui, mieux que la *suffetula* des Romains, a conservé le vieux nom berbère *SVTVL.)*

Mais revenons à l'Atlas :

Cette montagne était, pour les anciens, située à l'extrémité occidentale de la charpente géologique de l'île de Berbérie, et dès le temps de Strabon, son nom n'était plus en usage chez les indigènes qui l'appelaient *Dyr*, autre nom berbère signifiant également montagne :

□ Λ = *dyr* = *adar* = montagne, nom de la 20e forme dérivée de la racine □ *ar* = *oriri*, faire saillie, sortir. C'est le nom qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui au Maroc.

Les peuples qui, dans l'Antiquité, habitaient les ver-

sants méridionaux de l'Atlas, étaient les *Atlantes,* mot qui, privé de sa désinence grecque *NTE,* indice des ethniques, revient à *Atla, At-tela* ou *Ait-tela,* les gens du Tell, de la montagne.

Si on voulait tenir compte de cette désinence, ce serait :

+ = *ait* = les gens de (la descendance de) ;
ǁ = *el* = le peuple = (la divinité) ;
+ǀ = *ante* = des Antes = (Antes),

ce qui nous ramènerait soit vers le demi-dieu *Antée,* ou vers la race des *Antes,* « les plus braves des Goths. »

Quoi qu'il en soit, le lien qui rattache l'Atlas, montagne berbère, avec l'Atlas, rivière de Scythie, affluent de l'Ister, est double et facile à voir comme à expliquer.

Presque toutes les traditions grecques disent que *Heraclé* (Hercule), parti de Mycène, traversa la Macédoine, la Scythie et les contrées hyperboréennes pour aller au jardin des Hespérides se rencontrer avec Atlas ; ce voyage est regardé par les mythographes comme la légende des grandes migrations de peuples qui traversent l'Europe de l'Est à l'Ouest, or *Heraclé* ou *Hercule* s'explique bien par le berbère :

□ = *our, er* = les fils, les hommes,
ǁ •: = *kel* = peuples *(Gaël) ;*

ou

□ = *our, er, arou* = l'homme, l'ancien, } le roi, le chef
ǁ •: = *kel* = peuple, } du peuple.

(C'est le sens donné par les racines sanscrites qui font traduire *Hercule* par « Conducteur du peuple.) »

Quant à ce fait du nom d'une rivière d'Europe, devenu, en Afrique, celui d'une montagne, il s'explique fort bien si l'on remonte au sens analytique du mot *atlas* donné

plus haut : « celle de l'élévation ; » la chose de l'élévation est aussi bien la montagne que la rivière qui en découle, et en effet, le berbère nous donne :

ll + = *tell* = montagne ;
ll + = *tala* = fontaine, source.

D'ailleurs, dans toutes les langues, il y a corrélation étroite et souvent similitude de radicaux entre les mots signifiant *montagne, source, élévation* (1), *collis, colline, couler, colon* (latin : *colere), etc.*

Ce fut aussi au pied des dernières pentes sud de l'Atlas, sur le rivage de l'Atlantique, aux environs de l'oued Noun actuel et de *Seki-Tazougart* (Sequiat-el-Hamra), que les traditions païennes placent la défaite du géant *Antée* et de sa postérité par Hercule. Il se peut que l'idée qui a fait de l'Antée lybien un fils de Neptune, ne soit que l'écho d'une tradition rappelant soit le Sahara occidental émergeant de la mer, soit plutôt une invasion de gens venus par mer, et en effet, les Antes que leur bravoure fit élever, par les Goths, au rang des dieux ou des êtres surnaturels, avaient été, dès la plus haute antiquité, sur les bords du Pont-Euxin, de hardis pirates ainsi que tous les *Kimmériens* riverains de cette « mer dangereuse. » Comme plus tard, les Normands, ils équipaient de véritables escadres ou flotilles de pirogues légères nommées *kamara* et portant chacune 25 ou 30 hommes, allant faire des excursions lointaines (2).

C'est ainsi que ces Skythes, Antes, Kimri ou Tamahou (gens des brouillards), vinrent, à une certaine époque, sur la côte occidentale de la Berbérie, créer, vers l'embouchure de l'oued Draa, cette grande agglomération de

---

(1) Voir cette théorie exposée et développée par M. Olivier, *Bulletin de l'Académie d'Hippone* (*loco citato*).

(2) V. Jornandes, *loco citato ;* Strabon, liv. XI, chap. 12, II.

ces tribus berbères connues plus tard sous le nom de *Gommera* et qui, dès le Moyen-Age, passaient pour autochtones.

Ces mêmes marins kimri donnèrent leur nom de race à l'île de *Gomer* (des Canaries), alors que d'autres peuplades de même souche, venues du Riphée ouralien ou caucasien, imposèrent, d'une façon définitive, aux falaises escarpées de la Méditerranée Sud-Ouest, le nom de *Riff* qui est passé dans la langue usuelle des Berbères, soit pour désigner un escarpement, un rivage *(ripua)*, soit pour désigner les habitants de la côte nord marocaine qui portent communément l'épithète de *Riffen* (Riffains), comme les Franks des bords du Rhin portaient celle de *Ripuaires*.

Et, de même qu'en Europe, à côté des Franks ripuaires, il y avait les Franks saliens, c'est-à-dire les Franks des forêts :

|| □ = *sila* = forêt = { ⊡ = *S* = (*en*), de,
|| = *ila* = feuille, feuillée ;

de même, à côté des Riffen, il y avait, en Berbérie, les *Massessyliens :*

⊡ ⊐	= *mes*	= *mater ejus*	= mère de lui ou fils	gens
⊡	= *es*	= *ex*	= venu de	des
|| ⊡	= *sila*	= *silva*	= la forêt	forêts,

proches parents comme origine de ceux de la Numidie et des Massyliens de l'Ifrika.

Plus tard, cette puissante et prolifique famille tourano-berbère des Guemmara s'étendit presque sans discontinuité sur la majeure partie de la Berbérie. Le pays des *Tghaza* se nommait encore *Kammouria* au Moyen-Age ; il y a, depuis le Maroc jusqu'au Souf algérien, des villages kabyles de *Guemmour*, *Aguemmour*, *Guemar* (1) ;

(1) Ce mot *guemar*, en arabe قـمـر signifie lune ; mais la ville de

d'autres groupes de tribus, aujourd'hui plus ou moins arabisées, jalonnent le pays : les *Ghomerian* (d'Orléans-ville), les *Beni-Goumri* (de Bouçada), les *Ghamra* (du Hodna et du Sahara), et jusque dans l'Aurès, le canton de *Koumaria;* nous pourrions en citer d'autres. Le sens analytique de ce radical semble être l'expression d'une idée de permanence, d'ancienneté, de durée, de confédération, □ ⊐ ⋈ = *gemer,* est un dérivé de la 19e forme du mot □ ⊐ = *mir,* qui signifie époque, *durée, temps,* saison, *espace,* série, ensemble.

⋈ = *ague* = les fils, les choses ;
□ ⊐ = *mir* = de l'espace, du temps, de l'ensemble, de la série.

Aguemmour, signifie usuellement aujourd'hui : ville, village, agglomération ; *guemir,* sur certains points : *limite,* borne ou ligne de démarcation.

L'hypothèse de l'établissement des races scythiques au sud-ouest de l'Atlas ou Dyr et le long de l'Atlantique repose encore sur d'autres données linguistiques.

Tout le pays, du cap Noun à la baie d'Arguin, porte le nom de *Tires* ou *Tiris,* mot berbère signifiant aujourd'hui « Marnes de sédiment ; » il est en effet assis sur des formations géologiques analogues à celle des plaines arrosées en Europe par le *Tiras* des Sarmates (Dniester).

Ce fut vers cette région des *Tiras* atlantiques que s'éleva le berceau de la grande nation berbère des *Lemta* dont le centre était une montagne d'un accès difficile, défendue au sommet par une ville nommée *Azki* ou *Aseki.* Ce mot est la forme masculine du féminin *Tazkaï, Touzkaï* qui, selon Edrici et Ibn Khaldoun (cités par

---

Guemar, au Souf (comme les villages d'*Aguemmour),* sont berbères et c'est en berbère qu'il faut chercher l'explication de ces noms. — En sanscrit, *Koumara* signifie « jeune prince ; » c'était le nom donné à Sakya Mouni (Boudda), avant son départ de la maison paternelle.

Carette) (1), est le nom de la femme zénatienne, mère des races des Senhadja, Lemtouna-Haouara, Gamra, etc.

Plus au Nord, une autre branche des Lemta, les Lemtouna, occupaient les riches oasis du pays de *Tazkaret* ou *Tazoukaret*, que M. Carette a identifié avec la contrée Saquiet-el-Hamra « nom arabe qui, vers le XVe siècle, a » remplacé le mot berbère, à l'époque où le pays lui-» même échappait aux mains berbères pour tomber entre » les mains des Arabes. »

En effet, *Tazougaret* signifie, en berbère, « la rouge » et est traduit en arabe par *el-hamra* (2) ; quant au mot *seguia* qui le précède, il est susceptible de diverses interprétations qui, toutes, nous ramènent vers des origines ariennes ou touraniennes.

La première idée qui vient à l'esprit est que le mot *seguia* est la traduction du mot berbère correspondant *terga*, « ruisseau, canal d'irrigation ; » ce serait donc « le ruisseau rouge. » Et comme les Arabes disent « bled Seguiet-el-Hamra, ou Oued-Seguiet-el-Hamra, » il faudrait traduire « le pays, ou la vallée du Ruisseau rouge. » Cette dénomination se comprendrait pour un cours d'eau empruntant son nom à une particularité toute locale, mais elle ne convient guère à l'appellation d'un fleuve de plus de 250 kilomètres de long, et d'un pays grand comme le tiers de la France, embrassant de nombreuses villes et des agglomérations humaines considérables.

On est ainsi conduit à penser que le mot *terga* a eu une signification plus étendue : celle de rivière ; mais la forme *terga* ne permet guère cette hypothèse, car le + *T* initial est aussi le plus souvent le signe des noms *dérivés* exprimant des diminutifs, des noms obstraits, des ethniques (12e forme), et *terga* est bien plutôt la petite rivière, le ruisseau que le grand fleuve. C'est aussi

---

(1) Carette, *Origines et migrations des Berbères*, p. 221 et 223.

(2) Le pays aujourd'hui dit « El-Hamra » est le Πορρον πεδιον « Campagne rouge » de Ptolémée.

« la chose de la rivière, l'habitant ou la contrée, de la rivière, le *riverain*, le *ripuaire.* »

(Signalons, en passant, l'origine indo-européenne bien nette de ce mot *terga* qui a pour radical *RIG*, comme *rigare* et *rigole* dont il est synonyme.)

L'ethnique *Terga* (Touareg), qui est le nom d'une des grandes branches des Lemta, est précisément là pour nous indiquer ce sens de *riverain* ou *ripuaire*. Et, comme nous montrerons plus loin que d'autres données linguistiques nous permettent d'assigner, à cette nation des *Terga*, une origine kimrique, l'épithète de rouge ou roux se justifierait d'autant mieux que déjà, sur ce point, les Romains nous ont signalé les Éthiopiens rouges vers le Sud du Guir. Ce mot éthiopien n'ayant ici d'autre sens que celui de « gens du Midi, » car nous savons que, dans une haute antiquité, ce mot était l'antithèse de scythe qui, alors, signifiait « peuple du Nord. »

Cependant, s'il y avait eu là des « *Touareg roux*, » nous aurions eu en arabe « *Terga ahamera*, » car il est bien difficile d'admettre qu'en plein pays berbère on ait pu confondre l'ethnique si connu des *Terga* avec la dénomination non moins usuelle d'une rigole *(terga)*. Il est donc probable que ces riverains roux n'étaient pas seulement des Touareg, et que le mot *saguia* au lieu d'être la « traduction » d'un vocable berbère, n'est que la « reproduction » ou la « transcription » plus ou moins altérée du nom même de ces riverains; ou tout au moins celle d'un terme très ancien dont la signification déjà perdue à l'époque de l'introduction de la langue arabe dans ce pays n'a pu être correctement traduite.

Quel était ce mot?

Nous avons dit plus haut que le centre de dépôt et d'approvisionnement des Lemta était une ville nommée *Asaki*. Ce vocable reproduit l'ethnique d'un peuple scythe : les *Sakæ*, *Sacæ*, *Saki*, *Saces*, peuple qui précisé-

ment habitait en Europe un pays qui a gardé, jusqu'à nos jours, cette épithète de *rouge :* la *Russie rouge.* Il n'y aurait rien d'impossible à ce que des groupes de ces Saki roux, *Saki azougar,* soient venus avec les autres Scythes du Pont-Euxin.

Ce mot *saki, sakoe,* se traduit habituellement par « les *agiles,* les *rapides,* les *nomades.* » C'est, en effet, un des sens que permet la décomposition analytique du mot en berbère; •:⊙ = *sak* (1) étant la 1re forme dérivée de la racine •: *ek,* aller, aller vers, être en mouvement, la 22e forme de ⊡ *as,* aller, ou ⊡ *si* = père ; mais il est possible aussi que cette désignation n'ait été que le surnom ou l'ethnique des gens nomades habitant les *Sik,* mot celtique et berbère signifiant « établissement-demeure, » et correspondant tantôt à l'habitation taillée dans le roc *(secare)* des Troglodytes, tantôt au gourbi de pierre *(tsaka)* des Berbères du Dyr, tantôt à l'oppidum gaulois, identique lui-même, soit avec les enceintes pélasgiques des Grecs, soit avec les enceintes sacrées des Indiens.

C'était surtout ces « immenses refuges, dont parle » César, où des populations entières pouvaient se retirer » avec leurs femmes et leurs troupeaux ; vastes espaces » entourés de rochers abrupts et ne présentant d'accès » que d'un seul côté. » Là où la disposition naturelle des lieux n'était pas suffisamment défensive, des murailles construites avec de gros blocs *cyclopéens* ou d'énormes

---

(1) En sanscrit, *SAK, ÇAK* signifie « être puissant, fort ; » c'est la 1re forme de ⋊ = *ag, agere.* — En summérien, *sak* et *sakri* signifient fils : la 1re est la forme ⋊ = *ag* = fils ; le second est un composé s'analysant :

⋊⊡ = *sak* = *oppidi* }
⊡ = *or* = *homo* } ou { ⊡ = *S* = *ex* = de, ⋊ = *ak* = *filiis* = les fils, □ = *or* = *natis* = nés.

C'est aujourd'hui un nom propre berbère très usuel : *Sakri.*

quartiers de roc fermaient l'enceinte et garantissaient, par des fortifications accessoires, les points les plus faibles ou les passages réservés. Au centre était le temple ou sanctuaire représenté soit par une seconde enceinte réservée aux sacrifices, soit par une construction pouvant souvent servir de réduit.

Ce sens dérivé serait, au besoin, confirmé par la 22e forme de ⊡ *as*, soleil, pris comme divinité.

Nous rencontrons encore aujourd'hui de ces *Sik* en Afrique partout où il y a eu de grandes agglomérations berbères ; nous en avons vu de presque conservés dans la province de Constantine, dans le Bellezma, la Mestaoua, dans l'Aurès, le Djafaâ, le Samer, etc., chez les Abd-el-Nour, à Aïn-Mechira ; dans le pays des *Segnia*, à *Sigus* ou *Sigon* (1), première capitale du roi numide Syphax, alors que Massinissa avait pour centre *Sikka*-Veneria (le Kef) qui est également un de ces anciens *Sik* des temps préhistoriques.

Le djebel Rechiga, au sud-ouest de Boghar, c'est *Our-Siga*, la montagne des *Sik* (*Isiken* au pluriel) ; il est couvert de ruines berbères (notamment à Ghosni). Dans les Amraoua, de Tizi-Ouzou, nous rencontrons le Sik-ou-Meddour ; près d'Orléansville, le Sig-Aout et, non loin d'Aumale, Souaki et le djebel Sikan, etc., etc.

L'*asaki* des Lemta nomades était une ville de ce genre ; l'emplacement voisin de Fez et appelé *Sakouma* (2) en était un autre. Au dire d'Ibn Khaldoun, lorsque les Arabes musulmans conquérant l'Afrique s'emparèrent de cette « installation, » l'an 87 de l'hégire, ils y firent 300,000 prisonniers.

Les noms ayant pour radical ⋊⊡ abondent partout en Berbérie, nous en trouvons jusque sur le Niger ;

---

(1) Voir *Revue africaine*, 1885, *les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurta.*

(2) *Ibn Khaldoun*, t. I, p. 206.

Sego, Sokoto, etc. Les Touareg ont une tradition qui fait venir les plus anciens et les plus nobles de leurs ancêtres d'un *sik* plus ou moins légendaire dont ils indiquent la position au point marqué *Es-Souk* sur les cartes. Ce n'est pas ici le mot arabe سوق *souq,* emplacement de marché, puisqu'il s'agit, en pays berbère, d'une vieille ville, berceau d'une race berbère établie dans la contrée antérieurement aux invasions sunnites. Une des tribus sorties de ce *sik* ou *souk,* et établie entre Insalah et Seguiet-el-Hamra, se nomme *Isakkamaren :*

⋊ ⊡ = *Isak* = *Oppidi,*
I □ ⊐ ⋊ = *Kamaren* = *Kemara, Kimri ;*
« les Kimri ou Gomara des Sik. »

Le mot ⊡ ⋊ *sik,* en tourano-berbère c'est, nous l'avons dit, réunir, grouper, faire aller :

1re forme de ⋊ ou •: *ek,* aller, totalité, etc.; causatif, ethnique ou nom de provenance, de l'idée de *aller,* ou de totalisation ;

22e forme de ⊡ *as, movere* (nom d'agents ou de patients de l'idée de mouvement), d'où le sens d'agile ;

22e forme de ⊡ *as,* soleil, Dieu, d'où le sens d'enceinte sacrée ;

22e forme de ⊡ *si,* père, homme.

Dans le berbère moderne, chez les Touareg du Nord, et ailleurs, ce vocable est encore usité sous les formes suivantes :

⋊ ⊡ = *sek* = marchér précipitamment en foule et en troupeau *(invadere),* envahir, assiéger, faire irruption ;

⋊ ⊡ + = تسكة = *tsaka,* maison, maisonnette, demeure ;

⋊⊡ = *asakou* = sac, réceptable ;

⋊#⊐ et ⋊O⊏ = *amazag* et *amasak* = réunion de tentes, campement (mot qui se rapproche beaucoup d'*amachek*) ;

⋊#⊐+ et ⋊⊡⊐+ = *temazek* et *temasek* = place pour camper, lieu de campement ;

I⋊⊡ = *asgin* ou *asagin* (23e forme) = enclos pour les bestiaux ; sens propre : *enclavant, réunissant ;*

•⁚⊡ = *sik* (pluriel *isiken)* = escarpement (kabyle de Tizi-Ouzou) ;

•⁚⊡ et •⁚# = *sik* et *zik* = vite ;

•⁚⊡ et •⁚# = *azekka* et *aseka* = tombeau, soit avec le sens de demeure, soit parce qu'ils étaient dans l'enceinte ou *sik ;*

•⁚⊡+ = *tessaga* = compartiment (kab.) ;

.+•⁚⊡+ = *tasouket* = petit champ, meule (kab.).

Il y avait, certainement, chez les anciens Berbères de ces « installations » ou *sik* situés en forêt, et cela nous est révélé par les sens accidentels des mots *tizgui, tisagua,* signifiant aujourd'hui forêt dans certains dialectes du Djurjura (Dra-el-Mizan).

En résumé, dans le berbère moderne on voit tous les sens des mots ayant ce radical ⋊⊡ *sek,* rappeler une idée des demeures primitives des anciens nomades berbères ; on pourrait pousser plus loin cette étude en signalant le latin *sequi,* mieux encore le grec *sekel* σχηλ qui, chez les Hellènes, est le nom de ces longs murs protecteurs, cyclopéens, pélasgiques ou celtiques dont nous avons déjà parlé ; les nombreux noms antiques de *sig-ie, sik-ani, sik-uli, sik-ambres, seg-ovie, sequanes, sigobrigii,* etc., etc. On pourrait aussi montrer ⋊⊡, le *sik* berbère comme le radical primitif de l'arabe سكن *seken,*

demeurer سوق *souq*, emplacement de marché; ساق *soq*, conduire les troupeaux en les poussant devant soi, etc., etc.; et, enfin, comme un des éléments du mot *kosak* (cosaque) (1) qui, écrit ⋈⊡⋈ = *akosak*, a pour sens « fils des *sik* ou nomades, » etc.

Mais nous en avons dit assez pour montrer que l'on peut, sans crainte, donner comme sens à peu près certain à *seguiat-el-hamera*, celui de *sik (lè rouge)*, le château rouge, refuge, forteresse ou citadelle rouge, ou encore *celui des nomades roux, gens des sik roux: sikanes* ou *sequanes* roux, et par suite, pays, rivière, du ou des forteresses rouges; pays, rivière des *sequanes* ou *sikanes* roux.

Il était important de bien établir la valeur de cette désignation géographique, car plus du tiers des tribus berbères de la province de Constantine et même de la Tunisie ont des traditions très vivaces qui les font venir de Seguiet-el-Hamra, les unes avant l'Islamisme, les autres postérieurement à cette époque: et, nulle part, ces traditions ne sont aussi affirmatives que dans le djebel Aorès.

Or, si nous consultons les géographes anciens, nous voyons le pays même de Seguiet-el-Hamra habité par les *Perorsi*, tantôt voisins des Éthiopiens rouges, tantôt confondus avec eux.

Perorsi est la même chose que *Berorsi*, et ce dernier mot se traduit par « émigrés, aorsi. »

□ ◫ = *bar* = émigrés;
□ ⊡ : = *aoursi* = aorsi.

Les *Aorsi*, ou *Ahl-Orsi*, ou *Ahl-N'orsi* (*Alanorsi*) sont eux-mêmes une grande tribu scythe, une de ces

(1) Le chef de la tribu cosaque est le *ataman*; c'est le même mot que l'amin kabyle, mais à la 6ᵉ forme, *al-amin*.

peuplades rousses ou blondes errant depuis les sources du Tanaïs, au Nord, jusqu'aux rives de l'*Auras* (1) (affluent de l'Ister), à l'Ouest, et jusqu'aux marais du fleuve *Rha* ou *Oarus* (Volga), vers l'Est ; dans ce pays qui fut plus tard la Russie rouge et où avaient vécu les ancêtres des *Norses* skandinaves et des *Avares*.

Il y a donc là déjà une liaison bien claire entre l'*Auras*, rivière de l'Europe orientale, le *Sakia-Tazougart* et le djebel *Aorès* de la Berbérie.

Ce n'est pas tout.

Si on décompose ce nom d'*Aorsi*, *Aoras*, *Oarus*, en ses éléments constitutifs, on trouve pour sens analytique :

□ = *Aour* = *luna* = lune ;
⊡ = *es* { = *solis* = du soleil ;
{ = *ejus* = de lui.

Or, dans une très haute antiquité, le mot *lune* a longtemps signifié, non seulement l'astre des nuits, mais un *reflet*, une *manifestation :* c'est le sens *our* conservé en breton par le mot *lun*, qui est *image ; our*, en chaldée, était la manifestation de *Eun* (*Anou*, le dieu qui veille sur la lune) ; chacune des plus anciennes divinités de l'Asie mineure avait son *men* qui était à la fois « une manifestation » et un sanctuaire, bois sacré ou temple (2).

⊡□ *aorès*, peut donc se traduire par « *manifestation* ou *sanctuaire de Ess*, le dieu solaire, l'*Æsus* des Celtes, comme aussi par « manifestation ou sanctuaire de (tout autre) dieu, » car la racine ⊡ *es*, signifie aussi « de lui. » *Aorès* peut donc bien avoir eu le sens général de « sanctuaire » (sous-entendu de lui, du dieu), et s'être appliqué

---

(1) Citons encore parmi les nombreux Aorès que l'on peut retrouver sur divers points, la montagne d'*Arausis*, sur laquelle a été bâti le théâtre romain d'Orange (Vaucluse).

(2) Voir Strabon, *Géographie*.

chez les Scythes aux sanctuaires de la déesse de la guerre *Enyo*, ou du dieu des eaux *Enn*, le Neptune des Skolotes, de la race royale, etc.

Cet *aorès* ou sanctuaire était l'espace réservé pour le sacrifice au milieu du *sik* ou *oppidum*. Il consistait en un tertre inaccessible sur trois de ses faces et ayant son quatrième côté formé par une rampe servant d'accès aux prêtres sacrificateurs et aux chevaux ou bœufs sacrifiés (1). Au milieu du tertre on plantait la lame sacrée, l'épieu ou le glaive qui se dressait seul comme le symbole de l'unité du dieu *Enn* ou de la déesse *Anyo*, *Ennyo*, reflet de *Enn* et manifestation du dieu suprême *Ilou* qui ne pouvait être vu des mortels.

Hérodote nous a laissé la description de ces sanctuaires en Scythie et à son époque ; on peut voir les pareils encore aujourd'hui en Afrique, soit dans presque toutes les ruines mégalithiques des antiques villes berbères si nombreuses en Algérie, soit même chez les Touareg, où certains tombeaux des *Iabbaren*, dans l'ouadi Alloun (2), ne sont que d'anciens édifices religieux des temps préhistoriques.

Le mot *aorès* eut d'abord le sens précis de « sanctuaire, » et il se distinguait nettement du *sik* ou « enceinte » dans laquelle il était construit. On disait : *sik-aorès*, l'enceinte, le camp retranché du sanctuaire, et cette dénomination est restée à l'emplacement de la ville algérienne de *Souk-Ahras*.

Plus tard l'Aorès et le Sik furent confondus, nous en avons la preuve dans le récit des faits relatifs à l'invasion en Égypte des pasteurs scythes ou tourano-berbères

---

(1) Le sacrifice du cheval remonte aux temps ante-védiques, bien avant la formation des peuples scythes que nous connaissons, mais il était resté chez ceux-ci aussi bien que chez les Indiens de l'époque védique.

(2) Duveyrier, *loco citato*, p. 57 et 279.

nommés *Hiksos, Mena* ou *Schasou :* trois noms dont le sens est bien net :

Le premier, resté inexpliqué par l'égyptien ou le grec, a été indiqué déjà par M. le général Hanoteau (1), c'est □ •: = *ekes*, paître, pasteur ; en kabyle اكس.

Le second, *mena*, qui signifie *pasteur* en égyptien, se retrouve comme nom de ville dans le *djebel Aorès;* et il se peut que ce soit celui d'un ancien sanctuaire, *men*, en grec μην, lune et sanctuaire ; en latin *menere, mœnia*, remparts de ville ; en gaulois *men*, esprit (2) ; en breton *men*, pierre. C'est |⊐, la 3e forme de | *enn*, tente, famille.

⊐ = *M* = *matrix* } la chose de *Enn* (peuple ou sanctuaire),
| = *EN* = *enni* }

sens que le berbère admet, puisque |⊐ = *iman*, est : âme, esprit.

Le troisième nom, *schasou* = *sasou*, est connu comme sémitique, mais il est d'origine et de forme berbère, c'est la 1re (11e ou 24e) forme de ⊡ *as*, aller ; ⊡ ⊡ *sas*, faire aller, faire marcher, ce qui est le rôle du pasteur.

Au dire de Manethon, ces *Hiksos (Iksan, Mena* ou *Sassou)* « s'étaient renfermés dans une ville qu'ils nom- » mèrent *Aouaris, Avaris*, d'après une *ancienne tradi- » tion religieuse*.... et dans laquelle 240,000 hommes » étaient enfermés avec leurs familles et leurs troupeaux » à l'abri de fortes murailles. » Cette ville était appelée *Tanis* par les Grecs, *Tani* par les Hébreux, et *Soan* ou

(1) Hanoteau, *Chants populaires de la Grande-Kabylie*, p. 182, note 2.

(2) D'où le *dolmen*, et en gallois *tymen*, maison de l'esprit ; ce dernier est à rapprocher du grec τεμενος, temple, qui n'est que la 6e forme de μην.

Zoan par les Égyptiens : ces trois noms reviennent à l'idée de « celle d'*Enn,* celle du dieu *Enn,* » (ce sont les 6e et 1re formes de | *Enn).*

Le grec, qui a pris une grande partie de ses radicaux primitifs aux mêmes sources que le berbère, nous confirme ce sens mystique du mot *aorès ;* les Grecs appelaient en effet *Aorasia* αορασια « l'apparition d'un dieu qui » se manifestait à un mortel sous une forme humaine, » mais n'était reconnu qu'après son départ. » On donne à ce mot comme étymologie classique : α privatif, οραω je vois, ce qui est au moins singulier pour exprimer « *une apparition ;* » le mot identique des Barbares ou Berbères, *aorès*, s'explique plus logiquement.

En cette même langue grecque, l'Orient, le côté où *apparaît* le soleil, se dit ευρος, mot de la même famille et se rattachant aux formatives :

□ = *our* = *oriri* = apparaître, apparition ;

⊡ = *es* { = *sol* = du soleil ; = *ejus* = de lui (du dieu).

Enfin, la bête par excellence du sacrifice, le taureau, se dit Ταυρος, ce qui est la 6e forme de *aorès* : le taureau, c'est la (bête) *habituée du sacrifice*, celle de l'*aorès.*

Le mont *Taurus* se rattache sans doute aussi à la même idée, c'est la montagne de l'Aorès, du sanctuaire (1).

D'autre part, M. le professeur Masqueray (2), à propos du mot *aourassen* signifiant aujourd'hui *fumée* dans le berbère des Aït-Aouaban (Mozabites), s'exprime ainsi :

« Ce mot *aourassen* est particulièrement remarquable.

---

(1) En Provence, au fond du golfe de la Ciotat, les ruines de Ταυροις, devenu en latin *Tauroentum* sont celles d'une ville ayant emprunté sa dénomination à un sanctuaire dominant la ville, devenu plus tard un acropole et situé sur le rocher de Baumelles.

(2) Comparaison d'un dialecte des Zenaga avec les dialectes des Chaouïa et des Beni-Mzab, page 41, note 8.

» Il sert à désigner toutes les choses prohibées dont ne
» peuvent se servir les Mozabites, telles que la fumée du
» tabac et le vin. Il est trop voisin du mot *aouras, aorès*
» dont il semble être le pluriel pour ne pas donner lieu
» à des conjectures. Peut-on admettre que *aoures*, dont
» le sens est aujourd'hui perdu, ait été une sorte d'équi-
» valent du latin *sacer* qui signifie à la fois « *prohibé,* »
» « *maudit,* » et « *consacré?* » On trouve plusieurs colli-
» nes désignées par le nom de *ighil Aoures* (colline
» Aorès); ces collines avaient-elles servi dans les temps
» reculés à des sacrifices? »

Pour nous, la chose est certaine, et nous voyons dans le mot usuel *aourassen* « fumée, » une dérivation du sens mystique antique de *aorès,* « sanctuaire, lieu du sacrifice, » peut-être même un mot composé plus explicite :

⊡ ☐ : *aoures* = sanctuaire ;
| *en* = du (dieu) *Enn.*

Ce sens explique bien la cause de l'existence de ces nombreux *iril aorès* signalés plus haut, et aussi des *arrhes, errhes, arez, ahras, arhas* (1), etc., qu'on rencontre fréquemment en Berbérie : tous ces noms indi-

(1) Ces mots reproduisent de très près le nom grec de Mars, *Erres.* Voici comment on pourrait expliquer l'origine du dieu de la guerre chez les Hellènes : les inscriptions cunéiformes nous ont appris que le grand dieu national et guerrier des Touraniens se nommait, au temps des Accadiens et Soumir, c'est-à-dire bien avant la fondation des premiers royaumes d'Assyrie, *Anou.* Il était adoré sous la forme d'une lance fichée en terre, sur un tertre ou espace réservé. *Aores,* le nom du sanctuaire, a pu devenir celui du dieu ; ou un dieu solaire ☐ = *Aour* = astre, manifestation ;
⊡ = *As* = soleil,
a pu succéder au dieu lunaire, *Anou.*

Ce ne sont pas là des suppositions absolument gratuites, puisqu'il est bien établi par les mythographes et les hellénistes que *Arres,* dieu solaire, est postérieur à *Ennyo* (Bellone, déesse). Or, *Ennyo* est la

quent les emplacements d'anciens « lieux consacrés, » d'anciens « refuges ou camps retranchés » naturels ou artificiels.

Les monts *Ares* ou *Arée*, en Bretagne, sont aussi à rapprocher.

D'autres mots modernes viennent confirmer cette interprétation; ainsi *égorger* se dit ⊡ □ ⁝ *aghares*, c'est :

⁝ = ⋈ = *ag* = *agere* = faire, agir sur
□ = *er* = *caput, collum* = la tête, le cou
⊡ = *s* = *ejus* = de lui ;

Et c'est aussi :

⁝ = ⋈ = *ag* = faire
⊡ □ = *eres* = (*aoures*), chose sacrée
} *sacrifier*.

On trouve encore le mot *arez*, talon, c'est-à-dire *attache* du pied, du radical *arez*, attacher, employé dans plusieurs dialectes et comme primitif des mots tamachek cités par Newman.

⊡ □ : = *ioures* (ou iourez), chaîne,
⊡ □ + = *attares*
□ + = *attarez*
} enchaîner, attacher ;

la liaison de ces acceptions modernes avec le sens ancien d'*aores* s'explique par le même procédé intellectuel qui, dans les langues indo-européennes, a fait prendre à un seul radical les mots *religio* et *ligare*.

---

reproduction presque sans altération du radical tourano-berbère *Anou* ou *Enn*.

Le *Mars* latin se rattache aux mêmes idées, c'est le grec Arres ou le berbère Aores à la 15e forme avec *M* ⊐ préfixe. *Mars*, c'est, par excellence, le dieu de l'aores, le dieu du vieux sanctuaire des antiques races barbares ou berbères.

Le nom berbère *Areski*, si commun en Algérie, et qui reproduit le grec αρεσκω « apaiser, rendre propice, » appartient au même radical aores et au même ordre d'idées mystiques. C'est le mot *AoReS* à la 22e forme (noms d'agents).

L'usage de ces sortes de camps retranchés, *sik*, et de ces emplacements sacrés ou *aorès* qui convenaient admirablement aux peuples primitifs nomades se conserva longtemps, mais avec des modifications successives et ces installations ou sanctuaires changèrent de nom suivant les conditions particulières du mode d'existence et des idiomes de ceux qui les habitaient. En Berbérie, les *Sik* et *Aorès* firent place aux *Ksantina*, aux *Kirta* et aux *Gueloa* qui existent encore.

Nous avons déjà expliqué ce dernier mot, nous parlerons plus loin des *Ksantina* et des *Kirta* que leurs étymologies rattachent bien aux origines celto-scythes, mais qui nous paraissent devoir être rangées dans les provenances du peuplement Sud-Est ou Cheraga asiatique.

Revenons à nos Scythes d'Europe et à notre côte marocaine dont nous nous sommes déjà trop écartés.

Le nom de l'ancêtre éponyme de ces *Skytes* se rattache directement à ce radical *sik*, c'est :

⋊⊡ = *sik* = *sik*, enceinte, tribu = *gentis, oppidi ;*
+ = *at* = père, maître, protecteur = *dominus.*

Gentis dominus, oppidi dominus ; le seigneur, l'homme de la tribu, de l'enceinte, c'est-à-dire *le roi.*

C'est encore comme nom de peuple :

⋊⊡ = *sik* = *oppidi,*
+⋚ = *ait* = *populus ;*
« les peuples des *Sik* » = *Sikit* = *Skit* = *Skythe.*

Ces deux sens expliquent pourquoi *scythe* était synonyme de *skolote* dont nous avons vu plus haut l'interprétation.

Le mot *skythe* fut aussi le vocable qui resta affecté chez les Grecs et les Latins à l'arme défensive natio-

nale inventée par ces nomades, le *scutum* ou bouclier carré.

> « Sacas gentes scito quorum scutum inventum
> » Quorum etiam mulieres pugnant cum viris (Clesias 28). »

« Je connais les Saces qui inventèrent le *scutum* (bou-
» clier) et dont les femmes vont au combat avec les
» hommes. »

Les Grecs et les Latins disaient un « scutum » comme nous disons une « *baïonnette* » un « damas ».

Le bouclier carré *skythe, scutum,* est resté en usage chez les Touareg, mais le nom s'est perdu (on dit aujourd'hui *arar).*

Ce qui semble certain, c'est que ce ne fut pas le *scutum* qui fit donner aux Scythes leur dénomination ; nous venons de dire l'origine de cet ethnique, et d'autre part, les Scythes désignaient le bouclier soit par le mot *çaïl* avec un *c* aspiré se rapprochant du *ch* allemand ou du *c* dur des Celtes, et se prononçant, selon les tribus : *chaïl* ou *kaïl ;* certains même employaient une forme dérivée (la 5e), *chilt,* devenu en anglo-saxon *schild.*

Le mot *chaïl, chil* paraît être le primitif (inusité aujourd'hui) de *chellouh,* tente, c'est-à-dire *abri, couverture, protection (chose défensive).* Il est passé à l'hébreu lors de l'invasion des Scytes en Palestine (1), sous la forme : « *cheliat,* » et les Berbères l'ont aussi retenu sous cette même forme. C'était, en effet, dans l'antiquité, et c'est encore aujourd'hui, le nom du point de l'Algérie le plus élevé au-dessus du niveau de la mer, le djebel *Cheliat,* point culminant du massif de l'Aoures. Ce fut d'abord un nom commun et très usuel sans nul doute, car Procope, dans son récit de la guerre des Vandales, cite cette montagne en traduisant en grec son appellation locale : « *mons aspis* ὄρος ἀσπις, le mont du bouclier. »

---

(1) Renan, *Histoire des langues scientifiques,* p. 204.

Cette dénomination se retrouve également dans le Djurdjura sous une forme qui se rapproche davantage du vocable anglo-saxon : le col et la fraction que les Arabes nomment *chellata* est dit par les Berbères *Ichelladhen*, *Tizi-N-Ichelladhen*. A ce radical se rattachent aussi les *Ichellihen* (Oulad-Cheleh), près Batna, les *chellala*, les *chellog* de Frenda, les *chellouk* berbères du Nil blanc, etc.

Dans d'autres tribus scythes, le mot *caïl* signifiait bien encore une arme, mais une arme offensive, la *lance*, l'arme par excellence, l'arme des nobles, interdite aux *vassaux*, comme cela se pratique encore, au dire de Barth, dans certaines tribus touareg, où les imrad (serfs) peuvent avoir toute espèce d'armes, excepté la lance et l'épée, réservées aux seules classes nobles, — qui leur abandonnent le fusil, l'arme traîtresse analogue aux flèches, avec lesquelles, à distance, le poltron a raison de l'homme de cœur.

Plusieurs autres détails historiques ou linguistiques confirment cette noblesse de la lance, arme qui, dans le dialecte berbère des îles Canaries, se dit encore *tamachek*, *tamacheg*, c'est-à-dire celle de l'*Amachek*, de l'homme libre.

Les rapprochements géographiques étymologiques et ethnologiques peuvent être multipliés à l'infini quand on compare les Berbères aux races skythiques et gothiques qui peuplèrent l'Europe centrale et occidentale. Nous en citerons encore quelques-uns.

Les défilés du *Taba* et du *Bounta*, qui fermaient l'antique Dacie, ont leurs noms reproduits en Berbérie comme appellations de plusieurs montagnes ou défilés. Le djebel *Bounta*, près la Medjana, est devenu célèbre, en 1871, à la suite d'un beau succès remporté par le général Saussier sur le chef de l'insurrection Bou Mezrag El-Mokrani (1).

---

(1) Bou Mezrag signifie « l'homme à la lance. » C'est un nom propre assez usuel en Algérie.

Le *Tanaïs* scythe a vu longtemps son nom, dans l'antiquité, porté par une rivière qui se jette dans la petite Syrte, l'oued *Tana*, cité par Salluste.

Les *Bructères* de la confédération des *Istevones* correspondent bien aux ethniques berbères *Brakta*, et *Aït-Aouana ;* les saxons *Ingevones* ont le même nom que les *Igaouaen* du Djurdjura.

Le roi goth *Belimer* ou *Filimer* a son nom, en Berbérie, appliqué à de nombreuses localités : *Adrar Belimer* (près Bougie), *Enchir Filimer* (Belezma), *Bellimour*, villages des régions de Bordj-bou-Arréridj et du Djurdjura.

Le roi *Fervir*, des Goths, rappelle le village de *Farfar*, dans les Zibans (si toutefois cette appellation ne vient pas de la Perse, où les *Ferver* étaient « de bons génies protégeant les hommes. »)

Dans toute la Berbérie, les Allemands sont, aujourd'hui encore, désignés assez souvent sous le nom de *Nemza*, *Niemza*, *Nemcha*, qui est resté l'ethnique d'une grande tribu de l'Aurès oriental, les *Nemcha* ou *Nememcha*, tribu à laquelle précisément plusieurs traditions locales attribuent une origine germanique. Ce mot *Nemza*, *Niemza*, étant encore usité chez les Slaves modernes comme désignation méprisante de leurs ennemis héréditaires, les Allemands, il semble logique d'admettre qu'il fut dans le principe le nom d'une tribu saxonne hostile aux Slaves, qui étendirent cette appellation à tous les gens dont ils ne comprenaient pas le langage (1).

Chose remarquable, dans ce même djebel Aores qui, si longtemps, fut le palladium de l'indépendance et de la liberté des Berbères, nous trouvons une tribu de l'oued Abdi presque exclusivement composée de roux et de blonds réputés autochtones, et qui disent descendre d'un homme du Nord nommé *Bourk*. Ce mot a le même radi-

---

(1) Voir dans la *Revue africaine*, nº 19, octobre 1859, une note de M. Berbrugger sur ce mot *Nemza*, auquel il attribue une origine byzantine.

cal que *Berig*, le fameux et légendaire ancêtre des Goths, qui, dans Jornandes (1), sortit de l'île de Skanzia pour aller par mer porter partout la race des Goths. Et, non loin de là, on rencontre une grande rivière, l'oued *Baga* ou *Bagaï*, qui se jette dans un lac et rappelle le *flumen Baga*, que le même auteur donne comme sortant d'un grand lac de cette même Skanzia « qu'on peut appeler la fabrique des nations *(Vagina nationum)*. » Jornandes cite encore une autre rivière de *Baga*, en Scythie. Ce nom rappelle également le *Bagas* ou Jupiter phrygien, le *Baga*, dieu des Perses, et enfin le *Bog* des Slaves, tous mots qui d'ailleurs ont une commune origine.

Le nom de *Bourk*, comme ancêtre éponyme, se retrouve aussi chez les Abdelnour de Constantine sous la forme Ouled *Bergoug :* Berg — ag = Bergi filii, les fils de Berg, mot composé où l'on retrouve l'inversion gothique du déterminatif.

Le nom de *Baga*, *Bagaï*, *Vaga*, *Vacca*, appartenait, en outre, dans l'antiquité, à diverses localités de l'Africa romana ; preuve qu'il n'est pas d'origine vandale.

Nous nous arrêtons ici, pensant en avoir assez dit pour montrer combien est fondée l'hypothèse d'un apport considérable de Scythes ou Goths, dans le peuplement primitif de la Berbérie, par le détroit de Gibraltar et le littoral méditerranéen ou atlantique. Peut-être pourrait-on même distinguer dans ce peuplement un rameau lettique ou slave ; mais, personnellement, nous sommes trop ignorant des origines premières de ces peuples et aussi de leurs idiomes, pour essayer de justifier même sommairement la distinction que nous indiquons ici comme possible.

Disons cependant un mot des quelques indices sur lesquels nous basons nos conjectures.

---

(1) Jornandes, chap. IV et V. — Lire aussi dans la *Revue africaine* la légende de Bourk, reproduite par M. le professeur Masqueray dans ses notes sur le Djebel Aores.

S'il est vrai que les Scythes sarmates soient bien les ancêtres des Slaves, on est frappé de l'importance primordiale de la femme chez ces nomades que les Grecs, pour cette raison, faisaient descendre des *Amazones;* nous expliquerons plus loin comment ce mythe des Amazones peut cacher un côté historique touchant aux origines berbères; mais, dès à présent, nous ferons remarquer que le mot *Amazone,* pour les Slaves, s'explique par

Am = femme;
Azzon = forte et vaillante,

étymologie qui est, au fond, identique avec celle que nous donne le berbère, car :

ǀ # = ǀ ⊙

et, ǀ⊙ = *ason,* c'est :

⊙ = *S,* factitif ou indice de la 1re forme
ǀ = *enn,* frapper, tonner.
« Ceux qui frappent, les Tonnants. »

De plus, il est à remarquer que, si on prend le sens plus ordinaire de ǀ qui est *dire,* on a pour ces Amazones, ancêtres des Slaves, dont le nom signifie les *parlants,* un terme reproduisant également la même idée de *parler.*

⊡ = *S,* factitif, indice de la 1re forme } les parleurs.
ǀ = *enn,* parler, dire. }

Parmi les ancêtres ordinairement donnés à ces Slaves, nous avons aussi un peuple Scythe dont nous avons déjà parlé, les *Antes.* Or, ces Antes, qui disparurent au IVe siècle, peuvent bien avoir donné leur nom aux Slaves *Vendes* que l'on voit surgir peu après. *Vende* équivaut à *Ou-ende,* et le changement du T en D est fréquent dans les idiomes gothiques. Ces Slaves, *Ou-ende* ou *Vendes,*

se servaient primitivement de *Runes;* comme les *Skandinaves*, ils eurent d'abord seize lettres auxquelles plus tard ils ajoutèrent des lettres ponctuées pour compléter l'alphabet primitif ; fait analogue à ce que nous avons vu à propos de l'agamek ou alphabet berbère.

D'un autre côté, si le mot *niemza*, retenu par les Slaves et d'origine germanique, ne peut pas plus impliquer un élément slave en Berberie que le mot *moskoff*, employé par les Kabyles pour désigner les Russes (1), l'existence ancienne de procédés linguistiques jadis communs aux Berbères et aux Slaves, est mise en relief par l'emploi fréquent que font ces derniers de diminutifs. La forme *Tçaritsa* donnée en Russie à la souveraine, que nous appelons à tort la czarine, est un féminin berbère de la 12[e] forme dérivée.

Tilsit est aussi un mot berbère bien connu, dont la racine est ⊡ ǁ = L S = *iles,* langue, parler ; et précisément l'ethnique des Slaves a pour sens, en langue slave, « *les parlants ;* » c'est aussi la signification qu'ont divers noms de tribus berbères, tels que les *Imeselin de* Guelma, les *Msala* de Philippeville, les *Aksilen* de Bougie, les *Souhalia,* les *Saoula*, etc., tous mots qui ont pour radicaux ǁ ⁚ ⊡ *Saoual,* parler ou ⊡ *iles*, langue.

Brezina du sud de Géryville ramène aussi nos souvenirs vers la Moskovie, et il n'est pas impossible que les races Letes ou Lettiques aient apporté leur nom générique aux *Illiten* du Djurjura.

Peut-être, enfin, trouverait-on des rapprochements curieux à faire dans le caractère de plusieurs tribus berbères présentant à un haut degré le type des peuples septentrionaux, et chez lesquelles on retrouve ce singulier mélange d'exquise délicatesse et de grossièreté, ces spontanéités irréfléchies, généreuses et chevaleresques qui sont des signes distinctifs des peuples de races slave, russe ou polonaise, et qui les séparent nettement

(1) Ce mot a pu être importé par les Turcs de Stamboul.

de leurs voisins et ennemis séculaires, les Anglo-Saxons, toujours si positifs et si pratiques.

Mais ce sont là des indications bien vagues et bien délicates à apprécier ; elles ne peuvent avoir de valeur réelle que si elles sont corroborées par des données scientifiques autres que celles que nous sommes en mesure de fournir.

CHAPITRE V

Peuplement Sud. — § 1er

Peuples de Enn ou Ibères-Cheraga ; leur importance et leur extension. — Les Anou en Égypte : limites de leurs migrations occidentales. — Peuplement par Aden et Berbera. — Routes de la mer Rouge à l'Atlantique et à la Méditerranée.

La race à demi-sauvage, de taille moyenne, aux cheveux bruns et aux yeux noirs, que la science moderne a démontré avoir précédé presque partout en Europe l'arrivée des races nobles des Keltes (Celtes) et des Kimri, a été constatée également en Asie où on lui a donné divers noms pouvant tous se résumer en celui de *Dravidiens* ou *Touraniens méridionaux.*

Nous avons déjà dit que ce mot de *touran,* dont le sens dans les inscriptions cunéiformes était « fils du ciel, fils du dieu Anou », signifiait en berbère « le peuple ou le pays des fils de Enn » ; expression évidemment équivalente. Nous désignerons donc ici ces groupes touraniens par le nom de « Peuples de Enn », dénomination qui leur convient et qu'il est facile de justifier sans entrer dans de grands détails.

En effet, la plupart des races encore voisines du berceau primitif de l'humanité semblent avoir eu de très bonne heure une notion confuse d'un être suprême, principe créateur et directeur des phénomènes naturels qu'elles adoraient comme les manifestations visibles de la divinité. Chaque tribu, chaque clan se voua d'ailleurs

plus spécialement au culte de celui de ces phénomènes qui le frappait le plus selon son tempérament, ses goûts, ses habitudes, son mode d'habitation et mille autres circonstances particulières qu'il serait aujourd'hui impossible de dégager ou de préciser. Le raisonnement conduit cependant à penser que les manifestations naturelles qui étaient alors le plus en évidence et devaient, par suite, le plus frapper ces âmes naïves, furent sans aucun doute : le soleil, la lune, les étoiles, les aurores boréales, la lumière, les ténèbres et le bruit, sous ses mille formes harmoniques ou effrayantes. Ce furent là les premiers dieux adorés.

Le mot qui, en tamachek, signifie « *nord* » est ǁ][*afel* :

il se décompose en][= *af* = lumière ;

ǁ = *el* = *(ila)* de l'Être-Suprême.

C'est, en effet, un spectacle toujours extraordinaire que celui de ces aurores boréales si fréquentes vers le pôle Nord dont elles indiquent la direction : or, c'est précisément vers le Nord que sont orientés la majeure partie des anciens tombeaux mégalythiques berbères, ainsi que ceux des Sabéens.

Les autres phénomènes sidéraux ont leur mythologie bien connue, il n'y a pas lieu de les étudier ici plus en détail. Nous nous bornerons seulement à rappeler que, comme il est naturel aux enfants et aux êtres faibles de se prosterner devant ce qu'ils craignent, ce fut le tonnerre, ce grand *verbe*, ou *voix de Dieu* qui reçut d'abord le culte le plus général. Ce fut à lui aussi que l'on commença à adresser des sacrifices propitiatoires pour conjurer sa colère, et il devint bientôt le dieu ou la déesse par excellence des plus anciens Touraniens, sous les noms de *Enn*, *An*, *Anou*, *Ana*, *Ennyo*, etc., selon les localités.

| = *Enn* = dire, parler *(verbum, verberare)* (1), etc.

Aussi ce vocable est-il d'une façon très nette l'élément constitutif et souvent unique du nom du Dieu ou de l'ancêtre éponyme légendaire d'un très grand nombre de races mères, comme aussi de ces peuplades sauvages, réputées Autochtones, et que ces races mères durent soumettre ou exterminer pour vivre et fonder des sociétés plus ou moins bien organisées.

C'est ainsi que nous retrouvons ce radical *Enn,* de l'Atlantique au détroit de Bhering. Dans l'antique Écosse, ce sont les *Calédoniens (Kal-ed-Oun* = peuple, compagnon de Enn); à côté des *Brittan (Ber-ait-Enn* = émigrés de la descendance de Enn) et du pays de l'*Erin (Er-Inn* = *Our-in* = fils de Enn). Chez les Gaulois : les *Sequanes (Sik-Enn* = demeure de Enn) ; les *Aquitains (Ag-ait-Enn* = fils de la descendance de Enn) ; les *Anani (EN'Anni,* ceux de Enn). Chez les Italiotes : les *Tyrheniens pélagiques (Tour-Enn* = peuple de Enn), originaire de l'Asie Mineure où les traditions les plus accréditées leur donnent pour ancêtre : *Atys,* fils de *Manes (EMa'Enn, Matrix Enni),* roi de Lybie. Chez les Scythes : les *Gelon (Kel-Oun) ;* les *Alani (Ahl-Ani) ;* les *Huns (Hunni* = *ou-Enn* = fils de Enn). Chez les Grecs : les *Hellenes (Ahl-Enn* = clan de Enn) ; les *Ioniens, Iaones (Iaou-Enni* = les mâles, fils de Enn); les *Méoniens (EN'oun).*

Les Mandchoux se nommaient eux-mêmes *Oven* (*Aou-Enni),* et *Dagouriens (Dag-our-IEnn* = fils des hommes de Enn). — Les Japonais et Kourilliens sont issus des *Aino.* — Les Cochinchinois, des *Annam (An-Am* = Enn, auteur, mère).

---

(1) Voir livre Ier, chap. Ier, les divers sens de | et les commentaires sur ces sens.

Aux Indes, nous voyons les Ghouds ou *Avana (Aou-Ana)* et les *Anous* du Mohabharata. — En Perse et Médie, nous trouvons les *Iraniens (Our-An).* — En Chaldée, c'est *Chalanée (Kal-An).* — Dans la Bible, c'est *Caïn (Ka-in)* (dérivé de la 19e forme), dont le fils *Henok (En-ok*, 22e forme), donnera son nom à la race des *Henakim;* c'est encore *Noé,* l'ancêtre du monde sémite, Noé, dont le nom, d'après M. Renan, n'est pas hébreu, et qui n'est sans doute qu'une personnification légendaire du dieu *Anou* ou *Enn* (1).

En Égypte, à peine le Delta est-il formé que l'empire naissant personnifié en *Menæ* ou *Menes* originaire de *Teni (M'Ennou* = 3e forme; *T'enni* = 6e forme de ǀ), repousse les *Anou* ou *Anamin* nomades qui, si longtemps disputèrent la suprématie à la « race des hommes », c'est-à-dire aux « *Rout* » ou classes dirigeantes guerrières et sacerdotales.

Ces peuples d'Enn ou *Anou* sont assez importants dans l'ethnologie égyptienne pour faire admettre leur dieu *Noun* (le souffle divin) *(Chnoupis* des traductions grecques) et pour fournir encore des noms de villes comme *Oun, An-res, Anoun,* etc., ainsi que bon nombre de radicaux monossyllabiques ou primordiaux sur lesquels on s'est appuyé plus tard pour rattacher le berbère au copte (alors que c'était le contraire qu'il eût fallu faire).

Nous pourrions multiplier les exemples à l'appui de

---

(1) On pourrait, sans doute, pousser la démonstration jusqu'en Amérique: de Humbold a signalé les rapports très sensibles existant entre la race américaine et celle des peuples mongols, non seulement chez les habitants de *Unalaska* (en berbère, *N'ahl-Asaka,* du clan des *Sik*), mais même chez plusieurs peuplades de l'Amérique Méridionale.

Dans le Nouveau-Monde beaucoup d'Ethniques commencent par les syllabes caractéristiques berbères : *At, ken, al, S', N'.* — Le langage, en mexicain, est dit *Nahouall*; ce serait, en berbère, un nom d'agent, de la 4e forme dérivée de ǁ : *aoual,* parler : (ǁ ⁝ : *ahoual* parler habituellement).

notre démonstration, mais nous sortirions du cadre de cette étude qui ne doit embrasser que les origines berbères, et nous pensons avoir assez montré que le culte du dieu Enn avait dû être chez les peuples anté-historiques l'un des plus anciens dogmes religieux, et que la dénomination de *Touran (Tour-Ann*, peuples de *Ann)*, pour désigner ces races est à la fois logique et rationnelle, malgré les objections faites par bon nombre de savants contre cette appellation de *touraniennes* donnée aux races primitives.

Ces Touraniens étaient sans doute bruns ; ils représentent, en effet, le grand groupe des émigrants orientaux ou Ibères-Cheraga *(Iabaren)*, dont le nom se prolonge aussi du sud du Caucase au détroit de *Behring*, à travers la *Sibérie* (deux noms de formes berbères, 22e et 1re de ☐ ⊟ = *ber)*. Or, nous avons rappelé plus haut que *noir* ou *brun* se dit en berbère *berik* ou *aberkan*, 22e forme de *ber ;* une démonstration analogue peut se faire pour les Touran, puisque en berbère le radical ǀ *Enn*, signifie « *couleur, coloré, foncé*, et que, en grec, ce même mot αινα, αινον a le sens de « *brun, sombre, foncé.* »

C'est, en effet, « la teinte » que les recherches des savants modernes donnent aux plus anciens habitants s'étendant du Caucase aux extrémités de l'Asie Mineure bien avant qu'il ne fût question des colonies grecques ou des migrations akaddiennes venues de Babylone. Les partisans de l'extension à outrance des données historiques et ethnographiques fournies par le texte de la Bible, ont même vu là une première couche chamitique antérieure au peuplement par *Haïg*, l'ancêtre éponyme de l'*Arménie* et le fils de *Thogorma*, petit-fils de Noé. Nous ne saurions être ni aussi précis ni aussi affirmatif, mais nous retenons cependant de cette assertion qu'il y a eu réellement en ce pays, avant le peuplement par les races blondes du Caucase, une première couche d'individus bruns ou chatains foncés.

Ces derniers constituèrent cette race d'où sortirent ces nombreux et petits peuples, sans cohésion et sans lien commun, qui occupèrent d'abord l'Asie Mineure et dont la plupart furent, par des invasions successives, ou rejetés en Grèce, ou refoulés dans les montagnes escarpées et sauvages, laissant ainsi aux envahisseurs japhétiques ou scythes de race blonde, les hauts plateaux et les plaines fertiles de l'Arménie, de la Cappadoce et de la Haute Syrie.

Dans cette région, sur un espace relativement restreint, il y eut toujours plusieurs sortes de pays, de climats, de productions et de races rivales ou ennemies, si bien que l'on ne s'est jamais mis d'accord sur le point précis où finissait l'*Arménie* japhétique et où commençait l'*Aramée* couchique : ni l'une ni l'autre n'offrant pas en réalité un peuple distinct, mais bien des groupes hétérogènes comme races et comme provenance. De même aussi, on a souvent confondu l'araméen sémitique avec la langue arménienne, une des plus anciennes du monde et qui se rattache très nettement au groupe arien comme le zend et le sanscrit avec lesquelles elle a des rapports étroits sans cependant en être dérivée.

Nous n'entrerons pas dans l'énumération détaillée des groupes de peuples de Enn existant en Asie Mineure avant l'arrivée des races blondes ; nous nous bornerons à quelques citations.

En première ligne, se présentent les *Ibères* (ou *Iabbaren)* du sud du Caucase et leur rameau du Pont, les *Tibaréniens (At-Iabbaren,* ou 6e forme dérivée) ; après viennent : les *Henètes (N'aït) ;* — les *Méoniens (M'iaon),* fondateurs de Sardes, — les Phrygiens, qui étaient les mêmes peuples que les *Bryger* (ou *Ber ig,* 22e forme) établis au pied du mont *Bermion (Ber-M'ion)* en Europe, tous noms formés des radicaux *Ber* et *Enn ;* — les Pélasges Tyrhenniens, Méoniens, Hellènes Ioniens, dont nous avons déjà parlé, etc., etc.

Au moment où ces derniers groupes furent rejetés en Europe, soit par suite du développement excessif de la population, soit par suite d'un refoulement causé par quelque iuvasion japhétique, le même mouvement se produisit dans la direction du Nord au Sud. D'autres groupes de ces races primitives, abandonnant les environs de *Thiana (Ti-Ana,* 6e forme) et d'*Arana (Ar-Ana*, 14e forme), étaient forcés d'émigrer vers la Syrie. Elles paraissent s'être concentrées quelque temps sur les rives du *Sarus,* depuis *Komana* jusqu'à *Adana*. Le premier de ces noms a pour signification, en berbère, le séjour, la demeure de *Enn (Kim-Ana* = sedes Enni); en effet, il y eut là, plus tard, un temple célèbre voué à *Enyo,* la déesse de la guerre (Bellone, des Latins). Le second point, *Adana,* dont le nom subsiste encore aujourd'hui, signifiait: réunion, groupe ou confédération de An, ou encore gens de Enn *(Ad-Ana*, 16e forme).

Des rives du Sarus, ces tribus se dirigèrent vers le Sud, soit le long du littoral, soit en remontant le cours de l'Oronte, peuplant et occupant les montagnes qui bordent la côte. Sous les sombres forêts de ces cimes élevées que frappait la foudre, manifestation terrible de l'Être suprême, elles établirent les sanctuaires mystiques du Dieu *Enn* et organisèrent un premier royaume théocratique qui fut *Kanaan* du *Liban :* deux mots qui se retrouvent aussi dans la géographie primitive de la Chaldée et ne sont que l'expression phonétique résumant ce que nous venons d'avancer :

I = *L* = *Ell,* être suprême;
◫ = *ib* = a manifesté, a envoyé
I = *an* = Enn, le verbe, la voix, le tonnerre.
} = Liban.

et I:• = *Kan* = gouverner, policer = gouvernement,
I = *Enn* = Enn, le dieu Enn.

Ce mot *Kan* est resté dans plusieurs langues indo-européennes comme radical de mots se rattachant à l'idée d'organisation ou de gouvernement : *Queen* (reine), *King* (roi), en anglais, et *Kœnig* (roi), en allemand *(Kan-(a)g*, 22e forme) ; *Khan,* chef, dans les langues iraniennes et tartares. *Kan* a, en outre, fourni de nombreux ethniques chez les anciens comme chez les modernes : la Bible, au temps des patriarches, nous parle des *Kenites (Kan-Aït* = regni gentes ou regnum gentium), installés en Palestine ; Ptolémée nous cite d'autres *Kenites* parmi les Lybiens du golfe de Gabès ; nous connaissons, en Algérie, les *Beni-Kani, M'eknia, M'ekania* (3e forme), *T'akenna* (6e forme) dans le Djurdjura ; *Takennent* (12e forme), de Takitount ; les *Bou-Keni* d'Orléansville, les *Bou-Ikni* d'Ammi-Moussa, etc., etc.

Cet état « des peuples de Enn », *Kan-aan,* acquit plus tard, en raison de sa situation, de son extension et de ses alliances, une importance considérable, et il fournit en partie ces populations ni sémites ni chamitiques que trouvèrent les Phéniciens en arrivant de la *Kal-anée* du golfe Persique, et, plus tard, les Israélites venus soit des rives de l'Euphrate, soit de celles du Nil. Ce furent les Tourano-Berbères de cet État de *Kan-aan* qui imposèrent à plusieurs points de la Palestine ces noms que n'expliquent qu'imparfaitement les idiomes sémitiques, comme : le mont *Tabor (Ta-ber,* 6e forme) ; les monts *Abarim* (23e forme) ; les torrents de *Ciron* ou *Kiron (Gir-Enn,* rivière de Enn) ; de *Arnoun (Our-N'oun) ;* du Jourdain, *Jourdan (Iour-D'-Ann)*, etc., etc.

Plus au Sud, les gens de *Kanaan* paraissent avoir fondé le royaume des Philistins, qui, dans les premiers âges, étaient sous les ordres de cinq chefs portant chacun le titre non sémite de *Seran* ou *Seroun* (1) *(S-Our-Enn,* d'entre les fils de Enn). Une des villes principales

(1) Pluriel : *Seranim.* — V. Renan, p. 35, *Histoire et origines des langues sémitiques.*

de ces Philistins était *Ekeroun (Ker-Oun,* centre de Enn), et leur dieu national *Dagon (Dag-Oun,* fils de Enn) (1).

A côté d'eux, les peuples de Enn comprenaient encore les *Guerguesiens*, les *Akrikech* des auteurs musulmans, qui en font les frères des Philistins et une des souches des Berbères ; leur nom arabe les rapproche singulièrement des *Kraikoi* ou Grecs.

Au sud même de la Palestine, se trouvaient encore d'autres tribus restées à l'état nomade, telles que les *Madianites (Med-Ian,* pasteur de Enn) ; les *Aouaran* ou *Aouaranites (Aour-An,* fils de Enn), dont le nom se retrouve en Algérie comme forme berbère de Oran ; les *Galonites* ou *Galoun (Kel-Ouen, Kel-An) ;* et la puissante peuplade des *Ammonites* ou *Ammoun (Am-Oun).*

Ce fut autour de cette dernière fraction, en un lieu dit encore *Adiana (Ad-Iana*, societas Enni), — et aussi *Ezeon-gaber*, — que se groupèrent longtemps les peuples de Enn ou *Anou,* qui luttèrent contre l'Égypte, y pénétrèrent et furent repoussés, en partie dans le désert de *Sin (S'-in,* 1re forme), en partie vers l'Ouest ; là un groupe séparé de la masse des Anou-Ammonites alla fonder un établissement dans une oasis où ils installèrent un temple voué à la divinité sidérale de leur race, *Our,* la lune (manifestation de Enn). Ce fut le sanctuaire de *Ra-Ammon*, divinité qui fut longtemps, chez les Égyptiens, l'expression la plus élevée de ce monothéisme primordial qui domina de très haut le polythéisme si varié de la vallée du Nil (2).

---

(1) On sait que les Phéniciens et Kananéens abusaient du son *OU,* qui, dans leurs dialectes, reste le son voyelle dominant.

(2) Voici en quels termes élevés le rituel funéraire définit Ra-Ammon, la divinité suprême : « Il est le seul dieu vivant en vérité, » il est le seul générateur dans le ciel et sur la terre, il n'est point » engendré. Il est celui qui s'engendre lui-même ; celui qui existe » depuis le commencement, qui a tout fait et n'a point été fait. »

Ra, en égyptien, signifie « soleil », et *Ammon* mystérieux, caché ». En tourano-berbère, *Ra*, ou mieux *Err*, signifie « la lune, le créateur, le principe actif de la création ». Ce principe, les Berbères et Touraniens le placèrent d'abord dans la lune ; plus tard, les dieux lunaires furent remplacés par les dieux solaires, et l'astre représentant le principe créateur fut le soleil, comme en Égypte.

Ammon est :

ב = *Am* = matrix ⎫ 3e forme
ו = *Oun* = Enni ⎭ (nom de lieu)

analyse qui peut conduire à « sanctuaire de Enn », d'où l'idée de mystère ; mais *Anou*, chez les Chaldéens, était aussi le dieu des ténèbres : il y a donc une transition toute logique des sens berbère ou chaldéen au sens égyptien.

Quant aux *Anou* nomades gravitant autour du temple, ils s'étendirent vers l'ouest et le littoral, et formèrent les *Nasamons*, ethnique que l'on a, avec raison et depuis longtemps déjà, ramené à *N'aït-Ammon* ou *N'ats-S'ammon*, « nation d'entre les peuples de Enn ».

Ce groupe devait être nommé ici, parce qu'il fut longtemps sans doute le seul lien rattachant les Égyptiens avec la Cyrénaïque, qui fut dans l'origine un pays des peuples de Enn, comme l'indique ce nom de *Cyrène* = *Kyrêne* = (*Kir-Enn*, centre de Enn, même mot que l'*Ekiroun* des Philistins).

Ces Nasamons furent aussi les intermédiaires du commerce et des relations qui s'établirent plus tard entre l'Égypte et les peuples limitrophes de la Berbérie dans les pays de Garama, de Phaziana et chez les Lybiens de la Cyrénaïque et du sud du lac Triton.

Mais ces Nomades, qui, au début, ne formèrent qu'un groupe relativement restreint, séparé et isolé du reste de sa race, n'avaient pas en eux les éléments nécessaires pour prolonger bien loin leurs migrations aventu-

reuses. Elles se trouvèrent, d'ailleurs, arrêtées et gênées par la nature même du pays, car « le désert de Lybie sé-» paraît bien plus l'Égypte de la Berbérie que celle-ci » n'était séparée de l'Europe par le détroit de Gibral-» tar (1) », ou de l'Asie par le détroit de Bab-el-Mandeb.

Aussi, ces Nasamons ne purent-ils ni s'étendre, ni se développer, et si leurs prêtres parvinrent à imposer leur dieu Enn, ils furent, en somme et de bonne heure, noyés dans l'élément égyptien, qui les absorba entièrement et auquel il est juste de les rattacher au point de vue ethnologique. Ces Lybo-Égyptiens restèrent, en réalité, en dehors du contact immédiat de leurs voisins les Berbères occidentaux, et n'eurent pas à subir d'une façon aussi directe que ces derniers les influences de toutes natures apportées dans l'Afrique septentrionale par les migrations ultérieures.

Mais si ces Nasamons ou Ammonites n'eurent qu'une part très restreinte dans le peuplement de la Berbérie, dont un désert les séparait, il n'en fut pas ainsi de la race même dont ils sortaient.

Les peuples de Enn restés au sud de la Palestine et qui ne purent pénétrer en Égypte, continuèrent, en effet, leur mouvement le long de la Mer Rouge, et nous voyons, à côté d'*Adana* et d'*Ezion-Gaber*, à la dénomination si nettement touranienne, les tribus des *Themoudites* ou *Horréens* de la Bible *(Or-Enn)*, troglodites dont nous reparlerons ; puis les *Madianites (Med-Ian*, pasteurs de Enn), puis les *Banubari (Ban-ou-Bari*, les brillants-fils-des-émigrés, ou simplement *Banou-Bari*, les fils des émigrés, des Ibères).

Plus au Sud sont les *Minœi (M'Ine, Em-In)*, prototype de la forme plus moderne de *Yemen*, et ils nous conduisent jusqu'à un troisième *Adana*, *Aden (Ad-Enn)*, dernier point de concentration et de réunion en Asie des

(1) Général Faidherbe, *loc. cit.*

peuples de Enn partis de l'*Adana* des bords du *Sarus* en Asie-Mineure, et passés par *Adiana* ou *Ezion-Gaber*.

Le détroit de 40 kilomètres qui sépare la côte d'Arabie du promontoire de *Dyr (Dira,* montagne) n'était pas un obstacle comparable aux déserts de la Lybie; quand l'agglomération devint trop nombreuse, elle eut vite franchi cette faible distance, et sur la rive opposée, comme en face de Gibraltar, il se forma un premier rassemblement de gens émigrant ou « *berbérant* » qui donnèrent à toute cette région africaine, jusqu'au cap des Aromates, le nom spécial de « *Babarica* », nom dont la signification fut, en quelque sorte soulignée : dans l'antiquité, par les villes de *Bérénice (Ber-En)*, de *Mosylon (M'es-el-Enn,* mère de lui, le dieu Enn, ou lieu du peuple, *M'syl-Enn,* lieu des forêts); dans les temps modernes, par celle de *Berbera*.

Ainsi, aux deux extrémités du continent africain, les mêmes causes ayant engendré les mêmes effets, nous retrouvons les mêmes dénominations ethniques et géographiques.

A partir de ce point jusqu'aux environs du lac Tchad, limite sud-est des Touareg, nous sommes dans un pays berbère, encore bien que dans ces régions, tant de races diverses caucasiques ou asiatiques se soient rencontrées ou croisées avec des races nègres subéquatoriales ou australes que le type berbère s'accuse moins nettement peut-être que vers le Nord.

D'autre part, ces pays ayant toujours été et étant encore mal connus, il serait téméraire de vouloir essayer de débrouiller ce chaos ethnologique. Ce qu'on peut dire cependant, sans crainte de trop s'avancer, c'est que les langues diverses qui y sont parlées renferment souvent des éléments berbères qui apparaissent surtout dans les dénominations géographiques ou ethniques, telles que *Kal, Gal* (peuple); *Dar, adar* (montagne ou pays);

Gar (rivière); *Bar* (population); *Tala* (fontaine); *Oua*, celui, ceux, etc., etc. (1).

Bien des noms berbères peuvent ainsi être relevés sur la carte; car en partant de la côte des Somanlis, on traverse: les *Gallas* du sud de l'Abyssinie (ІІ⋈ *Kel*), les emplacements de *Saka* et *Garo*, les tribus des pays de *Barri*, *Bor*, *Baggara*, *Chillouk* du Nil Blanc, le *Takala*, le *Dar-four*, le *Oua-Daï*, et enfin le *Bornou* (*Ber-Ennou*) des bords du lac Tchad.

En dehors de cette route, qui se tient toujours au-dessus du 5 parallèle, nous ne citerons que les deux migrations qui eurent lieu : l'une le long de la Mer Rouge, où s'étendirent des populations troglodites; l'autre à travers les montagnes d'Éthyopie, d'où elle descendit le bras du Nil appelé par les anciens *At-Aboras*, jusqu'à l'emplacement de la *Meroé* antique ou de la *Berbera* égyptienne moderne, donnant aux habitants des environs les noms significatifs de *Nubiens* (*Nou-ba*, Enn misit), de *Megabari* (*M'ag-Abari*, peuple des fils des ibères), de *Tingaït* (*Tin'-ag-aït*, celle des fils des nations), et de *Seberites* (ex-iberis).

Mais, revenons au lac Tsad. Ce point a une énorme importance dans la question des origines berbères; car il est voisin du Sahara, et ce fut, sinon sur ses bords mêmes, du moins dans ses alentours, que s'arrêtèrent toutes les migrations ultérieures venues d'Aden, et qu'elles se concentrèrent une dernière fois avant de s'engager dans les routes diverses qui devaient les conduire aux rivages de la Méditerranée et de l'Atlantique.

Ce nom de Tsad est significatif en berbère; c'est, d'après l'analyse des éléments constitutifs, « le lieu où se

---

(1) Voir les travaux spéciaux des voyageurs, entre autres ceux de M. Antoine d'Abbadie dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* (1841-1842), etc., divers articles du *Mittheilungen* de Péterman, les voyages en Abyssinie, etc.

fait l'action d'aller ensemble, l'endroit qui fait aller ensemble :

+ = *T* = expression de la 12ᵉ forme ;

⊡ = *s* = préfixe de la 1ʳᵉ et de la 17ᵉ forme ;

Λ = *ad* = aller ensemble, aller de compagnie.

C'est-à-dire « le lieu de concentration. »

De ce point, il est facile de préciser, dans de certaines limites, quelles furent ces routes ; car, si le Sahara est immense, les chemins y sont plus rigoureusement déterminés qu'en Europe, à cause de la nécessité qui s'impose de suivre « les lignes d'eaux », et s'il est permis parfois à des adultes indigènes montés sur d'excellents mehari de faire, en très petits groupes et sans bagages, certains trajets exceptionnels, les caravanes nombreuses, ne marchant qu'à petites journées, et à plus forte raison les migrations de peuples s'avançant avec femmes, enfants, troupeaux, bagages, tentes et impedimenta de toutes sortes, ne peuvent s'aventurer que sur un très petit nombre de routes.

Aux abords du lac Tchad, les seuls itinéraires possibles pour de grandes masses sont :

1° La route de Borko et du Tebou ;

2° La route du Fezzan, par Gondo, Aghadem, Bilma, les deux *Anaï,* Garama et *Morsouk (M'our-Souk,* l'endroit des fils des Sik) ;

3° La route par Gouber, *En'kal* ou *N'kal,* Aghadir, l'Aïr et le Djebel Hoggar ;

4° La vallée du Niger, qui conduit à Ten-Bouktou, et sur la rive gauche de laquelle, à Gaougaou, se détache la route de l'Adeghar Est, par Akaloù et les ruines d'Es-souk. Divers autres itinéraires se détachent, en outre, de Tombouktou.

Ce fut par ces diverses routes que passèrent les diffé-

rentes migrations qui se succédèrent depuis les origines du Monde jusqu'aux temps historiques et modernes. Ce fut sur ces lignes que se fondèrent les centres ou capitales des sociétés qui s'organisèrent, comme ce fut, là aussi, que les peuplements venus de l'Europe, les *R'erbïa,* se heurtèrent contre ceux venus de l'Asie, les *Cherguia.*

Les peuples de Enn qui, par ces routes, apportaient les éléments des premières couches de populations, laissaient dans le Sahara et la Berbérie les germes de plus d'une légende et de nombreuses dénominations topographiques. Chez les Touaregs actuels, les traditions populaires en ont fait une race de génies : *Halinen,* ou mieux *Hal-Innen,* qui ont leurs cités mystérieuses où nul n'ose pénétrer : l'*Idinen* (16e forme), celui des *Innen* chez les Azgueur ; le mont *Ouden (Aou-d-Enn,* celui avec Enn) chez les Ahaggar renferment aussi des territoires mystérieux et sacrés. A côté, une des plus nobles et des plus anciennes tribus des Imouchaghen porte le nom de *Im-Anou ;* une autre se dit *Aouragen (Aour-ag-Enn* = les hommes fils de Enn) ; sur le Niger, un peu à l'est du Sego actuel, était le pays des *Toron* ou *Toroni (Tour-Oun* — celui des hommes d'Enn), d'où les Bamaneos, improprement appelés Bambara, se disent originels (1).

Dans toute l'Algérie abondent : les Djebel *Anou,* les *Annen, Ennoua, Aouana (Aou-Ana), Aïdoun (Aïd-oun), Aït-Ienni, Aït-Anan ;* et l'on peut citer les *Menia* (*M-Enn*), *Aït Menia, Douï Menia ;* les *Thanes* ou *Taan,* d'Aumale, les *Hamyan (Am-Ian),* d'Oran ; les *Gou-ini,* de Djelfa, les *Aouini* (22e forme), de Ghadamès, les *Daan,* de Bordj-bou-Arréridj, les *Aït-ou-Hellen,* de Fort-National, dont le nom se rapproche de si près de celui des *Hellenes* de la Grèce ; les *Alloüan (Ahl-ou-Enn).* — Les *Berian,* du

(1) Raffenel, *Voyage au pays des Nègres,* t. I, p. 364.

Mzab, les *Ber-ania*, de Constantine, le *Ber-an-is* ou *Branis*, de l'Aurès, identique au Branis éponyme d'une des deux branches mères du monde berbère.

Le nom de *Zana*, celui de Oua-Zan, se rattachent peut-être encore à ce groupe : Z étant l'équivalent de S ou a :

⁚ = OUA = *ille* = celui
⊡ = S = *ex* = de
I = N = *Enno* = Enn

ou, en donnant à I⊡ son sens moderne en Tamachekt où il est écrit avec une aspiration : I⊡⁝ *Ahsina* = ciel.

⁚ = *ou* = fils (du)
I⊡ = *asina* = ciel

« *fils du ciel* » c'est-à-dire le sens de l'ethnique berbère si connu *Ou-Djana*, lequel est lui-même une variante de I⊡⁝ *Ahsina ;* le *Djim* ou *Jim* ج arabe étant ici une transcription par à peu près soit d'un Z ou S adouci, soit d'un ⋈I = G également adouci. Le vocable berbère I⋈ *Agenna = (ciel)* existe en effet en tamachek concurremment avec I⊡⁝ Ahsina ; ce sont les formes dérivées d'un même radical.

Comme corollaire, on est en droit d'ajouter aussi à cette liste des peuples de Enn les deux autres grands ethniques berbères : les *Zenaga* et *Zenata*, encore bien que d'autres données linguistiques permettent de les rattacher à d'autres origines. *Zenaga* et ses variantes *Senhaga, Senaga, Senhadja*, représente ici la 22e forme de *Zana*, avec le sens de « *agent du ciel*, ou *gens issus de Enn* » et *Zenata*, est la 5e forme, avec le sens de « *ressemblance, similitude, avec les gens issus de Enn.* »

Il est à remarquer que la linguistique en indiquant, ainsi que nous le verrons plus loin, plusieurs origines pour les mots Zenata et Zenaga, est d'accord avec les

traditions berbères qui invoquent aussi plusieurs origines pour ces races.

Faut-il, maintenant, ajouter encore à cette liste des peuples de Enn un groupe des premiers habitants d'Alger, les *Beni-Mezeghana,* descendant des Mesgana? Matmol dit que dans son temps une tradition indigène locale attribuait la fondation d'Alger « sur les ruines de » *Sassa,* près de l'Harrach.... aux *Mosgan,* peuple » plutôt basané que blanc et dont les principales habi- » tations étaient en Libye, d'où il est devenu puissant en » cette province d'Alger et y a régné longtemps avant la » venue des Romains. » D'après El-Bekri, il y avait aussi des Beni-Mezgana sur l'emplacement actuel d'Oran.

Le vocable *Mosgan* qui donne la vraie prononciation gutturale berbère, défigurée par le غ de l'orthographe arabe, c'est *Mas-gana, Mas-Agana, Mas-ag-Ana,* « les seigneurs de la descendance des Ann. » Le titre honorifique inchoatif de *Mas* a pu, avec le temps, disparaître ici (comme ailleurs il a disparu chez les Mas-Saoula devenus les Saoula), et il est resté non loin d'Alger, dans le Djurjura, refuge de tous les vaincus berbères, des clans de Gana, les Aït-Gana (clan auquel se rattachent, malgré leurs prétentions contraires, les Ben-Gana, de Biskra).

Sans doute, beaucoup de ces ethniques ou vocables que nous venons d'énumérer, ne datent peut-être pas des premiers peuplements africains, et ils ont pu être apportés par des migrations postérieures; mais ils semblent bien se rattacher aux dénominations qui se rencontrent chez ces peuples primitifs de race touranienne ou scythique qui conservèrent si longtemps le culte ou le souvenir du Dieu *Enn* ou *Anou.*

CHAPITRE VI

Peuplement Sud. — § 2

Peuplement Hamaxèque ou Amachek. — Tribus filles de leurs mères. — Considérations générales sur l'élément féminin dans les mythologies antiques.

Quelles que soient les divergences d'opinions des auteurs, à propos des noms ou des mœurs des premiers peuples répandus entre le Danube et l'Altaï, tous sont généralement d'accord pour rattacher ces peuplades à deux groupes principaux plus ou moins homogènes et plus ou moins enchevêtrés, mais ayant leurs noyaux respectifs, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident.

Ce rattachement à deux souches, ou cette division en deux soff, quoique basés sur des raisons différentes selon les auteurs, restent cependant le seul point hors de doute et nettement dégagé.

L'étude du Berbère nous conduit à des conclusions rentrant absolument dans le même ordre d'idées : d'un côté, nous voyons des populations qui, suivant l'expression pittoresque des Touareg, sont « *les enfants de leurs mères* », et, de l'autre, nous trouvons des groupes qui sont « *les enfants de leurs pères* (1). »

Vers l'Ouest, ce sont les Nomades *hamaxœques*, ἀμαξικοι (2) ou *Amachegh, Amassegh*, fils de leur mère, d'après le sens analytique de leur nom, soit qu'on

(1) Duveyrier, p. 322, 326, 340, 347, 393, etc.

(2) Strabon, L. IX, chap. 2, et ailleurs.

prenne le radical αμαξα qui est pour αμαγα, soit qu'on prenne le mot avec sa terminaison en donnant au ξ grec la valeur de *S* dur, on a :

⊐	*em*	=	mater		⊐	=	*em*	=	mater	=	matris ;
⋈	*ag*	=	fecit	ou	⊡	=	*es*	=	ejus	=	suæ ;
⊡	*es*	=	eum		□	= ⋈ =	*eg*	=	fecit	=	filii.

Vers l'Est, ce sont les Nomades *Gêtes, Tissagêtes, Tiragêtes, Massagêtes, Goth, Iouth,* fils de leur père :

⋈ = *ag* = filii ;
+≤ = *it* = patris, patrum.

Cette classification nouvelle n'est pas arbitraire ; elle est essentiellement dans le génie des anciennes races berbères ; elle est indiquée par plusieurs traditions générales ou particulières qui, en Algérie, donnent tantôt un homme, tantôt une femme pour ancêtre d'une race ou d'une tribu berbère ; enfin, cette classification existe encore chez les Touareg, où nous avons les tribus *Ibna-Essid* ابنى السيد « fils du père », et celles *Beni-Ommia* ابنى أمّ « fils de la mère ». Chez ce peuple, en effet, l'enfant « suit le sang de sa mère » ou « le ventre teint l'enfant ». Dans plusieurs de ces tribus filles de leurs mères, les femmes nobles confèrent la noblesse à leurs enfants, alors même que leurs maris sont de race roturière.

Nous n'ignorons pas que le mot grec αμάξικος, hamaxœque, signifie *peuple charretier*, ou mieux *peuple à chariots*, c'est du moins l'explication classique ; mais, nous rappelant que Platon reconnaissait qu'il fallait recourir aux langues barbares pour découvrir les principales sources où ses compatriotes avaient puisé leur idiome, nous estimons que les Grecs ont tiré leur mot αμάξα (chariot) du nom même du peuple qui faisait usage de ce

mode de locomotion (1), comme ils ont tiré leur mot de νομάδος (nomade) des peuplades errantes se disant *N'miden* (2), comme ils ont tiré le mot βαρβάρος *(barbare)* des groupes d'*émigrés* étrangers *berbérant* ou foisonnant (3).

Ce sens même de « peuple à chariot » donné au mot *hamaxèque*, peut, dans de certaines limites, confirmer l'identité de ceux-ci avec le peuple *Amachek* ou *Amajek*, car on sait que les Libyens, *gens du sud-ouest* de la Cyrénaïque, faisaient usage de chars de guerre, et on sait aussi que dans le Sahara central, chez les Touareg *(Amachek)*, avant l'introduction relativement moderne des dromadaires, tous les déplacements se faisaient en *chariots* traînés par des bœufs. Il est donc rationnel d'admettre que le mot Amachek a fort bien pu avoir, à une certaine époque, en berbère, le même sens qu'en grec. Aujourd'hui, si les Touareg ne se nomment plus *charretiers*, quelques-uns d'entre eux sont dits *bouviers*, ce qui est, en berbère : *Azgar* et *Chaouïa*.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici, à propos des Touareg *(Amachek)*, ce que Strabon (4) nous dit des Hamaxèques, qu'il décrit ainsi : « Ces Hamaxèques vi-
» vent de la chair et du lait de leurs troupeaux. Peu so-
» ciables de leur nature, ils profitent de ce qu'ils sont
» les plus nombreux pour intercepter tous les chemins
» pouvant donner accès dans leur pays, ou pour empê-
» cher qu'on ne remonte la partie navigable du fleuve.
» Aussi, que n'a-t-on pas supposé ?... Par suite de leur
» isolement et de leur vie errante, auxquels les condam-
» nent leur orgueil et leur sauvagerie, les *soixante-dix*

---

(1) N'avons-nous pas, en français : landau, berline, américaine, etc.

(2) Voir plus loin, chap. XII.

(3) Voir, au sujet du mot « *barbare* » et des Cariens barbarophones, Strabon, L. XIV, chap. 2, — 28; et aussi L. VII, chap. 8, — 1.

(4) Strabon, L. IX, chap. 2 ; L. XI, chap. 1, — 16.

» peuples scythes venant sur le marché des Dioscures
» parlent soixante-dix dialectes différents. »

N'est-ce pas là encore aujourd'hui nos Berbères transsahariens ?

D'autre part, cette division des anciens Barbares nomades en fils de leurs pères et fils de leurs mères n'est pas nouvelle ; elle a été déjà constatée comme correspondant à des variétés de langage. « Dans la plupart
» des langues européennes, nous dit M. Max Muller (1),
» on peut faire une distinction de même nature entre
» l'idiome des pères et l'idiome des mères : Sanscrit et
» Pracrit, — Éolien et Ionien, — Gadhélique et Kimri, —
» haut allemand et bas allemand, etc. »

Le jour où nous connaîtrons bien tous les dialectes berbères, nous arriverons aussi certainement à les classer en deux groupes ; mais, dès maintenant, si nous nous reportons (2) aux divers sens intrinsèques des mots berbères signifiant *enfant*, nous y voyons très nettement deux groupes : l'un né de l'idée féminine, de l'idée d'enfantement et de maternité ; l'autre, au contraire, né de l'idée masculine. Dans une série, l'enfant est *chose de la mère ;* dans l'autre, il est *chose du père.*

Quoi qu'il en soit, les races tourano-kimriques dont nous nous occupons ici, par leurs mœurs et par les indications linguistiques recueillies, se classent naturellement dans les tribus filles de leurs mères. En effet, chez les Touraniens, le rôle de la femme était prédominant : « Le seul fragment que nous possédions de leur
» ancien droit traite des liens et des devoirs de la fa-
» mille, il nous prouve que la femme jouissait de droits
» et d'honneurs assez grands ; même en puissance de
» mari elle pouvait avoir une propriété personnelle....
» le fils qui reniait sa mère était *exclu de la terre et de*

(1) Max Muller, *loc. cit.*, t. 1, p. 45, 46, 47.
(2) Voir plus haut, page 106.

» *l'eau ;* le fils qui disait à son père : tu n'es pas mon » père, était condamné à rétracter sa parole et à payer » l'amende (1). »

Il y a, même dans les langues dites sémitiques, des faits curieux à rattacher à cet ordre d'idées ; ainsi le mot bien connu أمّ *Am, Oum,* mère, est donné comme dérivé de la racine أمّ dont un des principaux sens est : « Marcher en tête, ouvrir la marche et donner l'exemple » que les autres auront à suivre, » d'où امام *Imam,* pontife, ou, plus exactement, « celui qui, dans la prière, est en tête ou en avant et sur qui se règlent tous les autres pour les mouvements et les paroles. »

Chez les tourano-kimriques d'Europe, qui sont les mieux connus, nous retrouvons à chaque pas la femme au premier rang dans les traditions ethnologiques, dans les mythes religieux, dans les récits de batailles et dans les us et coutumes qui se sont transmis à travers les siècles.

Parmi ces nombreuses tribus scythes qu'énumère Hérodote, il en est une dont le nom a été l'objet des commentaires les plus étranges : c'est celle des *Androgynes.* Ne serait-ce pas tout simplement la traduction d'une expression locale signifiant : soit *guerrier-femme,* ce qui serait le synonyme de l'idée que nous attachons au mot amazone : soit *hommes-de-femmes,* c'est-à-dire fils de femmes, fils de leurs mères.

Une légende locale, recueillie par les Grecs du Pont-Euxin, nous donne une femme, *Eridna,* reine et maîtresse du pays, comme s'imposant à Hercule, dont elle a trois fils qui deviennent les ancêtres de trois groupes scythes ; mais une autre tradition, d'un caractère plus général, donnait tous ces Scythes hamaxèques comme les descendants des Amazones. Or, ces Amazones, dont

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* p. 141.

la mythologie grecque s'est emparée pour en faire les héroïnes d'une série de fables plus ou moins transparentes, portent un nom qui a une signification susceptible de nous éclairer.

Il existait, en effet, chez les Scythes, un peuple dénommé *Alazône,* ce qui est rigoureusement la dénomination berbère moderne *Ahl-Azoun,* le clan d'Azoun (1): ceci écrit serait : I # II *Alazon,* nom de la 13e forme.

Le mot Amazone, écrit en berbère, est identique comme sens : I#] *amazon,* est de la 3e forme, et signifie : le peuple d'Azoun (l'amas, la foule des Azoun).

Ces Alazônes ou Amazônes étaient, du reste, des peuples de Enn, car leur nom se décompose hiératiquement ainsi :

II = *el* = *Deus ;*

⊡ = *as* = *ejus ;*

I = *on* = *Enn ;*

ou :

II = *al* = peuple ;

⊡ = *S* = de ;

I = *oun* = Enn ;

et :

] = *am* = *Matrix ;*

⊡ = *es* = *ejus ;*

I = *oun* = *Enn.*

Comme, d'autre part, dans ces tribus des Azoun, les femmes avaient le rôle prépondérant, la légende en fit bien vite un peuple de femmes héroïques. *Amazone* peut, du reste, se lire aussi :

---

(1) Le clan des Azoun, le Ahl-Azouna est, en Algérie, un petit douar des Mahada, sous-fraction des Msirda du bas, dans le pays de Nemours.

] = *Am* = mères, femmes;
I# = *Azoun* = des Azoun.

Nous avons vu plus haut (Chap. IV) que ce mot *Azoun*, expliqué par les *Slaves* comme signifiant « les forts, les vaillants, se trouvait avoir le même sens en berbère, I# *Azoun* étant équivalent à I⊡ *Assoun*, forme dérivée (factitive) de I *Enn*, frapper, tuer, anéantir.

En grec, αλαζων signifie fanfaron, vantard. Or, le fanfaron, d'après Littré, est « celui qui célèbre ou exagère sa bravoure. » Ce nom, n'étant pas employé en mauvaise part, convient bien à un peuple primitif.

Ceci posé, il est facile, d'après les traditions mythologiques et les données géographiques, de suivre le mouvement de conquête et d'extension de cette race des Alazônes ou Amazones ; mais, pour exposer cet exode d'une façon plus synthétique, il est nécessaire de dire d'abord quelques mots des mythes religieux qui dominaient chez les gens de cette race, et d'énumérer les différents groupes formant ses principales subdivisions.

Et d'abord, tout concorde pour nous montrer que chez ces races nomades kimro-touraniennes, la divinité principale était, le plus souvent, non pas un dieu, mais une *déesse*, une *vierge* ou une *mère*, dont le nom variait suivant les tribus.

Chez les Amazones ou Ahl-Azoun, cette déesse était sans doute celle qui, bien des siècles plus tard, n'avait pas cessé d'être adorée par les Irlandais païens, *Ana, la mère des dieux ;* c'était encore *Ma* ou *Enyo,* la Bellone des Latins, la mère-déesse de la guerre, qui eut longtemps son temple à *Comana*, en Asie mineure, et dont l'attribut caractéristique était la lance. Une déesse convenait bien mieux qu'un dieu à cette race qui porta si haut le culte de la femme, et chez laquelle naquit certainement

l'idée d'*Athènè* (la Minerve grecque). Ce nom d'*Athènè*, en tourano-berbère, n'est que le féminin (6ᵉ forme) de *Enn*, *Ana* ou *Ènè* ; il se retrouve dans toutes les dénominations géographiques des pays dont les Amazones firent la conquête, en Europe, en Asie, en Afrique. Ce furent les races des Ahl-Azoun qui établirent cette déesse dans la capitale de l'Attique, soit lorsqu'elles s'emparèrent du lieu qui fut *Athènè*, soit lorsque les Argonautes l'importèrent des rives du lac Triton, où étaient installées les tribus des Amazones conquérantes de la Libye. Nous reviendrons en détail sur ces noms.

A cette *Ennyo*, *Ana* ou *Enè* on peut, outre Athènè, rattacher encore bien d'autres déesses remontant à une très haute antiquité : *Uranie*, I☐ *Our-an*, la Vénus céleste, représentée souvent, comme la Vénus armée ou la Vénus victorieuse (αρεια), avec une lance et un casque. *Uranie*, en grec, signifie « céleste » ; en berbère, le sens est *fils ou fille de An* ; en tourano-chaldéen, *An* signifie *dieu* et aussi *ciel*. *Ouran* est donc ou *fille du ciel*, ou l'adjectif de la 14ᵉ forme de *An*, ciel, c'est-à-dire céleste. C'est là évidemment le prototype de l'*Anat* chaldéenne, *Anaïtis* ou *Mellyta* des Grecs.

Dans d'autres tribus fort nombreuses, la déesse invoquée était une vierge, une Vesta, nous dit Hérodote, qui nous apprend que son nom scythe était *Tabiti*, vocable de forme berbère (12ᵉ forme) dont le sens est : *celle qui fuit les hommes*.

+	= *ta*	= *ea quæ*,	= celle qui ;
⊞	= *ab*	= *abiit*,	= fuit ;
+	= *iti (at)*,	= *hominibus*.	= les hommes.

Ailleurs, on la nomme simplement la Vierge.

Mais c'était, sans doute, une vierge prolifique, à la façon des Amazones, qui surent si bien perpétuer leur race pendant des siècles ; car, presque partout, cette vierge

Vesta est appelée *la mère des dieux*. Ici, c'était *Da* ou *Dè*, la Cérès des Pélasges, la déesse primordiale nourricière des hommes; *Dè*, prototype et racine de la *Dia* ionienne, de la *Deva* sanscrite, du *Deus* latin, et enfin de la *Déméter* des Grecs. Là, chez les Barbares ou Berbères ancêtres des Romains, Vesta se nommait *Oma*, « la bonne déesse ». *Oma* est, en berbère, ⊐ = *em* ou *oum* أُم, la mère, dans certains dialectes et en arabe. Le sacrifice à la bonne mère *Oma* se nommait, chez les Romains, *Damium*, radical *Dam*.

Λ = *Da* = socius, }
⊐ = *am* = matrix, } ou adjectif de la 16e forme.

Ce qui concerne la mère, *Oma*.

En Algérie, une foule de ruines portent le nom d'enchir *Damous*, plusieurs même sur des lieux où les Romains n'ont jamais pénétré; ce n'est donc pas le mot *Domus* altéré, c'est un mot plus ancien.

Sur d'autres points, la « mère des dieux » était appelée *Rhéa*, la *Rhea Idéenne*, c'est-à-dire *Rhea, compagne de Enn*.

□ = *Rhea* = our = luna;
Λ = *id* = socia;
I = *Enn* = Enni.

Cette Rhea, chez d'autres tribus, devenait la *Hera* pélasgique ou *Junon (Ioun)*, l'épouse du dieu souverain, la déesse de la fécondité, qui engendrait par sa seule volonté et était la protectrice spéciale, le représentant divin de la femme et de ses droits.

Hera = □ = *ar*, *our* = engendrer.

Nous avons dit que chez les ancêtres des premiers chaldéo-touraniens, c'était *Anat*, c'est-à-dire un *Enn*

féminin qui devint : chez les Grecs, *Anaïtis,* et chez les Latins, *Juno,* ou *Diane,* ou même *Vénus.*

Anaïtis, privé de sa terminaison grammaticale, c'est *Anaït,* c'est-à-dire le vocable même qui, chez les Kabyles, indique le *clan,* la descendance, *Aït* ou *Naït.*

Junon, c'est-à-dire *Ioun,* transformé en *Diane,* donne :

Λ = *Di* = socia ;
| = *an* = Enni.

Vénus peut s'écrire et se prononcer *Ouennous (Oua,* celui, celle ; *Ennous*, de *Enn) ;* ou encore en prenant le radical fourni par le génitif *Veneris :* « *Ouener (is),* » ce qui devient, en berbère :

⁚ = *Oua* = celui, celle ;
| = *Enn* = Enn ;
□ = *er* = engendre ;
} celle de Enn engendrant (1).

Ceci explique peut-être pourquoi, dans les premiers temps, Diane et Vénus sont souvent confondues chez les Latins : l'une et l'autre étant la compagne de Enn, ou celle par qui Enn engendre.

Il nous paraît inutile de poursuivre plus loin cette énumération qui, en l'état, suffit à montrer que, dans une très haute antiquité, chez tous les peuples hamaxèques ou barbares riverains du Pont-Euxin, en Europe et en Asie, il existait, dans la plupart des tribus, une divinité féminine, déesse guerrière, à la fois vierge farouche, mère des dieux et symbole de la création ; divinité très ancienne et qui paraît, presque partout, avoir existé antérieurement aux dieux masculins, comme, dans l'ordre naturel, la mère existe avant les enfants.

Il était, en effet, dans la logique des choses, que le culte des déités femelles précédât celui des dieux, et que, dans l'humanité encore en enfance, le rôle de la

(1) A rapprocher le nom de l'Ouennoura, pays et montagne entre Aumale et Bordj-bou-Arreridj.

femme apparût autrement important que celui de l'homme.

La science moderne est aujourd'hui du même avis; contrairement à l'opinion du moyen âge et de l'antiquité classique ou orientale, elle a établi d'une façon expérimentale et décisive que l'enfant était la création de la mère bien plus que celle du père. Pour retrouver cette vérité à l'état de principe reconnu et incontesté, il faut, non pas seulement se reporter aux textes touraniens déjà cités, mais il faut remonter plus haut, vers les premiers âges de l'humanité, et interroger les racines mêmes des mots *père* et *mère*. En sanscrit, la *mère* est la créatrice; racine, MA, créer; et le mot *matar* est, en effet, employé dans les Veda avec le sens de *créateur, auteur*. Le *père*, lui, n'est que le protecteur, le chef, le défenseur. D'après la Bible même et d'après les Sémites, *Hewa* (Ève) est la *vie*, celle qui fait vivre; *Adam*, l'homme, est l'*ossature*, l'*œuf*, le *vénérable*, l'*important*, etc.

Le berbère reproduit, au fond, les mêmes idées. *Adam* n'est pour lui que le *compagnon de la mère :*

Λ = *ad* = socius;

ℶ = *em* = matris.

Ève, au contraire, est celle qui *apporte*, qui fait naître, de la racine : AOU, *apporter*. Et alors que le mot ℶ EM, *mère*, a, comme en sanscrit, le sens de *auteur de, matière primordiale, essence de*, le mot *père* n'a que des sens rappelant diverses fonctions ou des qualités subsidiaires. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au tableau que nous avons donné (page 105) du mot homme : c'est la créature, le mâle, le compagnon, le pasteur, le marcheur, le parleur, le constructeur, etc.

Les racines berbères nous montrent donc, en résumé, le rôle du père bien secondaire, comme il le fut, en effet, pendant très longtemps, chez les Touraniens.

Ceci semble prouver que cette langue berbère existait déjà à une époque antérieure à la constitution patriar-

cale de la famille, à une époque où dominait encore le régime matriarcal; alors, l'enfant était la chose de la mère qui le mettait au jour, le nourrissait de son lait, l'élevait, le protégeait jusqu'au moment où, adulte, il prenait place parmi les compagnons : Λ *id.* En berbère mozabite, le mot enfant se dit]] *mem*, ce qui s'analyse : *chose de la mère* (15e forme de]) ; dans l'Aurès, on a le mot ⊡] *immis,* qui s'analyse : *ayant pour mère* (24e forme du même mot). Enfin, il y a toute la série des dérivés de □ *our* correspondant à notre mot *enfant* et rappelant l'idée d'enfantement.

A cette époque sauvage de l'humanité, c'était, en effet, comme chez les animaux, l'instinct, le travail et l'amour de la mère qui assuraient la vie, la protection et l'éducation à l'enfant sans père attitré et reconnu. Aussi était-il naturel que, par affection et reconnaissance, ces enfants, même devenus hommes, se groupassent autour de la MÈRE, qui, continuant son rôle tutélaire, resta de fait le chef ou l'arbitre incontesté de ce groupe issu d'elle-même. Telle fut la formation logique et forcée des premières sociétés familiales : elles furent *matriarcales* avant d'être *patriarcales,* et de là naquirent plus tard les mythes et les légendes féminines comme celles des Amazones.

Aussi, le jour où, cessant de trembler devant le tonnerre effrayant et d'adorer uniquement les manifestations matérielles solaires, lunaires ou sidérales, l'homme primitif commença à concevoir l'idée abstraite d'une divinité bienfaisante, il ne put rien imaginer de plus admirable et de plus digne de sa vénération que la femme qui l'avait créé ; et la conception nette d'une cause première bienfaisante, ou d'un dieu, se présenta spontanément chez lui sous une forme féminine. Le fait même de la naissance et de la création de l'enfant, dont la raison échappait encore à ces âmes naïves, leur parut surnaturel et les amena à adresser à une déesse féminine leurs

premiers hommages et leur premier culte. Comme, d'un autre côté, le soleil, par son éclat, sa force et sa lumière aveuglante rappelant celle de la foudre, avait un caractère de violence et de virilité qui n'était pas en rapport avec l'idée d'une déesse, ils choisirent, pour représentation céleste de la divinité créatrice, la lune à la lumière douce et calme, dont les phases bien apparentes règlent le cours de la vie. Ce fut donc là la première image céleste de la divinité, et l'astre féminin par excellence. Son nom fut même, dans plusieurs tribus, formé du radical □ *our (Hera, Rhea, Ra,* etc.), auquel s'attachait l'idée de *création,* l'idée d'enfantement. Là où la lune ne porta pas un nom aussi expressif et fut seulement la femme ou la manifestation de Enn, elle resta néanmoins la *mère des dieux;* car toutes les anciennes théogénies ont leurs dieux usuels issus d'une femme. La trinité indienne est sortie de *Bhavani,* épouse de *Para-Brama* et mère de *Brahma,* le créateur; de *Vichnou,* le conservateur; de *Civa,* le destructeur.

La mythologie scandinave n'apparaît un peu distincte, au milieu de ses brumes obscures, qu'avec la vache *Adumbla,* fille du chaos *Gienungap-An,* mère de *Bure,* grand'mère de *Bore,* et aïeule de *Odin,* le créateur de l'univers.

La Grèce, au premier rang après le Destin et le Chaos, plaçait *Ghè* ou *Tilhée,* c'est-à-dire la Terre, qui donne naissance aux dieux de l'Olympe, et Jupiter lui-même, le maître des dieux, avait eu pour nourrices les « déesses mères ».

Chez les Latins, les mystères nationaux par excellence étaient, d'après Cicéron, ceux de la bonne déesse, *Vesta,* la vierge, ou *Oma,* la mère, ⊐ *em.*

Les Gaulois conservèrent très longtemps le culte des « déesses mères », protectrices des troupeaux ; ils leur érigeaient des chapelles *(cancelli)* où ils portaient leurs offrandes avec de petites bougies, et ces cancelli étaient le plus souvent des troncs d'arbres creux. Cet usage

s'est perpétué jusqu'à nos jours en Algérie : seulement, l'arbre est maintenant plus ou moins nettement consacré à quelque marabout musulman, et les femmes et les bergers continuent à y déposer des bougies et des *ex-voto*, pour appeler la protection céleste sur les troupeaux (1).

Plus tard, lorsqu'aux prêtresses succédèrent des collèges de prêtres mâles, et que des hommes de génie formés par leurs mères eurent jeté les premiers principes du code religieux en Chaldée et dans l'Inde des Védas, l'élément masculin s'empara de la prééminence, et les classes sacerdotales s'efforcèrent partout de modifier les instincts naturels des hommes primitifs. Sous cette influence hiératique, les divinités féminines, toutes-puissantes jadis, ne furent plus que « les reflets, les compagnes, les émanations des dieux mâles. »

Mais de cette antique suprématie de la femme, il est resté de nombreuses traces dans les traditions, les légendes ou les usages des peuples qui ont conservé plus que les autres les anciens souvenirs. La fable des Amazones n'a pas d'autre origine, et en Algérie, on retrouve a chaque pas comme de lointains échos de ces premières sociétés matriarcales.

Chez les Touareg, comme dans quelques familles européennes, « *Pars sequitur ventrum* », ou plus énergiquement encore : « *ventre ennoblit* » ; et, en fait, celles des tribus touareg dites *filles de leurs mères* sont celles en possession du plus grand renom de noblesse ancienne.

En Algérie, bon nombre de tribus berbères font remon-

---

(1) A 12 kilom. d'Alger, on peut voir un de ces cancelli dans un olivier creux isolé, non loin de la kouba du cimetière de Si Bou-Beker, près le Gué-de-Constantine. Ces cancelli sont excessivement nombreux et se trouvent partout ; nous citons celui-ci parce qu'il est facilement repéré.

ter leur origine à une femme dont souvent elles portent le nom :

Ouled-Meriem (Aumale) ;
Beni-Aïcha (Ménerville) ;
Ouled-Fatma (Ngaous) ;
Beni-Chebana (Sétif) ;
Ouled-Halyma (Sebdou) ;
Ouled-Bartha (moitié des Beni-Tigrin) de Ammi-Moussa ;
Le ksar de Zenina, fondé par une reine de ce nom.

Dans d'autres tribus, où le nom n'est pas resté comme ethnique, il s'est conservé comme objet de légendes et de traditions affirmant une suprématie ou souveraineté féminine. Dans l'Est, au Djebel Aorès, ce sont les souvenirs de la Kaheïna, de la Ḥabtsa des Beni-Mloul, de la Djamaa des Amamra, etc. Dans l'Ouest et dans tout le sud de Géryville, ce sont les légendes si populaires d'Embarka bent El-Khas, personnification d'une antique et bienfaisante reine étendant sa sollicitude sur tout le pays, le peuplant et le civilisant.

Encore aujourd'hui, un grand nombre de noms ou prénoms d'hommes sont formés de l'inchoatif *Ben*, fils de, et d'un nom de femme : Ben-Alia, — Ben-Arbia, — Ben-Yamina, — Ben-Zohra, — Ben-Fiala, etc., etc.

Pour en revenir à nos origines berbères, dont cette digression un peu longue mais nécessaire nous a sensiblement écartés, nous pensons être dans la logique des choses en plaçant après les migrations des hordes sauvages des *Anou* ou peuples de *Enn*, celles faites par les tribus *filles de leurs mères*, c'est-à-dire par les races des *Amazônes* ou *Hal-Azoun* et aussi par ces peuplades primitives, excessivement anciennes, comprises sous les dénominations de peuples du *Meraou*, *Kimmeriens*, *Summeriens*, tous noms dérivés de □ = *er*, origo, et mieux de □ ⊐ *mer*, *mir*, espace, durée, temps, dont l'analyse est :

⊐ *m* = mater, — matrix, — materiæ ;
□ *er* = gignuit, — generationis, — origo.

Meraou est la 3e forme de □ *ar ;* Summerien et Kimmerien sont les 1re et 15e de □ ⊐ *mir* ou *meraou.*

En employant ces divers ethniques, pour la commodité et la clarté de notre exposé, nous devons rappeler qu'il est bien entendu que ces dénominations de peuplades n'ont rien d'absolu ; et que, par exemple, sous les noms d'*Amazones, Hamaxèques*, etc., nous grouperons toutes les nations ou tribus qui, ayant à peu près les mêmes usages et les mêmes mœurs, se sont réunies à un certain moment pour un but commun. C'est ainsi, d'ailleurs, que, de tout temps, l'histoire, la légende ou la fable ont attribué à un homme ou à un peuple les faits et gestes d'une agglomération de gens ou de tribus qui, à défaut de ce que nous appellerions aujourd'hui « *une nationalité* », formaient ces groupements des premiers âges auxquels s'appliquerait très bien le mot de confédération.

La classification énoncée au début de ce chapitre ne saurait non plus être érigée en un système rigoureux et exclusif ; en principe, elle est vraie et elle permet d'expliquer bien des choses, ne fût-ce que certaines origines berbères ; mais, en matière d'ethnologie, il ne faut pas oublier qu'on n'a pour base que des déductions tirées de quelques rares données linguistiques, et quelques faits isolés relevés dans des traditions souvent très incomplètes. Ce n'est donc pas de l'histoire que l'on écrit, ce ne sont que des probabilités qu'on expose, et trop de précision éloignerait forcément de la vérité possible.

CHAPITRE VII

Peuplement Sud. — § 3

Tribus amachek filles de leurs mères *(suite)*. — Les Amazones ou Hal-Azoun.

Venu du Nord-Est avec ces antiques tribus nomades nommées Scythes par Hérodote, et Hamaxèques par Strabon, le *Hal-Azon* (1) *(Alazône)*, dont la fable a fait les *Amazones*, s'étendit au nord et au sud du Caucase et peupla les deux rives du Pont-Euxin. Un de ses rameaux, qui paraît avoir longtemps occupé les plaines de la Sirakène, couvrit l'Europe orientale, la Thrace et la Grèce, et vint même vers le littoral méditerranéen de la Gaule, où on retrouve encore son nom aujourd'hui dans *Alzoun*, chef-lieu de canton du département de l'Aude, et *Azoun*, localité et rivière du département du Gard, soit que ces dénominations aient été imposées directement par les *Azoun* primitifs, soit qu'elles aient été introduites par des colons berbères transportés sur cette côte par les Carthaginois.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des migrations européennes de ces Azoun, il est certain que d'autres groupes de cette race se concentrèrent, durant plusieurs siècles, dans l'Asie mineure, qu'ils conquirent et peuplèrent en refoulant ou resserrant dans les montagnes d'autres peuplades encore plus anciennes. La tradition, aussi bien que la fable, assignent comme domaines aux Amazones toute la Cappadoce, le littoral méditerranéen et

---

(1) Voir Strabon, Liv. XI, ch. 2; 1. — Liv. XI, ch. 5 ; 1, 2, 3. — Liv. XII, ch. 3 ; 20, 21, 24.

une partie de l'Arménie. Smyrne (1), Éphèse, Kymée, Myrine, etc., passent pour avoir été fondées par elles au temps de leur puissance, alors que, au siège de Troie, « elles guidaient aux combats les phalanges syriennes, » dont la lance répand au loin la terreur (2). » Il existe dans cette région bien des noms qui rappellent encore d'une façon plus précise l'action et le passage du Hal-Azoun.

C'est d'abord à partir du Caucase que ces peuples franchirent, par les défilés de l'*Alazonius (Hal-Azoun)* et du *Phase* (Fez), le canton de la *Moschike* ou des monts *Moschiki (Amoschik, Amachek).* Ce canton avait pour villes principales : chez les Ibères ou Iabaren, *Harmaxika (Ar-Mazik, Our-Amazek).*

Plus au Sud, dans le pays des *Arimes* d'Homère :

□ = *ar* = (our), fils ;
⊐ = *im* = des mères ; } *Arima, ar-am, aramenie.*

Près des rives de l'Euphrate oriental, était *Arad-Zani*, Arsanias des Grecs, et le pays d'*Arzen,* qui s'étendait jusque sur les rives du *Zab,* où nous trouvons les *Azones* assyriens voisins de Ninive. Ces Azones du Zab furent peut-être ceux qui ont donné naissance à la légende de la reine *Semiramis*, qui figure dans le panthéon assyrien sous le nom sanscrit *Semirama,* et qui représente une *très ancienne époque historique* de conquêtes et de puissance, ce que confirme, en berbère, le nom même de la reine légendaire.

⊙ = *Se* = vers ;
□ ⊐ = *mir* = le temps, l'époque ;
⊐ = *am* = de la mère, du principe.

(1) Smyrne est la 1re forme dérivée de Myrine.

(2) Pindare, cité par Strabon, Liv. XII, ch. 3 ; 9.

En Cappadoce, sur les rives de l'Halys, les peuples hamaxèques du Hal-Azoun occupaient, dans la plaine de Themiskyre, les rives du lac *Tatta*, de *Gar-Saoura*, qui sont des noms du Sahara berbère; puis, plus à l'Est, chez les *Lèques*,

ll = *L* = al, hal, loua, — peuple, clan;

•: = *ek* = nomade,

le canton d'*Isaourid*; chez les Phrygiens, *Aazani*; et enfin, dans la Troade même, dont la capitale *Ilion* est placée sous le patronage de leur déesse *Athènè*, les emplacements d'*Hamaxikus*, de *Gargara (Guergour)*, etc.

En Asie mineure, nous sommes dans les pays que les traditions bibliques assignent au fils de Japhet, *Mosok*, dont le nom, qui s'écrit *Mosoch*, *Mosok*, *Mescec*, *Meschek*, se confond avec celui de l'ancêtre éponyme du peuple *Amachek*.

Nous pourrions aussi rappeler ici qu'El-Bekri (1) donne pour père de la race berbère, *Kaïs*, qui est *Cousch* pour les Musulmans et « un roi-soleil » pour les assyriologues modernes qui se sont occupés des textes tourano-chaldéens. Ce roi Caïs a deux femmes : *Mozna* et *Tamzight*; de la première sont issues toutes les races berbères qui ailleurs ont *Madrès* pour ancêtre, c'est-à-dire font partie du peuplement Sud; de la seconde, *Tamzight*, sont issues les races de *Ben*, c'est-à-dire celles du peuplement Nord. Or, *Tamzight* est le féminin ou la 12e forme de *Amazigh* (Amachek), que nous avons déjà rattaché à *Mozna*, *Amozna*, identique, comme radical, à *Amazone (AMZN)*, à *Mazouna*, à Zenaga, Zenata, etc.

D'un autre côté, Jornandès nous donne la *Dacée* comme bornée au couchant par une peuplade de *Tamazites*, et Hérodote nous apprend que les *Maxyes* de Libye se disaient originaires de la Troade et d'Ilion.

---

(1) El-Bekri, p. 180.

On pourrait facilement multiplier les rapprochements de l'espèce en les puisant aux sources les plus variées. Sans sortir de cette péninsule de l'Asie mineure, rien ne serait plus simple que de relever de nombreux noms de localités que la géographie de l'Afrique septentrionale, tant ancienne que moderne, nous montre répétés sur les côtes barbaresques ou dans le Sahara : nous en citerons quelques-uns plus loin ; pour l'instant, nous allons continuer à suivre et à mettre en relief le mouvement extensif des *Hal-Azoun*.

Maîtres de l'Asie mineure, ces peuples, se prolongeant vers le Sud, par les plaines entre la Syrie et l'Euphrate, se concentrèrent sur les rives du *Farfar* et du *Barada*, dans le pays qui prit d'eux le nom de *Damasek (D'amasek*, 16e forme), *Dammesek*,*Damaseck*, *Damas*, selon les dialectes et les auteurs.

Plus au Sud, ils laissèrent sur le torrent d'Assor les noms de leurs métropoles européennes, comme *Gherra*, primitif de la *Guerrara* du Mzab et du *Gourara* du Sahara central ; puis, la ville de *Segor* :

⊡ = *Se* }
□ ⋈ = *gor* } 1re forme de *Gor*, montagne ;

ou bien encore :

⋈ □ = *Sek*, demeure ;
□ = *or*, des hommes.

De ces points, les tribus du Hal-Azoun allèrent occuper la péninsule Arabique, où les plus anciens souvenirs légendaires ou historiques nous montrent des dynasties féminines gouvernant le pays. Dans la Bible, c'est la reine de Saba qui va trouver Salomon ; dans les monuments d'Égypte, c'est une autre reine qui va visiter Tomiris III ; et, aujourd'hui encore, malgré l'Islamisme, les femmes du littoral sud de l'Arabie et de certains districts montagneux sont restées les égales des

hommes, sortent sans voile et héritent dans les mêmes proportions que leurs frères.

D'Aden, le Hal-Azoun passa en Afrique par la route ordinaire; il paraît s'être quelque temps fixé sur les bords de l'Océan, dans le pays des Somanlis actuels, qui porta d'abord le nom de *Azania* sur une étendue de plus de 50 lieues, et où nous relevons les appellations antiques de *Zingis* et de *Rapta*, que nous retrouverons plus tard dans la Berbérie septentrionale.

Au nord de la côte de *Berberika*, dans l'Éthiopie, que la tradition dit avoir été une conquête des Amazones (ou Hal-Azoun), les habitants ont conservé la dénomination de « fils d'Azoun ». *Ag-Azian* est, en effet, le nom que se donnent encore aujourd'hui les Abyssins. Ils ajoutent que ce mot veut dire « libre », sans doute parce qu'il fut jadis l'ethnique de la race conquérante (comme *Amachek* a pris aussi ce sens de libre chez les Touareg). Mais en dehors du pays même, cette acception n'a pas été ratifiée, et de même qu'en Europe le mot éthiopien est resté longtemps synonyme de magicien, le vocable *Agezan*, *Agezanna* est resté chez les Berbères du Djurdjura le terme usuel pour désigner « la magie et la magicienne »; c'est de ce radical qu'est formé le dérivé « *taouaghzeniout* » (combinaison des formes 12, 18, 9), *goule, ogresse*.

En se prolongeant dans l'intérieur de l'Afrique, le Hal-Azoun arriva avec le temps jusqu'aux environs du lac *Tsad* « le lieu de concentration. »

L'endroit plus spécialement occupé par les Azoun fut le pays des *Messena, Mezena*.

⊐ = *M* = préfixe de la 3e forme,
nom de lieu de

ǀ# = *ezen* }
ǀ⊙ = *essen* } = *Azon*, *Azoun*, etc.; *Assin*, etc.

Ce fut de là, sans doute, qu'il rayonna jusqu'à l'Atlantique, où peut-être la garde des femmes nègres du roi de Dahomey n'est qu'un lointain écho des anciennes traditions sur les mères ou femmes Azoun, dont la renommée et les conquêtes allèrent jusqu'au pays d'*Assin*.

Mais ce fut surtout vers le Nord et le Nord-Ouest que le Hal-Azoun s'étendit, imposant à toutes les races berbères ses noms et ses mœurs particulières, où le rôle de la femme a une importance telle, que douze siècles d'Islamisme n'ont pu détruire des privilèges de l'espèce de celui que nous citions plus haut, en rappelant que chez des tribus touareg, encore aujourd'hui « le ventre ennoblit. » Nous pourrions nous étendre sur ce sujet et citer bien d'autres faits (1), mais nous préférons continuer à interroger les noms ethniques ou géographiques qui nous semblent appuyer plus directement encore la thèse que nous soutenons.

C'est en effet aux Amazones ou Ahl-Azoun qu'il faut rattacher les origines des noms des *Azouna* sénégalais (2), comme celles des *Ziana (Beni-Zian, Ouled-Zian, Aït-Azouan,* etc.), répandus de la Tunisie au Maroc; puis aussi: celui des Ahl-Azouna des Mahada (Mseida de Nemours); ceux des villes d'*Azouna*, *Rezaïna*, *Mazouna*, *Zana;* ceux des tribus de *Ou-Azan, Iznacen, Ou-Azin, Ou-Zanna* (du Maroc). Tous ces vocables se rencontrent à chaque instant en Algérie dans les pays occupés par les fils de la femme *Zana*, l'ancêtre des Abd-el-Nour et par la race berbère si connue des *Zenata;* proche parente comme origine première avec les Zenaga.

C'est encore aux Amazones qu'il convient peut-être de

---

(1) Voir, entre autres choses, dans le *Kitab-el-Adouani*, pages 43 et suivantes, de la traduction de M. Féraud, des histoires de femmes berbères combattant encore au XVIIIe siècle avec leur mari, dans le Sahara; et dans la *Revue Africaine* de 1887 des lettres de Touareg.

(2) Les Azouna sénégalais comprennent les Ouled-Akehar et les Ouled-Beniouk.

faire remonter une des étymologies premières des *Libya*, Libye, car il ressort de plusieurs passages de Strabon et d'Homère que ces Amazones ou Halazones ont fait partie des peuples d'*Alybe* ou *Alobé*, ou sont venues du pays d'*Alybie*, qui est non sans raison identifié à celui des Chalybes du Caucase et de la Cappadoce (1).

Chalybe = *Kal-Lybe*, peuple ou pays de *Lyba*. Or *Lyba*, comme *Alybie*, *Aloba*, c'est le mot berbère ◫ || = *Elib*, qui, d'après Barth, signifie *colline* et se décompose en :

|| = *Ali* = élévation, hauteur ;
◫ = *Abi* = faisant séparation, coupant.

Ce vocable, qui semble être aussi le radical de *Alpe*, convient bien à une localité sise en pays de montagnes comme est le Caucase.

La présence de ces Kal-Lybe (Chalybes) dans cette région occupée par les Iabaren (Ibères) et voisine des Scythes, explique la provenance du vocable *Libui*, *Lybiki* servant de nom à d'autres rameaux venus en Gaule, en Espagne (Ibérie), et en Italie, avec le peuplement nord, noms que nous avons déjà signalés comme ayant d'autres sens possibles. (V. chap. III.)

Mais les premières peuplades libyennes ou kal-lybe ont aussi leur place nettement marquée dans le peuplement sud, car nous savons d'une façon certaine que ces *Kal-Lybe* s'étendirent des flancs du Caucase à travers l'Asie mineure vers la Méditerranée, et nous suivons leurs traces jusque dans la péninsule Arabique par les points suivants : *Libyssa*, sur la Propontide ; *Chalibeon* (*Kal-Lybeon*, *Béroé*, *Aleps*), en Syrie ; le *Liban* (*Libum*, *Libona*, *Libna*), en Palestine ; *Libana*, en Mésopotamie, etc.

Et, d'un autre côté, nous savons que la partie de la Berbérie appelée le plus anciennement *Libye* était celle

---

(1) Strabon, liv. XIV, chap. IV, 24 ; liv. XII, chap. III, 19-20, etc. ; Homère, *Iliade*, 2-356.

qui s'étendait de l'Égypte au lac Triton : le désert de Libye, la région sud de la Cyrénaïque (λιϐη).

Sur les bords de ce lac Triton, nous trouvons les *Maxyes* d'Hérodote qui se croyaient issus des Troyens (1), c'est-à-dire du pays du *Gargarus* qui était un des sommets du mont Ida, en Troade, et dont le nom se retrouve dans la route parcourue par le Hal-Azoun du lac Tchad au lac Triton, le long des rives de l'*Igargar*, de l'oued *Ghir* moderne, le *Guir* ou le *N'gir*, *Niger* des Anciens (N'guir : 4e forme).

Hérodote nous dit (2) que ces Libyens du lac Triton n'adoraient que le soleil et la lune, mais qu'à côté d'eux, d'autres peuplades sacrifiaient à Minerve *(Athénè)* et à Neptune, déesse et dieu que certains auteurs grecs donnent comme ayant été importés de Libye en Grèce par les Argonautes, ainsi que le dieu Triton.

En Libye, Minerve recevait le surnom de *Theït,* qui est *Thaout,* la déesse chaldéenne, mère des dieux, la grande dame patronne de la ville d'*Erek* en Chaldée. Ce surnom lui venait sans doute de tribus touraniennes venues de la ville d'Erek et dont nous parlerons plus tard ; mais *Theït* est aussi en berbère +≶+ *Taïti,* vocable usuel encore dans la plupart des dialectes :

+≶+ = *Taïti* = l'intelligence,

un des attributs de Minerve.

Le nom propre de cette Minerve, *Athénè*, que déjà les Amazones avaient imposée comme déesse à Troie et en Grèce, est resté à la ville de Tenæ (au sud de Sfax), à celle de Cartenæ (Tenes) ; enfin comme nom commun en tamachek avec ce même sens de « intelligence » oua :

+I+ = *Tanat* = intelligence.

---

(1) Hérodote, *Melpomène*, 197.

(2) Id. id. 188.

Il peut aussi s'analyser :

ⵜ = *At* = préfixe de la 6e forme, nom féminin ;
ⵏ = *Enn* = le dieu des eaux des Touraniens (Oaunes).

Athénè est donc la femme, la fille, le reflet, le féminin de Enn.

Enn, le dieu des eaux, c'est le *Neptune* des Latins, le *Poseïdon* des Grecs (archaïque : ποτιδας).

D'autre part, Enn, le verbe de Dieu, est aussi le tonnerre ; sa fille, sa compagne : *Athénè*, c'est l'*éclair*, ⵏⵜ = 6e forme de ⵏ. Enn « voir, être vu ». Et, en effet, il est prouvé et admis que Minerve, chez les Grecs, fut longtemps le symbole de l'éclair.

Ce rattachement aux Amazones libyennes de l'origine du culte du dieu des eaux (Neptune) et de sa femme, fille ou reflet, *Athénè*, explique aussi pourquoi ces deux personnages mythologiques se trouvent être le dieu et la déesse des chevaux : *Poseïdon hippeos*, *Athénè hippia*.

Quant au mot latin *Neptune*, il revient à *Neftune :*

ⵏ = *N'* = préfixe sur la 4e forme (nom d'agent) ;
ⴼ = *ef* = lumière, éclat, splendeur ;
ⵏⵜ = *atine* = d'Athénè — ou de celle d'Enn, de la chose d'Enn.

Son nom est resté en partie à la ville de *Nefta*.

Enfin, le dieu *Triton*, dont l'étymologie a été rattachée au sanscrit *tri*, couler, n'est aussi qu'un mot berbère dont le sens analytique ramène à *Our*, la lune.

ⵜ = *t* = préfixe de la 12e forme ;
□ = *ri* = *our* = lune ;
ⵜ = *t* = affixe de la 12e forme,

mais dont les sens usuels, sous la forme moderne *tarit*, est : « endroit encaissé d'une rivière », et ailleurs *plaine*,

sens qui s'explique comme 12e forme de □ *ar*, se fendre, s'ouvrir. C'est le nom de nombreuses localités algériennes ou sahariennes.

Une dernière citation à propos de ces dieux libyens : Hérodote, pour prouver que le costume des Pallas grecques vient de la Libye, dit (1) : « Les Libyennes portent » par-dessus leurs tuniques des peaux de chèvres sans » poils, avec des franges teintes en rouge, et, de ces » peaux de chèvres, les Grecs ont tiré le mot *égide.* » Égide se dit, en effet, αιγις, génitif αιγιδος et racine αιγιδιον, petite chèvre, mot qui lui-même, d'après les dictionnaires, dériverait de αιξ, chèvre ; génitif αιγος, racine αισσω, s'élancer, sauter.

Or, le berbère nous donne :

Λ⋊ = *ighidi* = chevreau — et ailleurs chèvre ;
racine Λ⋊ = *agged* = sauter, s'élancer, bondir,
ce qui est bien plus direct.

αισσω rentre, du reste, aussi comme étymologie dans le berbère ⊡ *as*, aller vers.

---

(1) Hérodote, *Melpomène*, 189.

CHAPITRE VIII

Peuplement Sud. — § 4

Tribus amachek filles de leurs mères (§ 3). — Les Amazones ou Hal-Hazone (§ 2). — Kimri cheraga ou Kimmeriens.

Nous avons dit déjà que la conquête de l'Asie, de l'Éthiopie et de la Lybie, attribuée par la tradition, aux Amazones ou Hal-Azoun, n'avait été ni le fait d'une seule tribu, ni le fait d'une seule expédition. Une multitude de peuplades réunies un moment dans un but commun, étaient vraisemblablement groupées autour de ce Hal-Azoun sur le compte duquel la légende et la fable ont réunis les exploits de tous les autres. Il ne serait pas possible de faire aujourd'hui une énumération quelconque, même approximative, des tribus formant la ligne ou le soff du Hal-Azoun ; mais on peut retrouver, parmi les *Hamaxèques* du *Meraou,* un certain nombre de nations qui semblent avoir été mêlées aux luttes et aux expéditions de ces temps reculés, luttes qui ont laissé des traces historiques, ethnographiques ou simplement géographiques.

En tête de ces nations se placent les *Kimri* ou Kimmeriens, que l'on peut considérer, sinon comme absolument identiques aux *Soumir* ou Summeriens tourano-chaldéens, du moins comme très voisins et de même race. Les uns et les autres ont, en effet, des noms qui les rangent dans ces peuples primordiaux se disant originaires du *Meraou* « centre et pilier du monde », fils du temps et de l'espace.

Kimeri c'est :

⋈ = *ki* = préfixe des dérivés de la 15e forme ;
□ ⊐ = *mer* = *meraou* = durée, espace, temps ;

et Soumir c'est :

⊙ = *sou* = préfixe des dérivés de la 1re forme ;
□ ⊐ = *mer* = *meraou* = durée, espace, temps ;

L'identité de ⊙ = *S* et de ⋈ = *K*, comme préfixe formatif des ethniques, n'existe pas seulement en berbère, le même fait se retrouve dans les dialectes écrits en caractères cunéiformes (1).

Les Summériens comme les Kimmeri étaient des gens du Meraou, nous dirions en berbère moderne des *Aït-Meraou*, ce qui est le nom d'une tribu Kabile du cercle de Fort-National.

Les peuples du Meraou doivent être classés parmi ceux fils de leurs mères, tant à cause de leur extrême ancienneté, et de leurs caractères touranien, qu'à cause de leur nom même qui donne à l'analyse :

⊐ = *materia* ou = *mater* = matris ;
□ = *originis* ou = *genuit* = ortus.

Ils sont, au point de vue ethnologique, proches parents des Amazones, contre lesquelles ils soutinrent cependant de longues luttes, dont le souvenir a traversé les siècles.

En effet, toutes les traditions anciennes s'accordent à dire que les *Amazones* furent vaincues par les Kimmeriens qui les chassèrent de l'Asie Mineure. La fable nomme Hercule comme vainqueur des Amazones (ou Hal-Azoun), et, d'un autre côté, Salluste, en citant les livres

---

(1) Voir 1re partie, chap. Ier. Lettre ⊙, commentaires 13, 15, 16.

du roi Hiempsal, qui donnent pour ancêtres aux Numides l'armée d'Hercule, composée de Perses, Mèdes, Arméniens et autres peuples, nous indique que ce mot *hercule* a le sens de « chef d'une migration de race tourano-aryenne. » C'est ce que le sanscrit confirme en expliquant le mot par « conducteur de peuples », et c'est aussi ce que le berbère démontre en analysant ce vocable :

□ = *Er* = *homme*, ancien, créature, sommet, tête ;
‖ •: = *kel* = du peuple ;

c'est-à-dire « l'homme du peuple, le chef du peuple, le roi ». C'est le même mot que le *Tourgol* « roi des peuples » de la version des Septante et des inscriptions cunéiformes touraniennes ; seulement, ici, c'est la 6ᵉ forme dérivée : *tour*, qui est employée, au lieu du primitif *our*, homme. C'est encore le même sens que le *Targitas* « ancêtre du Scylhe, fils de Jupiter et de la nymphe du Borysthène » ; car, *Targitas* c'est *Tour-Gaït*, « l'homme des Gêtes, le roi des Gêtes. »

Aussi, n'est-il pas étonnant que ce mot *Herkol*, ou Ηρακλης *Herakèlè*, soit resté un titre royal chez les *Héraclides* d'Asie Mineure.

La défaite des Amazones par Hercule n'est donc, en réalité, que le refoulement du Hal-Azoun par des peuples venus de l'Extrême-Orient (1) sous la conduite de leurs rois, c'est-à-dire par ces Kimmeriens, dont quelques-uns, sans doute, portaient ce titre d'Hercule, conservé fort tard chez les Berbères, car Ibn Khaldoun cite encore, parmi les fractions des Nefzaoua, de la souche du Louata, du peuplement Sud ou de Madrès, une tribu de *Our-Koul*, c'est-à-dire un « clan de Rois ou de Royaux » ou, si l'on veut, des Heraclides.

Faut-il rattacher à un autre clan de Our-Koul le nom d'Alger qui, pour les riverains de la Méditerranée, se

---

(1) Voir, sur le caractère aryen et préhellénique des langues de l'Asie Mineure, Renan, *Histoire des Langues sémitiques*, p. 43 et suiv.

présente surtout sous la forme *Argel?* Il y aurait là un curieux point de contact entre la donnée linguistique et la légende greco-romaine qui donne *Icosium* comme une fondation faite par vingt compagnons d'*Hercules*.

A ce vocable *Our-Koul*, on peut aussi rattacher le nom de *Ouaregla* qui, en zenatien du pays même, se prononce et s'écrit : *Ouargelen*, dont le radical primitif est bien *Our-Kel*. Ouargla, que la légende saharienne donne comme étant la plus ancienne ville du désert, a conservé dans ses usages locaux, traditionnels, des danses et des mises en scène tout à fait inconnues des habitants des autres contrées sahariennes.

L'une de ces danses reproduit, d'une façon étonnante, presque tous les détails que nous a révélé Callimaque sur les *théories* que les jeunes filles grecques exécutaient à Delos, et où « les danses imitaient le balancement de l'Ile encore flottante sur les ondes (1). »

Or, à Ouargla même est un lieu dit : *Ba-Mendil*, où se retrouve *in fine* ce nom de Delos, *Dili* en grec moderne.

La seconde danse ou scène est beaucoup plus sauvage et plus grossière. Il y a des travestissements, et on voit intervenir un quadrupède fantastique avec trois tisons enflammés simulant des yeux. Cependant, là encore, on songe involontairement, soit au Bellérophon, soit

---

(1) Ces danses, spéciales aux « fêtes de quartiers », se composent de deux chœurs : un chœur de jeunes garçons assis en cercle ou en demi-cercle et dont les torses se balancent en cadence au son de la musique; un chœur d'une ou de plusieurs théories de jeunes filles, se tenant enlacées par les bras, les mains jointes ou croisées sur la poitrine, *marchant*, surtout latéralement, et constituant une file ondulante comme un serpent. Ces théories sont précédées d'un joueur de flûte qui, isolé et séparé de l'orchestre, marque le rythme, règle les figures et la cadence. Ces danses, extrêmement dignes et décentes, ne sont exécutées que par les filles honnêtes; tout le quartier y assiste et, à un moment donné, tout le monde se mêle à la danse : les hommes assis n'importe où et « *dansant du torse* » ; les femmes de tout âge, les filles et fillettes se groupant en théories plus ou moins nombreuses.

au dieu des Keltes, le brillant Heal, aux rayons de flammes (1).

Mais, revenons à notre *Meraou*, point de départ de ces invasions herculéennes.

Parmi ces peuples du Meraou, les Kimmeriens représentent le rameau qui appuya le plus vers l'Est : ce sont ces blonds de grande taille qui, dans les temps préhistoriques, étaient venus des rives du *Phase*, peut-être des environs d'*Idcessa* (Phixipolis) (2), prototype de l'*Edesse* de la Haute Syrie, et vocable identique au grand ethnique berbère des *Addiça*, dont le nom est ensuite resté à *Eddissa* et à *Haidoussa*, villages de l'Aores.

Ces Kimmeriens avaient occupé la *Faziana* arménienne, dont le nom se retrouve dans le *Fez* marocain et dans le *Fezzan* africain et berbère, où les plus anciens habitants étaient des Ber-Aouna.

Plus tard, ces mêmes Kimmeriens s'étant répandus dans toute l'Asie Mineure, peut-être concurremment avec les Amazones, ou Hal-Azoun, enlevèrent à ceux-ci la suprématie, à la suite de luttes prolongées, dont l'écho se retrouve dans les récits d'Homère (3) cités par Strabon.

---

(1) L'animal fantastique est obtenu par la réunion de deux hommes cachés sous des peaux et portant un crâne de chameau, dans les orbites duquel sont placés les tisons enflammés. Cette bête semble d'abord présider à la fécondation de la terre, et à la production du blé et des plantes, puis elle se change en un monstre dévastateur, jusqu'au moment où elle est tuée à coups de fusil par un homme de la troupe. — Cette seconde danse se retrouve dans d'autres oasis, entre Ghadamès et Ouargla, avec des variantes ; les femmes n'y prennent pas part, sauf les vieilles. Elle tend à tourner à la mascarade et souvent dégénère en une sarabande sauvage et grotesque.

(2) Strabon, Liv. IX.

(3) Puisque nous citons Homère, profitons-en pour faire remarquer que son héros Αχιλευς a un nom que le berbère explique :

|| ∴ = *Akel* = *populum* }
⊡ = *es* = *movet* } il conduit, il mène le peuple,

ce qui est bien un nom de roi.

Sans même parler de ces dernières invasions, que l'on peut relativement regarder comme historiques et qui donnent à de grandes étendues le nom de *Galatie*, il semble que l'on doive rattacher à ces Kimri, vainqueurs du Hal-Azoun, un certain nombre de dénominations premières de l'Asie Mineure, dénomination qui déjà, aux temps d'Hérodote et de Strabon, rentraient dans le domaine de la géographie archéologique. Les plus caractéristiques ont pour radical ou élément composant le mot Kel, sous ces diverses formes : *Kal*, *Gal*, *Gall*, *Kell*, *Gel*, etc.

Nous citerons :

Les fleuves *Killus*, *Gallus* (que l'on retrouve aussi dans l'Algérie romaine comme désignation de l'Oued Djendjen, *Flumen Gulus)* ;

Le lac *Golœ;*

La montagne de *Killakus;*

Les cantons de *Kilikie* (Cilicia) ou mieux de *Kilaki*. C'est le pays des *Lêques* ou *Leka* (ou *Lelèges)* :

|| ·: = *Kel* = pays, peuple,

⋈ || = *Leka* = des Leka, Lêques.

Ces *Leka* donnèrent leur nom à la *Lykie*, à la *Likaonie*, etc. ; pays d'où sortirent tant de migrations célèbres, entre autres celle des Pélasges. Les *tumuli* qu'on rencontre en *Kilikie* (Cilicie) et dont le plus remarquable était celui de Killus, près du temple d'Appollon killéen, rappellent nettement les constructions dites cyclopéennes, pélasgiques ou celto-kimriques. (De plus, les Leka ou Lêques nous ramènent vers les *Lêches* du Danube, dont parle Tacite, et que l'on considère comme les ancêtres des Slaves polonais et serbes.)

Et, si on ne tient pas compte du sens possible de la désinence *S*, on a un nom qui serait en latin *populeus* et en berbère la 9e forme de *Akel* = || ·:

Non loin des Lykiens étaient les Cariens « *barbarophones* », dont le nom en berbère est *Ikari*, pluriel *Ikarien* « les poilus », et dont le radical se retrouve chez les *Isekiren* des environs de Dellys :

⊡ = *is* = préfixe des noms de la 1re forme; } ceux (de la race) des poilus.
I□⋈ = *kiren* = les poilus.

En *Phrygie*, les prêtres de la « bonne déesse » étaient les *Galles* qui, dans les premiers temps, étaient fort semblables aux druides gallo-kimriques. Ces Phrygiens, d'origine hamaxæque ou amachek, furent d'abord appelés *Bryges*, *Berik*, *Berig*, du même nom de l'ancêtre légendaire des Goths, et de certaines tribus de l'*Aorès* ou des Abd-el-Nour.

Isinda, de Pissinie, se retrouve dans le *Kel-Isendaten* des *Touareg*.

Le pays de *Mylia*, pays montagneux et boisé, qui s'étendait de Termise à Apamée (1), est :

⊐ = *M* = préfixe des noms de la 3e forme ;
II = *ila* = feuille, feuillée, forêt.

C'est *Mila*, *El-Milia*, près Constantine, pays montueux et encore boisé, surtout à El-Milia.

Les *Trères*, si souvent cités par Strabon, à côté des Kimmeriens, et à propos des invasions de l'Asie Mineure, ont leurs homonymes chez les *Traras* berbères du Sud de Tlemcen. Les *Trères* ou *Trara* ne sont autre chose que des « montagnards » :

+ = *T* = préfixe des dérivés de la 6e forme, ceux de } montagnards.
□□ = *R. R.* = *arar*, *aourir*, la montagne.

(1) Strabon, Liv. XIII, chap. 4, — XVII.

Attalia, en Pamphylie, nous ramène vers les *Aït-Tala, Aït-Tel*, « gens de la fontaine, gens du Tell, de la montagne » *(Atalantes, Atlas.)*

Sarde, nous rappelle *Sarida* de l'Aurès ; *Sardæ* (ou *Saldæ*, Bougie) ; *Sardoun*, des environs de Nemours. Son roi *Gyger*, qui passe pour être l'éponyme de l'*Ogygie* grecque, attique ou béotienne, est dénommé *Gougou* ou *Koukou* sur un prisme assyrien conservé au musée Britanique et relatant ses rapports avec Assourbanipal, roi d'Assyrie. Il nous ramène aux *Koukou, Gogo, Gago* du Sahara nigritien et au *Koukou* du Djurdjura, siège d'un puissant état berbère au moyen âge.

Du reste, nous étendrions démesurément ce chapitre si nous relevions en détail, dans l'Asie Mineure, toutes les dénominations antiques qui sont passées dans la géographie ancienne ou moderne de Berberie. Mieux vaut en rester là et reprendre de plus près nos migrations des *Kimri Cheraga*.

Ce fut à eux que le *Taurus* dut sa dénomination car, si en phénicien *tour* signifie *rocher*, en celtique et en kimrique, comme aussi en berbère, *tor* signifie montagne. C'est la 6e forme dérivée du verbe

□: = *our, ouar*, être sur, être dessus,

qui, lui-même, n'est qu'une modification (9e forme) de la racine □ = *ar*, « se détacher en fendant, surgir, produire », etc.

Descendant des pentes de ce Taurus et du pays des *Kel-Leka* (Cilicie), les Kimmeriens s'engagèrent vers le Sud par la vallée du *Chalus (Kal-Ous*, clan des Nomades) et par les lieux dits *Chalybon* ou *Beroea (Kal-Lybon*, clan des Lybiens, aujourd'hui *Alep) ; Chalcis* du Nord *(Kal-Kaïs) ;* puis, ensuite, par la vallée de l'Oronte et les contreforts orientaux du *Bar-gylus* et les points

de *Libium* et *Chalcis* du Sud, les Kimri atteignirent la *Cœlo-Syrie (Kel-ou-Syr)* puis le pays dit *D'amasek* (16e forme de *Amachek* ou *Amasek*), en latin *Damascus*, d'où *Damas ;* de là, semant sur leur route ces tumuli ou *Galgal* (1) et ces pierres levées qui révèlent encore aujourd'hui le passage d'une nation celto-kimerique, ils se concentrèrent autour du lac de *Kinnaret :*

I⋈ = *Kin* = *Kan*, état, gouvernement
+□ = *ar* = *our* = des fils, des gens
+ = *et* = *ait* = des nations,

lac dont les environs retinrent longtemps les trois noms de *Gallilée*, *Goulon* et *Galaad*.

La *Gallilée*, située à l'Ouest, est le pays (ou le clan) d'*Ilée*, *Kal-Ilé*, c'est-à-dire le pays des forêts :

ǁ ·: *Kal* = clan, peuple, pays, groupe ;
ǁ *ilè* = *Ela* = feuille, feuillée, forêt.

Cette dénomination avait été apportée des environs de la presqu'île kimrique (Crimée) où se trouvait « le pays d'*Hylée*, théâtre des aventures légendaires d'Hercule et de la reine du pays, Echinda, mère des trois ancêtres éponymes : *Agathyrse*, *Gélon* et *Scythe*. *Hylée*, en grec ὕλη, signifie *forêt*, comme en Berbère.

La Gaulonide ou *Golan*, à l'Est, reproduit assez nettement le nom du second fils d'Echinda ; ce peut être le pluriel ou la 20e forme de *Kel* ǁ ·: peuple ; ce peut aussi être un peuple de *Enn*, antérieur aux Kimri : *Kel-An*.

La troisième région, celle du Sud ou de *Galaad*, est la plus remarquable au point de vue de l'étendue comme aussi pour le sujet qui nous occupe, car *Galaad*

(1) *Galgala*, où séjourna l'arche sainte en Palestine, n'était sans doute aussi qu'un ancien galgal ou tumulus celto-kimique.

|| ·: = *Kal* = clan, peuple, pays, groupe

Λ = *ad* = (de ceux) allant ensemble

c'est le pays d'*Aad,* ce sont les peuples d'*Aad,* les *Adites,* les plus anciens habitants de la péninsule au début des temps historiques. Nous y reviendrons plus loin.

Galaad, d'après la Bible (1), tirait son nom des pierres levées, témoins du serment de Jacob et de Laban ; cette explication n'est point exclusive de la précédente, et le berbère l'admet avec une simple modification du son voyelle analogue à celle que l'on constate dans les Bibles protestantes où le lieu du serment, sur la montagne de *Galaad,* est dit *Galhed* :

|| ·: = *Kal, gal* = groupe ;

Λ = *aoud* = publier, porter à la connaissance.

soit « groupe de témoins, groupe de pierres-témoins. »

Il existait en Judée bien d'autres noms ayant leur explication dans le berbère ; les citer nous écarterait de notre sujet ; disons seulement qu'au Sud du pays de Galaad était *Silo,* dont le nom se retrouve plus tard au Sud de Constantine, dans la colonie romaine de *Sila* (1re forme de || = *ela,* feuillée), et que le *Golgota* de Jérusalem pouvait bien avoir été d'abord le « mont des cigognes » :

+ ⋊ || ⋊ = *golgat* = échassier, spatule, palette (T.).

Les Kimri ou Gael cheraga, dont nous venons d'indiquer les traces, formèrent, avec les peuples d'*Ann* déjà installés, ces races de taille gigantesque contre lesquelles, dès leur arrivée en Palestine, les Chananéens du golfe Persique, comme plus tard les Israélites, furent en luttes continuelles. Les tribus les plus en évidence furent les *Rephaïm, Rephaït* ou *Manes* que rappellent les monts *Riphée* d'Europe, les *Riff* et les *Refana* ber-

---

(1) Genèse, chap. XXXI, v. 46, 47, 48.

bères déjà cités dans le peuplement Nord, et enfin les *Men*, esprit, reflet ou manifestations lunaires des déesses de l'Asie Mineure. A côté venaient les *Horrites, horréens,* c'est-à-dire les peuples, *gentes,* (□ *our* = les hommes), et les *Amorrhiens* (3e forme de « horreen »), qui paraissent être leurs proches parents.

Ces races géantes, kelto-kimrique, contribuèrent à la formation et au peuplement des états déjà constitués par les peuples de Enn, tels que les *Guergésien* et les *Pelichthin* (Philistins). Et, en effet, chez ces derniers, à côté du titre de *Seran,* porté par chacun des pentarques placés à la tête du pays et dont nous avons déjà parlé, se trouvaient des chefs guerriers ou rois dits *Goliat, Kalout, Jalout, Djalout,* selon les dialectes :

|| •: = *Kol* = populi ;
\+ = *at* = dominus, homo, pater,

« l'homme du peuple, le père du peuple », mot qui est identique comme sens et éléments constitutifs avec le mot *Agellid* Λ || •: expliqué plus haut.

D'après une des deux versions d'Ibn Coteiba, cité par Ibn Khaldoun (1), les *Goliats* ou *Djalout* formaient une tribu et descendaient de « *Fers,* personnage bien connu » ; le nom propre de celui qui vainquit David était, d'après le même auteur, *Ouennour :*

: = *Oua* = *is*		celui de la ville d'Our ;
| = *En* = *de*		celui de la lune ;
□ = *our* = { *luna, hominibus*		*celui d'entre les hommes.*

Or, *Ouennoura* est un vaste canton algérien, situé entre Aumale et Bordj-bou-Arréridj, et dans lequel abondent les ruines berbères et les tombeaux mégalithiques.

(1) Ibn Khaldoun (traduction de De Slane), T. Ier, p. 175 et T. IV, p. 572.

Parmi les ancêtres de ce *Goliat,* nommé *Ouennoura,* sont : *Heryal, Dial, Kahtan* et *Fers,* tous noms qui s'expliquent par le berbère, ou nous ramènent à des origines ariennes :

Heryal = { □ = *er* = homme
≤ = *i* = à
ǁ = *al* = la divinité, au peuple, etc. ;

Dial = nom de la 16ᵉ forme de ǁ *al ;* celui du peuple ;

Kahtan = { ⋈ = *ag* = fils, homme de
ǀ+ = *ten* = celle d'Enne (Athénè) ;

Fers = {][= *Fa* = splendeur
□ = *er* = des fils
⊡ = *es* = du soleil } La Perse.

Une autre version d'Ibn Coteiba donne pour ancêtre des Philistins (d'où il fait sortir ensuite les Berbères) *Sefk.*

⊡ = *S* = préfixe de l'*f* dérivée factitif ;
⋈][= *Fek* = rendre sauf, sauver (et applaudir.)

Ce *Sefk* a été identifié par M. Olivier avec *Sophax,* fils de Didor et petit-fils d'*Hercule,* d'après l'historien Josephe. « C'est, ajoute-t-il, de Sophax que les *Sophokes,* Berbères du Sud du Maroc, tirent leur nom qui, d'autre part, est presque identique avec celui du roi *Siphax.* »

Nous dirons plus loin comment, du Sud de la Palestine, les Kimri cheraga, confédérés-*Kal-aad,* passèrent en Arabie et en Berbérie ; nous allons continuer l'étude des divers peuples qu'il convient de rattacher aux tribus filles de leur mère et de réunir au groupe ethnologique des Amazones ou Ahl-Azoun.

CHAPITRE IX

Peuplement Sud. — § 5

Tribus amachek (§ 4). — Amazones (§ 3). — Melanchlœnes, Touareg et Summeriens chaldeo-touraniens.

Aux Amazones venues des plaines de l'Europe orientale ou de la haute Asie, il semble que l'on puisse rattacher les *Melanchlœnes,* ces Hamaxèques ou Scythes « aux vètements noirs », cités par Hérodote. Il est, en effet, possible que ce soit là les ancètres de quelques-unes de nos peuplades de Touareg ou Amachek, lesquelles, on le sait, descendent des *Lemta, Lemtouna* ou des *Molathemin,* c'est-à-dire des *voilés,* et parmi lesquels les tribus les plus nobles et celles des races les plus blanches ont exclusivement adopté le voile noir (1).

Le mot arabe *molathemin* (voilés) n'est, en réalité, autre chose que la traduction fidèle du mot *lemta,* lequel est la 5e forme du radical :

ⵎ ǁ = *LM* = *elem* = peau (avec ou sans ses poils), paille, fétu,

et en général « *toute chose mince, de peu d'épaisseur en* LAME, *en couche, en fil et susceptible de former flocon, paquet ou enveloppe.* »

A ce radical berbère se rattachent une foule de mots grecs, latins et français (2), et on le retrouve en kimrique

(1) V. Duveyrier, p. 359 et 39?, à propos des Oui-Sottefinin « les noirs », dénommés ainsi à cause de la couleur de leurs voiles.

(2) On peut, en effet, rattacher directement au berbère ⵎ ǁ *lem* (L M) les radicaux suivants :

ⵎ ǁ *aloum* = paille (fétu creux et formé d'une pellicule) ; —

où *Lem* signifie pelure, vêtement, c'est-à-dire résume d'une façon complète les diverses idées attachées à ce radical dans les différents idiomes berbères ou issus du berbère. Il est inutile de rappeler ici que les premiers vêtements des Kimri, comme des autres peuples, étaient des peaux de bêtes qui, plus tard, furent cousus et enfin remplacés par des vêtements tissés en laine ou poils.

Lemta ou *Lemt.* = + ⊐ ‖ étant un mot à la 5e forme a pour sens « la transition à l'état de ce qu'exprime le radical », c'est-à-dire, en langage intelligible, *Pellitus* (couvert de peau), du radical *Pellis* peau ; en vieux français et patois tourangeau *Pouillé,* se pouiller, vêtir, se vêtir.

Ainsi, les *Lemta* étaient donc des Berbères, nommés les « *Pelliti*, ou les *enveloppés* ». La même dénomination pouvait exister chez les Kimri d'Europe, puisque dans la langue de ceux-ci, le radical *lem* a le même sens et que les suffixes *at, aeth* sont en kimrique très fréquents comme désinence des noms masculins.

Le berbère a aujourd'hui encore, pour exprimer l'idée de se voiler, un mot bien remarquable : c'est, en kabyle, أسبر *sber, sbour,* soit ☐ ⊞ ⊡, c'est la 1re forme dérivée

---

⊐ ‖ *elem*, aglomérer, mettre en flocon (arabe : لَمّ envelopper, assembler ; — ⊐ ‖ ⋈ *iglem*, écorce, enveloppe, AGG-LOM-*ération* (19e forme) ; — ⊐ ‖ ⋈ + *teglim*, pellicule ; — ⊐ ‖ *elim*, filer, coudre. — En grec : Λεμμα *pelure* ; — Λημη chassie ; — Λημνισκος = bandelettes (λεμ-η-ισχω) ; — Λιμνη marais, étang (mince couche d'eau) ; — Λιμην port, refuge, eau enveloppée (ou *Lim* surface, *men* sanctuaire, refuge, domaine de Enn). — Λυμη souillure (plaque de boue), etc. — En latin : *Limus,* limon, la mince couche de boue déposée par l'eau et s'écaillant en lamelles par la sécheresse ; — *Lima,* lime (ce qui sert à amincir, à réduire en lame) ; — *Limen,* le seuil (la pierre plate et mince du seuil) ; — *Lombricus* = *Lom-ber-ig,* l'agent, la bête, voyageant dans le limon ; *Limax* = *Lim-ak* (22e forme), agent, être du limon ; — *Lemures,* fantômes, spectres (enveloppe des créatures : Lem et Our). — En français : les mots *lame, lamelle, lamer,* et les dérivés ou congénère du latin, *lime, limon, lamaneur, limace, lombric, lambeau* (*lem,* pelure et *B* = ⊞, déchirure).

d'un radical *BER* □ ▥, que M. Hanoteau déclare inusité, mais qui est celui dont la réduplication a donné le mot *berbère*, c'est-à-dire le primitif *bar*, émigrer, le même qui, à la 23e forme, a fourni *Berik*, noir.

SBER □ ▥ ⊡, c'est se faire *émigré*, se faire *Bar*, se voiler comme eux, et se voiler de noir, puisque la 23e forme *Berik* nous a montré plus haut que la couleur noire était celle inhérente aux Berbères, aux émigrés.

Ces rapprochements ne sont pas les seuls qu'on puisse faire; si on prend la peine de comparer les vieilles légendes classiques sur les Amazones avec celles recueillies dans le Sahara aux premiers siècles de l'hégire, on sera frappé de coïncidences trop nombreuses pour être l'effet d'un simple hasard.

En effet, d'après la version antique la plus généralement admise, les Amazones étaient « des femmes des » pays scythes touchant à la mer Hircanienne, qui, ayant » suivi leurs maris à la guerre et les voyant taillés en » pièce vers le fleuve thermodon en Cappadoce, se mirent » à faire la guerre elles-mêmes. »

La tradition du Sahara réédité par Cardonne (1) est plus explicite : « Les *Lemtouna* se trouvant au moment » d'une bataille inférieurs en nombre à leurs ennemis » durent la victoire au courage de leurs femmes qui se » jettèrent résolument dans la mêlée, le visage *voilé suivant la coutume de l'Orient ;* alors les hommes se » voilèrent eux-mêmes pour qu'il fut impossible de les » distinguer ; ce serait en mémoire de ce fait que l'usage » du litam aurait été introduit chez eux. »

Ce fait traité de fable est cependant très acceptable si on se rappelle les combats que livrèrent, même au temps de César, les femmes hamaxèques ou celtes défendant leurs chariots et aidant dans la mêlée leurs maris et leurs frères : ceci est de l'histoire.

Quant au fait du visage voilé, et voilé de noir, nous

---

(1) Carette, *loco citato*, p. 240.

ferons remarquer que cet usage n'est pas du tout particulier à l'Orient sémite, et qu'il existait dans une très haute antiquité chez les Celtibériens comme aussi chez les Grecs, où les femmes ne sortaient jamais sans se draper et s'envelopper dans un large vêtement de dessus, qui était ramené sur le front en même temps que remonté vers la bouche, comme cela se pratique encore en Berberie où le voile reste à proprement parler un *vêtement de dessus*. Les hommes même dans l'antiquité classique portaient le voile en des circonstances graves : les prêtres se voilaient pour les sacrifices, Œdipe se voila pour prier les Euménides, Enée pour sacrifier à Athénée, etc.

Or, le vêtement de dessus était par excellence chez les Grecs la *chlamys*, manteau léger et court venu de Thessalie ou de Macédoine, c'est-à-dire des anciens thraces ou peuples hamaxèques. Ce fut d'abord un vêtement de femme usité dans l'Asie Mineure, pays des Amazones et des Kimmeriens, vêtement que portait Didon la phénicienne (1), et qui fut plus tard le costume de cheval, adopté par les jeunes gens d'Athène.

Cette chlamys, se retrouve très nettement dans le mot Agelmous ⵙⵎ ⵍ ⴳ, nom moderne du voile noir des Imouchar. De plus, si nous consultons le dictionnaire d'Estienne, nous voyons que *Chlamys* est peut-être le même mot que chlœna χλαῖνα, « vêtement qu'on » ajoutait par dessus tous les autres » et que portaient notamment les femmes de Cyme. Ce manteau avait dû être primitivement noir, car le même radical, sinon le même mot s'emploie pour désigner la laine et plus particulièrement la laine teinte en noir (χλανίς), puis enfin le *voile noir* porté dans les funérailles non-seulement par les femmes mais aussi par les hommes.

Le mot *chlœne* se retrouve encore dans le mot kabyle du Djurjura اسلل *achellel* et اجلال *ajellel* (2) qui est un

(1) Virgile, Enéide IV, — 137.

(2) جلال en arabe signifie voile ou couverture de cheval.

« vêtement de dessus en laine », et dans خلال *khelal* « vêtement de laine pour femme ». Les changements du ج *j* en ش *ch* et en خ *kh* comme celui de ل *(L)* en ن *(N)* sont de ceux cités dans toutes les grammaires berbères comme fréquents quand on prend les mêmes mots dans des dialectes différents.

Il n'est pas sans intérêt, à propos de ces Lemta-Amachek, ou guerriers *masqués*, de dire quelques mots sur l'étymologie de ce vocable ; la linguistique nous révelant à ce propos quelques détails qui se rattachent au moins indirectement à notre sujet et corroborent quelque peu nos affirmations.

L'origine première du mot *masque* reste assez incertaine même dans les meilleurs dictionnaires, mais le berbère permet peut être d'éclairer la question. Les lettres constitutives de ce mot sont M (a) S K, les mêmes que celles du mot *amasek* ou hamaxèque. Ne serait-ce pas encore ici l'ethnique employé pour désigner une chose particulière ou spéciale à un peuple ? Cela n'a rien d'impossible ; les femmes thébaines si voisines des femmes des hamaxèques de Thrace, dont peut-être elles étaient les filles, avaient un voile particulier appliqué exactement sur la figure et percé de deux trous comme un masque. Le mot *masca* (Maska), d'après Littré, a d'abord signifié chez les Aquitains et dans le bas latin « *sorcière* », magicienne, c'est-à-dire une femme, — (comme dans le Djurdjura *ag-Azana*, fille d'Azoun, fille du hal Azoun, amazone) (1). — Or, les premières magiciennes ou sorcières furent sans doute les femmes Tourano-chaldéennes, prêtresses du dieu Enn ou de la déesse Ennya, c'est-à-dire des femmes du peuple Amasek.

Puis, en regard de ce mot du bas latin et de l'aquitain *Masca* sont donnés les vocables *Maschare*, *Mascharar*, qui en provençal et espagnol signifient barbouiller,

(1) Voir chapitre VII.

noircir. Ceci nous rappelle, non-seulement l'usage des femmes kabyles qui, en signe de deuil se barbouillent le visage avec la suie attachée aux marmites, mais encore l'habitude des Touaregs, qui ne se bornant pas à avoir un voile noir sur la figure se teignent encore la peau de la face et des membres, les hommes en bleu et les femmes en bleu ou en jaune : ils emploient pour cela les poudres d'indigo ou d'ocre destinées dans leur esprit à empêcher l'action de l'air sur la peau (1). Le même usage existait aussi chez les Gaëls ; César nous dit (2) : « Tous les Bretons se teignent le corps avec du pastel, » ce qui leur donne une couleur azurée et rend leur » aspect horrible dans les combats. »

Ajoutons encore à ces détails que c'est dans les lois des Lombards que l'on trouve pour la première fois le mot *masca*, sorcière ; et que ces Lombards étaient des descendants des *Avares*, provenant eux-même des *Aorsi* ou Scythes-Hamaxèques, — (Amasek ou *Mazik*) ; tout concorde donc pour rendre plausible l'étymologie que nous proposons.

On voit aussi que ce n'est pas sans quelques raisons que nous avons avancé cette hypothèse qui nous fait retrouver, dans les *Melanchlœne* d'Hérodote, les ancêtres des *Lemta* et des *Touareg*, voilés de noir ; les *Chlamys* et les *Chleïna* antiques ne sont que les prototypes des *Agelmous* et *Achellel*, ou voiles modernes des berbères.

On a invoqué pour expliquer l'usage du voile chez les Touaregs la nécessité de préserver le visage des influences atmosphérique, nécessité qui s'impose dans les pays très chauds comme dans les pays très froids. Cela est possible, et même probable ; mais comme cet usage

---

(1) Duveyrier, p. 431.

(2) César, Liv. V, chap. XIV. — La coutume berbère d'empourprer les cheveux des femmes et des enfants existait aussi chez les Gaulois qui se faisaient rougir les cheveux avec de l'eau de chaux et d'autres préparations ; recherchant ainsi cette teinte rousse qui est restée une beauté en Orient.

n'est pas le moins du monde pratiqué par les races originaires du Sahara, c'est-à-dire par les nègres du Soudan, il faut en conclûre que ceux-ci, qui sont restés dans le milieu convenant à leur race ont le derme moins sensible que les Touaregs, gens de race caucasique qui venus des contrées du Nord de l'Europe, ont conservé les habitudes propres au pays des frimas.

Ce qui tendrait à le prouver, c'est que chez ces mêmes Touaregs la suprême distinction consiste à avoir un pardessus en peau (1) ; c'est un vêtement ajusté et élégant, un vêtement de chef ou de riche, et nullement la peau de bête dont s'affuble le sauvage. Ce genre d'habillement si peu en rapport avec le climat, ne serait-il pas un vieux reste des traditions que les Leinta *pellati* avaient importé dans le Sahara après avoir reçu eux-mêmes de leurs ancêtres hamaxèques, parmi lesquels à côté du *Melanchlœnes*, Hérodote place les *Budins* grands porteurs de fourrures.

Qui nous dit aussi que ce n'est pas depuis que les femmes touaregs ont abdiqué leur rôle de femmes guerrières, quelles ont cessé, contrairement aux prescriptions islamiques, de porter ce voile de lemta, resté ainsi le vêtement national du combattant touareg.

Enfin, puisque nous parlons ici de l'habillement, rappelons l'usage qu'ont les Touaregs de porter des braies ou pantalons demi-larges *(karteba)* tombant vers le cou-de-pied, analogues à celui des anciens Perses et des anciens Gaulois, et surtout à celui dont les Amazones sont vêtues dans les bas-reliefs antiques (2). Rappelons aussi l'usage non moins remarquable du sayon ou de la blouse qui, chez eux, se nomme *tikamist* +⊡⊐⋊+, mot de la 12ᵉ forme, ou féminin du masculin ⊡⊐⋊ = *kamis*, aujourd'hui inusité, mais qui rappelle le vocable gaëlique *caïmis*, donné comme étymologie

(1) Duveyrier, p. 406.

(2) C'est l'Αναξυρις des Grecs.

au français *chemise*, concurremment avec le latin *camisa*.

La plupart des tribus ou clans touaregs n'ont-ils pas, du reste, comme dénomination ethnique, le mot *kel* que nous avons déjà souvent rappelé n'être qu'une des formes des mots *gall*, *gaël*.

Revenons à nos peuples hamaxèques, proches parents des Alazones ou Amazones.

A côté des Melanchlœnes, dans les régions septentrionales de l'Europe et de la Haute-Asie occidentale, existaient, dès la plus haute antiquité, des nomades désignés par les noms de :

Tyrkœ chez certains auteurs, *Lyrkœ* chez Hérodote, et enfin *Ourgoi* et *Areki* dans Strabon.

On a rattaché à ces nomades les *Ouigour*, les *Kirgis* et les *Turk*, dérivations que consacre le berbère : Turk, c'est :

+ = *T* = préfixe des ethniques de la 12e forme = ceux;
□ = *ar* = hommes;
⋊ = *ag* = allant = nomades,

soit : « les nomades, le peuple des gens nomades ».

C'était, en effet, des peuplades nomades errant dans les grandes plaines des deux côtés de l'Oural; parmi eux étaient les *Ouigour* qui leur sont quelquefois opposés, et dans lesquels nous voyons volontiers :

: = *oui* = ceux;
⋊ = *ag* = fils;
□ = *our* = de la montagne,

ou bien encore :

: = *oui* = ceux;
□⋊ = *gour* = de la montagne;

soit : les *montagnards* ; explication bien simple qui d'ailleurs ne contredit en rien celle des auteurs qui veulent que les Ouigour se rattachent à *Togorma*, fils de Japhet, dont le nom, d'après eux, ne serait que celui de *Ouigour* encadré dans le préfixe *T* et l'affixe *Ma*, ce qui serait, en berbère, un nom résultant de la combinaison des 6e et 21e formes.

Ouigour et Turk étaient voisins et parents des Scythes devenus sédentaires et laboureurs, les *Georgi* qui peuvent se ramener à *Ag-Iourk*.

⋈ = *ag* = fils, descendants de;

⋈ □ = *ourk* = des Iourk, des nomades,

et enfin ils étaient encore apparentés avec les Scythes *Taures* et *Neures ; tour* et *n'our* qui sont des vocables des 6e et 4e formes, dérivés du berbère *our*, fils, homme, ou *our*, origine, création.

Dans ce dernier cas, ces vocables *taures*, *tour* et *neures*, *n'our* impliqueraient l'idée de populations primitives se disant autochtones et ayant des dénominations identiques comme sens à celle des *Aït-Meraou* ou peuples du Meraou.

Ce furent des groupes de ces peuples qui vinrent s'établir sur les flancs sud du Caucase et des montagnes d'Arménie et y formèrent les agglomérations nommées *Chaldœi* ou *Soumir*.

Soumir, *Soumer*, *Samer*, *Soummer*, *Sommer*, etc., est en berbère □ ⊐ ⊡ et signifie encore dans la langue moderne : « Versant d'une montagne exposé au soleil. »

Ces Soumir, qui peuvent bien être les mêmes Touraniens que ces Scythes indiqués par Justin comme ayant soumis l'Asie entière bien avant la fondation de Ninive, donnèrent, en réalité, leur nom à la plus ancienne dénomination portée par le pays qui fut plus tard *Assur* *(Assyrie)* et qui fut d'abord le pays des *Soumir*. Ils représentent essentiellement, dans les inscriptions cunéiformes, la partie nord et nord-est de la contrée, c'est-à-

dire celle qui comprenait les pentes ou versants sud des montagnes.

Le vocable *chaldœi* a varié, comme sens, selon les époques et selon les auteurs. Il représente tantôt l'élément touranien de l'empire assyrien, tantôt les collèges de prêtres et astronomes, tantôt le peuple qui, aux temps semi-historiques, était fixé dans les plaines du Bas-Euphrate, plus spécialement appelées alors « la Chaldée », tantôt enfin, chez les Grecs et dans Strabon, les montagnards de l'Arménie, pays où, sans doute, quelques fractions réfugiées sur des cimes escarpées et ayant résisté aux invasions successives, avaient perpétué sur ce point le nom et la race des premiers habitants (1).

Ce mot « Chaldæi » trouve, dans le berbère, une explication qui confirme l'origine touranienne connue de ce peuple et qui concilie quelques-unes des divergences de détails que nous venons d'indiquer. *Chaldœi*, c'est d'abord :

ǁ ·: = *kal* = peuple (de) ;

Λ̣ = *dœi* = la déesse (Dê = Démeter),

« les peuples de la déesse Dê », la Démeter des Grecs, la déesse par excellence, mère des Dieux, divinité de Scythie et d'Asie Mineure, qui nous ramène aux tribus barbares préhelléniques ou hamaxeques gravitant autour du Ahl-Azoun, et cette explication nous donne la raison d'être du nom de Chaldœi, appliqué à un collège de prêtres, *Kal-Dê*, « le clan de la Déesse » et plus tard le peuple de Dieu, nom que devaient porter aussi, bien après, les tribus des Beni-Israel.

Une autre interprétation analytique, plus rigoureuse peut-être, est :

ǁ ·: = *kal* = peuple ;

Λ = *dœi* = allant ensemble, confédérés,

---

(1) Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 68.

« les peuples confédérés », et si on veut prendre le nom usité, les *Dacæ* ou *Daces*, c'est-à-dire les Scythes, nomades ou hamaxèques.

D'autres peuples confédérés restés dans les montagnes d'Arménie gardèrent leur nom complet de *Kal-Dœi*, ce qui expliquerait le sens donné à ce mot par Strabon et les auteurs grecs.

En Arménie, le peuple se dit encore aujourd'hui *Haiasdan*, c'est-à-dire descendant de Haig, fils de Togorma, petit-fils de Japhet ; *Aram* qui donna au pays le nom sous lequel le désignent surtout les étrangers est le 5e successeur de Haig et il représente spécialement l'éponyme des *Arimes* d'Homère, *Arimes* qui, eux-mêmes sont la souche des *Erembes*, premiers ancêtres des Arabes de la Péninsule dans les temps préhistoriques.

Or ces *Arimes*, fils ou descendants de *Haig*, étaient en berbère :

□ = *our* = fils (de), hommes (de) ;
⋈ = *aig* = haig,

et le peuple, l'ensemble de ces hommes, était dit :

□+ = *tour* = (peuple de), 6e forme de □ *our;*
⋈ = *aig* = haig.

Leur nom d'*Arime* se traduit directement par :

□ = *our* = *ar* = fils, ⊐ = *em* = de la mère,	fils de leur mère.

Celui d'*Erembe* devient :

⊐□ = *arim* = les Arimes, ⊐ = *ba* = séparés, émigrants,	émigrés venant de chez les Arimes.

Ces peuples, fils de Haig, *Touraig*, nous reportent aux *Tyrkæ* déjà signalés et aux *Touaregs* du Sahara.

Par suite, il est permis de penser que les Arimes qui, séparés du groupe des Chaldœi d'Arménie, vinrent dans la Péninsule arabique, se prolongèrent aussi par Aden et Berbera jusque sur les bords du Niger où ils donnèrent leur nom à tout le pays qui, sur la rive gauche, s'étend de Tombouktou à Gogo et est dit : *Taremt* (1) (12e forme). Dans cette région, d'autres hamaxèques *gaël* avaient déjà donné le nom d'*Aghele* ou *Akela* à toute la partie ouest entre Ouallata et les dunes.

D'autre part, si descendant les pentes sud d'Arménie nous appuyons quelque peu à l'Est, nous arrivons dans la Haute-Chaldée, au pays de ces autres Chaldéens appelés *Soumir*, et là, aux premiers âges du monde, nous rencontrons la tétropole célèbre composée des villes de : *Our* ou *Kalanée*, *Erek*, *Accad* et *Babel*.

Laissant de côté la Babel sémite qui est postérieure aux autres, puis aussi les Accad kouschites dont nous aurons à parler plus en détail, examinons ce que signifient les trois premiers vocables.

Chalané ou *Kal-Anée* c'est :

II •: = *kal* = peuple, pays ;
I = *an* = de *Enn*.

C'est un peuple de *Enn*, peut-être un pays de *Enn*. C'est là en effet le lieu de la naissance du dieu-poisson Oannes des Grecs, écho affaibli de l'*Anou* ou *Ann* des Touraniens. C'était, d'après les inscriptions cunéiformes, « la ville du dieu qui veille sur la lune » et « la demeure du dieu *Ann*. »

Our, aujourd'hui *Ouarka*, était un autre nom de la même ville ; ce mot, en chaldéen, signifiait, comme en

---

(1) Barth, t. IV, p. 168 de la traduction française — rattache ce pays à l'*Aramée*, mais à l'*Aramée* sémite.

berbère, « *lune* »; or, comme la lune était la « *manifestation de Enn,* » cette dénomination convenait bien à *Chalanée.*

Cette manifestation lunaire de Enn, était en assyrien *Sin* I ⊡ (1[re] forme de I); en summerien, c'était *Aku* « la souveraine, » (1) (la déesse par excellence), la maîtresse, l'agissante (⋈ = *ag*), épithète devenue le nom propre de la lune, et entrant à ce titre dans la dénomination de la ville rivale *Erek* qui était en chaldéen :

□ = *er* = *our* = luna;
⋈ = *aka* = *ek* = domina,

et en berbère :

□ *er* = *our* = luna;
⋈ *ag* = fecit, agit,
ou □ = *our* = homme, création; } *nomades.*
⋈ = *ag* = agissant, marchant, }

Mettant ce radical ⋈□ *erek* à la 6[e] forme pour avoir le nom ethnique de la population, nous arrivons encore (sans sortir des Kaldéens) aux *Touaregs, Tyrkœ* (ou *Arekki).*

+ = *Tou* = préfixe des ethniques, 6[e] forme, ceux de;
⋈□ = *eRek* = erek (ville) ou des nomades.

La ville d'*Erek* était située sur les bords du Tigre, Tiger.

+ = *ti* = celui de;
□⋈ = *ger* = montagne et intervalle entre des montagnes.

---

(1) En summerien, *ku* signifie maître, seigneur, et *kei* signifie roi dans les inscriptions médiques.

Elle était dans un pays où, dès les temps les plus reculés, les systèmes d'irrigation avaient atteint un très haut degré de perfection : aussi est-il permis de penser que ce nom de *Erek* ou *Ereg* est devenu le radical *erga* « RGa, » radical de l'idée d'*irriguer (irrigare, rigole)* usité en berbère à la 6e forme : ⋊□+ *terga,* avec le sens de seguia ou canal d'irrigation et conservé presque sans altération : en kimrique, *rhig* avec le sens de sillon, tranchée, rigole ; en allemand, *rige* = ruisseau ; en armoricain, *rega, regi, rogi* faire des sillons, des rigoles, *rompre, déchirer ;* ROGA, *labourer.*

En s'étendant vers le sud, tous ces Chaldéens ou Summériens, sous les ethniques divers de : *T'our* (peuples de Our), *Tour-aig* (descendants de Haig), *Touerek* (ceux de Erek), *Arimes,* etc., etc., occupèrent la Basse-Chaldée et ils se prolongèrent sans obstacle géographique soit dans les déserts ou plaines de Syrie et d'Arabie, soit le long du golfe Persique où ils fondèrent la ville de *Gherra* qui est celle des :

⋊ = *ag* = fils, gens de ;
□ = *our* = our (ville).

<table>
<tr><td>ou ⋊ = ag = préfixe de la 15e forme, nom d'instrument ;
□ = our = monticule, montagne, élévation,</td><td>} la chose de la montagne</td></tr>
</table>

ce qui reproduit d'une part le nom de la ville sainte des Scythes d'Europe, le *Gherrus* d'Hérodote, et de l'autre, dans le Djurdjura, l'ethnique des *Iakouren* ou des *Aït-ou-ag-our* ou des *Aït-oua-gour ; gour* ayant peut-être d'ailleurs pris ici son nom le plus usuel qui est celui de élévation, montagne, sens qui explique le nom de cette ville des tombeaux scythes puisque ces tombeaux étaient des *tumuli,* des *galgal* ou des *gour,* c'est-à-dire des monticules.

Ainsi que nous l'avons dit, d'Arabie, par Aden et Berbera, ces peuples passèrent en Berbèrie et contribuèrent à la formation première des Touareg et aussi à celle des *Righa* si nombreux dans le Tell et les Hauts-Plateaux.

Nous n'avons pas à dire ici ce que sont ces Touareg qui, aujourd'hui, commencent à ne plus être aussi mystérieux; nous rappellerons seulement que cet ethnique est repoussé souvent dans le pays même par la plupart des Amachek qui n'en comprennent plus le sens et le rejettent d'autant plus volontiers qu'un mauvais calembourg arabe en a fait une injure synonyme de renégat.

Il est cependant bien avéré et bien certain que ce fut au moyen-âge la dénomination réelle et nationale d'une grande partie des *Lemta:* les *Terga*, souvent cités par les auteurs berbères qui, exaltant leurs exploits, n'avaient nulle envie de les injurier, comme le fait volontiers aujourd'hui l'élément maraboutique arabe en rivalité d'influence avec l'élément aristocratique et guerrier. En outre, les Touaregs venus en 1844 à Alger avaient déclaré à M. le général Daumas (1) que plusieurs de leurs tribus descendaient des Turks, mot qui a exactement les mêmes lettres formatives et est l'ethnique d'un peuple issu des *Tyrkœ* antiques.

On a beaucoup plaisanté cette affirmation dans laquelle on a cru voir une forfanterie basée sur le désir qu'auraient eu les Touaregs de 1844 de se donner, à nos yeux, une noble origine en se faisant passer pour des gens de même sang que les Turks dont le renom était très grand chez les Berbères du nord de l'Algérie. Mais en admettant même que les Turks aient été considérés comme une race d'élite par les Touaregs, ceux-ci savaient certainement avec quelle facilité et quelle rapidité nous avions, en moins d'un mois, abattu leur empire en Algérie, et ils n'avaient certes aucun intérêt de forfanterie ou de politi-

(1) Daumas, le *Sahara algérien*, p. 325, reproduit dans la brochure de Maury, sur le commerce des peuples dans l'Afrique septentrionale, p. 150.

que à se poser, vis-à-vis des vainqueurs tout puissants, comme étant de la race des vaincus chassés du pays. Il est plus rationnel de supposer qu'ils se sont faits les reporters inconscients d'une tradition plus ou moins en honneur dans leur pays, et ayant, comme la plupart des traditions, une raison d'être, basée sur quelque chose de vrai.

CHAPITRE X

Peuplement Sud (suite).

Adites et premières races berbères de la péninsule Arabique.

Il résulte, de l'ensemble des données exposées dans les chapitres précédents, que, dès une antiquité excessivement reculée, nous pouvons constater entre la Méditerranée et l'Euphrate, ou des frontières d'Égypte au golfe Persique, une affluence considérable de peuplades nomades ou hamaxèques ayant des dénominations permettant de les considérer comme tout à fait primordiales, et comme faisant partie des Berbères primitifs, fils de leur mère, venus par des routes diverses des plaines de la Haute-Asie et de l'Europe orientale.

Ces agglomérations de peuples, divers sans doute, avaient cependant, en raison de leurs mœurs presque sauvages et de leur origine première, bien des usages semblables et plus d'une tradition religieuse commune : chez tous, nous avons pu voir l'importance caractéristique du rôle de la femme, l'existence d'un culte rendu au soleil, aux astres et aux autres phénomènes naturels. Il est permis de penser que ce fut à ces agglomérations qu'appartenait le noyau principal de cette puissante confédération qui, sous le nom d'Adite, fut la première nation maîtresse de la péninsule Arabique, dans une antiquité qui, par son ancienneté, échappe à toute supputation chronologique.

On ne sait presque rien de ces Adites ou Sabiens ; la légende arabe et musulmane qui rattache tout à Noé dit que : « *Ad,* petit-fils de Cham, *venu du Nord-Est,* se fixa » au désert de Dœhna à Ahsof-er-Rummel, le mont des

» sables, qui touche à l'Yemen, au Hadramaut et à » l'Oman. Ad eut 1,000 femmes, 4,000 enfants et vécut » 1,200 ans. Son royaume formait 1,000 tribus de plu- » sieurs milliers d'hommes chacune et il fit d'immen- » ses *conquêtes aux Indes et en Afrique.* Tous les Adites » étaient des hommes d'une *taille gigantesque,* adorant » les astres, le soleil et la lune. A deux reprises diffé- » rentes ces peuples disparurent complètement, *rejetés* » *sur la rive africaine* par des conquérants venus de la » Mésopotamie. »

Les seuls noms retenus de cette époque lointaine et légendaire sont ceux de *Sheddad, Morthad, Kil, Lokman,* personnages fabuleux qui se placent à côté des neuf ancêtres éponymes des tribus *Ariba* (1) : *Ad, Thamoud, Ou-maym, Oua-bar, Amlek, Tasm, Abil, Djadi, Djourhoum.*

Les quatre premiers sont des vocables tourano-berbères :

Ad c'est : Λ *ad*, les confédérés.

Thamoud = + = *ta* = préfixe 6e forme, ceux de
⊐ = *am* = la mère, la souche de
Λ = *oud* = Ad

« ceux de la souche des confédérés, » ou encore

⊐+ = *tam* = flanc, côté
Λ = *oud* = des confédérés, des Adites,

c'est-à-dire « voisins des Adites. »

Ou-maym semble être le pluriel de *Ou-Maïa*

: = *ou* fils
⊐ = *maia* = de maia, la déesse mère.

(1) Ou Arabes antérieurs aux Ismaïlites et aux Jectanides.

Ce peut être aussi :

⁝ = *ou* = fils

ᒧ = *ma* = de la mère (de)

| = *ien* = Enn

« ceux (les fils) de la mère de Enn, » ou « les fils de la mère *Enn* » (Ennyo, déesse scythe).

Oua-bar c'est :

⁝ = *oua* = ceux

□ ◫ = *bar* = émigrés (primitif de berbère),

les émigrés, c'est-à-dire les Berbères.

Amlik est la reproduction du mot Amalika, les royaux, en hébreu et en arabe. Mais ces *Amalika* ou *Amalécites* qui, plus tard, sont divisés en trois branches dont une chamitique *Our-cham*, et une semite, Catoura, ne comportaient d'abord que la branche mère, celle qui conserva plus spécialement le nom d'Amalika et qui de *l'Arménie* s'étendait jusqu'aux confins de *l'Égypte* dans les déserts du Sinaï; c'étaient des peuples venus de l'Asie Mineure et leur nom peut se décomposer ainsi :

ᒧ = am = préfixe de la 15e forme, ceux de, les gens de

•⁝ || = aleka = *Leka*, leque.

c'est-à-dire des peuples de *Leka* ou de *Leque*, ailleurs les Kel-leka ou peuples de la *Lycie* et de la *Cilicie*, c'est-à-dire d'origine kimmerienne : c'était donc moins des *Arameens* que des *Armeniens* originaires des contrées septentrionales.

Et ce que nous disons ici de l'origine non sémitique du mot Amelika est confirmé par le berbère moderne du Djurdjura où nous trouvons le mot Amlik اعمليق par un aïn ع et un quaf ق, avec le sens de « *homme brave et*

vigoureux (1). » La présence de cet aïn et de ce quaf montre que ce n'est pas là un dérivé direct du sémite ملك malek, roi, mais bien la reproduction du berbère
اعم = *aam* peuple (mot usité aussi en arabe).
لف = *leque*, des Leques.

Ou plutôt un nom de la 3e forme de ⋊ || *alag*, lance; l'homme de lance, le brave.

Les *Djourhoum* ramenés à l'orthographe primitive et rudimentaire deviennent Gouroum, et si on enlève la finale ם caractéristique des pluriels et des ethniques en hébreu, ils se confondent avec les *Guerrei* des auteurs classiques, c'est-à-dire avec les habitants de la *Gherra* de Strabon sur les bords du golfe Persique. Nous avons déjà dit que cette gherra était la reproduction de Gour ou *Gherrus*, la ville sacro-sainte où chez les *Gélons* scythes, les *Hamaxeques* avaient les tombeaux de leurs rois.

Les autres noms *Djadi*, *Tasm* et *Abil* semblent se rattacher à ceux des dieux chaldéens (Djadi = Gad et *Abil* = *Bil*, *bel'*).

C'est en effet de la *Chaldée* que les traditions arabiques font venir *Ad*, d'accord en cela avec la linguistique berbère qui nous a montré que les *Chaldœi* étaient des nomades touraniens, des *Daces*, ou *Daœ*, des peuples de la déesse *Dè*. — Dè et Ad ont la même racine, seulement en berbère la forme *ad* est plus ancienne, et nous l'avons déjà rencontrée dans le chapitre précédent au nord de l'Arabie et au sud de l'Arama en Palestine, dans le pays de *Kal-aad* (Galaad), le peuple des confédérés ; contrée qui est aussi celle occupée par les *Amorrheens*, peuples de Our ou de Hor, ou *Horrœns* de la Bible, identifiés par la plupart des historiens avec les *Themoudites* et les *Adites* et représentés comme des gens de races gigantesques, *troglodites* ou nomades.

(1) Ce mot usuel se trouve dans une chanson recueillie par M. Hanoteau, p. 324, des *Chants populaires de la Kabylie*.

La forme même consacrée pour dénommer le peuple de *Ad* n'est pas sans contenir un enseignement : cette forme *adite, aditœ, aditi* est la reproduction de celle adoptée par le sanscrit pour le nom de ses anciens dieux Vediques les *Aditas,* contemporains et égaux d'*Indra* et d'*Agni*, quelquefois même supérieurs à ce dernier. Leur mère était *Aditi,* la déesse nature, la mère des dieux, et ces *Aditas* étaient, avant toute autre chose, des personnifications du soleil. Ils étaient originaires des pays d'où sortirent les premiers Ariens de l'époque vedique; c'est-à-dire des plaines d'où sortirent aussi les premiers touraniens du nord-est de la Chaldée.

Le sens berbère de Ad, compagnon, nous permet aussi de voir dans les peuples de Ad ou Adites le passage des peuples de Enn de l'état demi-sauvage dans lequel ils vivaient morcellés, à l'organisation et à la confédération qui est une des formes premières des sociétés en formation. Ce furent les premiers *Touraniens* qui, sur ce point, se réunirent, « vécurent et allèrent ensemble » (ʌ), pour constituer un faisceau de familles, un groupe, une nation susceptible de faire de grandes choses sous l'impulsion d'un homme de génie.

Les noms des premiers initiateurs des Adites à la civilisation ont ceci de remarquable qu'ils sont tous plus ou moins étrangers aux idiomes sémitiques et qu'ils s'expliquent par le berbère ou par les idiomes du nord de l'Europe.

Ad, en Summerien, c'est le *père ;* ici le père de la race des Adites ; C'est en berbère, l'*homme,* l'homme sociable, le compagnon ; c'est en grec *Dè,* la déesse-mère.

Sedded ou *Scheddad* et *Morthad* sont des dérivés ou composés de Ad. Le premier est la 17e forme du redupli-catif *ed ed ;* le second est composé de

□ⵎ = *mir* = époque, durée

ʌ+ = *thad* = le peuple d'ad, la chose d'ad (12e forme).

Kil est le tourano-berbère Kel, peuple, groupe, pays.

Harit ou *Araïs,* le premier roi des Himyarites est dit *Araicos* par Ctésias qui le cite comme ayant pris part aux conquêtes de Ninus. Ce nom, sous ses diverses formes, est Arien; en berbère, *Ar-aïs*, c'est le fils du soleil:

□ = ara = fils (du)

⊡ = is = as = soleil,

et dans le berbère moderne ce mot *Arous* signifie *fiancé.*

Quant à *Ariakos* c'est: l'homme soleil, le héros resplendissant *Aria-kos.*

De tous ces héros légendaires le plus connu est *Lokman.* On est tenté *a priori* de décomposer son nom en

Lok = lac, marais, en écossais, gaëlique et breton

Man = homme, esprit, intelligence (en berbère et en sanscrit) l'homme du lac, le génie du lac, l'esprit du lac, explication tout à fait élémentaire et qui pourrait cependant être la bonne, car la plupart des légendes arabes attribuent à Lokman, deuxième fils d'Ad, la construction de la digue de *Mareb* qui formait un lac artificiel. Cette digue elle-même se nommait *Arim*, mot que M. de Sacy a déclaré étranger au dialecte des Koreichites, qui est l'idiome arabe ou sémite par excellence (1).

Mais on peut ramener aussi ce mot à l'Aramée et encore plus directement aux *Arymes* d'Homère; *Arymes* que Strabon identifie d'une façon formelle aux *Erembes* et aux Arabes et qu'il présente comme le nom ayant précédé celui de troglodyte (2).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLVIII, p. 498, 499. Cependant il y a l'hébreu *harim*, montagne, dont le sens convient assez à la masse formée par la digue; mais *harim* peut bien venir de Aryme.

(2) Strabon, Liv. XVI, chap. IV, p. 27 et Liv. I, chap. II, p. 34. *Erembe* serait d'après lui *εις την εραν εμβαινειν*, ceux qui habitent sous terre.

Nous avons vu que le berbère nous donnait pour l'analyse d'*Erembe :*

⊐□ *Arim*

⊞ *ba* séparation, éloignement ; Arimes émigrés.

Ce nom d'Erembe se retrouve en Berbèrie où il a été, il y a bien des siècles, celui d'un des points de la côte atlantique où Hannon fonda ses premières colonies phéniciennes lors de l'exécution de son fameux périple : cette côte était dite *Aramba.*

La légende arabe, comme le nom de la digue, comme la linguistique berbère confirment donc l'assimilation faite il y a plusieurs siècles par Strabon, et nous pensons, d'accord au fond avec le judicieux géographe grec, que le nom de *Lokman* peut et doit être interprété :

•: || *Lok* lèque ;

|⊐ *man* esprit, intelligence, âme, c'est-à-dire « l'esprit, le génie de leka ou des lèques » et, en rendant au mot •: || *lok* un de ses sens dont nous n'avons pas encore parlé, bien que ce soit le seul usuel aujourd'hui : « *le génie bienfaisant* », car •: || *ouleg* (ou ⁝ || : *oulegh*), c'est en berbère « avoir du cœur, être bon, bienfaisant », 21e ou 22e forme de || : *oul,* cœur.

Il y aurait encore pour ce mot *lok,* élément constitutif du nom de *Lokman,* une autre explication qui, tout en le rattachant à une origine septentrionale, serait encore plus directement en rapport avec le rôle joué par le civilisateur des Adites.

En danois, *lok* signifie « flamme de feu, » et dans les légendes mythologiques skandinaves, *Lok* est tantôt un homme géant, le génie du mal et tantôt le dieu symbolique du feu : ce dernier sens expliquerait la présence de ce radical dans le nom de celui qui fut le Prométhée

sabéen et qui paraît avoir propagé le culte du feu et des astres.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, il résulte des indications linguistiques précédemment signalées que les deux courants de populations qui alimentèrent et formèrent la nation des premiers *Adites*, soit en venant par la côte de Syrie, soit en venant par celle du golfe Persique, étaient composés d'éléments se rattachant, par leur langage, aux peuples du Nord, Tourano berbères de l'Asie mineure ou de la Chaldée.

Il est du reste évident à priori que les races touraniennes si prolifiques, si extensives et qui, de toute antiquité, étaient établies dans la Suziane et l'Arménie, ont dû se prolonger dans la Péninsule arabique en même temps qu'elles suivaient vers l'Est le littoral oriental du golfe Persique et de la mer Erythrée pour aller jusqu'à l'extrémité du Dekkan indien.

Les constructions, en assez grand nombre, laissées par ce peuple *adite*, confirment pleinement les données linguistiques, car pour les définir on est obligé d'avoir recours à des mots grecs ou celtiques: ce sont, en effet, des constructions pélasgiques ou cyclopéennes ou des pierres levées et des tumuli kymriques. Enfin, détail à noter, toutes les tombes préhistoriques de *Saba* (ou de *Sofa*), comme aussi la plupart des tombes mégalithiques d'Afrique sont orientées vers le Nord.

Est-ce à cause de quelque antique tradition rappelant l'origine septentrionale de ces peuples? Est-ce à cause du sens mystique et religieux que les adorateurs des astres, issus des astronomes chaldéens, attachaient à l'étoile polaire, axe du monde, ou plutôt aux aurores boréales ces manifestations si éclatantes de la puissance divine? Toujours est-il que ces manifestations avaient assez frappé les premiers humains pour être resté en berbère l'idée mère du mot nord *(afel)*:

ⵊⵎ *af* lumière, splendeur, clarté (de);
ǁ *el* ila, la Divinité, l'Être suprême.

Dans cette religion essentiellement sidérale et astronomique des premiers Adites, nous relevons encore un mot caractéristique de ces origines septentrionales, c'est celui du dieu *Iagout;* ce vocable est la forme masculine du féminin berbère si connu et si usuel: *tagout* « brouillard, brume » et ce nom vient bien du Nord, car il sert encore aujourd'hui de dénomination à des peuplades nomades de la Sibérie, les *Yakout* (1).

Et, s'il est vrai que les Pasteurs qui envahirent l'Égypte soient des Adites, comme déjà nous avons montré l'origine scytho-berbère de ces *Hiksos*, celle des Adites en découle naturellement.

L'ensemble de ces indications nous montre donc que l'opinion qui fait de ces premiers *Adites* des gens de race couchique ou sémitique est au moins fort discutable et qu'au contraire bien des faits militent en faveur d'une origine caucasique ou touranienne.

Certainement il y eut, de très bonne heure, dans la Péninsule, des peuples chamétiques et sémitiques; mais ce ne fut que plus tard, à l'époque où le fils de *Kouch (Ev-Ekous*, *Ou-Kouch* ou *Nemrod*) commença à être puissant en Chaldée et renversa les dynasties touraniennes pour y substituer celle des fils de Cham, *Our-Cham*, que nous retrouvons en effet en Arabie sous le nom de *Orcham*. Peut-être ces *Our-Cham* forment-ils la transition entre les premiers et les seconds Adites, mais en tous cas, ils constituent ici, comme partout ailleurs, la seconde ou la troisième couche des populations primordiales de l'antique Asie dans laquelle les Kouchites furent précédés partout par des Touraniens ou Dravidiens qui, la plupart du temps, eux-mêmes,

(1) La *Sibérie* porte elle-même un nom qui semble provenir des migrations ibériennes, car c'est la 1re forme dérivée de *Iber*.

avaient succédé aux races mélanaisiennes ou nègres, c'est-à-dire aux peuples de Enn.

Après les Adites, et pendant bien des siècles, de nombreuses migrations longèrent les côtes est et ouest de l'Arabie, et des flots humains se précipitèrent sur la côte d'Afrique, refoulant dans les montagnes ou les déserts de l'intérieur les habitants qu'ils n'entraînèrent pas avec eux comme captifs, serfs ou clients. Ces mouvements continuèrent jusqu'au moyen-âge, et ils sont constatés par la plupart des historiens.

Nous avons vu plus haut que les *Ariba* ou premiers *Arabes* qui ont précédé les Moustaréba ou Jectanites, et les *Moustaréba* ou Ismaëlites étaient, d'après les historiens arabes, des Adites ou des peuples de la race de *Ad*. Parmi les principales branches mères des Berbères, données par Ibn Khaldoun comme originaires du Yemen et appartenant à ces Ariba, nous citerons les *Addaça*, souche probable des *Haouara*, et les *Darica*, comme se reliant directement aux Adites et comme faisant partie de ces confédérés. Ces deux branches fournirent près des deux tiers des tribus rattachées au peuplement Sud ou de Madres, et leurs noms peuvent s'analyser ainsi :

Addaça	Λ	*ad*	confédérés, Adites ;
	⊡	*as*	(du) soleil, ou nomades (marchant) ou peut-être aussi une forme de *Daça*, dace.
Darissa	Λ	*ad*, *da*	confédérés, Adites ;
	□	*ar*	*our*, fils de, originaire de ;
	⊡	*as*	le soleil — ou les nomades.

Le fait de nombreuses tribus ni chamitiques ni sémites venues en Afrique du Yemen et de l'Hadramaut est bien établi ; mais, l'Arabie, pauvre et rude, n'a jamais été une de ces terres dans lesquelles les races foisonnent et débordent ; elle n'a pu être, pour les peuples

qui en sortirent, qu'un lieu de passage, tout au plus un séjour temporaire. Aussi, les plus antiques souvenirs n'y placent-ils pas une race réellement autochtone : ses premiers habitants eux-mêmes, les *Adites*, sont réputés être venus du Nord-Est. D'autre part, la langue arabe, pourtant plus ancienne que l'hébreu rabbinique, ne saurait expliquer le plus grand nombre des noms primitifs relevés dans le pays, noms qui se retrouvent chez les peuples du Nord et de l'Inde et que le berbère explique le plus souvent sans la moindre difficulté. Aux exemples que nous avons déjà donnés de ce fait, nous pourrions ajouter : *Yemen* qui est le nom d'une rivière indienne; *Hadramaut* qui se décompose en :

ⵔ∧	*adar*	montagne ;
ⵎ	*am*	mère ;
+	*aït*	(des) peuples.

Les Kouchites qui succédèrent à ces premiers Adites et disparurent en totalité ou en partie, repoussés en Afrique par de nouvelles invasions venues du nord, contribuèrent au peuplement de la vallée supérieure du Nil là où étaient déjà des berbères du Meraou fixés à *Meroé ;* ils y devinrent puissants et luttèrent pendant des siècles contre l'empire d'Égypte. Ce fut là en effet que se cantonna surtout la « mauvaise race de Kouch » des inscriptions égyptiennes, et c'est là, en Éthiopie et en Abyssinie, que la plupart des savants ont placé la métropole occidentale de l'ethnique Couchite, concurremment avec la métropole orientale représentée par l'Indo-Kouch.

Quant aux Adites chassés d'Arabie par les invasions kouchites, s'ils avaient contribué aussi au peuplement de la vallée du Nil (et cela n'est pas douteux), ils avaient surtout formé les premières assises des peuples de l'Afrique berbère, en suivant la route que nous avons déjà indiquée, et en la jalonnant de dénominations

ethnologiques ou géographiques empruntées à leurs traditions, à la géographie de l'Arabie, et à leur religion sidérale ou astronomique apportée déjà de la Chaldée et de l'Asie mineure.

En ce qui concerne les termes topographiques retrouvés en berbèrie et reproduisant ceux de l'Arabie, on ne saurait admettre un seul instant qu'ils aient tous été imposés par les migrations islamiques. Les auteurs grecs ou romains nous les montrent en grand nombre usités déjà bien des siècles avant que les arabes sémites ne soient venus en berbèrie, et alors que l'Afrique Grecque ou Romaine ne renfermait que des peuples berbères.

Ce ne sont pas non plus les disciples de Mohammed qui, alors qu'ils importaient le Coran en Afrique, semèrent tous ces noms d'idoles et de dieux arabiques encore usités de nos jours : *Yakout, Youk*, *Ozza*, *Saïr*, *Naïla, Yatrib, Sila, Tayma,* etc... Tous ces noms viennent de bien plus loin que des pays sémites, car ils se retrouvent dans les mythologies Touranienne ou Védique et ils s'expliquent par le tourano berbère, alors qu'ils n'ont pour la plupart aucun sens en arabe.

L'influence des Sémites sur la péninsule arabique a du reste toujours été singulièrement exagérée ; ce qui n'est pas étonnant, car cette contrée nous est surtout connue par les récits des musulmans qui voient, à travers le prisme de la foi, ce pays sacré, berceau du prophète Mohammed et centre du monde islamique; nous-mêmes, séduits par la poésie des récits de la Bible qui rendent encore si fidèlement les mœurs et le langage des sémites, nomades actuels de l'Arabie, nous oublions volontiers qu'en dehors du fils d'Ismaël et d'Isaac, ce pays a eu un passé et une histoire dans lesquels les sémites ne figuraient que fort peu et tout à fait à titre accessoire.

Aujourd'hui encore, dans presque tous les districts montagneux ou sur le littoral, on retrouve bien vite sous

l'étiquette musulmane le vieux fond tourano berbère, comme aussi on rencontre chez des groupes nomades ces vieilles écritures Hymiarites ou Safatiques, rappelant de si près les caractères tifinar dont ils se rapprochent bien plus que de l'arabe :

Les signes ⊐ ⊓ ⵎ + ⵌ etc. sont communs, sinon comme valeur, du moins comme forme, au berbère et à l'hymiarite ; les signes ⊡ H ≷ etc. le sont au berbère et au safatique. L'hymiarite n'a pas de voyelles, l'ordre de l'écriture n'est pas d'une façon absolue, de droite à gauche, etc...

Enfin l'histoire nous apprend que les mœurs et coutumes des peuples du nord et du centre de l'Europe existaient encore dans l'organisation politique de l'Arabie, au moment ou ce pays a commencé à entrer dans la période réellement historique.

Et en effet, aussitôt que les dynasties féminines dont nous avons parlé plus haut, furent remplacées par des dynasties masculines, nous voyons fonctionner tout un système de féodalité territoriale au milieu de laquelle se débat un roi, chef nominal annihilé par des villes libres ou communes, et par de grands vassaux ou seigneurs appelés *Kaïl* et distingués entre eux par les noms de leurs chateaux, précédés de la particule ذو *dou*.

En arabe ذو *dou* signifie encore *maître de ;* c'est le berbère Λ *socius*, le *D* de localité des kabyles, le *D* préfixe formatif des adjectifs berbères ; c'est enfin le *De* nobiliaire du français qui résume ces divers sens *d'origine* et de *possession*. Ce ذو = *dou* arabe vient en réalité du berbère, car il est étranger au génie des langues sémitiques, non pas seulement parce qu'il n'a pas ce type trilittère qui est le cachet de ces langues, mais encore parce que chez les sémites l'idée de possession se rend essensiellement par le mot ابو *abou*, « père, maître » mot résumant à la foi l'idée patriarcale et généalogique si caractéristique des races hébraiques ou arabes.

Quant au mot *Kaïl* pour lequel aucune explication plausible n'à encore été donnée, du moins à notre connaissance, nous pensons qu'il faut y voir la reproduction d'un radical gaëlique et scythique *Caïl* ou *Kaïl* qui signifie « *bouclier* », ce qui nous ramène aux migrations hamaxèques et à celles des gaël (1).

Le nom et le rôle de ces seigneurs, *Kaïl*, sont étrangers à la langue et aux mœurs patriarcales des sémites ; ils impliquent d'autres usages et ils correspondent, en outre, à une société étrangère au génie pratique, positif et organisateur de ces races de Kousch qui, partout où elles sont allées ont fait preuve d'un sens politique et d'un instinct gouvernemental des plus remarquables. Pour retrouver une conception pareille à celle des anciens états Sabéens, il faut remonter aux usages Touraniens ou Aryens de l'ancienne Europe, aux clans d'Écosse ou d'Irlande, aux tribus des Franks, des Germains, des Normands.

Aujourd'hui encore, l'état de l'Iman de Mascate a une organisation fédérative et démocratique tout à fait différente de celle des autres états musulmans ou orientaux; sous sa présidence plus nominale qu'effective chaque ville, chaque bourgade a en réalité gardé son autonomie, et a son chef particulier élu, comme son conseil municipal (ou djemâa), tout puissant au point de vue de l'impôt.

Le vernis d'Islamisme qui recouvre ces mœurs politiques est bien mince, les gens de l'Oman sont restés pour la plupart en dehors des rites réputés orthodoxes : ce sont des dissidents ibadites ou ouhabites, ayant les mêmes doctrines et les mêmes coutumes religieuses que nos mozabites berbères ; et, quelles que soient les divergences des récits les concernant, il est bien certain que le Coran n'a pas plus détruit chez eux la croyance antique aux influences sidérales, aux philtres, aux sor-

---

(1) Voir chap. IV.

ciers, qu'il n'a porté atteinte à la situation morale et matérielle acquise par la femme dans la société.

C'était jadis des Adites Sabéens, tourano berbères, formés en confédérations provenant du groupement de peuplades septentrionales filles de leurs mères, et l'islamisme ne les a pas plus profondément entamés qu'il n'a réussi à le faire pour nos tribus berbères de l'Algérie et du Sahara méridional, auxquels les « vrais musulmans » ne peuvent pardonner leur peu de foi, leur tiédeur et leur ignorance religieuse.

L'Arabie, malgré les milliers de pélerins qui chaque année visite la Mecque, la maison de Dieu et le Temple du Prophète, a été de tous temps et est encore resté le pays par excellence des schismes religieux.

Nous ne reviendrons pas sur la façon dont se fit la migration d'Aden aux régions berbères de l'Afrique, ce serait une répétition inutile ; nous nous bornerons à citer les principaux noms anciens ou modernes qui doivent être rattachés à celui des adites, ou au radical Λ *ad* = *socii,* confédérés.

La géographie antique nous donne d'abord *Ædonia*, l'île *d'Ad*, en cyrénaique ; — *Adis*, aujourd'hui *Rades (Our-Adis)* près Tunis. — Les *Daradæ* (*Adar-Adœ* les confédérés de la montagne, les montagnards confédérés) peuples du littoral atlantique au sud de l'oued *Daradus* (oued Dra).

Les noms modernes, ou mieux, les noms encore existants, sont à la fois plus nombreux et plus caractéristiques, ce sont entre autres :

Beni-Addes (agazian ou bohémiens), *Beni-Adi* (de Guelma, et du *Bellezma* de Batna), *Bel-Adi* (ouled soltan de Batna), *Beni-Addou (*Dra-el-Mizan), *Haddou* (de Tiaret), *Beni-Iddou* (Aumale), *Adaoura* (Aumale, — *Ad-Aoura* les compagnons de la lune), *Adouïa* (Cherchell), *Ou-Adia* (Djidjelli), *D'aid* (Médéa), *Arid* (Guelma,

Ar-Id, fils d'Ad), *Ayad* (Orléansville, Bordj Bouarreridj), *Beni-Issâd* (Relizane, 1re forme), *Ait-Issaâd* (Fort National, même mot), *Touda* (Biskra, *t-ou-da*, celle des fils d'Ad, 6e forme), etc., etc... Et, enfin, les nombreuses tribus de *Douï* répandus un peu partout, mais surtout au Maroc, ou existe en outre une ville de *Daï* dans le djebel *Dades* non loin des sources de la Moulouïa. Ce dernier nom *Daï*, rappelle de bien près les *Daœ* de l'antiquité, et les *Doui-Menia* marocains semblent pouvoir être expliqués par « confédérés du peuple de Enn », ou « confédérés des sanctuaires *(Men)*. »

CHAPITRE XI

Peuplement Sud

Rameau Kouchique, Chaldéo-Assyrien ou Berbères-Accadiens.

Sans admettre avec les historiens musulmans que les berbères soient tous « fils de Cham », il faut cependant reconnaître que l'élément dit chamitique ou kouchique a eu une part encore assez large dans le peuplement de la Berbèrie proprement dite. Mais, la détermination rigoureuse de cet élément est fort délicate : la linguistique ne nous a pas encore fixée d'une façon assez précise sur les caractères réellement distinctifs des différents dialectes berbères, qui tous, nous ne saurions trop le respecter, ont absolument la même grammaire, les mêmes radicaux primitifs, et ne diffèrent entre eux que par le choix des formes dérivées, les variétés de prononciation ou d'altération des tifinar, le mode d'expression des idées, etc... L'anthropologie pourrait seule nous aider dans ce difficile problème ethnologique, mais il n'existe encore aucune étude de ce genre faites dans des conditions susceptibles de fournir des résultats concluants et pratiques.

En l'état, les quelques indications recueillies par la linguistique, sont assez vagues, nous allons cependant les examiner et essayer d'en tirer le meilleur parti possible.

Nous savons pertinemment que les premières migrations chamitiques qui se firent soit par l'isthme de Suez, peut-être antérieurement à la formation de cet isthme, soit par le détroit d'Aden se déversèrent dans la vallée du Nil; les peuples dénommés fils de Mesraim cherchant à remonter le fleuve et ceux dénommés fils de

Kouch cherchant à le descendre le plus possible. Ces migrations contribuèrent aux fondations des puissants empires d'Égypte et de Meroë, qui si longtemps furent aux prises et finirent enfin par se fondre l'un dans l'autre; l'élément chamitique restant surtout dans le sud et le haut Nil.

Ces peuplements sont étrangers à celui de la Berbèrie, aussi bien que ceux qu'ont pu opérer les prétendus descendants de Phut dans le Soudan équatorial. Mais ces groupes chamitiques ne furent pas les seuls qui sortirent de la haute et basse Chaldée pour se rendre en Afrique.

La contrée d'*Akade*, sur le haut Euphrate et les confins de l'Arménie, paraît avoir été le point de départ de fortes migrations dirigées vers l'ouest et vers le sud. Dans l'Asie mineure elle chassèrent ou cantonnèrent les Kimmériens et donnèrent à certaines parties de cette région ce cachet chamitique, dont l'importance souvent exagérée ne saurait cependant être négligée.

Ceux de ces *Akad* émigrant vers le sud s'étendirent dans la Syrie, puis dans la péninsule Arabique où déjà nous avons signalé leur action à propos des Adites; ne pouvant s'y maintenir, et entraînés ou poussés par d'autres migrations venues du nord, ils passèrent en Afrique par Aden et Berbera. Ils essayèrent sans doute de s'engager dans la vallée du Nil, mais ne réussirent point à entamer le royaume d'Ethiopie déjà formé, et ils durent se contenter de s'en rapprocher le plus qu'ils purent en suivant « les lignes d'eau voisines. »

Ces *Akad* contribuèrent ainsi au peuplement et à la formation de divers états qui devinrent avec le temps le *Darfour*, le *Wadaï*, le *Bournou*, etc., états ou on retrouve encore à côté d'éléments tourano berbère, bon nombre de dénominations rappelant les pays Chaldéens.

Arrivés au lac Tchad, les Akad suivirent les mêmes routes que leurs prédécesseurs, les jalonnant de désignations ethnographiques ou géographiques, que le temps a parfois respectées et parmi lesquelles la plus

importante et la plus remarquable est sans contredit celle des *Ikadéens* (| Λ •⁚ = *Ikaden*), qui désigne une des plus ancienne et des plus nobles tribus touareg. Cette tribu, qui porte le nom de la ville et de l'état chaldéen, présente cette particularité que, bien qu'étant de race blanche, elle se dit originaire d'une ville fondée par les nègres *(Essouk* ou *Takada* (6e forme), — nous reviendrons tout à l'heure sur ce nom.

A partir de cette région ; les indications de ce genre sont faciles à grouper, suivons d'abord la route du nord.

Au Tibou, nous citerons la montagne de *Koussi (Kouch* ou *Kous) ;* sur la route de Gonda : *Aghadem* (soit *Akad* à la 23e forme) ; — dans le Fezzan les montagnes d'*Akakous* (*Ag-Akous* = fils de Kouch).

Ce Fezzan conserve à Garama, à Anaï et ailleurs les traces d'une civilisation antique non Égyptienne et non Romaine, attribuée par la tradition locale à une race nègre, car c'est ainsi que les berbères et les anciens classiques appellent le plus souvent les gens de race caucasique à peau brune ou noire, comme les Kouchites et les Abyssins.

Plus loin, sur la route de Gouber nous rencontrons d'abord *Agades* ou *Akades*, la capitale du pays d'Aïr et des *Ikadéens* qui nous conduisent jusqu'au plateau du hoggar, d'où sortirent ensuite deux grands courants de migrations Akadiennes.

Le premier descendit la vallée de l'oued Igargar (gargarus), qui probablement alors coulait à ciel ouvert, et il laissa dans ces régions ses noms Assyriens : — *Ngoussa (N'Kous* 4e forme) ; *Zab* (Lycus) (1) ; *Négaous* (N'Kaous) ; *Beni-Guécha* (près Constantine) ; *Makouda* (près Dellys) ; *Rekkada* (*Our-Akad) ; Mezab* (3e forme de Zab) et *Ghadames* (*Akad-am-es* = *Akad* mère de lui), etc., etc. Ces deux derniers groupes ont à des dégrés dif-

(1) Le colonel Seroka a fait remarquer, en 1856, que le petit Zab d'Asie se nommait *Caprus* et que la principale rivière du Zab est l'oued *Djeddi*, — la rivière du chevreau.

férents conservé plus ou moins le génie organisateur, politique et surtout *commercial* des races de Kouch, ainsi que cette rigidité toute extérieure, cette extrême réserve et cet amour du mystère qui sont autant de traits caractéristiques des assyriens, phéniciens et carthaginois Kouchites (1).

Les gens du *Mzab* nous ont gardé aussi deux indications importantes : leur tradition, qui les fait venir de la *Palestine* et de la *Perse;* et leur nom national de *Ait-Aouban* qui montre la route suivie par les dernières migrations. En effet, ce mot *Ait-Aouban* reproduit presque sans changement l'antique dénomination des Ethiopiens, *Aitioupan* nom donné par les anciens à tous les pleuples des races brunes du sud de la Perse, de la Chaldée, de l'Arabie, de l'Égypte et même de l'Afrique. Ce n'est peut-être là que le mot *Ait* (peuple, tribu, descendance de), suivi de la juxtaposition des deux mots *Aou* et *Bin*, double dénomination d'un même dieu Assyrien.

On sait que *Aou* dit aussi *Bin* et *Ben*, était le dieu-fils par excellence ; il était issu de *Anou*, avait engendré *Bel* et il symbolisait, chez les Assyriens, la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre. On comprend donc comment *Ait-Aouban* a été le nom adopté par des peuples de race Akadienne, puisqu'il peut se traduire par : « descendance (du dieu) *Ben* » ou « clan des fils de Ben » ; c'est un sens voisin de celui d'autres dénominations de tribus algériennes — *N'baïl* (près Bône), *Ar-bal* (près Arzew).

Ces mots *Aou* et *Bin* peuvent aussi donner lieu à plusieurs remarques linguistiques qui ne sont pas sans intérêts et rentrent dans le cadre de nos études actuelles.

1° Les inscriptions cunéiformes signalent des exemples fréquents de la juxtaposition de ces deux noms *Aou* et

(1) Voir dans la *Revue Africaine* l'étude du capitaine Coyne : le Mzab, — Masqueray, chronique d'Abou Zakaria, — compte rendu officiel de la mission de Ghadames, etc.

Bin : juxtaposition qui nous semble s'expliquer logiquement par :

ⵓ *Aou* le fils ;
ⴱ *Ba* émanation, manifestation — envoyé de (1);
ⵏ *En* (de) En (Anou).

2° Aou et Ben signifient *fils :* le premier en berbère seulement, le second en berbère et dans les langues sémitiques, arabe et hébraïque. Certains dialectes berbères emploient *aou,* d'autres ont gardé *ben* ; il est en outre à remarquer que dans les tribus algériennes parlant arabe, ou qui sont plus ou moins arabisées, celles qui sont désignées par l'ethnique *beni,* précédant le vocable de l'ancêtre éponyme, sont généralement très anciennes et souvent réputées autochtones ou berbères d'origine. Celles, au contraire, où le nom de tribu est précédé du mot sémitique trilittère *ouled* ولد sont presque toujours d'origine arabe, ou ont pris leurs dénominations actuelles d'un ancêtre *musulman ;* c'est-à-dire que leur ethnique est relativement moderne et a subi l'influence sémitique.

3° Les attributions du dieu assyrien *bin* ou *ben* expliquent les sens du mot berbère et sémitique بان *ban* « *briller, être évident, resplendissant, clair* », comme aussi elles expliquent le titre de *baïn* (brillant, illustre) donné aux kaïl ou seigneurs tenanciers de l'Arabie sabéenne.

4° Le dieu assyrien *Bin* était représenté par un serpent; et, ce serpent est devenu, plus tard, le symbole des peuples Kouchites ou regardés comme autochtones par les Indiens et les Perses qui les appelaient « peuples serpents ». Or nous trouvons aussi dans le Sahara des légendes traditionnelles sur les serpents, légendes qui

---

(1) Voir 1re partie, chap. 1er, le sens idéographique de ⴱ ieb.

semblent rappeler ou les mytes religieux, ou les exploits des peuples serpents (Kouchites).

Revenons à l'étude de nos dénominations du Sahara et de l'extrême sud Algérien.

Plusieurs de ces vocables portent un cachet tout particulièrement Assyrien ou Chaldéen ; ainsi au pied même de ce Djebel-Hoggar, les migrations d'Akad qui appuyèrent vers l'Ouest remontèrent la rivière dite *N'saoura*, et aussi *M'saoura* (mais non pas « Messaouda » comme le portent à tort quelques cartes).

N'saoura ou *M'saoura* sont les (4e ou 3e formes), dérivées de *Assoura* ; cela signifie « (rivière) d'*Assour* », de l'esprit vivifiant des Véda, du dieu national de la Babylonie, et cela nous rappelle aussi deux des pays Kouchites de l'Asie Mineure : *Isaura, Isaoura* ou *Isauria* et *Garsaura* (Archelaïs), ce dernier est bien explicitement « la vallée ou la rivière d'Assour, *Gar-Asoura.* »

Plus bas l'acif *N'saoura* donne à la contrée qu'il traverse le nom caractéristique de Tidikelt, (12e forme) dérivée de Hidikel, ce qui en Assyrien sémite est le nom du Tigre.

Hidikel se retrouve en berbère ‖ ⋈ Λ = *Idikel* avec le sens de « creux de la main, concavité, » c'est-à-dire, comme désignation topographique : cuvette, daya, mader, bas-fond, cuvette, etc.

Le Tigre assyrien avait encore, d'après les inscriptions cunéiformes, d'autres noms que le sémite *hidikel*, c'était : en Syrien *diglath*, en Arménien *deklat* et en Persan *tigra ;* ce dernier vocable, gardé par un peuple essentiellement Aryen et non Sémite, devait reproduire un mot summérien ou tourano berbère, et, en effet, *tigra* s'explique facilement par la 6e forme de *gar*, creux, ravin, vallée, eau courante.

+ = *ti* = préfixe de la 6e forme = celui de ;

□⋈ = *ger* = ravin, vallée, creux, eau courante.

Il existe chez les berbères algériens plusieurs groupes dénommés *Ahl-Tigrin*. On voit qu'au fond, le vocable Persan *tigra*, si différent dans sa forme du vocable sémite *hidikel*, a cependant le même sens : celui d'une espèce particulière de *creux* ou *vallée*.

On sait qu'en remontant en amont du *tidikelt* le cours de l'acif N'saoura on traverse les pays si foncièrement berbères du *Touat*, du *Gourara* et du *Tafilalet* pour aboutir aux hauts plateaux voisins de ceux des *Angad*, = (En'akad, 4e forme) et limitrophes de la région « *du pays des fils de Kouch* » le *Marekouch*, improprement appelé Maroc par la plupart des européens. *Marekouch* est en effet un nom de la 3e forme, dérivée de *Arkouch*, = *Our-Kouch*, fils de Kouch.

⊐	M	préfixe des noms de la 3e forme ;
□	*ar* = *our*	fils de ;
⊙ ⋊	*Kous*	Kouch.

Du lac Tchad, point de départ secondaire de toutes les races berbères, un groupe d'Akad avait suivi la vallée du *Niger* en passant par *Tenboktou*, qui a pu être la Tademekka ou la *Takadda* du moyen âge.

Ce dernier endroit, dont le nom reproduit si nettement la 6e forme de *Akad*, a été aussi assimilé par les auteurs qui se sont occupés des berbères, avec la localité située au nord-est de Tenboktou au lieu dit aujourd'hui *Essouk*, point dont nous avons déjà parlé à propos des Sik Celtiques, et que nous avons indiqué comme un des berceaux assignés par les traditions touareg aux races nobles berbères du pays. Le double nom indiquerait simplement qu'il a été successivement occupé par des rameaux celtiques et par des rameaux Akadiens.

On n'est du reste pas bien d'accord sur la situation de cette *Takada*, car les gens de Tenboktou le placent beaucoup plus à l'est que les Touareg.

Quoiqu'il en soit de la position géographique exacte de la ville des Akad, *Takada* (1) a certainement existé dans ces parages; et, d'après les légendes du pays les *Ikadéens*, dont la tribu s'est perpétuée avec ce même nom, ne sont pas les seuls berbères qui occupèrent plus ou moins longtemps cette ville. Avec eux jadis, et de même souche qu'eux, vivaient aux temps des premières races berbères les *Ifouras*, puis les *Iguaddaren* de Tenboktou, et, enfin, les *Idaaura* et *Iouadalen* qui allèrent peupler l'Adrar Atlantique.

Les trois premiers noms se ramènent facilement à des formes diverses exprimant toutes les variétés de peuples montagnards (*our* = élévation, montagne); deux d'entre eux ont été les ethniques de tribus célèbres (*Ifuraces* et *Adaoura*).

Quant aux *iouadalen*, leur nom est au singulier *aouadal*, soit :

:	*aou*	celui de, ceux des (12e forme);
Λ	*ad*, *id*	compagnons de (16e forme);
ll	*el, ila*	l'être suprême, la divinité.

Les *iouadalen* étaient : « ceux des compagnons de la divinité ». C'était peut-être une tribu de prêtres Akadiens. Leur nom moderne a conservé comme un écho du souvenir lointain de la noblesse religieuse de cette vieille famille : les *Ioua-d'alen* sont aujourd'hui les *Id-ou-ali :* ceux des fils d'Ali ; d'Ali le compagnon et le gendre du prophète Mohammed : c'est là une déformation transparente de leur ancien nom, sous l'influence des idées islamiques.

Ces *id-ou-ali* (2), que nous avons vus à Alger, sont des gens presque noirs, mais de race caucasique, rappelant le beau type Nubien avec une nuance moins foncée,

(1) Duveyrier, p. 319-320-321. — Ibn Batouta, t. IV, p. 463 et suiv.
(2) Voir l'Adrar du capitaine Coyne.

mais n'ayant absolument rien ni du nègre, ni du sémite.

En se prolongeant le long de l'Atlantique, ces Akad de l'Adrar donnèrent peut-être les premiers noms aux emplacements dits encore de nos jours : *Isqueder* (comb. des 1re et 21e forme), *Agadir* (21e forme), Mogador (comb. des 3e et 21 forme) et rejoignirent l'autre groupe de même souche akadienne établie dans le Marekouch.

Les dénominations géographiques ou ethnographiques rappelant ces origines Akadiennes ou Assyriennes abondent dans toute la Berbérie méditerranéenne du Maroc à la Tunisie, nous n'en ferons pas une énumération fastidieuse, mais nous nous arrêterons un instant sur quatre d'entre elles, qui se représentent fréquemment et dont le sens prête à des remarques intéressantes ; ce sont les mots :

1° *Gad, (Agada, Gaada,* etc.);

2° *Adar, (Dyr, Dyra, Ras-Adar, Rus-Adir,* etc.);

3° *N'ador, (Nadour, Nadir,* etc.);

4° *Zikkar, (Zakar, Zakarat, Zikara, Zekri,* etc.).

On s'est beaucoup appuyé sur ces mots et sur quelques autres de la même famille, pour affirmer l'origine sémitique des Berbères et les rattacher aux Hébreux ou aux Phéniciens. Nous pensons qu'il faut remonter beaucoup plus haut encore, et qu'il est plus rationnel de voir, dans le premier de ces quatre radicaux, le nom de la déesse babylonnienne de la fortune, *Gad.*

Ce nom se retrouve dans celui de la ville d'*Akad* bien avant qu'il ne fût question des Hébreux et il a bien pu être simplement la racine du mot sémite *gad* « bonheur, bonne fortune » et du nom du chef d'une tribu d'Israël. Le berbère explique ce mot d'origine touranienne avec la plus grande facilité : c'est, pour lui, la 15e forme dérivée de *ad :*

⋊ = *G* ≐ préfixe, 15ᵉ forme (nom d'instrument);
Λ = *ad* = aller ensemble, être réunis;
:Λ = *addou* = être joyeux.

L'instrument ou l'agent de l'agglomération; l'instrument ou l'agent de joie.

C'est bien là l'idée préformante d'un vocable signifiant: fortune, richesse et félicité. — Ce sens s'affirme encore si, du berbère moderne, nous remontons au gaëlique où le même radical *gad* signifie: « prendre par violence, attacher, enlever »; c'est là sans doute que se retrouve le mieux l'idée matérielle et concrète qui a certainement précédé l'idée abstraite de butin, de fortune, de félicité, déifiée, plus tard, dans le mythe de la déesse *Gad.* Ce vocable a fourni les ethniques des tribus celtiques *gadeli*, *gadhel* qui se traduisent par: « ravisseurs, conquérants, héros ». Le berbère a conservé le vieux mot gaëlique sans modification:

II Λ⋊ = *egedel* = chasser et prendre à la chasse, c'est-à-dire par force ou par ruse: on voit que, au fond, c'est le même sens.

Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de grouper ici les acceptions et prononciations usuelles modernes de ce radical *gad* ou *kad* = *K* et *D.*

Λ⋊ = *aged* = ajouter, aussi, encore;
Λ⋊ = *eged* = être nombreux, foule, multitude, nombre (d'où *egedi*, les *sables);*
Λ⋊ = *ougda* = être suffisant;
Λ⋊ = *egoudai* = glorifier;
Λ⋊ = *egged* = sauter, bondir, s'élancer.

Tous mots rappelant les idées inhérentes à la déesse *Gad* et aux dérivés sémites.

Il faut ajouter à ces vocables ceux de :

Λ•⁚ = *ekked* = brûler ;

Λ•⁚ = *eked* } passer, traverser, envahir, aller au
Λ≤•⁚ = *ekid* } delà.

∃≥•⁚ = *ekiid* mépriser.

⊐Λ•⁚ = *ekdem* mordre (se dit de la vipère).

Ces derniers mots rappellent plus spécialement les idées attachées aux peuples akadiens, ou de Kouch, « envahisseurs au teint brûlé, peuples serpents ».

Il est à remarquer que le mot *akad* peut encore, en vertu des règles de la linguistique berbère, s'expliquer par :

⋊ = *ag* = fils ;

Λ = *ad* = confédérés ou Adites, Daœ.

Fils des Adites — fils des Daæ. C'est là le même sens, et au fond le même mot que l'ethnique *Kal-dei*, les peuples de *Daœ*, les *Chaldéens*, ce qui nous ramènerait à voir dans les Akad des nomades scythes ou touraniens, comme les Soumirs leurs voisins, ou encore des savants et astronomes comme les gens composant les collèges *chaldéens*, d'ailleurs aussi d'origine touranienne.

2° ADAR. — *Adar*, en chaldéen, signifiait la planète Saturne et le feu : « c'était encore le nom de l'Hercule » assyrien, le type de la force, le terrible, le vengeur, le » maître des braves, l'exterminateur des rebelles ; » c'était aussi le dieu spécial de Dameskouch (Damas), et, enfin, c'était par excellence « *le dieu des hauteurs*. »

En somme, le dieu sidéral résumait en lui trois idées principales : feu, force et hauteur. Cette dernière exception peut provenir du sens premier du mot conservé : en berbère, sous les formes *adar*, *dyr*, *dira*, etc., qui toutes signifient montagne ; en turk et arménien, sous la forme *dagh* (1) qui se traduit aussi par montagne.

(1) Ici *gh* ou *g* est l'équivalent de *R*.

C'est ce vocable *adar* que l'on retrouve dans les noms des caps *Ras-Adir* (Melila) au Maroc, et *Ras-Adar* en Tunisie.

Le premier des éléments de ces mots composés, *ras*, en hébreux *rach*, رأس *ras* en arabe signifie : cap, tête.

M. Renan l'indique très nettement comme un mot emprunté au chaldéen ; or les Chaldéens parlaient une langue se rapprochant de la famille des langues touraniennes, c'est-à-dire tourano-berbères : et en effet le mot *ras* se décompose facilement en ses éléments constitutifs qui sont :

□ = *R* = *ar* = faire saillie, poindre ;

⊡ = *S* = *es* = de lui,

c'est-à-dire « la partie saillante de lui » d'où l'idée de tête déjà exprimée implicitement par la seule lettre □ *R*.

Le mot *ras* pourrait du reste être sémitique et phénicien que cela n'impliquerait nullement la même origine pour le second mot du vocable composé ; le *nom* d'un cap reste souvent le même, alors que la traduction du *mot* cap varie selon l'idiome employé.

Signalons en passant, à propos du mot *ras*, l'etymologie de l'ancienne dénomination de Philippeville, *Russikada*, c'est-à-dire *Ras-Ikada*, nom qui rattache directement cet emplacement aux origines *akadiennes* que nous étudions en ce moment. On sait que le nom berbère de ce point est encore aujourd'hui *Skikda*; ce vocable est au fond le même que le précédent si on prend la peine de l'analyser : il se ramène en effet à *Sik-Ikda*, *Sik-Ikada*, c'est-à-dire à la « demeure, l'enceinte, la forteresse de *Ikada* (1). »

(1) Le Sik-Ikada était encore visible en 1838 « le mamelon (où est » l'hôpital) était dans l'antiquité le point central de défense de la position. On l'a retrouvé revêtu, sur presque tout son contour, d'énor» mes pierres de grès que le temps a dérangées ; mais même dans » cet état il présentait encore des ressources pour une bonne dé» fense. » (Tableau des établissements français en Algérie 1838, page 20.)

Le nom du lieu dit était *Ikada*, = Λ⋈ ; les Berbères de l'intérieur le faisaient précéder d'un mot impliquant l'idée de ville, *sik ;* les étrangers, Carthaginois ou Romains, le faisaient précéder du mot *cap*, ainsi qu'ils avaient l'habitude de le faire pour la plupart des points de la côte.

Signalons encore en berbère moderne le mot :

□ ⊓ *Eddar* vivre, être en vie.

3° Nador. — Le mot *nador* n'est autre chose que la 4e forme de *adar*. C'est le lieu de *adar*, l'endroit où se fait sentir son action, c'est-à-dire « l'emplacement d'un autel du dieu des hauteurs ; » en d'autres termes : un sommet, une vigie, puis un observatoire, car les prêtres chaldéens de *Adar* étaient tous des astronomes. Ce sont là en effet les sens conservés en berbère et en arabe par ce vocable si usité en Algérie comme désignation topographique de hauteurs ou de plateaux dominant les pays environnants.

En tamachek le verbe □ ⊓ I *ender*, « être plus fort que quelqu'un », exprime une idée de même nature : *superare* ou *superesse*.

4° Zikkar. — *Zikarat* est un mot chaldéen signifiant également « observatoire » et plus particulièrement « observatoire astronomique ; » plus tard le mot a signifié simplement tour et lieu de guet. C'est en Berbèrie le nom de nombreuses et importantes montagnes : il y a des *Zaccar* près de Miliana, de Sidi-bel-Abbès, de Djelfa, d'Oudjda, etc. C'est aussi l'ethnique de nombreuses tribus : *Ouled-Zekri* (Biskra), *Aït-N'-Zekri* (Fort-National), *Allam-Zekri (Ahl-en'-Zekri* de Médéa), *Beni-Zeger*, etc. C'est aussi le radical de noms propres que l'on rattache volontiers à l'hébreu, en oubliant que les *Zakoria* de la Bible (Zakarie), comme les *Abou-Zakaria*, apôtres mu-

sulmans de Bougie et du M'zab, ont simplement des noms chaldéens signifiant : *astronome*, ou peut-être encore *prêtre*, car certains assyriologues prétendent qu'un des sens le plus usuel de zikkarat est sanctuaire.

Comme les prêtres et les astronomes ne faisaient qu'une seule classe de gens, les deux sens ont pu exister simultanément.

Nous avons déjà signalé le mot berbère *azougar* comme signifiant « rouge », c'est évidemment une forme peu altérée du radical *zikar* : or le rouge était précisément la couleur symbolique de Saturne ou *Adar*, et nous avons vu que le mot *nador* (4e forme de Adar), avait exactement le même sens que *zakar* : il y a là un rapprochement d'idées dont il n'est guère possible d'exposer l'enchaînement d'une façon précise et mathématique, mais qu'il est utile de constater parce qu'il permet d'entrevoir la raison d'être de ce sens de *rouge* resté au mot *azougar*.

Remarquons aussi que l'épithète de rouge était donné aux gens de la race de Kouch en Chaldée, et ailleurs aux Kimri ; et rappelons que sur plusieurs points différents nous avons eu à signaler la coexistence de vocables kouchites et de vocables kimriques : Le *Souk* ou *Sik* berceau des Touareg qui se confond avec *Takada* dans la légende locale, le *Sik-ikada* qui se confond avec le *Ras-ikada*, le *Tidikelt* qui se confond avec le *Tigra*, etc., etc.

Ainsi, en résumé, les quatre ou cinq mots que nous avons analysés en détail *Gad*, *Adar*, *Nador*, *Zakar* et *ras* sont des mots chaldéens, c'est-à-dire touraniens, bien plutôt encore que des mots sémites ou assyriens ; ceci est prouvé par la linguistique berbère et est rationnel pour les quatre premiers qui, exprimant des idées hiératiques ou astronomiques, ont dû être créés, fournis et imposés par la classe dirigeante, celle des prêtres, savants et astronomes, tous chaldéens ; c'est-à-dire d'origine touranienne ou Tourano-berbère (*Kal-deœ*).

Le mot *Kouch* ou *Kous* lui-même, dont il faut se servir pour désigner la race d'*Akad*, a besoin d'être défini et expliqué. Il entraîne certainement avec lui une idée solaire ; une situation géographique du côté du soleil ou du Sud ; un teint bronzé, brûlé, noirci par le soleil ; une splendeur, un éclat, un rayonnement rappelant le soleil. De plus il garde ces sens *solaires* dans les langues les plus opposées : injure dans la bouche des *Égyptiens* qui l'appliquent à la « mauvaise race du Sud », aux Éthiopiens aussi bien qu'aux Amou Sémites, il est, chez les Aryens et les Touraniens, un titre honorifique accolé aux noms des princes et des races royales ou princières ; il remplace le nom de Cyrus dans plusieurs inscriptions médiques ; les Turk l'ont conservé jusqu'aux Seddoucides comme épithète royale. Boudda était de la race des *Seddou-Kouch*.

Le berbère décompose ce mot *kouch* ou *kous* de la façon suivante :

⋈ = *ag* = fils ou ⋈ = *ag* = agere
⊡ = *ous* = *as* = du soleil ou ⊡ = *ous* = *as* = solem

C'est un nom de la 15me forme dérivée de ⊡ *as* soleil, un Ethnique — un nom d'agent ou de patient : « Fils du soleil, — faisant soleil,— subissant le soleil » ; tous sens rentrant dans ceux énumérés plus haut comme provenant de langues fort différentes, dont plusieurs non semitiques.

⊡ ·⁚ *akous* = être chauffé, être chaud (d'où le causatif plus usuel encore : (1re forme dérivée) ⊡ ⁚· ⊡ *sekkous* faire chauffer).

Ce mot *kous* (ou *akous* ⊡ ·⁚) se trouve donc être en berbère le synonyme de *akad* Λ ⁚·.

Λ ⁚· = *akad* = brûler, incendier et débroussailler par le feu.

Pour les Grecs il est aussi, comme sens, l'équivalent du mot éthiopien, puisque ce dernier mot, pris comme

terme générique des peuplades du Sud, signifiait : « Au regard ardent ou de feu Αιθοψ, de la racine αιθειν, briller, brûler.

Ces synonymies ont leur importance en ce qu'elles corroborent ce que nous avons déjà dit ailleurs, à propos des indications fournies par le berbère, à l'appui de la thèse de M. Appert qui classe les *Akad* comme *Kouchites* et les *summeriens* comme *touraniens* (1).

De tout ceci on peut, sans trop s'avancer, conclure que ces origines Akadiennes ou Kouchiques dont l'existence est bien établie, ne sauraient impliquer autre chose qu'une ou plusieurs migrations venues de la Chaldée, à une époque probablement antérieure à la formation distincte des différents idiomes sortis plus tard de cette région (2).

Ce n'est donc pas, en réalité, un apport sémitique au peuplement primitif de la Berberie, car ces Akkad ont pu commencer à venir à une époque où ils étaient encore à demi-touraniens et où leur individualité, comme race et comme langue, n'était pas encore nettement distincte de celle des Soumir (3) ; cette époque doit, du reste, remonter à une antiquité extrêmement reculée, car les

---

(1) Voir *Journal Asiatique*, 1875, février, mars, mai et juin, les remarquables articles de M. Appert, sur le Summerien et l'Arcadien.

(2) Les inscriptions cunéiformes ont révélé qu'en Assyrie, dès la plus haute antiquité, cinq langues principales étaient usitées :

1° Le chaldéen des prêtres et savants ou touranien, auquel se rattache la langue des Soumir ;

2° L'assyrien, idiome sémitique, parlé à Babylone, Ninive et Akkad ;

3° Le susien, idiome touranien spécial ;

4° Le mède, idiome touranien du groupe Ouralo-Finois ;

5° L'arméniaque. idiome aryen, parlé en Arménie et qu'il ne faut pas confondre avec l'araméen, dialecte sémitique archaïque.

(3) M. Halevy veut que les Soumir et les Akad soient des Sémites, mais M. Appert n'admet comme Semites que les seuls Soumir

inscriptions cunéiformes nous ont démontré que la langue des Soumir ou premiers Chaldéens était déjà, pour les plus anciens Semites, parmi lesquels sont les Akad d'Assyrie, une langue morte, devenue une langue sacrée, uniquement comprise par les prêtres.

Aussi, comme d'une part la langue d'Akkad a différé de très bonne heure de la langue touranienne des Sumériens, et comme les migrations venues d'Assyrie ont pu se prolonger très tard, il n'est pas étonnant que l'on puisse constater encore aujourd'hui, dans les tribus berbères dont l'origine Akaddienne paraît la mieux établie, comme les *Ikadéens*, *Ait-Aouban*, *Ghadamesiens*, *Marekouch*, etc., des traces bien évidentes d'Assyrien et d'Araméen, c'est-à-dire des formes, des mots et des procédés linguistiques se rapprochant de ceux des plus anciens idiomes sémitiques.

Au cinquième siècle de l'ère chrétienne, ne désignait-on pas encore, sous le nom grec de Αυσουριανοι, et sous le nom latin d'*Austorians* (*ex tourian*), les bandes du désert voisines de la Cyrénaïque ?

Et, ne voyons-nous pas l'ethnique du grand rameau berbère des *Haouara* reproduire sans modification aucune le vocable *Houwara*, mot qui, dans l'inscription de Behistoum, traduit, en langage assyrien, le nom de la Suzianne qui en médique est *Essuzati*. Or les Suziens étaient des touraniens, et précisément nous les trouvons en Berberie portant la traduction de leur nom en une langue qui n'est ni celle du pays d'ou ils sont originaires, ni celle du pays qu'ils habitent.

Que faut-il en conclure? Sinon ce que nous avons déjà dit, que ces migrations Akadiennes ou Kouchites, commencées dès les premiers âges, se continuèrent pendant

---

(nommés Akadiens, par M. Lenormant). Nous penserions volontiers que Soumir et Akad furent d'abord Touraniens, que comme tels ils lancèrent l'un et l'autre des migrations touraniennes ; mais que celles des Akad ne tardèrent pas à se classer dans les races et les langues sémitiques.

des siècles ; que les plus anciennes se confondirent avec l'élément tourano-berbère qui les absorba d'autant plus facilement qu'ils avaient encore la même langue et qu'ils étaient encore voisins les uns et les autres de leur origine commune. Plus tard, d'autres migrations Akadiennes arrivèrent avec un langage distinct et déjà formé, avec des mœurs, des usages et une civilisation particulière. Ces derniers groupes, moins facilement absorbés que leurs devanciers, constituèrent ces tribus qui, bien que de langue berbère, ont aujourd'hui des dialectes particuliers et surtout des mœurs, des usages et des caractères anthropologiques qui les séparent plus ou moins des autres races berbères, sans permettre cependant en aucune façon de les faire entrer dans le groupe sémite proprement dit.

Tels sont les *Aït-Aouban* (mozabite), les *Ghadamésiens* et les groupes transahariens cités dans ce chapitre.

CHAPITRE XII

Peuplement Sud (Suite)

Peuples fils de leurs pères. — Gétes et Getules, Numides, Mèdes et Persans

En raison de la nouveauté des opinions émises dans les précédents chapitres, nous avons dû nous étendre souvent avec quelques détails sur les migrations premières venues en Afrique en passant par les pays de Chanâan et d'Arabie ; car, confondant les provenances géographiques avec les origines ethnologiques, les traditions musulmanes, inspirées par le Coran, n'admettent pour races primordiales de la Berberie, que des fils de Sem ou des fils de Cham. Il importait donc de bien montrer que, dans les deux contrées où vécurent surtout ces gens de race sémitique ou chamitique, il y avait eu aussi, avant eux et en même temps, des peuplades de race japhétique, Touraniens et Aryens venus de contrées encore plus au nord, et que ces diverses races, essentiellement prolifiques et extensives, avaient constitué la majeure partie des premières couches du peuplement de l'Afrique berbère.

Ce qui, en d'autres termes, revient à montrer que la tradition d'Ibn Khaldoun (1) doit être rectifiée et rétablie

---

(1) Cette tradition résumée de l'examen des diverses opinions qu'il a recueillies est ainsi exposée par Ibn Khaldoun : « Sachez que » toutes ces hypothèses sont erronées et bien loin de la vérité... Le » fait réel est ceci : *les berbères sont des enfants de Chanâan, fils de* » *Cham, fils de Noë, leur aieul se nommait Mazigh, leurs frères étaient* » *les Gergesiens : (Agrikech* اگريكش *dit le texte), les Philistins étaient* » *leurs parents ; on ne doit admettre* aucune autre opinion que la » nôtre. » Voir Histoire des Berbères, t. 1, p. 176 et suivantes.

Quant à la tradition si souvent citée de Procope, il faut à notre avis

ainsi : « Bon nombre des berbères primitifs sont venus du pays de *Chanâan* qui de fait est le pays de *Cham* (*Syrie)*, et aussi des pays des peuples de *Enn (Noé) ;* ils se nommaient *Mazig* ou *Amaziq (Amachek*) et étaient de même race que les *Grecs* et les *Philistins.* »

Ceci posé, il nous suffira maintenant de prendre dans les régions qui ont alimenté les peuplements venus d'Arabie, les ethniques qui par leurs formes ou leurs sens appartiennent à la grande famille berbère et de dire, en passant, un mot des traditions, des faits ou des données susceptibles de corroborer nos conclusions.

Nous allons donc revenir à ces contrées de la haute Asie où nous avons signalé, vivant côte à côte, ou s'étant succédés dans les mêmes pays, les peuples fils de leurs mères, déjà examinés, et les peuples fils de leurs pères, dont nous allons nous occuper.

Les anciens donnaient surtout le nom de *Daœ* ou *Daces* aux nomades de l'ouest (que nous avons appelés fils de leur mère), et ils réservaient aux nomades de l'est le nom de *Gêtes* que nous avons montré être

⋊◁ = *ag* = fils ;

+⋜ = *ait* = des pères.

« Fils des pères (et peut-être plus tard fils des peuples). »

La principale tribu des Gêtes était celle des *Massagêtes*, mot que l'on a traduit par *les grands Gêtes*, ce que confirme la langue berbère :

---

la réduire à ceci : « Des colonnes chananéennes furent établies en Berberie à une époque relativement moderne, lors de l'invasion de la Palestine par les Beni Israel et Josué. »

C'est là un fait historique d'une importance restreinte, et qu'il ne faut pas transformer en un fait ethnographique.

Remarquons, en passant, que ces colonnes étaient près de Tigisis (département de Constantine) en un pays voisin des Hanancha où il existait, il y a 50 ans encore, des nomades juifs, et non à Tingi (Tanger), comme cela a été dit par erreur.

⊡ ⊐ = *mas* = maître, seigneur.
+ ≶ ⋊ = *agaït* = Gête.

D'autres avaient des appellations du même genre, c'est-à-dire formées du vocable Gête auquel était joint un qualificatif, un préfixe ou un nom : *Thissagéte*, *Thyragéte*, etc. : le premier est une combinaison des 6e et 1re forme; le second une combinaison des 6e et 14e, ou plutôt il doit se décomposer en :

□+ = *tyr* = *tour* = hommes, gens, fils;
+⋊ = *agête* = *agait* = des gêtes.

Ce nom de *Gête*, nous le trouvons, de toute antiquité, depuis l'extrême nord de l'Europe et de l'Asie jusque dans le Sahara berbère.

Dans la mythologie scandinave, les géants *Yotes* (Aït) ou *Jotes* (*gait*) qui habitaient l'extrême orient septentrional, sont les pères du chaos qui engendre Ymer et Berimer. Peut-être sont-ce ces *Jotes* qui ont fourni aux Saxons l'élément primitif du vocable *Gott*, pour exprimer l'idée de divinité, l'idée de « Dieu ».

Nous ne dirons rien des *Goth* d'Europe, qui ne sont que des Gêtes ou des Scythes à des époques différentes, mais nous nous arrêterons, un instant, aux Gêtes du Sahara.

On sait que les plus anciens nomades berbères du sud et de l'extrême sud étaient dénommés en latin *Getuli* et en grec γαιτωλοι ou γαιτουλοι.

Rien ne nous autorise à penser qu'il faille voir dans la terminaison *uli* un diminutif préjoratif de *Gête*; et le berbère nous donne, pour le nom de cette antique race du désert, bien des étymologies plausibles :

+⋊ = *gait* = gête (fils des pères, fils du clan);
|| = *oul* = { cœur, possesseur.

« Fils des hommes de cœur... Gêtes possesseurs... Fils du clan des maîtres, maîtres-gêtes ; » ce sont bien là des noms convenant à ces fiers nomades : la dernière interprétation donne en réalité le même sens, sous une autre forme, que le mot *Massagête*.

On peut aussi, en laissant de côté le nom de gête, proposer une autre analyse tout aussi correcte :

⋈ = *ag* = fils
ǁ+ = *tel* = (de la) montagne.

L'épithète de montagnards pour des nomades du Sahara peut paraître à priori peu en situation ; cependant elle n'a rien d'absolument inadmissible. Les Touareg sont les gens du Djebel Hoggar ; puis, pour quelques auteurs, les *Gétules* ne dépassaient pas les Hauts-Plateaux, c'étaient des nomades du Tell, des Telliens, des fils du Tel, *Ag-itell*. Cette étymologie conviendrait bien aux Gétules nomades sahariens, emmagasinant sur les versants sud de l'Aurès, du Bou-Kahil, du Djebel-Amour, etc. Mais il est encore possible que ce nom ait eu simplement rapport à un lointain pays d'origine : en summérien, le mot *gœtula* signifie *culmen*, sommet ; et aujourd'hui encore, dans ces mêmes plaines du Sahara, comme dans celles du Tell, n'avons-nous pas des ligues politiques dénommées Soff-Fouquani (soff de la montagne), en rivalité avec d'autres ligues dites Soff-Tahtani (soff de la plaine, soff du bas), et comprenant cependant parfois les tribus d'*amont* ou de la montagne, alors que le soff d'en haut comprend des tribus installées en aval.

Quoi qu'il en soit du reste de l'étymologie du mot Gétule, nous sommes fondés à rattacher ces nomades, soit aux Gêtes, soit aux montagnards summériens qui étaient des Touraniens.

Aucune ligne de démarcation bien nette n'a jamais séparé les *Gêtes* des *Scythes*, *Daces*, *Daœ*, *Sakae*, etc., et tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils occu-

pèrent longtemps la région située au Nord et à l'Est de l'"Oxus, c'est-à-dire les contrées d'où sortirent d'abord les Touraniens et plus tard les aryens ; les uns et les autres contribuant à former les populations primitives de la Médie, de la Perse et de l'Inde. Les Touraniens commencèrent et fournirent les couches les plus anciennes; puis arrivèrent les grandes invasions aryennes qui finirent par rester maîtresses du pays. Ces agglomérations humaines, sans cesse alimentées par de nouveaux appoints du Nord-Est, produisirent, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, les refoulements et les migrations de ces peuples émigrants *(berbérants)* qui, rejetés en Arabie, dans une contrée trop pauvre pour les nourrir tous, furent forcés de venir en Afrique par Aden et Berbera, seule route possible, pour chercher ou conquérir sur des races inférieures les espaces nécessaires à leur existence nomade et à leur vie pastorale.

Il est donc intéressant au premier chef de voir si, dans ces contrées de la Haute Asie, occupées ou traversées par ces hordes Gétiques, Touraniennes ou Aryennes, nous rencontrons des noms ethniques ou géographiques portant d'une façon indéniable le cachet berbère.

Or, le Vendidad-Sadé ou livre de la loi de Zoroastre nous énumère ces pays et les peuples rencontrés, soumis ou chassés par les Aryens Iraniens, en leurs migrations du plateau de Pamir à la Médie et à la Perse, et nous pouvons donner un aperçu rudimentaire des quelques noms qui se rapportent le plus directement à l'ethnologie berbère.

A. — Non loin du point de départ, nous rencontrons d'abord les *Sakæ* ou *Scythes*, déja examinés plusieurs fois. Parmi eux nous distinguons les *Amyrgii* qui sont :

ᑐ = *am* = préfixe des ethniques de la 3e forme : Peuples de

⋈□ = *irk* = Erek.

« Les peuples de *Erek* », c'est-à-dire les *Irgoi*, les nomades *Touareg* que nous avons déjà indiqués plus haut comme pouvant être venus aussi des *Tyrkoe* de l'*Oural* ou d'*Erek* en Chaldée.

B. — Le premier pays réellement traversé, d'après le Vendidad-Sadé, est celui de *Sughda* (Sogdiane), nom qui s'analyse :

⋊⊡ = *Sik*, *Souk* = enceinte, établissement

Λ = *da* = daæ, dahæ, daces, nomades, confédérés.

C'est là la même idée à peu près que *Kal-Dœi*, « le pays ou le peuple des confédérés », ethnique déjà étudié; mais la forme *Sughda* se retrouve presque sans altération dans l'Aurès algérien où existe un petit fort ou un Gélaa berbère très ancien nommé *Saghida*.

Ce qui donne une valeur certaine à ce rapprochement, c'est qu'à un kilomètre environ de Saghida se trouve le lieu dit : *Imesmouden*, lieu-dit où ravins, terrains, rochers, etc., tout porte ce nom d'Imesmouden, qui depuis longtemps déjà a été ramené par M. le commandant Tauxier, à une origine Médique.

Imesmouden se décompose, en effet, en :

⊐ = *em* = mère, } ou : ⊡⊐ = *imes* = les
⊡ = *es* = de lui } seigneurs.

ΙΛ⊐ = *mouden* = les Mèdes.

Dans la *Sughda* ou du moins tout à côté nous voyons les *Gêtes Mardiens* qui nous semblent avoir été la souche première :

1° Des *Mardi*, *Mardas* ou *Amardas*, établis au Sud de la mer Caspienne, le long de la rivière d'*Amardus;*

2° Des *Amardi*, voisins de la Suziane, de Pasargada et du golfe Persique;

3° Des *Merdès, Amerdès, Amardes, Imerden*, berbères des environs de Bône, des *Merida* de Constantine.

⊐ = *am* = préfixe de la 3e forme. — (Peuples)

□ = *ar* = originaires de, fils de

Λ = *da* = daæ, les daces, les confédérés.

C. — Le pays de Mouru ou la Margiane classique nous rappelle le *Meraou* qui, dans les livres indiens, est désigné sous le nom de « ombilic du monde », « matrice du genre humain », c'est la traduction d'un des sens berbères fournis par l'analyse :

⊐ = *em* = matrix

⊡ = *ourou* = generationum
ou *matrix antiquorum* ou *ceux de our*, de la lune, c'est-à-dire ceux des dynasties lunaires.

Ce fut de là que sortirent les peuples Summeriens :

⊡ = *S* = ex = (indice de la 1re forme), ethnique, provenance.

⊐□ = *mourou* = meraou.

ceux du Meraou. Puis aussi les nombreuses tribus berbères d'*Amraoua* ou *Imraouïen*, déjà citées ailleurs, ainsi que celles des *Amour, Ahmour, Amoura*, etc.

Ce mot *Moura* (aujourd'hui Merw) nous ramène aussi à la dénomination de *Mauri*, donnée dans l'antiquité grecque ou romaine aux Libyens du littoral Africain, c'est-à-dire aux montagnards de ce littoral.

□⊐ = *Amour, Mour* est en effet la 3e forme de □ = *our* montagne, et signifie soit « massif montagneux », soit « montagnard. »

Cette explication si simple d'un mot qui a donné lieu à tant de commentaires (1), s'applique aussi aux gens

---

(1) On sait que l'on a donné souvent *Mauri* comme venant soit du grec μαυρος bronzé, soit du phénicien *mahourin*, synonyme de Mogherebin. Cependant les Maures n'étaient pas plus *bronzés* que

originaires du pays de Mourou, pays qui était excessivement montagneux.

Salluste, lui, affirme que le mot *Mauri* est le résultat de la corruption du mot *Medi*, prononcé par les Libyens (1). Peut-être avait-il lu, dans les livres du roi Himpsal, que « *Mauri* était le nom peu altéré de *Mouri* ou *Mourou* de *Medie.* »

Les noms que nous venons de rappeler, c'est-à-dire ceux des tribus actuelles des *Amour*, *Ahmour*, *Amoura* et *Amraoua*, semblent avoir perpétué les ethniques primitifs des habitants de l'antique Margiane ou du pays de *Mouru* en *Médie*.

D. — Le pays de Bakhdi et en persan *Bakhtri* ou *Bactriane*, qui est ensuite nommé dans la liste du Vendidad Sadé, nous offre un autre groupe de provenance Dace ou Daæ — peut-être un reste de tribus touraniennes appartenant encore aux fractions filles de leurs mères ; leur nom, en effet, se décompose ainsi :

ʘ = *aba* = envoi ;
⋊ = *ag* = des fils (des) ;
Λ = *di* = { daæ, daces, confédérés ; (de la) déesse.

Ce second sens, donné au dernier élément du mot *Bakhdi*, doit être signalé comme possible, car la *Bactriane* est longtemps restée célèbre chez les anciens par la grande liberté dont jouissaient ses femmes, liberté qui persista et contrasta ensuite d'une façon singulière avec les usages de l'Orient et les mœurs farouches des guerriers bactriens.

---

les Numides, et le mot *mahourin* à Carthage s'appliquait indistinctement à tous les *Occidentaux*, Libyens, Numides, Maures, Gétules ou autres.

(1) Salluste, Jugurtha, XVIII. — Nomen eorum paulatim Libyes corrupere, barbara lingua Mauros pro Medis adpellantes.

Il existe, en Algérie, se rapportant à ce nom de pays, les ethniques de *Baghdoura* (près Ténès); *Bakhita* (près Djelfa); *Bakhta* (Ammi Moussa).

E. — *Nisaya* ou *Nisœ* est en berbère « le campement, l'arrêt, la station, l'établissement; c'est le radical usuel :

⊡ ǀ = *ens, passer la nuit*, camper, coucher, s'arrêter, s'établir.

De là le très grand nombre d'anciennes villes ayant pour radical les lettres formations NS, et en Berberie les *Irzar-Nsa* que l'on traduit imperturbablement par rivière des femmes, oubliant que les Berbères, pour une désignation ayant ce dernier sens, n'avaient pas besoin de prendre un mot arabe. Aussi certains auteurs ont-ils pensé voir là une corruption d'un mot grec signifiant « canards », « la rivière des canards »; resterait à expliquer la provenance de ce mot grec dans le Djurdjura, ce qui n'est pas fait.

Citons aussi à côté de ce mot une étymologie passible de nom de Massinissa :

⊡ ⊐ mas, maître;

⊡ ǀ enissa, du campement.

Nom qui convient bien à un roi numide.

Il n'est pas sans intérêt non plus de faire remarquer, à propos du pays de *Nisaya*, que ce fut l'*obscurcissement* du sens moral qui en chassa les Aryens. Cette idée d'obscurcissement n'offre-t-elle pas un rapprochement curieux avec le sens du mot berbère ⊡ ǀ *ens*, passer la nuit.

F. — *Haroya* est l'Arie des Grecs, le noyau de l'*Ariana*. Le livre de *Zoroastre* lui donne l'épithète de « pays riche en eau », c'est-à-dire pays *fertile*. Or le berbère nous montre, entre autres radicaux pouvant sans difficulté être rattachés à ce mot :

□ = *arou* = être ancien ;

□⁝ = *ahar* = être vieux ;

□⁝ = *ahar* = être associé ;

□ = *arou* = enfanter en parlant des êtres animés et produire en parlant de la terre ;

:□ = *rou* = laisser échapper, couler (□⁝⋞ aihar, hémorrhagie).

N'est-ce pas là une coïncidence curieuse du berbère avec les traditions védiques ou médiques qui nous donnent l'Arie comme le pays des Aryens, c'est-à-dire des anciens, des vénérables, comme un des berceaux des races humaines ; comme un pays de production, comme un endroit où se fit un groupement de peuple, comme un pays riche en eau.

G. — *Vaêkerata* représente le pays où était la ville de *Dazhaka (Douschœ* des Grecs). *Vaêkerata* nous semble être :

: = *oua* = préfixe de la 18e forme, ceux de ;

+□•: = *kert* = karta, ville forteresse.

« Ceux de la ville, ceux de Kirta ». C'est le même mot que celui usité, en Algérie, de nos jours, pour la désignation de plusieurs villes ou montagnes dites *kerata*, et dont la plus connue est le village de *Kerata*, près Sétif. Nous aurons occasion tout à l'heure de revenir sur ce vocable.

Quant à *Dazhaka*, c'est : ⋈#Λ qui est pour ⋈⊡Λ

Λ = de (d'entre, *ex*) = da, préfixe de la 16e forme (adjectifs) = Daæ, dace.

⋈⊡ = Saka = *Z*aka = Saka = { Sakae = saces, nomades ; Sik = enceinte, fort. }

C'est un établissement de nomades, un *sik*, une enceinte pélagique, un oppidum celtique, une ville berbère, une *Kirta*.

H. — Le pays de HARAKAÏTI, ou *Arachosie* des Grecs, doit être le lieu de départ des grandes tribus nomades des *Harakta* (d'Aïn-Beïda) et des *Ouled-Harkat* du Sahara occidental. C'est en ce pays de *Harakaïti* que les Aryens indiens se séparèrent des Iraniens à propos de divisions « au sujet des pratiques des inhumations », dit le livre sacré. Or, *Harka*, en berbère comme en arabe algérien, a gardé le sens de « dispute, rixe, etc. »

I. — La région de HŒTUMAT, *étymander* des Grecs, porte un nom reproduisant une forme berbère bien simple : Aït-ou-Mat, qui s'analyse : « Le clan des fils de la mère des hommes. »

ⵜ = *ait* = clan, tribu
ⵓ = *ou* = fils
ⵎ = *em* = mère
ⵜ = *at* = homme

Mais, si on laisse réunies les deux dernières tifinar, on a :

ⵜ = *ait* = clan, tribu
ⵓ = *ou* = fils de
ⵜⵎ = *mat* = Mata.

Ce nom de *Mata* nous représente, en Médie, la plus ancienne des migrations Aryenne, celle des *Mata* ou *Matiani* qui s'étendit, avant les autres tribus de la même race, depuis la Bactriane jusqu'à l'Asie Mineure, en formant plusieurs groupes séparés.

En Algérie, ce nom reparaît dans les tribus bien connues des *Matmata* (d'Ammi-Moussa et de Miliana), 11e forme, — des *Soumata* (1re forme), — des *Bou-Mata* (environs de Mazouna) (1).

---

(1) La légende locale attribue la fondation de Mazouna à un nommé Mata, berbère qui vivait bien des siècles avant le Prophète.

La légende sacrée du livre de Zoroastre nous dit que, dans cette région d'*Hœtumat*, les sortilèges et la magie prirent une telle extension que les Iraniens furent forcés de l'abandonner. D'un autre côté le sens de cet ethnique expliqué par le Berbère nous ramène à voir dans les *Mata* une tribu d'origine féminine, puisque c'était celle « des fils de la *Mère* des hommes.»

Les Mata doivent donc plutôt se rattacher aux Amazones ou Ahl-Azoun qu'aux *Gétes*. Or nous savons que ce Ahl-Azoun est l'équivalent de *Ag-Azoun* ou de Agazan, nom des *Éthiopiens*, et aussi nom des magiciens chez les berbères, et nous venons de voir que précisément non loin de *Mazouna* (en Berberie) nous retrouvons une tribu de *Bou-Mata*. Il y a certainement dans la concordance de ces divers rapprochements autre chose qu'un simple hasard.

Pouvons-nous en déduire que c'est avec raison que certains auteurs placent en ce pays d'*Haitumat* le *Berezant* ou montagne sacré du Zindavesta? *Ber-ezant* serait en berbère un vocable pouvant impliquer l'idée d'*Ibères* ou *Iabaren, ber* (au singulier), similaires des Azoun, ou passés à l'état d'Azoun; *ezant* étant la 5e forme de I # *Zen Azoun.*

J. — Après avoir cité le *Hœtumat*, les livres sacrés de la Perse font remonter brusquement les migrations iraniennes vers le nord-ouest à travers les contrées d'*Urva, Ourva* ou *Ourivan*, et de *Khnenta-Verkana*, pour aboutir enfin au 12e séjour qui eut lieu aux environs de *Ragha* et de *Tchakhra* ou *Karkh* dans le nord de la Médie.

Presque tous ces noms nous fournissent directement ou indirectement des indications précieuses.

Ragha, ragae, qui est aujourd'hui *Reg* près Teheran, appartient au même radical que *Erek* en Chaldée. C'était une ville de nomades (14e forme de ⋈) dont les habitants étaient des *Ta-ragha* ou *Targa*, *Touareg*. Il est permis

de penser que ce fut d'une ville de ce nom que la Perse prit son nom d'*Irak*, pendant que d'autres peuples adoptant une autre forme en tiraient les noms de *Targa*, *Tourek*, *Turk*, etc.

A côté de *Ragha*, « la plus grande ville de Médie », se trouvait une autre ville dont le nom exprime aussi l'origine scytho-celtique de ses habitants : *Arsakia*, qui est la 14e forme de Sik, demeure, enceinte.

Ourva, *Ourivan* ou *Varana*, qui nous rappelle de très près le nom algérien de *Ouaran* (Oran), n'a pas de situation bien précise ; au contraire, *Verkana*, *Vehrkan* correspond sûrement à l'*Hircanie* des géographes grecs, et à l'*Allabria*, qui est *Ahl-Abria*, « le clan des émigrés » :

|| = *al* = ahl, clan tribu ;

□⊟ = *bria* = ber = émigrés.

Verkana reproduit en outre exactement les ethniques berbères de *Ferkan* (Sahara oriental, *Zab* algérien), de *Ferkana*, *beni Fergen*, *Fergani*, etc., comme il reproduit aussi le nom de *Ferghan* dans le Turkestan.

Quant au pays de *Khenta*, il nous ramène aux *Khenata* berbère, à *Kunta* du Touat, et autres vocables analogues. Les villes les plus importantes de la *Verkana* ou Hyrkanie étaient *Hyrkania*, *Talabroka* et *Zadra-Karta*, dit aussi *Saramiana*, et même simplement *Karta*.

Hyrkania, c'est « la capitale, le siège du gouvernement » :

□ = *our* = saillie, tête, ville (du)

|⋈ = *kan* = gouvernement

Talabraka, c'est « la fontaine du chemin », *Tala-Abaraka*, nom que l'on rencontre à chaque instant en pays berbère :

|+ = *tala* = fontaine

⋈□⊟ = *abaraka* = chemin

On prouverait aussi que c'est « la montagne noire », *Tel-Aberka* (ce qui est possible), que ce n'en serait pas moins une dénomination absolument berbère et encore usuelle de nos jours.

Saramiana est, ou la ville des *Arymes* (Arméniens), ou celle d'un peuple de *Amyan*, ancêtres des *Hamyan*, de Sebdou :

⊡ = *S* = préfixe des ethniques de la 1re forme : ceux d'entre les — ceux venant de

⊐ □ = *aram* = arama, arymes, arméniens

le *Ana* final peut être une désinence étrangère au radical ; mais, s'il faut tenir compte de cette finale, on a :

⊡ = *S* = préfixe 1re forme, d'entre les

□ = *ar* = *our* = préfixe 12e forme = fils de

| ⊐ = *amian* = Amyan ou Hamyan.

Ces Hamyan eux-mêmes pouvaient être en raison de leur nom des peuples autochtones ou peuples de Enn.

Zadra-Carta, c'est « la montagne de la citadelle ».

⊡ = *S* = préfixe de la 1re forme (formé de)

□ Λ = *adra* = *adar* = montagne

+ □ ⋊ = *Karta* = citadelle.

Karta est la reproduction du nom antique de la capitale des Numides, *Kirta*, *Cirta*, aujourd'hui Ksantina ou Constantine.

Nous nous arrêterons un instant sur le sens et l'étymologie de chacun de ces deux mots : *Kirta* et *Ksantina* :

Il a été admis jusqu'ici que *Karta-hadeska* (Carthage) signifiant en hébreu et phénicien « la ville neuve », *Kirta*, capitale de Syphax et de Massinissa avait emprunté son nom du vocable phénicien, et on a ajouté gravement, sur la foi d'un auteur latin, que, par reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur *Constantin*

qui aurait relevé cette ville de ses ruines, elle avait pris sous son règne le surnom de *Konstantina*, qui est depuis devenu sa seule dénomination.

Ce sont là, aujourd'hui, des opinions classiques que l'on reproduit de confiance, sans s'apercevoir qu'elles sont en contradiction formelle avec les données de l'histoire et de la linguistique.

Karta, il est vrai, signifie bien *ville* dans les langues sémitiques; mais cela tient uniquement à ce que les Sémites avaient pris aux Tourano-chaldéens ce mot qui, ici, désigne une localité de l'*Hirkanie* Touranienne ou Aryenne, et qui se retrouve dans les principales langues indo-européennes. Partout, en effet, et en dehors de toute influence sémitique possible, nous voyons le groupe KRT, avec des modulations variables, exprimer les diverses idées dérivées d'un sens primordial de « groupe, enceinte, enclos. »

Nous avons, par exemple:

Le Kymrique : *gar*, ville;
garth, rempart, forteresse;
garthan, camp;
court, enceinte, cour;
Le Sanscrit : *garta* et *karta*, maison (que l'on fait dériver de la racine krit, couper, tailler);
Le Kourde : *guertia* = enceinte;
Le Zend : *karta* = palais, citadelle.
L'Irlandais : *kuirt*, cour, et *garadh*, mur, haie;
Ancien Allemand : *kart*, *karto*, jardin, enclos;
Allemand moderne : *garten*, jardin clos.
Grec : χορτος, enceinte, cour;
Bas latin : *curtis*, enceinte, cour, métairie;
cortina = petite cour, petit abri;
Vieux Français : *court*, enceinte, cour, métairie, ferme, résidence rurale.

L'enceinte, résidence ou forteresse, formée par l'île rocheuse surplombant l'*Am-Saka*, la rivière du *Sik* ou de *Sigus*, a été dénommée *Kirta*, parce que ce vocable était dans la langue même des berbères. Car il n'est pas admissible qu'un peuple fier et indépendant comme les Numides ait été donner à une de ses forteresses nationales un nom emprunté au vocabulaire de ses ennemis héréditaires, les *Carthaginois*. Il n'est, d'ailleurs, nullement démontré que *Kirta* (Constantine) n'ait pas existé avant la fondation de *Carthage*.

Le mot *kirta* est bien, en effet, un mot berbère, c'est la 5e forme dérivée de :

□ ⋈ = *eker* ou *eger* = surpasser en nombre,

d'où le dérivé ∔□ ⋈ = *kert*, qui en raison de l'affixe + prend les sens de « commencer à être nombreux, former un rassemblement, une réunion, une *cohorte*, un groupe qui se clôt dans une enceinte qui le sépare, le *garde* et dans laquelle il s'accroît. »

En d'autres termes, c'est un groupement impliquant séparation de la totalité ; d'où les divers sens que nous avons indiqué tout à l'heure ; et aussi en sanscrit le mot *krit* couper et *karta* coupure (1), radical que le berbère et l'arabe ont conservé dans les mots قرت = *gourt* = fourrage *coupé*, comme dans celui de *gourt*, *garet*, témoin géologique.

Cette dernière indication explique pourquoi, au sens de *Kirta* « enceinte, forteresse », est venu plus tard se greffer l'idée subsidiaire de coupure, idée naturelle à propos de Kirta-Constantine, énorme rocher séparé du gros de la montagne par la coupure de l'*Am-Saka*, et sur lequel étaient à la fois une enceinte, une ville, une fontaine et un palais.

Les localités et ethniques berbères où ce nom de Kirta

---

(1) Rappelons à ce propos qu'aux bouches du Gange, aux limites du monde connu des anciens, on signalait un peuple de *Kirata* (*Cirradœ* des auteurs latins).

se retrouve sont abondantes en Algérie : c'est *Garta*, l'oasis saharienne au pied de l'Aurès ; c'est *Tegort* (Tougourt), dans l'Oued-Ghir ; c'est *Kerata* près Takitount ; ce sont les *Mekarta* (3e forme) ; et enfin, à la limite du monde berbère, le royaume de *Kaarta*, sur les rives du Sénégal.

Quant au nom de *Ksantina* qui succéda à *Kirta*, il ne fut pas plus emprunté au vocabulaire des Romains que celui de Kirta n'avait été emprunté au vocabulaire carthaginois.

Il y a, en Algérie, un certain nombre de *Ksantina*, et plusieurs sont situées dans des pays où jamais les Romains ne sont allés, comme, par exemple, chez les Beni-Mellikeuch du Djurdjura. Il y en a un autre dans l'Aurès, au Djebel-Mahmel, sur l'Oued-Taga ; au défilé dit « *Foum-Ksantina* », il y a là de nombreuses ruines Berbères et des tombeaux mégalithiques, mais nulle trace d'établissement romain. Nous avons même le souvenir très net d'avoir vu deux autres Ksantina qui n'offraient absolument rien d'analogue à la situation de Constantine, mais étaient des points tout indiqués pour la surveillance des pays environnants ou pour l'établissement d'une embuscade destinée à couper une route (1).

Or, puisque ce nom de *Ksantina* n'est pas isolé et qu'il se rencontre en dehors des pays jadis soumis aux Romains, il faut bien admettre que c'est là un nom commun, dont le sens aujourd'hui est perdu chez les Berbères, mais que l'analyse peut nous faire retrouver.

Deux et même trois étymologies sont possibles, et d'autant plus vraisemblables qu'au fond elles ne diffè-

---

(1) Outre *Kirta-Ksantina, Foum-Ksantina* et *Ksantina* des Beni-Mellikeuch, nous pouvons citer, pour les avoir vus : *Ksantina* (lieu d'embuscade), dans le cercle d'El-Milia (chez les Oued-Aouat, si nos souvenirs sont exacts), puis une autre *Ksantina* dans l'Ahmar-Khaddou (Aores), et enfin *Ksantina-Guedima*, à 20 kilomètres au sud de Constantine, dans un endroit où sont des ruines romaines.

rent que fort peu entre elles et qu'elles continuent, sans les modifier sensiblement, les sens inhérents à *kirta*.

L'analyse nous donne, en effet, pour *Ksantina* :

1° ⵣ⋊ = *ekez* = surveiller, garder = surveillance, garde ;
ⵏ = *en* = de ;
ⵏ+ = *atina* = *athénè* (celle d'Énn, Minerve (1).
Soit : temple, sanctuaire, forteresse, palladium de Minerve-Athènè.

2° ⊡⋊ = *ekes* = coupure, séparation, *réserve* ;
ⵏ = *en* = de ;
ⵏ+ = *atina* = *athènè*.

Ce qui rentre à peu de chose près dans l'explication précédente.

3° +ⵏO•: = *eksent* (5e forme dérivée du verbe ⵏO•: haïr, détester). Devenir détestable, haïssable, odieux, effroyable, passer à l'état d'objet d'effroi = être redoutable, formidable. D'où, au participe présent ou à la 20e forme dérivée ;
ⵏ+ⵏ⊡•: = *ksantin*, étant redoutable, formidable, haïssable = *Redoute*.

Le rôle d'Athènè sur les bords du lac Triton suffirait pour expliquer la valeur des deux premières étymologies ; mais deux choses corroborent encore le bien fondé de notre hypothèse.

D'une part, nous n'avons vu de *Ksantina* que dans des pays où l'histoire et les traditions locales placent d'antiques habitants issus du *Nefzaoua*, de *Tozer* et des

(1) Voir livre II, chap. VII, p. 276, l'étymologie d'Athènè tritonide.

Ketama (1), c'est-à-dire des peuples venus des régions voisines du lac Triton, un des berceaux du culte d'*Athènè*, culte encore en vigueur au temps d'Hérodote (2).

D'autre part, une vieille tradition berbère, rapportée dans le Kitab el Adouani (3) et originaire du pays des Troud, c'est-à-dire de la rive sud du lac Triton ou Chott-Melghir, dit que Constantine s'était d'abord dénommée en arabe *Ksar-tina* : « *le château de la reine Tina.* » Cette reine encore légendaire au 14e siècle n'est-elle pas un souvenir lointain de l'*Athènè* antique, et cette vieille légende saharienne, rapprochée de ce qui vient d'être dit, n'a-t-elle pas ici une véritable valeur ? (4).

L'autre étymologie |+|⊡:· *Iksenten*, redoutable, formidable, n'exclut en rien la première, elle ne fait que la présenter sous une forme subsidiaire et dérivée. Ce second sens s'allie très bien avec les idées de crainte et de terreur superstitieuses, toujours inhérentes aux sanctuaires abandonnés d'antiques divinités, comme aussi avec l'impression produite par une forteresse escarpée ou occupée par un peuple conquérant, tenant le pays « *manu militari* ». C'est là un enchaînement d'idées si naturel chez des gens de race indo-européenne, que nous retrouvons en français, non pas le même vocable, mais la même conception intellectuelle : nous nommons *redoute* un ouvrage de fortification, un petit fort.

---

(1) Voir sur les pays occupés par les Ketama : Carette. loco citato, p. 94. — Bekri, p. 516, 518, 519. — Ibn Khaldoun, Histoire des Berbères.

(2) V. liv. II, chap. VII, p. 276.

(3) V. Kitab el Adouani, p. 118 et 151 de la traduction de M. Féraud, Revue archéologique de Constantine, 1868.

(4) Remarquons que le mot berbère Ksar, château, est lui-même la 21e forme de ⊡ ⋈ *ekes*, réserve, coupure ; le mot *kasserou*, nom de lieu-dit assez fréquent, est lui-même une combinaison des 21e et 9e formes ; et, en effet, là où cette dénomination est appliquée, on trouve presque toujours trace de ruines berbères ou d'anciens *retranchements*.

Les étymologies qui précèdent, s'appuyant à la fois sur les plus anciennes traditions, religieuses ou autres, des Berbères, et sur des données linguistiques positives, conviennent d'une façon générale aux diverses *Ksantina* algériennes, y compris celles dont l'existence n'a rien eu à démêler avec l'élément romain.

Comment expliquer maintenant pourquoi la capitale de la Numidie vit ce nom de *Ksantina* remplacer celui de *Kirta*, vers l'époque où l'empereur Constantin régnait à Rome et venait de sa personne battre Maxence en Afrique ? Cela est fort simple, et il suffit, pour cela, de se rappeler, en les appréciant sainement, quelques faits historiques que nous allons résumer en les condensant le plus possible.

A la suite de l'édit de Nicomédie, rendu en 303 ap. J.-C. par le vieux Dioclétien, déjà affaibli par l'âge, l'Église d'Afrique s'était divisée en deux partis. Celui des évêques conciliants acceptait la soumission absolue aux ordres de l'empereur, et consentait à employer dans les actes publics la formule juridique et officielle du serment romain dans lequel César était appelé « Divin, Auguste.»

Au contraire, le parti des intransigeants préférait le martyre à n'importe quel compromis de conscience, à n'importe quelle concession de forme ou de fond, faite à des mécréants, à des payens.

Les premiers, en tête desquels étaient l'évêque de Kirta et son clergé, furent appelés *Traditores* par les intransigeants. Quand, deux ans plus tard, en 305, les persécutions cessèrent, douze évêques réunis à Kirta se firent un titre d'honneur de ce nom de *traditores*, prétendant que par leur conduite politique ils avaient plus fait pour le bien de l'Église que ceux dont la ferveur outrée et le fanatisme avaient indisposé contre les chrétiens l'empereur et les grands de la terre.

Mais les intransigeants, par leur résistance aux fonctionnaires romains, s'étaient acquis les sympathies des berbères toujours impatients du joug et alors

indignement pressurés ; ils étaient les plus nombreux, et quand, en 311, ils prirent comme signe de ralliement le nom de *Donatistes*, ce n'était déjà plus un simple schisme religieux que présidait l'évêque Donat des Cases-noires, c'était le grand parti politique des opprimés contre les oppresseurs ; c'était un grand *soff* berbère et national contre la tyrannie et les exactions des agents de César.

Quelque chrétien, catholique et orthodoxe que fût Constantin, il était avant tout empereur, et, comme tel, le protecteur indiqué des prêtres complaisants ; aussi fut-il le bienfaiteur de ces *traditores* de Kirta, devenus par intérêt plus romains que berbères, et nul plus que lui ne se montra acharné persécuteur contre les Donatistes, c'est-à-dire contre la masse des Berbères.

Dans ces conditions, la vieille enceinte nationale, la Kirta des anciens Numides ne fut plus, pour ces Berbères, qu'un lieu exécrable et haï de tous, une forteresse romaine, une *redoute*, une *Ksantina*. Les deux noms restèrent même accolés pendant un certain temps ; on disait : Kirta-Ksantina, « Kirta l'exécrable, Kirta la redoute. » L'usage de joindre des épithètes aux noms de villes est général chez les peuples indo-européens, et il a été longtemps maintenu en Afrique par les Berbères musulmans (1).

Si les flatteries de quelques *traditores* firent donner officiellement à Kirta le nom de Constantina, cela ne dépassa pas le cercle des fonctionnaires impériaux, et ne fut pas plus consacré par les Berbères que ne l'avait été précédemment « Kirta Sittiana, ou Kirta Julia (2).

(1) Alger la bien gardée, Blidah l'hétaïre, Biskra la sucrée, etc.

(2) Aurelius Victor est, croyons-nous, le premier historien qui ait dit que Constantine devait son nom à l'empereur Romain. « Per » Africam sacerdotium decretum Flaviæ genti, Cirtæque oppido, » quod obsidione Alexandri ceciderat, reposito, ornatoque nomen » Constantina inditum » ; le sacerdoce en Afrique fut accordé à la » famille Flavia, et la ville de Cirta, qui avait été ruinée par le siège » qu'en fit Alexandre, ayant été rebâtie et embellie, fut appelée » Constantine. » (Vie de Constantin.)

Nul part les noms purement romains n'ont été conservés en Algérie par les indigènes ; toutes les dénominations géographiques ou ethnologiques sont berbères ou musulmanes.

Le mot Ksantina nous est parvenu, parce qu'il était alors usité chez les Africains comme nom commun, soit avec son sens dérivé de *redoute*, *forteresse*, soit avec son sens primitif de *redoutable*, *exécrable*. Constantin n'est pour rien là dedans. Tout au plus peut-on admettre que, la malignité berbère ayant accolé au nom de Kirta l'épithète de *Ksentina*, des courtisans romains s'inspirèrent d'une certaine analogie de consonnance pour transformer Ksentina en Constantina. Cela est fort possible, car nous avons eu, de nos jours, des exemples analogues en Berbérie (1).

Revenons maintenant à la région de *l'Hircanie*.

Au sud de ce pays était la *Sagartie* que l'on peut considérer comme peuplée par des gens de la Kirta hirkanienne :

⊡ = *S* = préfixe de la 1re forme
+□⁚· = *akarta*
} ceux originaires de de Kirta

A l'Est étaient les nomades *Aperni* et *Xanti* que nous savons, par Strabon, avoir été des émigrés des *Dacæ* du Méotis (2).

Les Parni seraient les « Métanastes » des *Parii*. — Or, Parii = Bari, c'est la reproduction de l'idée « d'émigrant, de Métanaste ».

---

(1) Aux environs de Dellys, il y avait un lieu dit dénommé Bou-Asakeri, l'*endroit du soldat ;* on en a fait le *bois sacré* ; et, comme il y avait à côté un bois d'oliviers, on montre aujourd'hui ce « bois sacré », qui passe volontiers pour avoir fourni le nom donné officiellement au village créé en cet endroit : (le Bois-Sacré, 260 habitants, section de la commune de Dellys).

(2) Strabon, XI-VIII-2 et XI-IX-3.

Xanthi est rigoureusement, en dédoublant la première lettre, *Ksanti*. Nous avons vu plus haut que ce mot peut se traduire par « *les redoutables* ». On peut aussi analyser :

ⵣ⁚· = *ikkez* = garder, surveiller, = coqs (1).

+| = *ent* = (5e forme de | en, dire, chanter), se faire chanteur, se mettre à chanter.

Ce sens serait donc « les coqs chanteurs », nom bizarre aujourd'hui, mais très rationel au temps où le chant du coq pouvait être un signe de ralliement, pour une de ces nations de même race que les Gaulois qui avaient adopté le coq comme symbole de vigilance et de courage provocateur ; fait tellement caractéristique que les Latins avaient donné à cet oiseau le nom même du Gaulois « Gallus ».

Nous avons, en Algérie, des *Ksanti* assez nombreux, soit comme ethnique, soit comme termes géographiques : nous citerons entre autres les *Ksanthia* (singulier *ksanthi*) des Abid de Médéa.

C'est aussi au Nord de l'*Hircanie* que les savants sont à peu près d'accord pour placer les peuples de *Magog*, peuples de race Japhetique, d'après la Bible, et qui eurent *Gog* pour roi.

Magog, c'est : « Le peuple des fils des nomades ». Le roi *Gog*, c'est : « Le fils du nomade ».

ⵎ = *M* = préfixe des ethniques de la 3e forme = peuple

ⴳ = *ag* = fils

·⁚ = *ok* = aller = nomades.

Ce nomade *Og*, nous le rencontrons en Palestine, comme nom d'un roi géant de Bassan, vaincu par Moïse.

Chez les Touareg, nous avons précisément une tribu de très vieille noblesse, — c'est-à-dire très ancienne, —

---

(1) Gkez est le nom des Cheikh-Somali.

d'une très grande taille et d'une grande vigueur (1), qui est nommé *Ougoug*, soit *Ou-goug* :

: = *Ou* = fils de

.:⋈ = *goug* = gog.

A quelques kilomètres au sud de Temacin, on rencontre l'oasis berbère de *Goug*; dans le pays de Frenda, il y a des *Chellog* que l'on peut ramener à *Kel-og* = les peuples de *og*.

Pour en finir enfin avec la région hirkanienne, rappelons que nous avons déjà cité les *Amardi* ou *Mardi*, et qu'à côté d'eux se trouvaient les *Geloc* ou *Kel*, c'est-à-dire un « *peuple* », un *clan* qui avait gardé la vieille appellation celtique ou berbère.

Tels sont les pays et les peuples qui furent traversés par les migrations Tourano-Aryenne, qui, venues du Nord et de l'Est, constituèrent avec le temps la nation des *Mèdes*.

Formée par des groupes essentiellement nomades, cette nation conserva fort longtemps ses habitudes nomades et pastorales.

Aussi le radical de l'ethnique *Mède* est-il passé dans un grand nombre de langues indo-européennes, avec l'idée d'*étendue*, de *paturage*, *d'herbage* :

En Kimrique, *medi*, *midi*, c'est « moissonner » ;

En Anglo-Saxon, *mædh*, signifie « faucher » ;

En Zend, *mâdh* est « mesurer ».

En sanscrit *medh*, c'est « aller au-devant ».

La déesse saxonne et frisonne *Meda* est représentée avec des épis pour attributs.

En berbère Ǝ ⊐, *medh* ou *mêd* signifie « pasteur » ; c'est la 3e forme dérivée de

Ǝ = *edh*, paître et faire paître ;

(1) Duveyrier, p. 322.

Mot qui lui-même n'est qu'une modification emphalique de

Λ = *ed* = aller ensemble.

Le même radical berbère, écrit le plus souvent Λ ⊐ = *med* (pluriel *miden* | V ⊐), signifie « homme », soit parce qu'il est la 3e forme de la lettre racine Π = *ed* = être ensemble, soit parce que le nom de ces *mèdes*, pasteurs de race conquérante et dominante, était devenu l'appellation des « hommes par excellence ».

Ces radicals *medh* = ∃ ⊐ pluriel | ∃ ⊐ *midan*, « pasteurs ou mèdes », et *med* Π ⊐ pluriel | Π ⊐ *miden* « hommes » employé à la 4e forme dérivée ou avec l'N de localité ou d'origine, nous donne l'étymologie du mot *Numide*, prononcé *Noumide* en latin comme en grec.

| = *N'* = préfixe 4e forme, — caractéristique des noms d'origines

: = *ou* = fils

Λ ⊐ = *med* = { pasteurs, nomades / mède / homme }

Les Numides étaient donc « ceux des fils des pasteurs, des mèdes, ou des hommes », et cette explication, quelle que soit la nuance particulière du mot *med*, est absolument conforme aux traditions Numides recueillies par le roi Hiempsal et données par Salluste : « Les Numides » sont des descendants des Mèdes, Perses, Arméniens et » autres peuples *(Aryens)* de l'armée d'*Hercule*, et ils se » donnaient à eux-mêmes le nom de Numide » (1), qui, de leur langue où il signifiait pasteur et nomade, est passé, avec ce même sens, dans les langues latine ou grecque.

Aux preuves déjà données de la vérité des assertions du roi Hiempsal, on peut ajouter de nombreux exem-

(1) Salluste. — Jugurtha, XVII et XVIII.

ples d'affinités linguistiques relevées entre les dénominations berbères ou numides et les appellations iraniennes, mèdes ou persanes.

Nous rappellerons d'abord que Firdousi, dans son livre des rois de Perse (Chah Namch), mentionne le *berberistan* comme une des plus puissantes provinces de l'empire de Keï-Kaous, avant-dernier des souverains qui ont précédé le grand Cyrus (1).

Puis, outre les Imesmouden *(Imès-Mouden)*, cités plus haut, nous avons :

La grande confédération des *Aouelimmiden*, Touareg :

⁚ = *Aou* = celui
|| = *ahl* = du clan
⊓ ⊐ = *immiden* = des pasteurs ;

Les *Mediouna* qui occupèrent longtemps la région du sud de Tlemcen (du Djebel-Amour à Oudjda), et qui ont laissé leur nom aux ruines berbères de *Médiouna*, dans la plaine de Gri, non loin de Nemours, aux Médiouna de Cassaigne, à la petite fraction des Médi du village d'El-Kef, chez les Beni-Snous, à la montagne de Tamedda, dans le Djebel Amour ;

Les Beni *Madoun* du Dahra, — la ville de Médéa ; les Beni *Median* de Tiaret ;

Les Ouled *Madhi* du Hodna ; Beni *Maïda* de Teniet-el-Haâd ; Ouled *Madi* de Miliana ;

Les *N'emadi* ou *N'madi* de l'Adrar Atlantique ;

Les *Pharusii* antiques, installés dans le « *Rufus* campus », *(Saki-Tazougart* on Seguiet-el-Hamera), avec les *Perorses*.

Les *Fires* de l'*Aurès*, ruines berbères, près *Foum-Ksantina*, comme les Ouled *Fares* (des cercles de Batna,

---

(1) C'est M. O'Mac-Carthy qui nous a signalé le passage de Firdousi où se trouve cette mention.

Orléansville, Aflou, Tlemcen), rappellent les *Fers* ou *Pers* : ce mot signifie, en berbère usuel : Défrichement ; il peut s'analyser :

ⵝ = *Fa* = il a étendu

ⵔ = *ar* = la production

ⵙ = *es* = de lui

Faut-il en conclure que l'ethnique Fers ou Perse a eu primitivement le sens de *défricheur* ? Cela n'a rien d'impossible et ne heurte en rien les quelques données historiques que nous avons sur le rôle civilisateur et agricole des premiers Perses.

Les *Kennites* berbères, que déjà nous avons rapprochés de ceux de Palestine, peuvent l'être encore de la dynastie des *Keaniens* à laquelle appartenait Vistaçpa ou Histape : c'est, en tous cas, le même radical ⵏ.ⵋ *Kan*, gouvernement, état, civilisation.

BAGAÏ, au pied de l'Aurès, BEJA, en Tunisie, BEJAIA, (Bougie), reproduisent le nom du dieu persan BAGA, le même déjà que le *Bog* des Slaves.

Les enchir *Feridoun*, si nombreux en Berbérie, portent le nom du roi mythique *Feridoun*, sous lequel les Aryens furent délivrés de la tyrannie du Serpent ou du kouchite Zohak.

Le nom berbère et arabe de *Zoubir* est la reproduction peu altérée du *Das-Doupira* des Mèdes, entendu et écrit *Zopire* par les Grecs.

Le substantif usuel *Ibaradh, Ibaralh*, pluriel *Ibaradhen, Ibaraten* ⵏ+ⵔⴱ *les jeunes gens*, est le nom même d'une portion de la Gedrosie Persane ; la *Paradène*, c'est la 5e forme de bar ⵔⴱ émigrer : son sens est donc « celui qui va passer à l'état d'émigré » ; c'est la même idée que celle contenue dans *Juvenis* ou *Javana*.

La *Zana* antique près Batna (Diana Veteranorum), se retrouve dans l'inscription de Behistoun sous la forme

Za-Zana. — Batna lui-même est le vocable principal de *Eg-batana* (Ekbatane).

Les *Reboula* de Sétif, ou *Irboulen*, nous donnent un vocable sensiblement le même que *Arbala.*

Nara de l'Aores est le *Nara* ou esprit divin chez les Mèdes et les Aryens.

Les ruines berbères de *Ghosni* du djebel Rechiga, dans le cercle de Boghar, portent un nom connu dans l'Afghanistan.

De nombreuses inscriptions nous ont montré le culte du dieu *Mitra* comme ayant survécu, en Berberie, à l'occupation romaine.

L'esprit du mal, Ahriman chez les Perses, avait pour appellation exacte *Agra-Maynias* « l'esprit méchant », c'est-à-dire deux mots berbères :

□∴ = *aker* = tromper, trompeur (de);
I⊐ = *man* = esprit, âme;
⊡ = *s* = *(ias)* de lui.

Le principe opposé, Ormuz, génie du bien, est en persan *Auramazda*, et on le trouve souvent écrit *A-ou-ra-z*-(da). Or *da* est la désinence du vocatif, et la disparution du *ma* (fait bien constaté quoique non expliqué) (1), nous ramène au nom berbère des anciens sanctuaires touraniens, et à la montagne de l'*Aoures.*

Nous pourrions multiplier ces rapprochements linguistiques, qui, s'ils ne prouvent pas absolument que toutes les tribus berbères ayant des noms Mèdes ou Perses sont le résultat de migrations venues de ce pays, prouvent au moins qu'il y avait chez les Aryens-iraniens les mêmes procédés de formation des mots que chez les

(1) Voir *Journal Asiatique*, tome XIV 1849, page 126, un article de M. de Saulcy sur la transformation de Aouramazda en Aourazda.

Berbères, ce qui semble impliquer une communauté de race ou d'origine.

L'étude comparative des mœurs et coutumes fournirait de nombreux indices venant corroborer ce que nous avons dit déjà ; mais cette étude nous entraînerait trop loin, et nous nous bornerons ici à deux ou trois traits de mœurs caractéristiques.

Ainsi, chez les anciens Perses, même au temps de Cyrus et de Darius, la nation avait conservé une sorte d'indépendance et une autonomie cantonale complète. Déjoces et Cyrus furent élus rois par une délibération d'une véritable assemblée nationale, et le monarque, si puissant ailleurs, n'était, en Perse et à ses débuts, que le président d'une république fédérative, un *Amin el Oumena*, plus tard un roi des rois ; c'est-à-dire à peu près ce qu'est un *Amenoukal* chez les Touareg.

Certes, il y a bien loin de l'orgueilleuse inscription de Behistoun aux devises amoureuses gravées dans le djebel *Hoggar ;* mais, de même que nous avons constaté des points de contact entre les Tifinars et les Cunéiformes, de même nous constatons encore ici une singulière ressemblance dans les procédés d'exposition de ces inscriptions.

A Behistoun nous lisons :

« Moi Dariavous (Darius), fils de Vistapça j'ai dit ceci...

Et d'un autre côté la plupart des inscriptions rupestres (1) ou autres des Touareg commencent par :

« Moi, fils d'un tel, j'ai dit : » ou par « ceci, moi un tel » j'ai dit : »

Les mythes iraniens du serpent Afrasiab, ou mieux Farrour-Saraba, ne sont pas sans de nombreuses analogies avec les légendes qui ont cours dans le Sahara sur les serpents fabuleux.

---

(1) Hanoteau, gram. Tonochek, p. 207, — gram. Kabyle p. 386, etc. Voir aussi à l'appendice les fac simile et traductions de lettres touareg.

Les *Touareg* qui ont gardé du séjour de leurs ancêtres en Chaldée l'horreur du poisson (une des formes populaire du dieu *Anou*, le dieu poisson ou l'Oannes des Grecs), — les Touareg, disons-nous, paraissent avoir aussi retenu d'autres lointains souvenirs des doctrines iraniennes. Nous citerons, par exemple, le refus de manger les oiseaux, et la croyance à l'existence de génies spéciaux attachés aux âmes, génies qu'ils nomment *Idiben* :

Λ = *id* = le compagnon (que);
⊟ = *eba* = a envoyé;
| = *enn* = anou (enn);

ou encore :

⊟ = *id* socius, le compagnon;
|⊟ = *iben* emissi (du fils), de celui qui est user ou parlé.

L'*idiben*, l'esprit attaché à l'âme du mort, n'est-ce pas le *dæva* ou *dew* persan :

:Π = *deou* = le compagnon, celui allant ensemble, — le démon, grec δεμον;

ou :

Π = *id* = *de* = compagnon;
|⊐ = *man* = esprit.

Ce sont ces démons familiers que les femmes touareg vont consulter sur les tombeaux pour avoir des nouvelles des maris ou des fiancés en voyage, alors cependant qu'en toute autre circonstance le touareg a, comme les iraniens, une antipathie profonde pour tout ce qui rappelle les morts, et une grande horreur des cadavres.

La distinction faite par les tolba berbères entre les amulettes dont les unes servent pour appeler sur

l'homme la série des bénédictions célestes et les autres pour éloigner tous les maux, n'est-elle pas aussi une superstition ayant pris naissance lors du culte d'*Ormuz* et d'*Ahriman* ?

Tous ces rapprochements ont ceci de remarquable qu'ils concordent absolument avec les données historiques que nous avons sur l'ancienne Médie, données qui peuvent se résumer ainsi :

« Lorsque les Aryens arrivèrent en Médie, il y avait là de nombreuses tribus touraniennes, beaucoup trop considérables pour pouvoir être absorbées ou chassées de suite ; une lutte s'engagea qui dura plus de dix siècles pendant lesquels de longues séries de migrations touraniennes se dirigèrent vers le Sud-Ouest par la Suziane et l'Arabie, tandis que les Aryens s'implantaient dans le pays au moins comme aristocratie guerrière et religieuse. »

Il semble même que, en Kabylie, il soit resté comme un vague écho de ces traditions, relevées déjà par le roi Hiempsal. Dans le Djurjura, une légende locale (1) veut que les Aït-Fraoucen, Aït-Idjer et Aït-Ghoubri soient originaires de la Perse, d'où, venus en conquérants, bien avant les invasions islamiques, ils ont imposé leur langue à tout le pays. Les Aït-Fraoucen se nommaient alors *Aït-el-Fers* (le clan des Perses) ; leur nom actuel n'est qu'une altération conforme d'ailleurs aux principes de la langue berbère.

Dans cette même région, chez les Aït-Iraten, il a existé, jusqu'au siècle dernier, une confédération *(Arch)* nommée Issa-Madien, dont les divers éléments se sont désagrégés et répartis dans les groupes voisins.

---

(1) Voir *Revue africaine*, 1858, p. 364, article de M. Meyer sur les traditions kabyles.

CHAPITRE XIII

Peuplement Sud *(Suite et fin).*

Origines indiennes de quelques races berbères.

Un des chapitres les plus intéressants des origines berbères serait, certainement, celui dans lequel un indianiste, familiarisé avec la langue berbère et bien au courant des mœurs et de la géographie de l'Afrique, traiterait, *ex professo*, la question de la part revenant à l'*Inde* dans le peuplement de la Berbérie.

Pour le faire, il faudrait une érudition que nous n'avons pas, aussi nous nous bornerons à de simples indications pouvant être utiles pour des études plus approfondies.

Les migrations indiennes en Afrique ont été constatées, ou du moins affirmées, dès la plus haute antiquité (1). L'Abyssinie et le Yemen sont, en effet, intimement liés, et, de la côte de Malabar au Yemen, le passage est d'autant plus facile que les moussons ouvrent sur la mer une route directe (2). Tout le sud de l'Arabie et Socotora sont indiens ; les Somanlis de la côte d'Afrique présentent, avec leurs castes tranchées, bien des traits de ressemblance avec les peuples de l'Inde. D'autre part, ces apports du sud de l'extrême Orient, résultant d'un phénomène atmosphérique, ont dû commencer très tôt, et ils se sont continués fort tard : on en connaît, au

---

(1) Voir Syncellus, p. 120 de l'édition Vénitienne, cité par Heeren. (T. 6, p. 97.) — Ce dernier assigne comme date le règne d'Aménophis, de la 8e dynastie. — Voir aussi Strabon.

(2) M. Lassen, cité par M. Renan. *(Histoire des langues sémitiques*, p. 313.)

moyen âge, qui eurent une grande importance et qui furent postérieurs à l'introduction de l'islamisme en Afrique.

Ce ne sont donc plus seulement la linguistique, l'ethnologie et la géographie qui ont à fournir leurs contingents respectifs à la recherche des origines berbères venues du côté de l'Indus et du Gange, c'est encore l'histoire, l'histoire et la philosophie, car ce fut de l'Inde brahmanique ou bouddhiste que naquirent et ces idées religieuses, premières causes des schismes chrétiens ou musulmans, dont le rôle est si considérable dans l'histoire de la Berbérie, et ces usages locaux conservés dans des fractions kabyles, malgré le Koran, et enfin ces légendes bizarres qui semblent empruntées au Ramayana.

Il y a là, certes, matière à des études intéressantes qui seront faites quelque jour, soit à l'aide de documents originaux qui seront découverts, soit en rassemblant les éléments épars dans diverses études africaines ou dans les auteurs musulmans ; mais la plupart de ces influences se sont produites à une époque déjà historique, et, à ce titre, elles sont en dehors du sujet spécial qui nous occupe ici, et qui doit se borner à la question des origines berbères.

Pour trouver quelques lueurs éclairant ces origines premières, il nous faut remonter plus loin et interroger les documents contemporains des temps préhistoriques antérieurs à l'arrivée des Aryens, et aux premières époques Védiques.

« L'Inde des *Aryas* (1) ne peut être bien comprise que » par la connaissance des deux Indes qui l'ont précé- » dée : celle des autochtones et celle des *Soudras*.

» L'Inde primitive nous est attestée par la présence » des montagnards dans quelques parties de l'Himalaya

(1) *Journal Asiatique*, décembre 1857, page 492. Article du baron d'Eckstein.

» du Vendhia, comme dans quelques groupes isolés de » montagnes dans l'Inde Orientale et dans plusieurs » parties du Décan. C'est l'Inde des Nischadas et des » Tchandâlas de la tradition antique. Elle fut le point de » départ des nègres de l'Océanie, des Papouas et d'autres » peuples plus éloignés encore.

» Sur cette Inde grossière et entièrement inculte, vint » se greffer une tige plus noble, le rameau Touranien, » qui rappelle les idiomes de la haute Asie, ceux des » Finnois et ceux des Turcs. Il rayonne dans le Tamil, » le Telinga et les dialectes de la même famille, tous lit- » térairement cultivés chez les peuples du Décan. *Telle » est la première Inde dont il n'y a qu'une mention » sourde dans la tradition des Aryas.*

» A cette Inde, que nous pouvons appeler du terme » impropre *des aborigènes*, succéda la seconde Inde, » celle qui précéda immédiatement l'Inde des *Aryas* et » qui fut l'Inde des *Shoudras*, des *Éthiopiens*, des *Ce- » phènes*, l'Inde de l'ethnos de Koushika. C'est cet ethnos » qui fut le protecteur des aborigènes contre l'oppres- » sion du brahmanisme naissant, et qui défendit, en » même temps, sa propre cause. L'histoire de cette Inde » est des plus importantes pour la connaissance de » l'Inde védique et de l'Inde épique et brahmanique. » Indra, le dieu des Aryas, contracte une alliance avec » les Koushikas d'origine guerrière. D'autre part, les » Kapyas et les Babhravas, qui sont de la famille des » Koushikas pontificaux, s'allient dans les familles » brahmaniques. — Il s'écoule plus d'un siècle entre la » lutte des Aryas envahisseurs et des Shoudras envahis, » et l'époque de la dépression totale des Shoudras, qui » ont fini par devenir une quatrième caste dans le sys- » tème brahmanique. »

L'établissement des Aryas dans les Indes antiques a donc aujourd'hui une date approximative, date que les savants ont fixée vers l'an 2500 avant J.-C. ; et, quelque

reculée que soit cette date, elle nous reporte à une époque où, déjà, les Aryas étaient en possession d'une civilisation très développée et d'un langage affiné par une longue culture intellectuelle et grammaticale. Car, « la langue sanscrite ne commence à nous être connue » que longtemps après avoir passé par les périodes mo- » nosyllabiques et agglutinatives (1). »

C'est donc aux trois couches de populations de races *Mélanienne*, *Touranienne* et *Chamitique* qui ont précédé les Aryas, que nous devons demander les données linguistiques susceptibles de nous éclairer. La langue berbère a un caractère beaucoup trop archaïque pour qu'on puisse admettre, un seul instant, qu'elle a pour origine une langue arrivée à un degré de perfection aussi complète que le sanscrit, fût-ce le sanscrit de l'époque védique. Il est même possible de montrer, par de nombreux exemples, que les radicaux monosyllabiques berbères expliquent bien des mots des *Véda* et bien des dénominations ethniques ou géographiques remontant à l'époque des langues agglutinatives ou monosyllabiques.

Plus tard, il est vrai, alors que déjà les divers idiomes étaient formés, le sanscrit, à son tour, a pu modifier ou enrichir le berbère primitif. De même que les races de l'extrême Nord importèrent, à un moment donné, des combinaisons de consonnes et des diphtongues étrangères à l'idiome archaïque, de même aussi le sanscrit introduisit, avec ses ethniques indiens, des lettres ou des modulations particulières restées, depuis, l'apanage exclusif de certaines tribus. Tels sont le *Tch*, le *Bâ* emphatique et ces variétés de dentales et de gutturales que les *tifinar* (ou les caractères arabes) sont impuissants à reproduire, et que, pour cette raison, on évite de préciser, en les rejetant, *a priori*, dans la classe des dé-

---

(1) Max Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. II, p. 23.

viations locales et accidentelles de la prononciation normale.

Examinons brièvement ce qu'a pu fournir à la Berbérie chacune des quatre races ou des quatre grandes époques de l'Inde antique.

Les premiers habitants de ce pays furent, nous l'avons dit, des tribus de races mélaniennes aux cheveux plats et non laineux, ancêtres, dit-on, des noirs d'Australie, mais dont plusieurs débris sont restés dans les montagnes indiennes et ont des noms qui méritent d'être relevés.

Ainsi, les *Ghonds* habitent encore le *Ghond-Avana*.

Avana ou *Aouana* est un nom de localité très répandu en Berbérie. La fraction de ce peuple appelée *Kôlas*, et cantonnée sur le versant oriental de la partie nord des *Ghattes*, reproduit le mot ⵍⵍ ·⁚ *Kel*, déjà si souvent cité; *Ghat* ou *R'hat*, +⁝ ou +·⁚ ou +⋊ est lui-même le nom d'une oasis célèbre du Sahara.

Une autre fraction de ces races mélaniennes est celle des Meras du mont *Aravati : Araouat* est berbère.

Les *Tchitas*, qui, aux Indes, occupent encore les sommets inaccessibles de quelques montagnes, ont en Berbérie leur nom comme vocable, désignant « *des forteresses naturelles sur des rocs à flancs abrupts*, » telles que la *Tachita* du Boutaleb. Les refuges de cette espèce ont souvent servi à abriter l'indépendance berbère contre les conquérants ou les dominateurs, et, à ce titre, ils eurent certainement un caractère sacré; ce qui nous permet encore de reporter ce nom berbère de *tachita* à celui des *dewa* indiens, nommés *Touschitas*, dieux secondaires qui paraissent n'être autre chose que les antiques Tchitas passés à l'état légendaire : de là peut être aussi, l'origine du mot berbère *tchitan*, diable, qui en arabe est devenu *chitan*, شيطان.

Les *Minas* des environs de *Djayapour* ont leur nom indien appliqué, en Berbérie, à plusieurs rivières et lieux

dits : tout le monde connaît la *Mina* qui passe à Relizane.

On pourrait probablement trouver aussi, en dehors des ethniques, quelques noms communs usuels usités dans les langues mélaniennes et berbères : nous avons relevé celui de *shi*, père, ≤ ⊙ , qui existe chez les Annamites comme chez les Touareg ; ce nom d'*Annam* lui-même, rapproché de celui d'*Aouana*, nous semble être l'indice d'un rapport possible entre ces races *mélaniennes* et celles que nous avons désignées sous le nom de peuples de *Enn :*

: = *Aou* = fils de, ceux de

I = *àna* = Enn.

La seconde couche des populations primitives du Dekkan est, d'après les indianistes, *Dravidienne,* c'est-à-dire du rameau sud des peuples de Touran ; et il est, en effet, bien établi que la race *tartaro-finnoise* avait, dans l'Inde anté-brahmanique, des ramifications étendues.

Remarquons d'abord que ce mot : *Dravidien,* a en berbère un sens bien net et conforme à la réalité des faits, celui de *montagnard :*

□Λ = *Dera*	= montis	= de la montagne	}	ceux
≤: = *oui*	= ii	= ceux	}	de la
Λ = *id*	= socii	= compagnons	}	montagne.

Parmi ces Dravidiens, ceux qui habitaient le pays plus spécialement appelé *Dravida* étaient au nombre de six : les Tamoul ou Tamil du sud du Dekhan ; les Telinga, à côté et au nord ; les Malabar ; les Toulouvas, et enfin les Karnatas et les Singhalais de l'île de Ceylan.

Ces populations, encore sauvages lors de l'invasion des Aryas, se composaient de groupes de petites tribus occupant chacune un district assez étroit, et gouvernées par des rois habitant des demeures fortifiées. Leurs prêtres étaient des devins, leurs médecins des magi-

ciens. Leur religion, au fond monothéiste, présentait au culte des fidèles, comme symbole divin, *une pierre levée* ou pierre sacrée. Ceux du littoral étaient de hardis pêcheurs ou commerçants allant à Ceylan, et peut-être plus loin, sur de petites barques pontées ; ils comptaient jusqu'à cent ou mille et avaient quelques notions d'astronomie.

La plupart des noms de ces six tribus, étroitement apparentées, ont des formes berbères commençant par le *T* ou l'*M*, caractéristiques des noms dérivés (de 6[e] et 3[e] forme).

Malabar, c'est « ceux du clan des émigrants ».

⊐ = *M* = préfixe de la 3[e] forme = ceux de
|| = *al* = clan, peuple
□ ◫ = *bar* = émigrant.

Dans ce Malabar, au XV[e] siècle, on constatait encore chez les tribus *Naïr*, qui représentaient l'élément aristocratique du pays, des mœurs familiales ayant pour base la suprématie de la mère et de la sœur aînée. Ces institutions matriarcales étaient même encore visibles au commencement du XVIII[e] siècle (1).

Or, ce nom de Naïr et ces détails de mœurs nous ramènent en plein pays touareg, où nous avons la grande confédération du pays d'Aïr, le *Kel*-N'AÏR (2) ou Aouel-N'aïr.

(1) Nouvelle Revue, 15 mars 1886, p. 301. *Le Matriarcat*, par Paul Lafargue.

(2) Nous avons donc ainsi, chez les Touareg, les origines probables, savoir :

Chaldéo-Touranienne	Tou-arek (Touareg).
Tourano-Scythique (Hamaxèque).	Amachek.
Ibérienne	Iabarren (race primit. disparue).
Kimmérienne	Issak-Kamaren.
Médique	Aouel-Imiden.
Chaldéenne	Ikadien (Ifouras de Takada).
Indienne	Kel-N'aïr.

Tamoul ou *Tamil* est la 6e forme du mot ǁ ⊐ *amel* = indiquer. C'est le peuple des « guides », le peuple des *ammel,* que nous avons déjà vu à l'état de clan *princeps* chez les Goths. Cette forme *Tamil* se retrouve, du reste, chez les Touareg du Sud, dans l'ethnique *Kel-Tamoulait* (12e forme de ǁ ⊐), et, en Afrique, le premier peuple que nous rencontrons en face d'Aden, et qui est plus indien encore que berbère, est celui du *Somali* (1re forme de ǁ ⊐).

Les *Telinga,* eux, sont : « ceux du clan des hommes, ceux du clan des nomades, » ou encore « ceux du clan des envahisseurs » :

+ = *T* = préfixe 6e f. = ceux du
ǁ = *el* = clan, peuple
| = *en* = de
⋈ = *ga* = fils, homme, nomade, agissant, actif,

ou

+ = *Ta* = préfixe 6e f. = ceux du
ǁ = *el* = clan, peuple
⋈| = *enga* = affluence, invasion, envahisseur.

Les *Karnata* peuvent être :

□⋈ = *Kar, gar* = rivière
| = *n'* = de
+ = *at* = peuple, clan, père, etc.,

la « rivière du peuple », — ou encore :

|□⋈ = *Karen* = rivière, riverains
+ = *at* = peuple,

les « peuples de la rivière, les riverains ». — Il se peut aussi que le mot |□⋈ = *Korn,* ait ici le sens qu'il a

dans toutes les langues indo-européennes ou sémitiques : « corne, pointe ».

Les *Toulouva* ou *Talaoua* ont un nom facile à retrouver ; c'est une forme dérivée de *Tala*, rivière, ou *Tel*, montagne.

Les *Singalais* ont un vocable représentant la 1re forme d'un mot composé bien remarquable quant à son sens analytique :

⊙ = *S* = *(en)* = préfixe de la 1re forme = ceux de
⋈I = *enga* = abondance, affluence, invasion
II = *(a)L* = peuple,

« ceux de l'invasion des peuples », « ceux des envahisseurs ».

C'est le nom du fleuve *Sénégal*, et, par apocope de la dernière radicale composante, celui des *Senaga*, *Zenaga* :

⊙ = *S* = *(en)* = ceux d'entre } les
⋈I = *enga* = envahisseur } envahisseurs.

Dénomination qui convient admirablement à cette race expansive et prolifique des *Senaga* ou *Zenaga*, qui a peuplé près du quart de la Berbérie.

Après ces deux couches mélaniennes et touraniennes, les indianistes sont à peu près d'accord pour placer, avant l'arrivée des Aryas, une invasion couchique, celle des Kaucikas ou Soudra. Kaboul, selon eux, serait l'ancienne Cabura, qui devait sa fondation préarienne à un personnage mythique nommé *Kapila*, ou *Kapi-le-Noir*, dans les textes sanscrits, et *Kabil* par les musulmans indiens modernes, qui l'assimilent à Caïn et en font un démon ou un serpent.

Ce mot *Kapila* ou *Kabila* se rapproche singulièrement du nom de nos Kabyles, et de celui des gens de la fraction des *Akbaïl*, qui peuvent bien être les plus anciens représentants de la branche *Kebaïle*.

Le district de *Kapisthala*, des livres indiens, nous montre le radical *Tala*, fontaine ou montagne, accolé au nom mythologique de *Kapi*.

A côté des gens de ce district, les *Kabolytæ* de Ptolémée (qui, par hasard, n'a pas trop estropié le nom), se trouvaient la région de la Kapissène et la ville de Kapissa. Cette ville, lors de la conquête macédonienne, reçut le nom d'Alexandrie du Caucase ; elle est donnée comme le séjour de la déesse *Kapiçi*, femme de *Kapila*, et est dénommée *Kapisch* par les voyageurs chinois, et *Kabiouch* par les auteurs musulmans du moyen âge. Tous ces noms se résolvent dans le radical *Kapiça* ou *Kabisa*, ce qui s'écrit, en tamachek : ○◫⋈ *KBS*. N'est-ce pas là l'origine première du nom de la *Kapsa* des auteurs latins, la *Gabsa* ou *Gabes* des modernes ?

Ces *Soudras* indiens, ne sont-ce pas encore des montagnards ?

⊡ = *S* = *en* = préf. de la 1re f. = d'entre
⁚ = *ou* = les fils
□Λ = *dra* = montagne.

Quant aux *Kousikas*, où M. d'Eckstein voit un peuple chamitique de la branche des Couchites, leur dénomination peut s'analyser :

⋈ = *ag* = *K* = préf. de la 15e f. = filii = fils
⁚ = *ou* = nati = nés
⋈⊡ = *sik* = oppidi = (dans) l'enceinte appelée *Sik*.

En médique ou summérien, où le mot ⋈ *Ka* a le sens bien net de *roi*, on aurait : « les rois de l'enceinte, » « du *Sik*. »

Ce vocable, *Kousika*, qui, pour les indianistes, signifie « autochtone », nous ramène, en berbère, aux origines celtiques, aux enceintes primitives ou sacrées dont nous avons déjà parlé. Ce rapprochement a une valeur, car il existait aux Indes, tout comme chez les Scythes touraniens, « des territoires sacrés, » le *brahmachi*, le *brahmavata*, où coulait la rivière sainte Sarasvati. N'y a-t-il pas, là aussi, quelque chose venant corroborer notre dire sur la possibilité de retrouver, chez les peuples appelés Kouschites, des traces non équivoques des langues touraniennes ?

La race des Aryas, qui s'implanta dans le pays et lutta contre les trois premières races déjà fixées au sol, sera celle qui fournira le plus de rapprochements de noms, parce que c'est celle qui est la mieux connue ; et il sera facile de montrer que la langue berbère a eu longtemps des origines communes avec celles que parlaient les premiers Aryas, avant leur entrée dans l'Inde.

Examinons, pour cela, les mythes les plus antiques des Védas.

Indra, le dieu du ciel, de l'air, de la foudre, le Dieu par excellence, le plus ancien, le premier-né, celui dont les Dewa ne sont que des formes isolées ou secondaires, *Indra*, c'est :

ǀ = *Enn* = { préfixe des ethniques de la 4e f., *Enn* = dieu du tonnerre, *Enn* = verbum. }

□ Λ = *dra* = montagne = montis.

« le Verbe de la montagne, » — « le (Dieu) Enn de la montagne, » — « celui de la montagne. »

Celui de la montagne, peut-être *la montagne Dieu* : quelque chose comme ce *Meraou* « colonne et pilier du monde, séjour d'Indra », ce *Meraou* dont le nom, disparu

à peu près du reste du monde, s'est conservé, comme nous avons vu, sans altération aucune, chez les *Aït-Meraou* et les *Ameraoua* berbères.

D'après les indianistes, Indra ne comporterait « qu'une » seule étymologie sanscrite : INDU, *goutte, sève ;* » il aurait signifié *Celui qui donne la pluie :* « Jupiter Plu- » vius, divinité qui, dans l'Inde, était plus souvent pré- » sente que toute autre à l'esprit de l'adorateur (1). »

Cette explication n'est nullement exclusive ; elle repose seulement sur une idée subsidiaire, et dérivée ou postérieure à celle que nous indiquons. Enn ou Anou était le dieu des eaux et du tonnerre, chez les Touraniens ; et une montagne énorme comme l'Himalaya arrêtait les nuages, les condensait et les résolvait en pluie, avec ou sans accompagnement de tonnerre.

Indra peut encore s'analyser :

| = *Enn* = Enni
Λ = *id* = socia
☐ = *our* = luna,

« la lune, compagne de *Enn* », explication corrélative du rôle et de la priorité des dynasties lunaires dans les poèmes indiens. Remarquons, en passant, qu'*Indra,* dans la religion de Zoroastre, se retrouve sous la forme *Andir* = *N'dir,* un des six mauvais esprits des livres *Persans.*

Quant à *Agni,* le second Dieu ou plutôt l'émanation d'Indra, venue sur la terre pour éclairer les humains et leur prodiguer ses bienfaits ; *Agni,* qui est aussi le « soleil », la forme visible d'Indra, c'est le fils du dieu Enn :

⋈ = *ag* = fils
| = *enni* = de Enn.

---

(1) Max Muller, *loco citato,* tome II, page 168, note.

C'est le proche parent du *Varouna* (déjà vu à propos des Mèdes), du *Varouna*, le dieu de l'Océan chez les Indiens :

□: = *our* = création ou fils
I = *ana* = de Enn.

Après Indra et Agni, les premiers dieux védiques, et comme antiquité et comme importance, sont les *Adytas*, fils d'*Aditi* (la déesse Nature, mère des dieux), et, plus tard, les personnifications des douze formes du soleil sous des noms qui reparaissent dans les religions iraniennes et chaldéennes dont les croyances sidérales, comme celles des *Sabéens* ou *Adites* d'Arabie, ont été empruntées aux premiers Touraniens.

Nous ne saurions ici nous astreindre à passer en revue et à comparer au berbère les différents mythes védiques; mais, sans entrer dans des développements étrangers à notre sujet, nous pouvons indiquer une longue série de noms qui, examinés au simple point de vue linguistique, nous fourniront des analogies, des similitudes et des rapprochements instructifs.

Les *Véda* nous donnent les noms des principales tribus ou confédérations composant les premières invasions ariennes dans l'Inde. Ce sont :

Les Baratas ; en berbère *Abarat,* pluriel *Ibaraten,* « les jeunes hommes, *juvenes* » : I+□▭.

Les Ikchvakous, « les montagnards, fils de Kous, » fils des *brûlés :*

⊐< = *ich* = montagne (montagnards)
: = *oua* = fils
O·: = *kous* = kousch = brûler, chauffer.

Les Pauravas, que l'on peut écrire *Bauraouas* et analyser :

⊞ = *aba* = envoi

⊡□ = *aouras* = des Aores, Avares, Aurasiens.

Les Pantchalas, « les cinq familles », vocable dans lequel *chala* = *kala* = clan, et *pant* = πεντα, cinq. Ces cinq familles ou tribus nous font penser de suite aux cinq tribus berbères qui luttèrent contre les Romains : aux *Quinquengentiens* du Djurdjura. Ces Pantchalas étaient :

Les *Videhas*, qui reviennent à *Oui-Dahœ*, ceux des *Daœ* tourano-médiques, déjà vus.

Les *Angas*, dont le nom est le vocable berbère

⋈| = *enga* = abondance, affluence, invasion, *envahisseurs*.

Les *Tritsous*, dans le nom desquels nous revoyons le radical *trit* ou *tarit*, « endroit encaissé d'une rivière », et la lettre racine ⊡, qui, selon la prononciation, signifie *esou* bœuf, ou *esoui* être joli (être soleil) :

+□+ = *Tarit* = endroit encaissé, vallée

:⊡ = *esou* = des bœufs, ou (ensoleillée), jolie.

Tarit-esou « la vallée des bœufs », *Tarit-essoui* « la vallée jolie », dénominations toutes berbères.

Les *Kocalas*, qui avaient leur pays sur le versant méridional des monts *Vindhya :*

: = *Oue* = celui

| = *N* = de (ou des)

Λ = *dia* = la déesse = Daœ = Daces, confédérés, comme plus tard le roi *Kocila*, en Berbérie, avait ses États sur le versant sud des monts *Aoures*.

Les *Matsias*, qui ont un nom berbère, *Matsaïa*, se décomposant en :

⊐ = *M* = préf. des ethniq. de la 3ᵉ f. = ceux de
\+ = *at* = clan, peuple, descendance de
⋞⊡ = *saïa* = nomades.

Les *Ouled-Saïa* ou *Aït-Saïa* sont encore nombreux en Algérie.

Les *Yadavas*, qui sont encore des *Dacœ* ou *Daces*, qu'on retrouve aussi, en Berbérie, sous le nom de *Iouadien*.

Les premiers poètes religieux cités par les Véda sont les *Rischis* ou *Richis ;* dans la Kabylie d'El-Milia, et ailleurs aussi, nous avons les *Richia.*

Parmi les plus antiques brahmanes non encore constitués à l'état de caste distincte et se disant issus des *Rischis*, nous relèverons :

Anghira, qui peut être « celui originaire de la vallée » :

I = *aN* = préfixe des noms de la 14ᵉ forme
□⋈ = *ghir* = le ghir, la vallée (Oued-Ghir).

Gotama, qui peut être « le fils de la femme » :

⋈ = *Go* = *ag* = préf. des noms de la 19ᵉ f. = fils
⊐+ = *tam* = femme ;

ou encore :

+⋈ = *Got* = Gête
⊐+ = *tem* = complet (parfait).

Bhrigou, qui peut se lire *Ber-ig*, et nous ramène au nom de l'ancêtre mythique commun aux *Goths* et à une fraction des Aurasiens berbères.

Atharvan, qui est aussi *Atharouan*, c'est-à-dire *Aït-Arouan :*

\+ = *At, aït* = de la descendance des
I:□ = *arouan* (sing. *arou)* = anciens, vénérables.

A cette époque, les Dryas n'étaient encore qu'une simple *agrégation* de tribus, ayant chacune un chef indépendant nommé *radja* « roi ». — En Algérie, on appelle *redjas* « royaume (?) » des terres azel, c'est-à-dire beylikales ou royales ; nous en connaissons plusieurs, entre autres *Redjas-ben-Gana*, près Constantine, et non loin de là se trouve la tribu des *Radjeta*.

Dans les livres religieux de l'Inde antique, nous relevons aussi l'antithèse berbère des tribus *filles de leurs mères*, et des tribus *filles de leurs pères :* les premières, représentées par la dynastie *lunaire* ou *féminine* issue de la fille de *Manou ;* les secondes, représentées par la dynastie *solaire* régnant sur les *Tritsous* ou *Koçalas*, dans la ville d'*Ayadhya* (nom qui est celui de nombreuses tribus algériennes : *Ayad* ou *Aïad).*

Parmi les tribus d'origine féminine ou lunaire, nous revoyons les noms déjà connus des *Anous* ou « peuples de *Enn* », des *Yadou* « peuples de *Ad*, ou *Adites* » ; à côté, se place celui des *Pourou* qui se fondent avec les *Bharatas (Ibaraten),* dont le roi principal, *Douschyanta*, nous rappelle l'appellation de *Doucen*, localité du Sahara de Biskra.

Nous retrouvons aussi dans ces livres indiens, sinon l'origine, du moins l'explication possible des dénominations, si fréquentes en Kabylie, de *Sof fouquani* (parti du haut) et de *Sof tahtani* (parti du bas). Cela revient, en effet, à analyser les noms des deux partis qui se disputèrent la possession du pays au temps des luttes mythiques entre les deux filles de Brahma : *Kadrou* la Brune et *Vinata* la Blonde.

Kadrou, c'est la personnification du peuple de la montagne, des plus anciens autochtones bruns et d'origine féminine : le nom dit tout cela, car il peut s'analyser de diverses façons :

⋈ = *ag* = fils = *Ka*, préf. des noms de la 15e f.,
□Λ = *dra* = *drou* = montagne,
« les montagnards, les gens d'en haut. »

On peut aussi décomposer de la manière suivante :

⋈ = *Ka* = fils, etc.,
Λ = *aD* = compagnons,
□ = *our* = origine, création, — lune.

Vinata la Blonde est la personnification des peuples de la plaine, des « envahisseurs blonds » ou touraniens de la troisième époque, peuples d'origine masculine :

: = *oui* = préfixe de la 22e forme = ceux
ǀ = *N* = de
+ = *ata* (pour *ada*) la plaine, du bas,
« ceux d'en bas. »

Ou encore :

: = *oui* = ceux
ǀ = *N* = de
+ = *ata* = le père,
« ceux du père. »

Ou enfin :

: = *oui* = ceux
+ǀ = *n'aït* = des nations.

L'ethnique berbère *Krachna* (arrondt de Tizi-Ouzou) est la reproduction du nom du personnage de *Krichna*, dont Mégasthène avait fait l'Hercule indien, interprétant à sa façon les récits que lui avaient faits les brahmanes sur *Krischna Dvaipayna*, fils du 9e roi de la famille des Kourou et père de Dhritaraschta, l'aveugle d'une force

religieuse. Et précisément, ses descendants eurent pour apanage l'extrémité du Dekhan, le pays des *Pandyas,* qui est aussi celui des *Singhalais*, c'est-à-dire des *Senaga,* ainsi que nous l'avons vu plus haut. Les racontars de Strabon sur l'Hercule indien, dont les peuples seraient les ancêtres d'une partie des Libyens, ont donc un fonds de vérité prouvé par ces deux noms de *Krichna* (ou *Krachna*) et de *Senaga*. N'oublions pas non plus de rappeler ici qu'une autre version fait de *Krichna* le fils du berger *Nanda* et de sa femme *Yaçoda,* qui s'établirent sur les bords de la *Yamouna* et fondèrent la ville de *Mathoura*. La *Yamouna* nous donne l'origine probable du nom de l'*Yemen* arabique : une des étapes des migrations berbères.

Le nom de la grande race des *Senhadja* se retrouve aussi, sous une forme peu altérée, dans les légendes indiennes. Le Mahabharata nous dit que l'écuyer du roi Dhritaraschtra est *Sanadjaya,* qui est envoyé en ambassade chez les Pandya ou Sandava. Plus tard, un des précepteurs du Boudda porte le nom de *Sanjaya*.

Bhima, le nom de la ville saharienne, est, dans le Mahabharata, le nom du fils de *Vayou,* le dieu du vent, et *Kounti,* celui de la belle-sœur du Dhritaraschtra précité et de la femme de Pandou. Ce *Bima*, *Bhima* ou *Bhimasena* est aussi une espèce d'Hercule.

Or, *Kounti* est, en Afrique, le nom d'une vaste tribu Sanadja du Sahara occidental, dans la région de Tenbouktou. Au Touat existe, du fait de cette tribu, une *Zaouïa Kounti* très connue.

Un autre fils de *Kounti* et du dieu *Indra,* le maître du ciel, est qualifié « le premier des héros » et se nomme *Ardjouna,* mot qui est identique, comme sens, avec le vocable berbère bien connu *Oudjana,* puisque l'un et l'autre signifient « le fils du ciel » :

□ = *our* = fils (du) ⁚ = *ou* = fils (du)

|⋈ = *djana* = ciel. |⋈ = *gana, djana* = ciel.

Oudjana est, comme on sait, l'ethnique de la race des *Zenata,* qui sont les fils de *Zana* ou de *Djana, Jana.* Cet éponyme se trouve encore, dans les livres indiens, sous la forme *Djaïna,* signifiant en sanscrit « le victorieux », et dénommant le chef d'une secte hétérodoxe. Enfin, un des brahmanes, précepteur de *Boudda,* est *Nigranda,* fils de JNATA ; et, comme le changement de *J* en *Z* est aussi fréquent en sanscrit qu'en berbère, JNATA peut aussi être identifié à ZENATA.

Ce mot, *Djana,* nous conduit aussi à signaler un autre rapprochement assez curieux : le kabyle جنس, *djens,* se prononce en réalité, dans l'Est, *gens,* comme le mot latin, et, comme lui, il signifie *gens, clan, tribu, gent* (en grec γενος). C'est, en réalité, le participe de ⋈ *ag*, faire, suivi de l'affixe ⊡ = *S :*

|⋈ = *gen* = *djen* = ayant fait
⊡ = *S* = lui.

Ce mot bien simple ne vient sans doute pas du sanscrit *Djana,* mais il se peut qu'il nous donne la racine même de *Djana,* comme il nous donne aussi la raison d'être du sens de *génie* et même de *ciel*, en admettant que le ciel est pris pour Dieu, « le grand Agent », l'Agent par excellence.

Les *Bradja* disent volontiers qu'ils tirent leur nom de l'arabe برج *bordj,* pluriel ابراج *bradj;* mais cet ethnique est contraire aux habitudes des Sémites, qui, pour désigner les tribus, ont presque toujours des dénominations généalogiques, comme « Ouled-el-Bordj, Ouled-el-Bradj. » D'un autre côté, les Bradja, étant d'origine berbère, nous sommes portés à voir dans leur nom une prononciation légèrement altérée du mot *Pradja,* dont le sens, dans les plus anciens dialectes védiques ou aryaques, est « créature. »

Le nom de *Masgaba,* aujourd'hui en partie conservé sous la forme *Gaba* (qui appartient à toute une grande

famille du cercle de Tébessa), n'est-il pas sensiblement l'aryaque *Gopa* « pasteur » et « roi » de l'époque védique ?

Ibn Khaldoun nous dit quelque part : « Parmi les tri-
» bus de Ketama établies dans les plaines, la plus mar-
» quante est celle des *Seddoukich.* Le peuple prend ses
» chefs dans la tribu des *Souak.* Bien que nous ignorions
» auquel des ancêtres précités nous devons les rattacher,
» les historiens s'accordent à les représenter comme
» Ketamiens d'origine (1). »

Ces *Ketama* nous semblent reproduire le nom de la race des *Gotama.* Peut-être même représentent-ils une branche qui, ayant conservé le culte obscène de *Civa,* fut forcée d'émigrer. Cette hypothèse, qui expliquerait les racontars des musulmans à leur égard, donnerait aussi la raison d'être du nom de *Gouraya,* porté par plusieurs montagnes du pays des Ketama ; car ce nom est sensiblement celui de *Gouravas,* par lequel sont encore désignés, dans l'Inde, les prêtres du *linguam.*

D'autre part, le père du Bouddha, qui était de cette grande race des *Gotama* (indiens), était de la tribu des *Sakia,* mot qui, comme *Souak,* est formé du radical *S-K,* et nous reporte aux *Sik* ou *Sig* des Tourano-Berbères ou des Celtes.

Enfin, le *Seddoukich* d'Ibn Khaldoun rappelle, et le nom des montagnes dites *Indo-Kouch* ou *Sindho-Kouch,* et aussi *Souddho-Dana,* le nom du père de Bouddha, qui lui-même se nommait *Sedd-Harta* avant d'avoir le surnom plus connu de *Sakia-Mouni.*

En sanscrit, le vocable *sedd* signifie « armé de. » — C'est le sens auquel conduit l'analyse berbère de ʌ⊡ *sed,* qui, étant la 1re forme dérivée ou le factitif de ʌ *ed,* aller ensemble, veut dire : « faire aller ensemble, associer. »

Notons, en passant, que la mère de l'apôtre Bouddha

---

(1) Ibn Khaldoun, tome I, p. 293, trad. de Slane.

était *Maïa*, ce qui est, à la fois, le nom de la première femme et de la première vierge, d'après les légendes indiennes, et celui de nombreuses montagnes berbères (djebel *Maïa)*, ou même de certaines tribus (les *Mouïa)*.

La croix la plus usitée dans les tatouages des femmes de l'Aores n'est pas la croix chrétienne, mais la croix indienne à quatre branches, et ce fait a déjà été signalé par M. le professeur Masqueray.

Dans cet Aores, le nom de *Lackmi*, l'épouse de *Vichnou*, est devenu *Lachmi*, un des noms propres les plus usuels en Berbérie. On y rencontre encore, comme dénominations de villages : *Bali*, c'est-à-dire le nom d'un géant vaincu par le nain *Vamana*, incarnation de Vichnou. *Bali*, dans les textes indiens, est souvent identifié à *Civa ;* et dans les noms des anciens Numides, conservés chez les modernes *Touareg*, nous avons précisément celui de *Massiva*, qui revient à « mère de lui, Civa », ou « fils de Civa » :

⊡ ⊐ = *mas* = mère de lui
⊐⊏O = *sifa* = Civa.

Ce nain *Vamana*, que nous venons de nommer, a pu être *Oua-Mana :*

: = *oua* = celui
ǀ⊐ = *iman* = âme, esprit, intelligence.

Dans l'Aures, près de *Bali*, nous avons la ville de *Mena* ou *Mâna* (ǀ⊐ = 3^e forme de ǀ = *en* tente = la demeure), dont le nom peut aussi être rapproché de *Manou*, le législateur indien, qui est en sanscrit, comme en berbère, « l'esprit humain, l'intelligence. »

A ce mot se rattache aussi *Atman*, l'être absolu, l'être divin par excellence chez les Ariens, et à la fois le nom propre berbère (et arabe) de *Atsman*, *Otman :*

ⵜ = *at* = père = préf. des dérivés de la 6e forme,
= celui de

ⵏⵎ = *man* = âme, esprit, intelligence.

et aussi le mot berbère *Atman, temen,* « le chef de Karouba, le sage », dénomination qui, par suite d'un jeu de mot, a été confondu avec le *damen* ضامن arabe, « *le repondant la caution* ».

L'expression sanscrite *Stavira-Staviranam* « vieillard des vieillards », n'est-elle pas aussi le prototype des titres berbères de *Amin el Oumena* « sage des sages », ou mieux *Amgar-N-imgaren* « vieillard des vieillards » ?

Enfin, pour en finir avec l'Aures, rappelons que non loin de Bali et de Mena, nous trouvons la ville de *Nara;* chez les Indiens, *Nara* est « l'esprit divin qui pénètre l'univers entier. »

Dans l'Oued-Ghir, nous avons une tribu des *Ariana* (c'est le nom même d'un pays indien, l'*Ariana* ou *Arie);* le pays des *Aryas* ou des « Vénérables » : en berbère, ☐ *Arou* signifie « être ancien. »

Mdaourouch, du cercle de Soukahras, est, comme on sait, l'ancienne *Madaure* des Romains, la ville où saint Augustin fit ses études, au temps où elle était un centre d'instruction, une espèce d'université célèbre alors en Berbérie et ailleurs. Cette ville de *Madaure*, comme appellation et comme spécialité, nous reporte involontairement vers la *Madura* de Ptolémée (*Modusa* de Pline), la *Madhura* ou *Madouri* des textes sanscrits, qui ne tarissent pas sur les mérites de sa splendide académie. (C'est aujourd'hui *Mathuraï,* dans la présidence de *Madras*) (1).

L'antique *Kalama* qui, bâtie sur une colline assez loin de la Seybouse, n'a aucune raison pour avoir emprunté son nom au vocable latin *calamus* (roseau), reproduit le

(1) Voir *Journal Asiatique*, 1847, t. IX, p. 20, note 9.

nom d'un des brahmanes, ami de Bouddha, « le vénérable *Kalama* » (*Arata-Kalama*).

Le nom de l'*Himalaya* « palais de neige » était, dans les anciens textes sanscrits : *Himavat*, *Himavata* « riche en neige », et *Himatchala* ou *Himadri* « montagne des neiges. » Le second terme de ce dernier mot est berbère, c'est □Λ *adar, dra*, montagne. Ce mot entier a pu être, à l'origine et avant la formation de la langue sanscrite :

⊐ = *iM* = matrix, mater = préf. de la 3e forme,
□Λ = *adri* = montium,

« la matière des montagnes, le noyau des montagnes, la mère, le nœud des montagnes », significations qui conviennent admirablement à ce qu'est l'Himalaya.

Remarquons aussi que parmi les divers vocables berbères ayant le sens de *neige*, nous avons, dans le Djurdjura, celui de *Ametchin*, أمشيم, qui est bien voisin de *Himatchala* et n'en diffère que par la finale.

L'*anaya* kabyle peut aussi avoir pour origine le mot sanscrit *Vinaya*, dont le sens est « discipline », et qui sert à désigner une partie des écrits bouddhistes.

Le mot *attria*, drogue, médicament (du radical عطر *ater*, parfumer), est usité chez les Arabes et les Berbères d'Afrique : il reproduit le nom d'*Atreya* « le premier homme qui, par révélation des dieux indiens, créa la médecine. »

Khr-i-z-er-an, خيزرن, est usité dans le Djurjura avec le sens de « baguette, bâton flexible », et ailleurs, en Algérie, avec le sens de « canne » ; c'est aussi le nom indien du *bambou*, plante aujourd'hui inconnue en Berbérie, si ce n'est chez les Européens.

Le mot berbère □][*ifer*, pluriel *Afrioun*, signifie « feuille, flamme, aile. » On peut en rapprocher le sanscrit *Apris* « les formes de la flamme (P = F). » Les feuilles

ont le plus ordinairement une forme de flamme, les flammes s'envolent et montent en l'air, ce sont les ailes du feu. Il y a peut-être, pour ces deux mots, une origine première commune au berbère et au sanscrit.

Les *Ourfana (Ou-Refana)*, les *Refana*, si répandus comme ethniques berbères ou comme noms de localités, rappellent le nom du roi des Géants indiens, de *Rafana*, le chef des Raksas.

La *Mahouna*, montagne des environs de Guelma ; *El-Mahouan*, près Sétif ; *Maouana*, etc., peuvent tirer leurs dénominations actuelles du mot aryaque *Mahavina*, qui est le nom de la ville où se tint le deuxième concile bouddhique.

La *Moulaïa* (1), l'antique *Malava, Malva*, porte sensiblement le même nom que le pays et les montagnes des Ghatt indiens, la *Nila-Malaya* « la bleue Malaya. »

La grande tribu zenatienne des *Haouara*, souvent donnée comme ayant une origine indienne, s'analyse :

: = *aou* = préf. des dérivés de la 3e f. = ceux de

□ = *ara* = les Ariens (les anciens).

Nous pourrions énumérer encore bien d'autres rapprochements linguistiques que nous ont suggérés les lectures de livres écrits sur l'Inde ancienne ; mais nous pensons en avoir dit assez pour laisser entrevoir l'intérêt qu'il y aurait à rechercher si, au temps des Barbares ou *Varvaras*, nommés dans le Mahabahrata comme des peuples fantastiques, sans doute en raison de leur antiquité, les *racines concrètes et pratiques de l'idiome berbère* n'ont pas souvent fourni au sanscrit les éléments concrets de plusieurs de ses racines, expliquées plus tard par des sens abstraits.

---

(1) Qui, pour nous, n'est pas la *Molocha* de Salluste. (Voir *Revue Africaine*, 1885, les premiers royaumes berbères.)

En complétant ces données par une étude comparée des mœurs (1), usages, dogmes et coutumes communs aux peuples de l'Inde et de la Berbérie, on arriverait certainement à des résultats importants, au point de vue des origines indiennes et de l'histoire des Berbères. Les luttes sanglantes, qui durèrent plusieurs siècles, entre les Brahmanes et les Kehattrya ou guerriers, ont dû motiver bien des migrations qui, d'Arabie, sont passées en Afrique. Et plus tard, lorsque le bouddhisme, si démocratique dans son dogme, envoya partout ses innombrables missionnaires, il en vint certainement en Berbérie, où l'on constaterait, sans aucun doute, leur influence, en approfondissant l'étude des questions religieuses (2).

---

(1) Voir les cérémonies non musulmanes du mariage kabyle ; — l'usage de l'héritage familial échéant au fils de la sœur aînée, chez les Touareg ; — les castes Touareg : guerriers ou nobles, marabouts, serfs ou imrad, esclaves ou iklan, etc., etc.

(2) On trouvera quelques éléments pour ces études, dans notre livre intitulé *Marabouts et Khouan*, étude sur l'islam en Algérie. Alger, 1884, librairie A. Jourdan.

CHAPITRE XIV

Coup d'œil sur le rôle des principaux peuples non berbères qui ont occupé le nord de l'Afrique après la formation des races berbères. — Phéniciens et Carthaginois. — Israélites. — Egyptiens. — Grecs. — Romains. — Vandales. — Arabes-semites. — Résumé et conclusion.

Les migrations préariennes ou autres, venues de l'Inde, nous semblent être les dernières qui puissent encore être rangées parmi celles ayant contribué à la formation des races berbères de l'Afrique boréale, race chez lesquelles paraît s'être conservé, mieux que partout ailleurs, une des premières langues-mères parlées jadis par les divers *barbares* devenus plus tard les souches des principaux rameaux de la grande famille indo-européenne.

Ce n'est pas qu'il n'existe des groupes et des tribus entières ayant des origines différentes de celles que nous avons indiquées; mais ces tribus se sont formées ou introduites dans la Berbérie à une époque où déjà les Berbères étaient en possession de tout un ensemble de mœurs, d'idiomes, de traditions et d'institutions politiques qui en faisait un faisceau distinct, nettement caractérisé et appartenant à un même groupe de races mères préariennes et indo-européennes.

Vis-à-vis de ces groupes berbères, les nouveaux venus n'ont jamais eu qu'une importance tout à fait secondaire au point de vue ethnologique ou linguistique.

Ces peuples non barbares arrivés en Afrique, des temps les plus reculés, eurent, il est vrai, un rôle politique ou historique parfois considérable, mais l'importance de ce rôle nous semble avoir été beaucoup exagéré dans les questions d'origine ou de formation des races de l'Afrique du nord.

Les plus anciens de ces peuples non barbares étaient les *Phéniciens* dont les colonies sidoniennes puis tyriennes, de bonne heure répandues sur tout le littoral méditerranéen, furent plus tard relevées, continuées et aûgmentées par les Carthaginois. Les Phéniciens proprement dits, pas plus en Afrique qu'ailleurs, n'eurent d'action politique; c'était avant tout un peuple de marchands qui établissaient des comptoirs partout où leur commerce l'exigeait et qui assuraient un bon rendement et un bon fonctionnement à ces factoreries en payant des *coutumes*, droits et redevances de toutes sortes aux indigènes maîtres du pays, vis-à-vis desquels leur faiblesse numérique aussi bien que leurs intérêts commerciaux les forçaient à de grands ménagements.

Le rôle des *Carthaginois* fut un peu différent ; leur ville ne débuta pas par être une simple factorerie relevant de la métropole syrienne et composée uniquement de commerçants venus pour s'enrichir. Le jour où la reine Elissar (Didon) aborda sur la plage de l'antique Byrsa, elle avait ses vaisseaux chargés des immenses trésors de son défunt mari Sichée, grand prêtre de Melkart; elle était suivie d'une véritable flotte montée par de nombreux et riches partisans appartenant tous à la haute aristocratie de Tyr et qui ne reconnaissaient en rien la suprématie de cette métropole laissée aux mains de leurs rivaux et de leurs ennemis. Aussi, pour donner un aliment et un dérivatif à l'activité inquiète et turbulente de cette foule riche et ambitieuse, Carthage, dès ses débuts, commença à s'affranchir par la ruse et la force du paiement des coutumes habituellement consenties aux libyens, et elle fut bientôt entrainée à étendre son territoire et à multiplier ses comptoirs et ses colonies.

On sait comment elle procéda. Par l'argent, la ruse, l'intrigue, la violence ou la force ouverte, elle fit le vide autour des remparts de la ville neuve (Karta-Hadeska),

et, quand elle se fut créé une large banlieue, elle y installa de nombreux colons chananéens qui, des rives syriennes, étaient venus se ranger sous son patronage. Sa première victime et sa première dupe fut le roi de l'Aoures (*Aquellid* N'AOURES) dont la tradition historique latine fit *Navaras*. Quant aux berbères dépossédés et pris vivants dans ces diverses razzias des Carthaginois, ils fúrent, de gré ou de force, embarqués avec femmes et enfants, puis sous la conduite, la direction et l'autorité des négociants carthaginois qui les avaient achetés ou reçus en partage, ils allèrent au loin, sur les rivages méditerranéens et ailleurs, fonder de nouveaux comptoirs, où dès leur débarquement ils se trouvaient à la merci complète des secours et des ravitaillements des vaisseaux carthaginois.

C'est là un fait historique qu'oublient trop ceux qui se fondant sur la prodigieuse extension du commerce de Carthage, voient partout des mots semites introduits par ces Phéniciens dans nos langues néo-latines ou anglo-saxonnes. La vérité est que dans ces comptoirs l'élément carthaginois ou semite ne formait qu'une minorité aristocratique et oligarchique détenant le pouvoir et le commerce, mais la majorité du peuplement était surtout composé de berbères qui, plus que leurs maîtres, durent introduire chez les peuplades voisines bien des mots berbères, qu'il est encore facile de distinguer aujourd'hui.

Ce fut sans doute à une déportation de ce genre composée de *Massyliens* (1) de la banlieue de Carthage que

---

(1) Voir, sur les Massyliens et Numides : Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha, *Revue Africaine*, 1885, n° 171 et 172. — Remarquons en outre les diverses données ci-après qui viennent à l'appui de notre thèse :

1° Le mot *mas* est resté dans le patois de la Crau avac son sens berbère de *Seigneurie, Maître de*; le *mas* est une ferme, une *propriété* ;

2° L'histoire de Gyptes n'est pas une légende grecque, elle est

Marseille *(Massilia)* dût sa première fondation et son nom qui persista malgré les immigrations phocéennes d'Euxène et de Protes.

Ce mode de peuplement des comptoirs-colonies de Carthage, au moyen d'étrangers et surtout de berbères réduits à l'esclavage et déportés au loin, explique, non seulement la multiplicité de ces comptoirs, mais aussi la facilité avec laquelle la plupart d'entre eux disparurent ou acceptèrent des maîtres étrangers comme le fit *Massilia* lors de l'arrivée d'Euxène.

En ce qui concerne cette dernière ville, il est à remarquer que ses habitants étant en majeure partie des Massyliens *berbères* avait de grandes affinités de race avec leurs voisins les Ségobriges du roi Nann ou avec les Grecs phocéens, qui tous étaient des Aryens, tandis qu'ils n'avaient rien de commun avec leurs gouvernants Semites et Cananéens d'origines. D'ailleurs, les opprimés sont facilement les amis et les alliés des ennemis de leurs oppresseurs ; et l'on sait combien dur implacable et tyrannique était partout le joug des Carthaginois aussi bien sur leurs colonies que sur les villes et pays de la banlieue de leur métropole. Et qui sait si ce n'est pas dans cette haine traditionnelle des Massyliens ou Massoliates à l'encontre de Carthage qu'il faut chercher

---

beaucoup plus ancienne et est consignée comme d'origine perse dans le livre de Firdoussi. Elle est, en outre, donnée comme se rapportant à Zariades, frère d'un roi Mède. Or, les Massyliens se ratachaient eux-mêmes à une origine Mède, puisqu'ils étaient Numides *(N'Miden)* ;

3° La ville de Ταυροις *(Taouroenlum)* dans le golfe de la Ciotat peut être un ancien sanctuaire berbère : un Aores. — *Taouroïs* est « celle du sanctuaire, celle de l'Aores » ;

4° L'étang de *Berre* qui reproduit le radical formatif du vocable *Berber* était jadis dénommé : *Mas-Tramela* et entouré par la tribu des *Avaliques*. *Mas-Tramela* peut être « la seigneurie de l'étoile blanche. » (*Mas* = seigneurie, maître de — *atar* = étoile — et *Amella* = blanche.) Quant aux Avatiques, leur nom reproduit le radical d'une tribu berbère d'El-Milia, les *Aouata* ou *Aouat*.

une des causes principales de l'alliance de Massilia avec le peuple romain.

Jamais et nulle part il n'y eut sympathie entre les Berbères et les Phéniciens. Avides de guerre ou d'aventures, et largement rétribués quand on avait besoin d'eux, ces Berbères consentirent bien à fournir des mercenaires aux Carthaginois, mais, s'ils les servirent avec bravoure, s'ils combattirent pour eux avec la tenacité qui fait le fond de leur caractère, si même parfois, poussés par des haines de soff certains d'entre eux recherchèrent momentanément leur alliance comme le fit Syphax, ils n'en détestèrent pas moins toujours les races de Cham. Les premiers succès d'Agathocle en Sicile, ceux d'Euxène à Massilia, comme plus tard ceux des Romains en Ifrika, eurent certainement, parmi les causes premières, l'empressement des Berbères à se soulever contre leurs ennemis héréditaires (1).

Vouloir trouver en Algérie une influence phénicienne chez les Berbères, c'est aller contre la logique des faits consignés dans l'histoire : il est bien vrai qu'il y a eu autour de Carthage un pays mixte de lybo-phéniciens ; on en connaît les limites et l'étendue restreinte ; là étaient surtout des groupes cananéens, phéniciens, israélites au milieu desquels vivaient les mercenaires berbères retenus sur ce point par l'appas d'une forte paie, mais c'était là tout.

En dehors de cette banlieue qui était à eux, les Carthaginois n'eurent aucune action sérieuse sur la langue, les mœurs ou la formation des races berbères. Quelques pierres, quelques inscriptions puniques, quelques tom-

---

(1) « La politique des Carthaginois n'était pas conçue dans un » esprit assez conciliant pour faire de leurs sujets en même temps » leurs amis..... Aussi l'approche de l'ennemi donnait toujours pour » ceux-ci le signal de la révolte ; Agathocle en Sicile et après lui » Regulus purent aborder en Afrique à la tête de 15,000 hommes » sans encourir le moindre reproche de témérité. » Heeren, tome IV, p. 66.

beaux, aux points où étaient leurs comptoirs, voilà à peu près tout ce qu'ils ont laissé dans le pays. Les inscriptions libyques ou numidiques semblent plutôt écrites en un dialecte berbère qu'en phénicien, et la plupart des mots africains soi-disant de provenance carthaginoise s'expliquent par des radicaux berbères ; nous en avons cité quelques-uns (1). La seule action marquée de la ville de Didon sur les Berbères fut de transporter, sur tout le littoral trans-méditerranéen, des milliers de Berbères (2). En Algérie, ces transportations eurent lieu aussi ; et ce sont elles qui commencèrent, tout d'abord, à embrouiller la carte ethnographique, en jetant du côté du Maroc des groupes de Libyens de la Byzacène, du Babor et du Djurdjura, lesquels, faisant dans l'Ouest souche de nouvelles tribus, reproduisirent, jusque sur les bords de l'Atlantique, les noms de l'Ifrikia (3).

A côté des Carthaginois, il nous faut placer les *Israélites*, qui, eux aussi, ont été souvent présentés, par les partisans des origines sémitiques, comme une des branches mères des races berbères. Mais des historiens

---

(1) Salluste dit quelque part que les gourbis berbères se nommaient *Magalia*. On a voulu voir là une forme altérée du phénicien *Mapolia*. N'est-il pas plus rationnel d'y voir la 3e forme dérivée du radical berbère *Kel*, peuple, clan, tribu ? — Avec la préformante *M*, le sens devient « l'endroit du clan, la chose du clan. »

(2) « Les Carthaginois résolurent que Hannon naviguerait au delà » des Colonnes d'Hercule, et qu'il fonderait des colonies avec les » Libo-Phéniciens. Il partit, emmenant avec lui une flotte de » 300 vaisseaux, 30,000 hommes et femmes, des provisions, etc. » (Relation du périple d'Hannon.) Ils fondèrent trois cents colonies en ce voyage, qui se renouvela. — Évidemment, ces colons étaient des Berbères déportés, et non pas des Carthaginois, si ce n'est en nombre très restreint.

(3) Le nom de l'*Ifrikia* se retrouve encore dans les *Aït-Ifrek* ou *Ifriken-Toufik*, groupe de villages de l'ancienne confédération des *Maatka* de Tizi-Ouzou. Il y a, en outre, des *Ifren*, *Aït-Ifren*, *Beni-Ifren*, sur de très nombreux points : en Algérie, en Tunisie et au Maroc; c'est le nom d'un grand rameau berbère.

moins absolus ont simplement dit qu'à l'époque de la dispersion des dix tribus formant l'ancien royaume d'Israël, de grandes migrations de ce peuple étaient venues en Berbérie et y avaient apporté leurs mœurs, leur langage et leur type sémite. Certaines tribus berbères furent, en effet, longtemps de religion juive, notamment dans l'Aurès ; et, de nos jours encore, nous avons vu (il y a de cela 25 ans), chez les Hanencha de Soukahras, une tribu demi-nomade et agricole entièrement composée d'Israélites.

On doit donc admettre qu'il y a eu des immigrations d'Israélites en Berbérie ; mais elles eurent lieu dans les temps historiques et bien des siècles après l'époque où se formèrent les races berbères. Les juifs, selon le mot judicieux de M. Olivier, « ne furent que les hôtes des » Berbères, ils ne furent pas leurs aïeux (1). »

Ils sont encore aujourd'hui des étrangers, de l'Atlantique à la mer Rouge et du Niger à la Méditerranée, dans tous les pays Berbères où l'on rencontre des Israélites groupés ou isolés, exactement comme on en rencontre en France, en Russie ou en Allemagne.

Les merveilleuses facultés que, sur tous les points du monde, possèdent pour le trafic et le négoce les enfants d'Israël, permettent de penser que, dès l'entrée en Palestine, beaucoup d'entre eux se firent les commis ou les associés des marchands phéniciens. Les relations amicales d'Hiram avec David et Salomon durent, surtout, entraîner des familles israélites dans les colonies phéniciennes, *où il y avait de l'argent à gagner ;* plus tard, les relations s'étant encore resserrées par des mariages entre les deux peuples alliés, les émigrations isolées continuèrent ; beaucoup eurent lieu lors des diverses calamités qui frappèrent le peuple juif et amenèrent sa dispersion ; mais les Hébreux, à aucune époque de l'histoire, ne constituèrent une de ces races puissantes qui

---

(1) Olivier, *loco citato.*

dominent, absorbent ou modifient les peuples avec lesquels elles sont en contact. Partout où ils sont allés, ils ont subi les pays qui les recevaient ; ils ne les ont jamais faits, ni seulement modifiés. Partout, ils sont restés à l'état de petites communautés religieuses et familiales, gardant, avec un soin jaloux, la foi de leurs pères, mais adoptant facilement les nationalités, les mœurs et les langues les plus diverses. Aujourd'hui Français à Paris ou à Alger, Prussien à Berlin, Slave à Varsovie, Russe à Moscou, le juif était, dans l'antiquité, Carthaginois à Carthage et Berbère dans les comptoirs de l'intérieur, sans que jamais, nulle part, il soit arrivé à jouer un rôle politique ou ethnologique quelconque (1).

Les Égyptiens chez lesquels aussi on a cherché des ancêtres aux races berbères nous semblent sinon devoir être tout à fait écartés, ce qui serait excessif, mais du moins être placés au point de vue ethnologique dans une situation tout à fait effacée.

Nous avons en effet signalé déjà les impossibilités géographiques mises en relief par M. le général Faidherbe, et d'un autre côté, on est maintenant beaucoup revenu sur la valeur des affinités entre le copte et le berbère : elles se bornent à quelques pronoms et particules qui se retrouvent dans presque toutes les langues. Ceci ne démontre guère que la très haute antiquité de ces deux idiomes. Le berbère et l'égyptien ont gardé chacun de leur côté quelques débris semblables des procédés communs aux langues des hordes barbares des premiers temps de l'humanité ; et, s'il y a eu emprunt de l'un à l'autre, on serait sans doute plus près de la vérité en disant que le copte ou l'égyptien a gardé certains mots du berbère primitif, de cette langue des Tourano-Berbères que nous avons appelés les peuples de Enn.

---

(1) Voir dans la Revue archéologique de Constantine, de 1867, page 102, une intéressante étude de M. le grand rabbin Cohen, sur les juifs dans l'Afrique septentrionale.

Par contre dans des temps déjà moins anciens, l'Égypte a eu sur une partie de la Berbérie un rôle historique et civilisateur nettement accusé. Cela est surtout visible dans le Fezzan et à Ghadames ; il appartient à des monographies de faire ressortir cette action là où il est possible de la constater, mais ces faits sont déjà sensiblement postérieurs à ceux dont on a à se préoccuper dans l'histoire des origines berbères.

Les Grecs de la Cyrénaïque ne formèrent jamais autre chose qu'un groupement de colonies d'ailleurs isolées du monde berbère; loin d'avoir eu une action réelle sur le nord de l'Afrique ils paraissent même, d'après Herodote et les auteurs anciens, avoir pris à la Libye plusieurs de ses divinités comme Poseidon, Triton, Athéné et quelques-uns de ses usages. Les Grecs étaient du reste de la même famille Tourano-Aryenne que les Berbères avec lesquels ils avaient de nombreux points de contact aussi bien dans les mœurs que dans le langage.

Mais, bien que les uns et les autres aient eu dans le principe une origine à peu près commune, ce ne furent certainement pas les quelques milliers de colons grecs de la Cyrénaïque qui influèrent sur les ethniques berbères.

Les Romains qui pendant plusieurs siècles dominèrent le nord et l'ouest de la Berbérie et qui y firent — avec le temps, — de si grandes choses, eurent le sort commun à toutes les races latines anciennes ou modernes : ils furent absorbés par les Berbères vaincus comme ils le furent ailleurs par les Gaulois descendants de ce Vercingétorix qu'ils avaient enchaîné au char de César triomphant.

Une grande partie du monde berbère échappa toujours à l'action des conquérants romains; les postes militaires des vainqueurs de Jugurtha ne dépassèrent pas les limites nord du Sahara français, et leurs armées ne

purent réussir à soumettre certains pâtés montagneux comme le Djurdjura, le Babor, etc., qu'elles durent se borner à contenir en les investissant au moyen d'une ligne presque continue de postes militaires.

Là même où ils furent les maîtres incontestés, les Romains n'agirent guère sur les vaincus que pour les exploiter. Toujours renfermés dans leur rôle officiel, politique et gouvernemental, ils vinrent à côté des Berbères plus encore qu'ils ne se mêlèrent à eux; les quelques individualités marquantes que l'on cite, surtout dans les derniers temps de l'empire, ne sont que de brillantes exceptions. Si quelques Berbères briguèrent et obtinrent le titre de citoyen romain, les colons italiens s'isolèrent presque toujours dans leur dignité de conquérant; et, lorsque enfin ils se mélangèrent aux Berbères, ce fut à l'état de proscrits, quand molestés par les patriciens ils s'enfuirent dans les montagnes pour demander à des tribus encore indépendantes asile et protection contre les exactions des fonctionnaires impériaux.

Ce furent là des faits particuliers sans portée aucune; et, si certains Romains sont les ancêtres de quelques tribus, cela n'a pu se produire qu'à la suite d'alliance matrimoniale, avec l'élément berbère qui absorba bien vite l'élément étranger accidentellement introduit dans son sein.

Il n'est pas admissible que ces proscrits fugitifs, accueillis par charité, aient eu une grande influence; à plus forte raison ne doit-on pas leur attribuer les quelques mots latins encore conservés sur certains points, car on trouve précisément ces mots *là où les Romains ne furent jamais les maîtres :* Les vocables comme *orli* (jardin), *oulmous* (orme), etc., etc. qu'on rencontre dans le Djurdjura, *angelous* (esprit, ange), *aroura* (aurore, point du jour), etc. chez les Touareg ne peuvent être des importations romaines, ils remontent beaucoup plus loin, ce sont des mots tourano-berbères qu'il est facile

d'analyser par les racines berbères et que les Berbères comme les Romains tenaient sans doute de leurs premiers ancêtres communs, alors que ceux-ci, encore « barbares », étaient réunis sur les plateaux de la haute Asie.

Pas plus en Afrique qu'ailleurs, les Romains ne réussirent à modifier les idiomes nationaux et vivaces des peuples qu'ils soumirent : Au temps de St-Augustin, après plusieurs siècles d'occupation effective, il fallait encore aux fonctionnaires et aux prêtres de Carthage des interprêtes, pour s'entendre avec les gens des campagnes qui venaient dans la ville romaine.

L'influence qu'ont pu exercer les Vandales et les Grecs byzantins fut encore moindre que celle des Romains et il n'y a pas lieu de s'y arrêter : depuis longtemps la question a été élucidée.

Restent les grandes invasions dites *arabes* et réputées sémites, invasion dont le rôle historique et ethnologique a été singulièrement exagéré soit par les auteurs musulmans écrivant pour la plus grande gloire de l'islam et de son prophète, soit même par des historiens européens qui ont vu des sémites là où il n'y avait que des musulmans. Il est cependant bien démontré aujourd'hui que l'islam dut son renom, sa grandeur et sa puissance aux éléments non sémites qu'il renfermait. En Asie, les races d'élites de l'islam furent les Perses Iraniens, et les Turks Ourolo-Finnois ou Touranien ; en Afrique et en Europe ce furent les Berbères Tourano-Ariens. Ne sont-ils pas Berbères, en effet, ces premiers conquérants de l'Espagne, compagnons de Abou Zorah Tarif et de Tarik ibn Ziyad el Nefzaoui, ce berbère de Nefta, d'origine persane (1) ?

Ces faits n'ont rien qui doive nous étonner, car quelque grand qu'ait pu être le courage déployé par quelques

(1) Ce dernier avait dans son armée 12,000 Berbères et seulement quelques centaines d'Arabes sémites.

princes ou chefs arabes, ils étaient avant tout sémites, et comme tels incapables d'avoir jamais une bonne organisation militaire ou politique. Dès les premiers âges du monde, les sémites « pour se créer des armées » régulières furent obligés de recourir à des mercenaires. » Ainsi firent David, les Phéniciens, les Carthaginois, les » khalifes. Ce fut la plaie mortelle de tous les États » sémitiques ; la ruine du Kalifat n'eut pas d'autre » cause.... (1) »

Un historien moderne, Henri Fournel (2), a un des premiers bien mis en relief cette action purement négative des sémites musulmans sur les Berbères, action qui, pour lui, se résume dans « *l'échec des Arabes » comme conquérants de l'Afrique.* » Et, en effet, il démontre bien comment les sémites musulmans se sont fondus en Afrique, et comment ils ont été absorbés ou débordés par les aborigènes, qui n'ont retenu d'eux qu'une vague étiquette musulmane, sans grande valeur, car de tous temps les Berbères se sont distingués et se distinguent encore soit par des schismes ou hérésies nationales, soit par une tiédeur de croyance et une indifférence tant soit peu sceptique.

En résumé, les divers conquérants de l'Afrique septentrionale ont disparu, sans avoir réussi à modifier sensiblement l'ethnographie ou la langue des Berbères. Les débris phéniciens, grecs, romains, vandales ou arabes restés dans le pays, se sont fondus complètement dans cette puissante race berbère dont la vitalité et l'énergie les ont absorbés, comme jadis la vieille race des Gall absorba tous ses conquérants (Romains, Goths, Burgondes, Belges, Kimri, ou Germains), et imposa son génie aux vainqueurs eux-mêmes. Et, de même que la tribu belge des Frank a donné son nom et ses lois à

---

(1) Renan, histoire des langues sémitiques, p. 14.

(2) Henri Fournel, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes.

notre patrie, sans que, pour cela, nous ayons cessé d'être toujours et quand même des Gall ou Gaulois, de même, au sud de la Méditerranée, le Sémite a pu imposer longtemps son Coran, sa suzeraineté et jusqu'à son nom d'*Arabe :* mais la masse est restée et restera berbère.

Plus on connaîtra à fond la langue et l'histoire de l'Afrique septentrionale, plus on se convaincra de cette vérité : que les Berbères qui forment, en réalité, la grande majorité des indigènes de l'Algérie, sont de race et de langue indo-européennes.

> « Tertia pars rerum Libye, si credere famæ
> » Cuncta velis; at si ventos cœlumque sequaris
> » Pars erit Europa. »
>
> LUCAIN, *Pharsale,* IV, 411.



APPENDICE

LETTRES DE TOUAREG

Sept Imouchagh (ou Touareg) (1), détenus à Alger en février 1888, ont été autorisés par l'administration supérieure à donner de leurs nouvelles dans leur pays.

Nous donnons ci-après le fac-simile et la traduction (sous toute réserve) de sept de leurs lettres.

C'est la première fois que nous avons entre les mains des écrits de Touareg à Touareg et que nous pouvons constater l'emploi des *Tifinagh* (caractères berbères) pour les besoins ordinaires de la vie. Jusqu'ici nous n'avions rencontré, en dehors des contes et des histoires publiés par le général Hanoteau, que de courtes inscriptions sur des rochers, des armes, des bijoux ; car dans leurs relations avec nous ou avec les musulmans des États limi-

---

(1) Quatre, Kounnan, Amoumen, Mostan et Tacha, appartiennent à la tribu noble des Taitoq, qui a son principal établissement à Asilet, à l'ouest du Djebel-Hoggar, par environ 23°, 42' lat. N. et 0°, 1' long. E. Deux, Chikkat' et Aggour, sont des Kel-Ahnet, tribu de serfs ou Imghaden des Taitoq. Le septième, Abdesselem ben El Hadj Ghadi, est fils d'un Chambi dissident.

Ces Touareg ont été faits prisonniers par le caid des Chamba d'El-Golea, au mois d'août 1887, alors qu'ils étaient venus en incursion sur notre territoire et que, avec un rezzou composé de 45 mehara, ils avaient déjà enlevé 130 chamelles à nos gens. Contrairement aux habitudes traditionnelles de nos nomades de l'extrême Sud, les Chamba, ayant repris leur bien, après avoir tué huit de leurs ennemis, n'ont pas mis en liberté leurs prisonniers et ils les ont conduits à Ghardhaia. C'est là un fait extrêmement important, car il montre que, grâce à nos installations dans l'extrême Sud, les nomades commencent à avoir confiance dans notre protection.

trophes, les Touareg se sont toujours servi pour leur correspondance de l'intermédiaire de marabouts ou de tolba employant la langue et l'écriture arabes (1).

Aussi ces lettres offrent-elles, à tous les points de vue, un très réel intérêt.

Tout d'abord, il est curieux de constater, en plein XIX[e] siècle, l'emploi habituel d'une écriture en boustrophédon rappelant par son aspect les plus anciennes inscriptions de l'antiquité classique. C'est le plus souvent vers un coin de la page que l'écrivain commence ; il continue de droite à gauche ou de gauche à droite ; et, arrivé vers la marge opposée, il tourne son papier pour aller perpendiculairement ou en sens inverse.

Pour la lecture point n'est besoin de changer la position de la feuille, car les tifinagh n'ont ni haut ni bas, ni droite ni gauche (2). Ordinairement les mots ne sont pas séparés, ce qui rend la traduction toujours incertaine; cependant dans l'un de ces écrits le rédacteur a pris soin de séparer les mots d'une façon aussi originale que précise.

Le contenu de ces lettres met bien en relief l'importance du rôle de la femme chez les Berbères ; tous ces écrits contiennent ou des phrases directement adressées aux maîtresses de maisons ou des compliments à des dames haut placées et désignées nominativement. Par

---

(1) L'existence de l'écriture berbère moderne a été pour la première fois signalée en 1847 par un de nos Collègues actuels de la Société historique, et l'un de ses fondateurs, M. le général Boisonnet, alors capitaine directeur des affaires arabes de la province de Constantine. Ce fut par ses soins que le journal asiatique publia, en mai 1847, le premier alphabet en tifinagh ; alphabet qui lui avait été donné par un taleb du Touat.

(2) Sauf D et M (⊓]); le premier doit avoir sa ligne transversale dans la direction de l'écriture, le second doit l'avoir dans une direction perpendiculaire. Quant à : et ... (GH et Q) ces deux lettres peuvent se confondre sans inconvénient, car elles se substituent l'une à l'autre et en réalité ne sont qu'une seule et même lettre ; un G très dur.

contre, on n'y rencontre aucune formule religieuse ; nous sommes ici bien loin des mœurs des sémites.

Toutes ces lettres, écrites surtout pour rassurer les familles, montrent l'impression profonde faite sur ces Touareg par nos procédés administratifs ou par la vue de nos villes et d'Alger en particulier ; à tous les points de vue, elles mettent aussi une fois de plus en évidence la grande valeur des travaux des Hanoteau, Duveyrier, Letourneux, etc.

La phraséologie Tamachekt est plus simple et plus rudimentaire encore que celle de l'arabe ; cependant il y a chez ces Aryens d'Afrique certaines expressions figurées qui se rapprochent, comme idée, de celles en usage dans nos langues européennes.

Au point de vue linguistique plusieurs mots sont instructifs ; aussi avons-nous cru devoir donner, pour les plus importantes de ces lettres, le mot à mot de la traduction et quelques remarques sommaires. Nous signalerons seulement ici l'existence dans ces lettres du sigle ⊥ ou T qui avait souvent embarrassé les lecteurs d'inscriptions rupestres et que l'on avait cru être un ⋈ G mal fait, alors qu'en réalité ce sigle, d'après l'ensemble du texte, est la figure de deux | (N) se suivant.

A. — LETTRE COLLECTIVE

Voici ce que moi Amoumen j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Aggour j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Kounnan j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Mostan j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Tacha j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Voici ce que moi Abdesselem j'ai dit, je salue toutes les autorités du Mzab.

Kounnan vous dit qu'il dépérit. Ici on nous a raccourci l'entrave. Que va-t-on faire de nous. Toi (femme) tu n'as plus aucune certitude à notre égard.

Qu'il y a-t-il de meilleur que de jouer, de s'engraisser, d'aller faire pâturer, de surpasser les autres (à la lutte); ici chacun se meurt.

Dis à l'interprète : pourquoi ne nous as-tu pas envoyé de lettre ? Envoie nous ici toutes les nouvelles sur ce qui s'est passé depuis notre départ.

Interprète tu nous as oubliés ; nous, nous sommes cependant presque tes enfants.

TRADUCTION MOT A MOT

DE LA LETTRE COLLECTIVE

LIGNES (*a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*)

:	Oua	Ceci
·:I	nek	moi
I⊐⊐	Amoumen	Amoumen (1)
/I	ennan	disant
⁝II⁝	ehoulagh	je salue, je souhaite le bien, le bonjour (2)

(1) Les six lignes sont identiques sauf quelques détails insignifiants ; le nom propre seul diffère.

(2) On traduit ordinairement *ehoul* II⁝ par saluer mais comme c'est la même racine que II⁝ *ehel* jour, je crois que l'expression « souhaiter le bonjour » est préférable, lorsqu'elle est en situation.

ⵏ	en	de
ⵎ·⁘ ⵍ	el Khakem	les hakem (1), les autorités
ⵏⴷⵎ	emdan	ils sont au complet = (tous)
⁚ '	oui	ceux
ⵏ	en	de
ⴱⵣ	Zab	Mzab (2)

LIGNE (*h*, *h'*, *h''*)

ⵏ	Ina	A dit
ⵏ⁚ⵂ	haoun	à vous
ⵏ ⵏ·⁚	Kounnan	Kounnan
⋜ⵎ	ami	il se flétrit (3);
ⵏⵏⵙⵎ	emousanen	étant dans l'état (pluriel)
ⵍ ⵊ✱ⵜ	tezzegil	a été raccourcie l'entrave
ⵂⴷ	diha	ici.
ⵎ	ma	Quoi?
ⵍ][	fell	sur
⁚ⵏ	ennegh	nous,
ⵙⴱ	abas	est détruite
ⵂⵊⵜ	tougéhi	la certitude
ⵎⵂ	hem	à toi (femme)
ⵍ][	fell	sur
⁚ⵏ	ennegh	nous

(1) C'est le mot arabe الحاكم.

(2) Les Touareg disent, indifféremment, Zab, Nzab ou Mzab.

(3) ⋜ⵎ ami se flétrir, dessécher sur pied, se dit surtout des plantes.

LIGNE *(i, i')* (1)

]	ma	Quoi?
.+⊓	idati	passe avant
‖ ⊓	ieddel	il joue
⊟...	iekkel	il s'engraisse
|∃+	ietedhen	il fait pâturer
⊡⊓	edis	dans le voisinage
][	iouf	il surpasse
|≤	ien	un.
Λ	ed	Ici
+]	immet	se meurt, devient mort
⊡ ‖	ales	homme
•:	ek	chaque.

LIGNE (*k*, *k'*, *k''*)

|	En	Dis
⊡	as	à lui
:	oua	ce que
⋮	eha	est dans
|⊐✻O+	torzéman	l'interprète
‖][]	ma foul	pourquoi
:	ou	point
:|⋮	hennegh	à nous

---

(1) Notre collègue, M. Motylinski, présente une autre traduction qui est fort possible. Il regarde ce passage soit comme une espèce de suscription, soit comme une salutation explicite : +⊓] *emdet* (complétez), *el qabdhtin, ed siffian, ed Matileski* (le capitaine et les officiers et Motylinski). Cet exemple montre combien sont toujours délicates les traductions de ces sortes de textes où il n'y a ni voyelle ni séparation entre les mots.

⊓≼:⊡+	tessouid	tu as envoyé
+:O+	tiraout	lettre ?
≼:⊡	essoui	envoie
⁝|	ennegh	à nous
⊓	ed	ici
| ‖ ⊡	isselan	des nouvelles (masculin)
|⊓⊐	emdan	(elles) sont complets
:	oua	ce que
⊡	es	depuis
⊐ ‖ ⊡+	tesselem	vous avez appris
O][Ǝ	dheffer	derrière
⁝|	ennegh	nous
|⊓⊐	emdan	étant complet.

LIGNE *(m, m')*

|⊐✱O+	Torzéman	Interprète
‖≼•:	kaïnan	toi
⊓:++	tettaoud	tu as oublié
⁝|	ennegh	nous (régime).
Ǝ|•:|	nekennidh	nous (explétif)
#|	neazz	nous sommes proches de
+≼	aït	les fils
•:	ek	de toi (1)

---

(1) M. Motylinski pense qu'il faut lire •:+#| nezzaitek, et traduire « nous pensons à toi. » Je ne connais pas le verbe +≼#, mais ce verbe est très plausible ; c'est la 4e forme de ≼# *ezzai* connaître, être en relation avec. — Pour la correction de ma traduction il faudrait d'ailleurs dans le texte *aït en ek*, or la proposition | *en* manque dans le texte.

B. — LETTRE DE KOUNNAN

Voici ce que moi Kounnan j'ai dit : je donne le bonjour à Mokhammed, à Tabakanet qui est une sauvegarde, et à Amaïna. Je donne la première place dans mes salutations à toi, aux marabouts et aux cherfa.

Voici ce que vous dit Amoumen : tout le monde est bon pour nous. Rassurez-vous, le gouvernement nous traite bien, mieux que tout ce qu'on a pu dire. Va, tu peux dire à sa famille, ne craignez rien. Je salue monseigneur Ag Keratchi et aussi Azida la femme qui a enfanté de nombreux enfants, un vrai goum, dont il est le père.

Voici ce que moi Kounnan j'ai dit : je donne le bonjour à tout le monde. Quant à nous, nous sommes sains et saufs à Alger ; nous sommes sains et saufs : ceci dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Toujours, pour nous, il y a l'écuelle de l'abondance (1).

Voici ce que moi Kounnan j'ai dit : je donne le bonjour à monseigneur Ag Keratchi, ne vous effrayez pas.

Voici ce que moi Kounnan j'ai dit : l'interprète et le commandant supérieur du Mzab ont été bons pour nous.

LETTRE DE KOUNNAN
(*Mot à mot*)

LIGNE (*a*, *b*)

:	oua	Ceci
•:I	nek	moi

(1) C'est-à-dire : nous sommes bien nourris ; les Touareg, bien que très sobres au besoin, sont aussi excessivement gloutons et apprécient d'autant plus la bonne et copieuse nourriture qu'ils en sont plus privés. Ils mangent ici du couscous, des dattes, et, sur leur demande, du riz, denrée qu'ils ont chez eux.

ǀǀ·⁚	Kounnan	Kounnan (1)
ǀ ǀ	innan	disant
⁝ǀǀ⋮	ehoulagh	je souhaite le bonjour
ǀ	en	à
⊓]⁚⁚]	Mokhammed	Mokhammed (2);
+ǀ·⁚ʘ+	Tabakanet	à Tabakanet (femme)
+ǀ]ƎƎ+	tedhamenet	étant une sauvegarde
ǀ≤]	Amaïna	à Amaina (3) (femme).
⁝ǀǀ⋮	nehoulagh	Je donne le bonjour
ǀ	en	de (en)
ǀ ǀ	ennan	disant
•	a	ça
⁝+⊓	dategh	je mets en avant
·⁚	ek	toi
⊓	ed	et, avec
⁚· ⁚⊡	Chioukh	les chioukh (marabouts)
⊓	ed	et
.][O⊡	Cherfa	les Cherif (4).

---

(1) La lettre ·⁚ (K) manque ; il arrive souvent qu'on écrit qu'une seule fois deux lettres semblables se suivant, quand d'ailleurs le sens et la prononciation le permettent. Ici ǀǀ·⁚ǀ *nekounan* ne peut être le pronom explétif *moi*.

(2) Il s'agit sans doute de Mohammed-ag-Seddik, le frère de la mère d'Amoumen, et l'unique marabout des Taitoq, Cette situation de Mohammed explique le reste de la phrase.

(3) Il faudrait le ⊓ conjonctif devant *Tabakanet* et devant Amaïna. Ce dernier nom, dans les dialectes du Sud, signifie *Orient*. J'ignore si cette Amaïna est la même femme que celle citée dans la 2e lettre de Chekkat et orthographiée Amana.

(4) On pourrait aussi traduire : « Je donne le bonjour en nommant : Anna, et Taghaka, et Chioukha, et Cherifa. » (Tous noms de femmes).

*

LIGNE (*c*, *d*)

:	Oua	ceci
:I	oun	à vous
I⊐⊐	Amoumem	Amoumem
II	ennan	disant :
⁝I	ennegh	à nous
I⁝II	oulagh	(sont) est bon (1)
+IΠ	idinet	le monde
IΠ⊐	emdan	étant complet

LIGNE (*e*, *f*)

O:	Our	point ne
⊐⁝⊐O+	teremghem	vous vous épouvantez (2)
∃I⋅:I	nekenidh	nous
:	oua	ceci
≤IO	erni	a dépassé
O	ar	jusqu'à
O:: II	el khar ou [el khïr	la renommée, le bien] (3)
⁝I I	nennegh	à nous, de nous
⁝ II	oulagh	il est bon
[⊐⋅:	akem	le hakem, l'autorité.]

---

(1) I⁝ II *oulaghan* sont bons, au pluriel à cause du collectif *idinet*.

(2) ⁝⊐O Ermegh, c'est : se lever en sursaut, s'effaroucher ; s'emploie dans le sens d'être épouvanté et s'applique aussi au gibier qu'on débusque ou qu'on fait lever.

(3) O:: II est la transcription unique des deux mots arabes : الخير *el khir* le bien et الخر *el har* la renommée, le bruit qui court. Pour le mot renommée, les Imouchagh emploient encore le mot +II⊡+ tissilit qui est « la nouvelle ».

ⵎⵇ	kem	toi (féminin) (1)
ⵇ	ek	va
ⴷⵏⵜ	tenid	tu diras
ⵔ	ar	jusqu'à
ⵏⵂ	ehan	tente, famille
ⵙ	es	de lui :
ⵔⵓ	our	point ne
ⵎⴹⵙⵇⵜ	teksoudhem	vous craignez (2)
ⵗⵍⵂ	ahoulagh	je donne le bonjour
ⵏ	en	à
ⵢⴷⵙ	sidi	monseigneur
ⵢⵛⵔⵇⴳ	Ag Kerachi	Ag Kerachi (3)
ⵜⵙ	essit	ajoute
ⴷⵢⵣ	zida	Zida, Azida (4)

(1) Il y a autant de probabilité pour le mot *akem*, transcription du mot arabe hakem, que pour le mot *kem* toi. En effet, les Touareg s'adressent volontiers à la femme du frère aîné, femme qui est la première personne de la famille ; d'un autre côté, quand ils transcrivent un mot arabe, ils font souvent disparaître l'aspiration initiale. L'orthographe *el khakem* de la lettre précédente n'est pas une raison suffisante pour ne pas admettre ici *akem* dans le sens d'*autorité*, gouvernement.

(2) Dans l'autographie j'ai omis, par inadvertance, le point de ⵙ et, d'autre part, le sigle ⵎ est une erreur ou un lapsus de l'écrivain qui n'a pas barré cette lettre défectueuse. — Dans cette même lettre on voit, ligne *g g' g''*, que lorsqu'un Touareg se trompe il ne se préoccupe pas de raturer les lettres inutiles.

(3) En réalité on prononce Ag Gueratchi et les Arabes disent Ag Gueradji. — Ag Gueratchi est le fils du frère d'Aithaghel Ag Biska le principal agent du massacre de la mission Flatters. Mais né d'une femme des Taitoq il est resté attaché à la fraction de sa mère, suivant en cela les traditions de son pays. Il est le neveu par alliance de Brahim ag Hamadou, le chef nominal des Taitoq, personnage très âgé et qui a abdiqué son autorité entre les mains de Ag Gueratchi, officiellement reconnu comme son khelifa ou lieutenant.

(4) Ce même compliment, à la femme qui enfante beaucoup, est répété dans plusieurs lettres.

+⊐+	tamet	la femme
O+	tour	elle a enfanté
⊥ ǁ ⁝	houllanen	des étant nombreux
⊡ǀ	ennes	d'elle
ǀ⋈	egen	un goum
:	oua	celui-ci
≤⊡	chi.	le père.

LIGNE *(g, g', g'', g''')*

:	Oua	ceci
•:ǀ	nek	moi
ǀǀ•:	Kounnan	Kounnan
ǀ ǀ	ennan	disant
⁝ ǁ ⁝	choulagh	je donne le bonjour
ǀ	en	à
+ǀΛ	idinet	le monde
ǀ⊓⊐	emdan	étant complet.
∃ǀ•:ǀ	Nekenidh	Nous
⊐ ǁ ⊡ǀ	nesellem	nous sommes sains et saufs (1)
⁝ǀ	neha	nous sommes dans
O≤✱⊓	Dez'aïr	Djezaïr, Alger
⊐ ǁ ⊡ǀ	nesellem	nous sommes sains et saufs
ǀ⊓⊐	emdan	ils sont au complet *ou* étant au complet

---

(1) ǁ ⊡ ⊐ M. S. L. ayant été mis à tort, le rédacteur a changé la direction de sa ligne d'écriture en refaisant plus haut un second ∃ Dh, lettre finale de Nekenidh.

ⵏⵏⵔ	ernan	dépassant
ⵏ>ⵥ⋈	agezian	le réfléchissant

LIGNE (*k*, *l*)

ⵂⵏ	neha	nous sommes dans
•ⴷⴱ	abeda	toujours
ⵢⵍ	illi	il existe
ⵙⴾ	akous	l'écuelle
ⵏ	en	de
ⵊⵏ	enji	l'abondance (1).

LIGNE (*m*, *n*)

:	oua	ceci
ⴾⵏ	nek	moi
ⵏⵏⴾ	Kounnan	Kounnan
ⵏⵏ	ennan	disant
⁚ⵍ⁝	ahoulagh	je donne le bonjour
ⵏ	en	à
ⵢⴷⵙ	sidi	monseigneur
ⵢ⊟ⵔⴾ⋈	Ag Kerachi	Ag. Kerachi
ⵔ:	our	point ne
ⵎ⁝ⵎⵔⵜ	termeghem	vous vous épouvantez

---

(1) Hanoteau donne expressément ⵊ ⵏ *Enji*, comme variété orthographique de ⵊ ⵏ *Engi*; cependant j'estime que le sigle ⵊ est le plus souvent ou un F =]⊏ ou encore un Z adouci = ⵥ. Le sens ici ne serait du reste pas modifié si ⵊ ⵏ *Engi* était lu]⊏ ⵏ *anef* ou]⊏ ⵏ *nefa*, le premier de ces mots signifiant : « *Action de rester en sus, d'être surabondant* » ; le second : « *Action d'être profitable, utile.* »

LIGNE (*o*, *p*)

ⵓ	oua	ceci
ⴾⵏ	nek	moi
ⵏⵏⴾ	Kounnan	Kounnan
ⵏⵏ	ennan	disant
ⵓ	oua	ceux-ci
ⵏ⁝ⵍ	oulaghan	ont été bons
ⵏⵎⵛⵔⵜ	torcheman	l'interprète (1)
ⴷ	ed	et
ⵎ•⁚⁚ ⵍ	el khakem	le hakem, le commandant supérieur
ⵓ	oui	ceux
ⵏ	en	de
ⴱⵣ	Zab	le Mzab

C. — LETTRE DE TACHA ET DE MOSTAN

TRANSCRIPTION DU TEXTE TAMACHEK

— *(a, a', a", a''')*. — Nehoul en idinet nennegh emdan. Dez'aïr el khakem ennit oua erni d es ȧr elkhar ed ehousien emda.

— *(b, b')*. — Oua nek Tacha ennan neha Dez'aïr nessellem emda.

---

(1) Voici encore un exemple du peu de fixité de l'orthographe en tamachek, surtout quand il s'agit de noms étrangers : dans la première lettre *interprète* était écrit *torzéman*, ici il est écrit *torcheman*. En réalité ✱ et ⵛ sont, en tamachek, deux lettres faibles se substituant facilement l'une à l'autre, car elles ne sont que des variantes phonétiques de la lettre première ⊡.

— *(c, c')*. — Oua nek Mostan ennan ehoulagh en idinet emdan.

— *(d, d', d'', d''')*. — Addias eddi tahoulit ennit gha issen tikla oua erni el khar oulaghan degh el hakem.

— *(e, e')*. — Nehoul tinnan.

— *(f, f')*. — Amgharen (1) emdan.

— *(g, g')*. — Abarad'hen (2) emdan.

— *(h, h')*. — Tidhidhin emdent.

— *(i, i')*. — Torzeman our éga eddoub ibcha.

TRADUCTION

Nous donnons le bonjour à tout notre monde. Alger, le siège de son gouvernement dépasse en elle (même) tout ce qu'il y a de plus beau.

Voici ce que moi Tacha j'ai dit : nous sommes dans Alger nous *la* connaissons bien.

Voici ce que moi Mostan j'ai dit : je donne le bonjour à tout le monde. (Cette lettre) ira avec notre salutation. Ils sauront notre marche ; la bonté du gouvernement dépasse tout ce qu'on en dit.

Nous donnons le bonjour en nommant :

Tous les vénérables ;

Tous les jeunes gens ;

Toutes les femmes.

L'interprète ne fait pas (l'affaire) il peut se tromper (3).

---

(1) Amghar ⵔⵗⵎ vieillard, notable, chef local.

(2) Abaradh ⴹⵔⴱ signifie, selon les localités, jeune homme ou enfant.

(3) Il s'agit du spahis kabyle qui, à Alger, sert d'interprète, concurremment avec Abdesselem et Chikkat' qui parlent un peu l'arabe. Ce kabyle dit lui-même : « Quand les Touaregs veulent se faire comprendre, je comprends bien leur langue ; mais quand ils le veulent, ils peuvent aussi parler sans que je comprenne. »

D. — LETTRE DE CHIKKAT'

TRANSCRIPTION DU TEXTE TAMACHEK

— *(a, b, c, d).* — Oua nek Chikkat' ennan ahoulag' (1) en idinet emdan oua ennegh (2) immiden emdan ar idhidhin (3) emdanet ed abaradhen, nekenidh neha Dez'aïr, nesellem oua erni el khar.

— *(m, m', m").*— Oua nek Chikkat' enna ha oulagh oun en our tez'z'arem nekennidh aked etteqed (4) ar imousan gha eddiou ehan es.

(Op). Oum oua echer (5).

TRADUCTION

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit : je donne le bonjour à tout notre monde : tous les hommes, toutes les femmes, tous les jeunes gens. Nous, nous sommes à Alger ; nous sommes sains et saufs, ceci dépasse ce qu'on dit (ou : nous sommes excessivement bien).

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit : il sera bon pour

---

(1) Exemple remarquable de la substitution du ••• Q au ⁝ GH, sans cependant changer de dialecte.

(2) Exemple bien net du sigle **T** provenant de la juxtaposition de deux **I** (N).

(3) Si ce n'est pas un lapsus de l'écrivain (et la même expression a été employée par un autre écrivain dans une autre lettre) le mot **IƎƎ** *idhedhin* signifiant *femmes* est à remarquer : on dit habituellement et on a vu déjà dans les lettres précédentes **IƎƎ+** tidhidhin.

(4) **⊓•••+** etteqed, brûler, se consumer (habituellement ou d'une façon intensive), est la 5me forme de **⊓•••**

(5) Ces cinq lettres me semblent n'être qu'un commencement défectueux que l'écrivain a recommencé plus bas en le corrigeant. — Cependant on peut y voir aussi le sens donné.

vous et aussi pour nous de ne pas commencer [les hostilités ?] On ne cessera pas de se consumer jusqu'au moment où on pourra aller vers sa famille.

Pour vous ceci est ancien [ou : marche avant (tout).]

E. — LETTRE DE AGGOUR

TRANSCRIPTION DU TEXTE TAMACHEK

— *(a, b, c, d, e).* — Oua nek Aggour ennan ahoulagh (1) en idinet emdan oui nennegh (2) imidden ed edhidhin (3) ed abaradhen. Nekenidh nessellem, neha Dézaïr. Naï ad essen oui el khir erninen.

TRADUCTION

Voici ce que moi Aggour j'ai dit : je donne le bonjour à tout notre monde, les hommes, les femmes et les jeunes gens. Nous sommes à Alger. Nous les voyons nous comblant de bonté.

F. — LETTRE DE ABDESSELEM

TRANSCRIPTION DU TEXTE TAMACHEK

— *(a, a', a'', a''', a'''').* — Oua nek Ghabdesselem ennan ehoulagh en Elkhaz Ghadi (4) ed Barka ed Abdelghader ed imidheriin enni amdan.

---

(1) Le point médian du ⁝ s'étant par suite d'un mouvement involontaire de l'écrivain transformé en une barre horizontale perpendiculaire au |, N, l'écrivain sans rien raturer a reporté le point plus à droite.

(2) Voir la note 2 de la lettre de Cheikkat'.

(3) Voir la note 3 de la lettre de Cheikkat'.

(4) C'est l'arabe El Hadj الحاج. El Hadj Ghadi est le père d'Abdesselem.

TRADUCTION

Voici ce que moi Abdesselem j'ai dit : je donne le bonjour à El Hadj Ghadi, à Barka et à Abdelqader et à tous mes petits (enfants) (1).

G. — DEUXIÈME LETTRE DE CHIKKAT' (2)

TRANSCRIPTION DU TEXTE TAMACHEK

— *(a, a' a")*. — Oua nek Chikkat' ennan ehoulagh en | Mokhammed | our termeghem | nekenidh | ehan es

---

(1) Ignorant l'existence de Barka et d'Abdelqader, j'avais d'abord lu (après *el Khaz Ghadi*) : « *Eddoub irka; edbelegh eddar; da imedher ien en imidden.* » Ce qui, mot à mot, donne : « L'autorité est infecte; je porte sur le dos l'action de vivre ; ici est amoindri quelqu'un parmi les hommes. » (L'expression : *puer, sentir mauvais, être infect,* est très usitée en Algérie chez les Arabes et les Berbères dans le sens de : *être pénible, désagréable, mauvais*). La lettre était donc, avec cette lecture : « *Subir une autorité est chose pénible ; l'existence m'est à charge ; ici celui qui est quelqu'un parmi les hommes est bien amoindri.* »

Cette double lecture et cette double traduction également plausibles montrent combien peu on est sûr du sens d'une lettre écrite en tifinagh quand on n'est pas fortement imprégné du milieu dans lequel s'échange la correspondance. Lorsqu'on traduit, il arrive à chaque instant qu'une lettre déplacée vous entraîne dans des contresens qui bien qu'ayant pour eux la grammaire et le génie de la langue n'ont aucun rapport avec ce que l'écrivain a voulu dire.

Ce qu'il y a de consolant pour l'amour-propre d'un européen, déchiffrant du tamachek, c'est que n'importe quel imouchagh mis en face d'un écrit dont il ignore le contenu probable, ânonne, hésite, se trompe et est aussi longtemps, sinon plus, à trouver le sens véritable. Si deux ou trois imouchagh lisent ensemble, ils ont souvent beaucoup de peine à se mettre d'accord.

(2) Des onze lettres dont j'ai les calques, celle-ci est la seule où l'écrivain ait pris la précaution de séparer les mots ou les groupes de mots formant un sens. Ceci facilite la traduction. Ces séparations sont reproduites ici par des tirets verticaux.

| iggez | gha oua ila (1) | our temezi | d oua nek | dhamen | ar ikan | timidhetin (2).

— *(b, b' b'', b''')*. — Oua nek Chikkat' ennan | ehoulagh en | sidi | essit Az'ida | tamet tour | ehoullanen | Nez'i eket | ghour es esoui | amtak (3) | tel't'eferagh | el baroudh | oua nek | as nekennidh | nesellem | our teremghem | nekennidh | ehan es | ekedet | oul | tidet | ed oua nehenni | ed assen | tenad, | oua tenhi | haret | essiour ennegh | oua erni | ed as | ar el khar (4).

— *(c, c')*. — Oua nek Chikkat' ennan ehoulagh en | mana | ed nefissa | et fathetima.

— *(d, d', d'')*. — Oua nek Aggour ennan ehoulagh en idinet emdan oua ennan edhidhin (5), abaradhen ar emdan our teremghem eked ettaou ehan taghat erni a en ehan en es neha Déz'aïr nella ghourek illi ar (6) oua erni elkhir.

---

(1) Peut-être faut-il bien lire *gha oul* certes (il a un) cœur — ou : *gha oua elou* certes lui est puissant ; mais la lecture : *gha oua ila* (certes lui il possède), me semble préférable.

(2) Ce mot peut se traduire par amies, compagnes ; — troupeaux de cent chamelles — foule, ou centaines.

(3) *Amtak* paraît être le nom de lieu de •:+ *tak* « *aller habituellement* » ; c'est : « l'emplacement, l'endroit fréquenté. » On pourrait encore lire EM ITAK « *la mère va habituellement* ». Mère se rapportant à Azida.

(4) On peut lire aussi *el khir* et traduire : « Ceci dépassera avec lui jusqu'au bien », c'est-à-dire : « avec lui tout ira pour le mieux. »

(5) Voir plus haut la note 3 de la première lettre de Chikkat' et la note 3 de la lettre de Aggour. C'est en somme le 3me exemple de I ∃ ∃ *idhidhin* signifiant *femmes* (au pluriel).

(6) Mot peu lisible, peut-être faut-il lire ALAR, *information*, mot donné par Barth et de la tamachek méridionale. — On remarquera que le □, R, final de *khir* a été omis dans le texte, mais le sens n'est pas douteux.

TRADUCTION

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit : je donne le bonjour à | Mohammed | ne vous effrayez point. | Nous, (nous sommes de) | sa famille | il fera bonne garde, | lui, il | est à l'aise | il ne se séparera pas (de vous) | de ceci, moi, | (je me porte) garant | tant qu'il aura la direction | de (mes) amies.

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit : | je donne le bonjour à | Monseigneur | et aussi à Azida | la femme qui a enfanté | des nombreux (enfants). | Nous les connaissons tous. | Chez lui, là où | (est) l'endroit fréquenté, | je reprendrai le fusil, | ceci (je le ferai) moi | lorsque nous | nous serons tirés d'affaire. | Ne vous effrayez pas, | nous | (nous sommes) de sa famille : | le cœur | se souviendra | certainement. | Et nous verrons qu' | il saura | (vous bien) conseiller ; | (car) celui-là, il est habitué à voir | les choses | qui nous concernent (1) | c'est un homme qui (2) surpasse | encore sa réputation (3). |

Voici ce que moi Chikkat' j'ai dit : je souhaite le bonjour à Amana, à Nefissa et à Fatithma.

Voici ce que moi Aggour j'ai dit : je souhaite le bonjour à tout le monde ; ce qui veut dire : aux femmes, aux jeunes gens, enfin à tous. Ne vous effrayez pas, et même oubliez les bruits qui ont cours ; ils sont exagérés. Nous sommes à Alger, nous sommes bien en vie [nous existons]. Retiens qu'on est très bon pour nous.

---

(1) Mot à mot : *la chose elle est à la charge de nous.*

(2) Mot à mot : celui-là surpasse par lui jusqu'à la réputation.

(3) Voir la note (5) de la transcription du texte.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

I

Page 59, note. — Depuis l'impression, il a été édité un nouveau vocabulaire officiel destiné à fixer l'orthographe des noms patronymiques. Ce vocabulaire est à la fois plus pratique et plus complet que celui de MM. de Slane et Gabeau.

II

A l'époque où ce livre a été fait, nous n'avions comme textes manuscrits en tamachekt que ceux fournis au général Hanoteau par des Azger qui avaient écrit de droite à gauche, c'est pourquoi nous avions adopté ce mode d'écrire, tout en constatant (pages 15-64, II de l'appendice) qu'il était indifférent d'écrire de droite à gauche ou de gauche à droite. Depuis nous avons pu constater que les Touareg Taïtoq détenus à Alger écrivaient surtout de gauche à droite, ou de bas en haut et en boustrophédon, c'est-à-dire sans solution de continuité et sans former des lignes commençant du même côté. Les Taïtoq disent qu'on doit écrire « droit devant soi. » Si les Azger ont écrit de droite à gauche et avec le dispositif en lignes, cela provient surtout de ce que les Azger étaient déjà arabisés ou qu'ils appartenaient à un milieu de gens écrivant en arabe.

III

Page 75, ligne 17, au lieu de *hek,* lire Nek.
— 108, — 20, — *deux concours,* lire *deux consonnes.*
— 113, 3e avant-dernière ligne, au lieu de *idiogramme,* lire *idéogramme.*

Page 115, ligne 21, au lieu de le peuple *que* mène, lire le peuple *qui* mène.

— 268, ligne 15, au lieu de *théogénie*, lire *Théogonie.*

— 361, note, au lieu de *p. 275*, lire *page 279.*

— 300, ligne 14, au lieu de *Leïnta*, lire *Lemta.*

— 319, — 12, — *Moustaréba,* lire *Moutearriba.*

— 319, — 13, — *Moustareba,* — *Moustariba.*

IV

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS LES PREMIERS CHAPITRES

B. — Berbère, c'est-à-dire commun à tous les dialectes.
T. — Tamachekt.
TN. — — Touareg du Nord.
TS. — — Touareg du Sud.
Mz. — Mezabia (Beni Mzab).
Zz. — Zenaga.
Zent. ou S. — Zenatia, dialecte saharien.
K. — Kabyle (Djurdjura).
C. — Chelouha (Maroc).
A. — Aores et Chaouïa.
AE. — Aores Est (Zenatia).
AO. — Aores Ouest (Tamzirt).
BM. — Beni Menacer.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Adouani (Kitab El-).— Récits sahariens du XVIIIe siècle (traduction de Féraud).

Ammien-Marcellin. — Histoire.

Barker Webb et Sabin Berthelot. — Histoire naturelle des Iles Canaries. — Sabin Berthelot, Antiquités canariennes.

Barth. — Travels and discoveris in north and central Africa by Henry Barth, London, 1858. — (L'édition anglaise est la seule qui ait les appendices et, entre autres, le dictionnaire tamachek annoté par Newman.)

Basset (René), professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger. — Notes de lexicographie berbère. — Divers.

Batouta (Ibn). — Voyages.

Ben Sedira. — Cours de langue kabyle.

Bissuel. — Les Touareg de l'Ouest.

Bulletin de la Société de géographie de Paris. — Articles divers.

Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bône).

Brosselard. — Dictionnaire français-berbère de la Commission officielle du ministère de la guerre, 1844.

Carette (capitaine). — Origines et migrations des Berbères. — L'Algérie. — Études sur la Kabylie.

Coyne (capitaine). — Le M'zab. — L'Adrar (*Revue africaine).*

d'Avezac. — Notes pour l'étude de la langue berbère (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 2e série, tome XIV). — Esquisse générale de l'Afrique (*Univers pittoresque).* — Divers.

Daumas (général). — Le Sahara algérien, etc.

Duveyrier. — Les Touaregs du Nord.

Dureau de la Malle. — Carthage (*Univers pittoresque).*

Exploration scientifique de l'Algérie. — (Divers auteurs.)

Edrici. — Géographie.

FAIDHERBE (général). — Les Berbères et les Arabes des bords du Sénégal, 1854 (*Bulletin de la Société de géographie*). — Recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Roknia, 1868. — Collection complète des inscriptions numidiques, 1870. — Les dolmen d'Afrique. — Le zenaga des tribus sénégalaises, 1877, etc. — Essai sur la langue Poul, 1875.

FÉRAUD (interprète militaire). — Articles dans la *Revue archéologique de Constantine*. — Notices sur les villes d'Algérie. — Traduction du Kitab El-Adouani, etc., etc.

FLATTERS (colonel). — L'Afrique ancienne septentrionale (*Revue africaine*). — Rapports sur ses missions pour le transsaharien.

FOURNEL (ingénieur des mines). — Histoire des Berbères. — Études sur l'histoire de la conquête de l'Afrique par les Arabes, 1877.

HANOTEAU (général). — Essai de grammaire tamachek. — Essai de grammaire kabyle. — Chants et poésies populaires de la Grande Kabylie.

HANOTEAU et LETOURNEUX. — La Grande Kabylie.

HÉRODOTE. — Histoires.

JORNANDES. — Histoire (opera quæ supersunt).

KHALDOUN (Ibn). — Histoire des Berbères (traduction de Slane. — Prolégomènes).

LACROIX (Louis). — Numidie et Mauritanie.

LENORMANT. — Études accadiennes et divers articles du *Journal asiatique*. — Histoire ancienne de l'Orient.

LÉON l'Africain. — Description de l'Afrique.

MASQUERAY. — Documents historiques sur l'Aurès et divers articles dans la *Revue africaine*. — Note sur les Ouled-Daoud du djebel Aores. — Chronique d'Abou Zakaria. — Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga du Sénégal avec les vocabulaires des Ouled-Chaouia et des Beni-M'zab. — De Aurasio monte, thèse présentée en 1886 à la Faculté de Paris. — De la formation des cités, thèse présentée en 1886 à la Faculté de Paris.

MAURY. — Commerce des peuples dans l'Afrique septentrionale.

MAX-MULLER. — Nouvelles leçons sur la science du langage.

MASPERO. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient.

OLIVIER. — Recherches sur l'origine des Berbères. — Études sur l'Hellenie depuis les temps préhistoriques jusqu'à la LXe olympiade (*Bulletin de l'Académie d'Hippone*).

Oppert. — Études summériennes. — Divers articles dans le journal de la Société asiatique.

O. Mac Carthy. — Algeria romana, etc., etc., etc.

Raffenel. — Voyage au pays des Nègres.

Renan. — Origines de langage. — Histoire des langues sémitiques.

Revue africaine (articles divers).

Rinn. — Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha (*Revue africaine*, 1885). — Marabouts et Khouan, étude sur l'Islam en Algérie. Jourdan, 1884. — Nos frontières sahariennes (*Revue africaine*, 1886).

Robin. — Le M'zab et son annexion à la France.

Salluste. — Guerre de Jugurtha.

Shaw. — Voyages dans la Barbarie et dans le Levant, La Haye, 1743.

Strabon. — Géographie.

Sabattier. — Articles dans la *Revue d'antropologie*. — Articles divers.

Société asiatique (Journal de la).

Société archéologique de Constantine (*Bulletin* de la).

Société archéologique de Paris (*Bulletin* de la).

Venture de Paradis. — Grammaire et vocabulaire berbères.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Aamour : 197, 350, 110.
Abarat : 370, 387, 390.
Abyssinie, Abyssins : 276, 202, 375.
Ad, voy. adites.
Adam : 266.
Adaoura : 324, 333.
Adar : 71, 110, 336 et suiv.
Addaca : 319.
Addou : 324.
Adi (Beni-Bel) : 324.
Aditas, aditi, adytas : 313, 387.
Adites : 190, 291, 310 387 et suiv.
Adouïa : 324.
Adrar : 110.
Afri, Afrika : 397, 405.
Agades : 328.
Agadir : 324.
Agamek : 61 et suiv.
Ag-Azir, Ag-Ouzir : 210.
Agezan : 276, 298.
Aghadem : 328.
Aghêle : 305.
Aguemmour : 216, 217.
Ahmour : 350.
Ahl-Aouan : 253.
Ahl-Azoun (Alazones) : 210, 261, 272 et suiv.
Àhl-N'Zekri : 338.
Ahras, Ahres et Arrhas : 229.
Aïad : 325, 390.
Aidoun : 253.
Aïr : 381.
Aït : 32, 34, 210, 265.
Aït-Amar : 210.
Aït-Amezouar : 210.
Aït-Aouban : 165, 190, 228, 328 et suiv.
Aït-Arouan : 389.
Aït-Ienni : 253.
Aitioupan (Ethyopiens) : 329, 340, 377.
Aït-Issaad : 325.
Aït-Meraou : 283, 386.
Aïtor : 193.
Aït-Ouagour : 307.
Aït-ou-Hellen : 253.
Aït-Saïa : 389.
Aït-Zekri : 338.
Akad ou Akkad, Akkadiem : 120, 190, 305, etc. (voir Ikadeens).
Akakous : 328.
Akbaïl, voyez Kbaïl, Kabyle, 207.
Akrikech : 247, 344.
Alger et Argel : 204, 284.
Allane-Zekri : 338.
Allaoua : 195.
Allaouan : 253.

Amachek : 190, 210, 256 et suiv., 273 et suiv., 294.
Amaren : 197.
Amazig : 344, 345.
Amazone, 190, 236, 260 et suiv., 272 et suiv., 294 et suiv., 355.
Amérique : 242 note.
Amétchin : 397.
Amlek : 311.
Ammal, Ammel : 210, 212.
Amour : 197, 350.
Amoura : 350.
Amra : 197.
Amran, Amraoua : 350, 386.
Amsaga, Amsaka : 359.
An, Anou (Enn) : 10, 12, 45, 62, 67, 124, 160, 190, 225, 229, 239 et suiv., 248, 253, 305, 373, 390, etc.
Ana : 12, 262.
Anaï : 252.
Anan : 253.
Anaya : 397.
Anga, Angad, En'Gad : 334, 388.
Annen : 253.
Antée : 215.
Antes : 212, 214 et suiv., 236.
Aores (Aures) : 2, 205, 209, 210, 217, 224 et suiv., 371, 388, 395, 402.
Aorsi : 210, 224.
Aou : 53.
Aouana : 234, 253, 242, 379.
Aouaragen : 253.
Aouaris ou Avaris : 227.
Aouban : voyez Aït-Aouban.
Aouel-N'Aïr ; 381.
Aouelimmiden : 369.
Aouini : 253.
Arabes : 410.
Arabie : 310 et suiv.
Araïs : 315.
Aram, Aramée : 244.
Aramba : 316.
Araouat : 379.
Arausis : 225.
Arbal : 329.
Arez : 229, 230.
Argel : 204.
Ariana, Arie, Aryen, Aryas : 190, 344 et suiv., 376 et suiv., 396.
Arid : 324.
Arima, Arimes, Arymes : 304, 315.
Arménie : 304, 243.
Arouan : 389.
Arrhès : 229.
Aryens : voy. Ariana.
Asaki, Aseki : 217 et suiv.
Assour, Assoura, Assur, Assyrie, Assyriens : 157, 302, 326 et suiv.
Ataman : 224.
Athéné, Athènes : 279, 280, 361, 362.
Athantes : 214.
Atlas : 210, 212, 214.
Atman : 224, 395, 396.
Attria : 397.
Aulus : 12.
Auras : 210, 225 et voy. Aores.
Aurès : voy. Aores.
Ausæ : 190, 197.
Ausus : 22, 154.
Austoriani : 342.
Auzia : 22.
Avares : 210.
Avaris : 227.
Ayad : 325, 390.
Azania : 276.
Azger : 258.

Azeki, Azki : 217 et suiv.
Azones, Azoun : voy. Ahl-Azoun.
Azougar : 339.

Baal : 45, 157.
Baga, Bagai : 156, 235, 370.
Baghdoura : 352.
Bakhita : 352.
Bakhta : 352.
Bali : 395.
Bambara : 253.
Bamendil : 285.
Barbarica : 250.
Basques : 190, 193, 194.
Batna : 371.
Beja, Bejaïa 370.
Bel-Adi : 324.
Belimour, Belimer : 234.
Bell-Belus : 45.
Bellone : voy. Ennyo.
Ben-Beni : 329 et suiv., 45.
Beni-Addes, Beni-Adi, Beni-Addou : 324.
Beni-Fergen ; 356.
Beni-Iddou : 324.
Beni-Issad : 325.
Beni-Kani : 246.
Beni-Sfao : 203.
Ber : 131, 190, 192 et suiv.
Beraber : 131, 192, 199.
Berania : 254.
Beranes : 190, 193, 254.
Beraouna : 286.
Berbera : 250, 327.
Berbère : 131 et suiv., 192, 296.
Berberes Accadicus : 326 et suiv.
Berberika : 276.
Bergoug : 235.
Berian : 253.
Berig ou Berik : 193, 235, 288, 296, 389.
Berr : voy. Ber.
Bhima, Bima : 392.
Bin : 45.
Bochus : 156.
Bordj : 203, 393.
Bordjia : 393.
Borko : 252.
Bornou : 251, 327.
Bou-Keni, Bou-Ikni :
Bou-Mata : 354.
Bounta 233,
Bournou : 327.
Bourk : 234.
Bradja : 393.
Brahma : 268.
Brakta : 234.
Branis : 254.
Brezina : 237.
Brig-Briga ; 203.
Budins : 300.

Chercher par K *les mots qui ne se trouveraient pas ici écrits par* C.

Caïn : 242.
Canarie : 216.
Carthage : 357.
Carthaginois : 401.
Celte : 190, 191, 199 et suiv.
Celtibériens : 297, 196.
Chalannée : 305, 306.
Chaldœé, Chaldée, Chaldéens : 51, 119, 303, 305, 326 et suiv., etc.
Cham, Chamitique : 318 et suiv.
Chaouia : 258.
Cheliat : 232.

Chellouha, Chelouah : 190, 199, 232.
Chellata : 232.
Chellog : 232.
Chelouk : 232.
Cirta (voy. Kirta).
Civa : 268.
Coléa, Collo : 202.
Constantine (voy. Kirta).
Cous, Couch, Couchites (voy. Kouch).
Cyréne, Cyrénaïque ; 248.

Da : 35, 42.
Daæ, Dahæ, Daces : 132, 304, 313, 325, 347, 351.
Daan : 253.
Dades : 325.
Daïd ; 324.
Damous : 264.
Daradæ : 324.
Darfour : 327.
Darica : 319.
Dida : 37.
Dira : 250 ·
Djalout : 292.
Djafaa : 221.
Djana (voy. Oudjana).
Doucen : 390.
Doui et Dou ; 36, 38 et 322.
Doui-Menia ; 325.
Dravidiens : 190, 380.
Dyr : 213, 250.

Edissa : 286.
Égyptiens : 407, etc.
Enn (voy. An).
Ennoua : 253.
Ennyo : 8, 10, 229.
Erek : 279, 305 et suiv.
Erembes : 304.
Errhes : 229 (voy. Aores).
Essouk : 222, 224, 328.
Esus : 22, 24, 154, 225.
Ethyopiens (voy. Aitoupian).
Ethyopiens rouges : 224.
Eve : 266.

Chercher par PH *les mots non inscrits ici*

Farès (ouled) : 369.
Farfar : 234, 275.
Fergana, Fergani, Fergen (beni) : 356.
Feridoun : 370.
Ferkan : 356.
Fers : 292, 374.
Fez : 286.
Fezzan : 286, 328.
Filimer : 234.
Firis : 369.
Foum Ksantina : 360, 369.
Fraoucen (Aït) : 374.

Gaada (voy. Gad).
Gaba : 393.
Gabes, Gabsa : 384.
Gad : 334 et suiv.
Gaël : 190, 191, 199 et suiv.
Galaad : 290.
Galata (La Galite) : 202.
Galgal : 290.
Galia : 202.
Gall (voy. Gaël).
Gallas : 202.
Galles : 202.
Gana (Aït-Gana) : 255.
Gaougaou (Gogo) : 289.
Garta : 360.
Gazophiles : 205.

Gètes, Gétules : 190, 210, 257, 344 et suiv.
Ghadamès : 190, 328.
Ghalia : 202.
Ghamra : 217.
Ghat : 379.
Gherra : 275, 307.
Gherrara : 275.
Ghir : 279.
Ghomerian : 217.
Ghosni : 371.
Ghoul : 203.
Ghoubri (aït) : 374.
Goliat : 292.
Gomer, Gomera : 216.
Goth : 209, 210, 257, voy. Gêtes.
Goug : 367.
Gouini : 253.
Goumri : 217.
Gourara : 275.
Gouraya : 195, 394.
Graïkoi et Grecs : 207, 247, 411.
Guir : 279.
Guêla, Guelâa, Gueloa : 204.
Guemar, Guemmour : 216.
Guergour : 274.
Guerrara : 275.

Hadramaut : 319, 320.
Haïdouça : 286.
Halinen : 253.
Hamaxeques (Voy. Amachek).
Hamyan : 253, 357.
Haouara : 342, 398.
Harakta : 354.
Harkat (ouled) : 354,
Hellenes : 190, 253.
Hercule : 214, 284.
Hiksos : 227, 318.
Hymiar, hymiarite : 322.

Ibaraten : 370, 387, 390.
Iabaren, iabbaren (voy. Iberes).
Iagout : 318 et suiv.
Iakouren : 307.
Ialaou : 12, 13.
Iaones : 190.
Ibaradh : 370, 387, 390.
Ibères, Iabaren, Iabbaren : 133, 190, 191 et suiv., 202, 226, etc.
Ichelouden : 190.
Icosium : 285.
Idaaura : 333.
Idiben : 373.
Idinen : 253.
Idjer (aït) : 374.
Idouali : 333.
Iera, Ieru : 18, 22, 154.
Ienni : 253.
Ifflensen, Ifflissen : 136.
Ifouras : 333.
Ifrèn, Ifri, Ifrikia : 397, 405.
Igargar : 279, 328.
Igaouaen : 234.
Igouaddaren : 333.
Ikadeens : 328 et suiv.
Ikni (bou) : 246.
Ilou : 8, 12.
Illiten : 190, 237.
Imanou : 253.
Imeselin : 237.
Imesmouden : 190, 349, 369.
Imoula : 111, 212.
Imraouen : 350.
Inde, Indiens : 190, 375 et suiv.
Indra : 385 et suiv.
Innen : 253.
Iol : 13.
Iouadalen : 333.
Iouadien : 389.
Irak : 356.

Iraniens : 190, 242, 348 et suiv.
Isaad (aït) : 325.
Issakkamaren : 222.
Isekiren : 288.
Isindaten : 288.
Isguider : 334.
Issamadien : 374.
Israélites : 405.
Issad : 325.
Izenacen : 190.

Kaarta : 360.
Kabyle (voy. Akbaïl) : 207, 384.
Kathan : 293.
Kaïl : 323, 322.
Kalama : 396.
Kammouria : 217.
Kanaan : 246.
Kapca : 384.
Karta (voy. Kirta).
Kebaïl (voy. Akbaïl).
Kel : 199 et suiv., 57, 379, etc.
Kel-Isindaten : 288.
Kel-Libua : 190, 195, 200.
Kel-Loua : 190, 198.
Kel-N'Aïr : 381.
Kel-Tamoulaït : 382.
Kelte (voy. Celte).
Keni (bou) : 246.
Kenites : 246, 370.
Ketama : 362, 394.
Kerata : 353, 360.
Khrizeran : 397.
Kimri, Kimmerien ; 190, 215, etc., 282 et suiv.
Kirta : 231, 353, 356 et suiv.
Kocila : 388.
Kolla : 202.
Kollo : 202.

Kouch, Kousch, Kouchites : 120, 190, 274, 326 et suiv.
Koukou : 289.
Koumara : 217.
Kounti : 356, 392.
Koussi ; 328.
Krachna : 391.
Ksanthia, Ksanti : 366.
Ksantina : 231, 357 et suiv.
Ksar-tina : 362.

Lachmi, Lackmi : 395.
Laghouat : 58.
Lebou : 195.
Lemta, Lemtouna : 217, 294 et suiv.
Libia, Libui, Libye : 190, 195, 200, 277 et suiv.
Lioua, Loua ; 190, 195, 199 et suiv.
Louata : 200.
Lybie : voy. *Libia*.

Madaure ; 396.
Madi, Madhi (Ouled) : 369.
Madoun : 369.
Madres : 190.
Mahouan, Mahouna : 398.
Maia : 16, 311, 395.
Makouda : 328.
Malva : 398.
Maouana : 398.
Maroc, Marekouch) : 190. 332 et suiv.
Masgaba : 393.
Massagêtes : 345, 347.
Massessyliens : 216, 402.
Massilia : 403.
Massinissa : 352.
Massiva : 395.

Massyliens : 216.
Mata : 354, 355.
Matmata : 354.
Maures, Mauri : 197, 350, 351.
Maxyes : 279.
Mazigh, Mazik : 344, 345.
Mazouna : 274, 277, 354.
Mdaourouch : 396.
Medes, Médie : 154, 190, 344 et suiv., 367.
Medi : 369.
Median, Mediona, Mediouna : 190, 247, 369.
Mekania, Meknia : 246.
Mekarta : 360.
Melauchlœnes : 190, 294 et suiv.
Melanienne (race) : 378 et suiv.
Mena : 227, 395.
Menia (Ait-Menia, Doui-Menia) : 253.
Meotis : 132.
Meraou, Merou : 120, 282 et suiv., 350, 385 et suiv.
Merdès : 350.
Méroé : 251.
Messena : 276.
Mestaoua : 221.
Mezab : 328 (voy. Aït-Aouban).
Mezeghana : 255.
Mgaous : voy. N'gaous.
Mila, El-Milia : 288.
Mina : 380.
Molathemin : 294 et suiv.
Mori : 197, 350, 351.
Mouïa : 395.
Moulaïa : 398.
Moutearriba, Moustariba : 319.
Mozabites : voy. Aït Aouban.
Mozna : 274.
Msala : 237.
Msaoura : 331.
Muthul : 213.

Nador, Nadour : 338 et suiv.
Naït : 265.
Naïla : 321.
Naïr : 381.
Nara : 371, 396.
Navaras : 402.
Nasamons : 248 et suiv.
N'Baïl : 329.
N'ça (Oued) : 352.
Nefta : 280.
Nefzaoua : 280, 284.
Nemadi : 369.
Nememcha : 234.
N'gal : 202.
N'gaous : 328.
N'goussa : 328.
Niger : 279.
Nomades (voy. Numides).
Ns'aoura : 331.
Numides, N'miden : 190, 258, 368, etc.

Oran : 247, 356.
Osus : 22.
Ou : 53.
Ouacin (beni) : 197.
Ouadaï : 327.
Ouadia : 324.
Ouargla : 285.
Ouassa, Ouassen : 197.
Ouazan : 254, 277.
Ouazzen : 197.
Ouden : 253.
Oudjana : 196, 212, 254, 392, 393.
Ouennour, Ouennoura : 265, 292, 293.
Ougoug : 367.

Our : 17, 19, 20, 63, etc.
Oourfana : 398.
Ourkoul : 284.
Oussen : 197.
Ouzza : 197.
Ozza : 22, 321.

Perorses, Perorsi : 224, 369.
Perses : 344 et suiv.
Phéniciens : 401.
Philippeville : 337.
Philistins : 247, 293.

Qsantina (voy. Kirta et Constantine).
Quinquengentiens : 388.

Radjeta : 390.
Rafana : 291, 398.
Rapta : 276.
Rasadir : 337.
Rasena : 196.
Reboula : 371.
Rechiga : 221.
Redjas : 390.
Refana ; 291, 398.
Rekadda : 328.
Rezaïna : 277.
Richia : 389.
Riff : 216, 291.
Righa : 308.
Romains : 408.
Russadir : 337.
Russi-Kada : 337, 339.

Sacœ, Saces : 219 et suiv.
Saghida : 349.
Saïa (Aït, Ouled) : 389.
Saïr : 321.
Saki, Sakæ : 209, 219 et suiv.
Sakouma : 221.
Samer : 119.
Saoula : 237.
Saoura : 274.
Sardæ : 289.
Sardoun : 289.
Sarida : 289.
Sbitla : 213.
Schasou : 227.
Scythes : 192, 208 et suiv., 346 et suiv.
Seddoucides, Seddoukich : 340, 394.
Sefk : 293.
Segnia : 204, 221.
Sego : 221.
Seguiat-el-Hamra : 215 et suiv., 369.
Sellaoua : 200.
Sellouha : 200.
Senaga : 254, 383, 392.
Senhadja : 254, 392.
Siga, Sigus, Sigon : 221, 359.
Sigaout : 221.
Sik : 194, 204, 220 et suiv., 337, 339.
Sikka-Veneria : 221.
Sik ou Meddour : 221.
Sila : 110, 291, 321.
Siphax : 293.
Skikda : 337.
Soff berbères : 186 et suiv., 390.
Souak : 394.
Souaki : 221.
Souhalia : 190, 237.
Soukahras : 226.
Soumata : 354.
Soumir : voy. Summeriens.

Summer, Summeriens : 119, 169. 190, 282 et suiv., 302, 341, etc.
Suthul : 213.

Taan : 253.
Taba : 233.
Tachita : 379.
Taddert : 196.
Taïa : 31.
Takada : 328, 333, 339.
Takenent : 246.
Takenna : 246.
Tala : 251, 356, 383.
Talabraka : 356.
Talaoua : 383.
Tamahou : 215.
Tamazites : 210, 274.
Tamedda : 369.
Tamoulaït : 382.
Tamzight : 274.
Tamzit : 210.
Tana et Tanaïs : 212, 227, 234.
Tanit : 173.
Targa (voy. Touareg).
Taremt : 305.
Tarit : 388.
Tasili : 110.
Tayma : 321.
Tazkaï : 217.
Tazkaret ou Tazoukaret : 217.
Tchad : 250 et suiv. 276, 327.
Tenæ : 279.
Tenès : 279.
Terga : 218, 316 (voy. Touareg).
Tghaza : 216.
Thamoud : 311.
Thau : 253.
Thaout : 31.
Thor : 20.
Tibisis : 210.
Tibou : 378.
Tidikelt : 331 et suiv.
Tigre : 331.
Tigrin : 332.
Tilsit : 237.
Tiras, Tires, Tiris : 210, 217.
Tizgui : 223.
Tombeaux megalithiques : 203, 292, 317.
Toron, Toroni : 253.
Touareg : 25, 190, 202, 218 et suiv. ; 256 et suiv. ; 269, 299, 304, 306, 349, 355, 366, 373, 381, 395, etc.
Touda : 375.
Tougourt : 360.
Touran, Touraniens : 190, 239 et suiv. ; 259 et suiv. ; 272 et suiv. ; 282 et suiv. ; 294 et suiv.
Tourano-Ariens : 190.
Tourano-Berbère : 119.
Touzkaï : 217.
Trara : 288.
Triton (Lac) : 17, 197, 279 et suiv.

Vacca, Vaga : 235.
Vandales : 410.

Yacout : 321.
Yamouna : 392.
Yemen : 249, 375, 392.
Youk : 321.

Zab : 273.
Zakar, Zakaria, Zakarie : 338, 339.

Zana : 254, 277, 370.
Zeger (beni) : 338.
Zekri : 338.
Zenaga, Zenata : 190, 254, 277, 383, 393.
Zenina : 270.
Zian, Ziana : 277.
Zikara, Zikkar : 338 et suiv.
Zinguis : 276.
Zoubir : 370.



TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface. 1

PREMIÈRE PARTIE

LINGUISTIQUE

Chapitre Ier. — Les Tifinar ou consonnes. — Leurs rapports avec les caractères cunéiformes. — Leurs origines mystiques. — Leurs valeurs hiéroglyphiques, idéographiques et phonétiques. — Lettres racines; rapprochements linguistiques. . . 5

Chapitre II. — Les Tiddebakin ou signes accessoires; voyelles et aspirations. — Leurs origines, leurs valeurs, leurs transformations 50

Chapitre III. — Alphabet et écriture. — Agamek. — Ordre présumé de l'alphabet primitif. — Direction de l'écriture; origine silvestre de l'écriture verticale de bas en haut. . . . 61

Chapitre IV. — Formation des mots berbères. — Syllabes. — Radicaux. — Mots composés. — Mots dérivés. — Tableaux des formes dérivées. — Principes généraux des variations dans les dialectes berbères. 73

Chapitre V. — Règles d'analyse des mots berbères. — Importance et rôle du berbère dans la linguistique comparée. — — Sa priorité comme ancienneté sur les langues sémitiques grecques ou latines. — Mots arabes et mots français venus du berbère. — Application des formes berbères aux langues aryennes. — Étymologie de quelques noms mythologiques. 113

Chapitre VI. — Exemple de la méthode analytique appliquée au berbère. — Numération primitive et moderne. — Valeurs des numératifs berbères. — Démonstration chirologique. — Aperçus linguistiques sur la numération. 158

DEUXIÈME PARTIE

ETHNOLOGIE

Pages.

Avertissement 183

Chapitre Ier. — Considérations générales sur les origines berbères. — Pluralité des races. — Dualisme des origines. — Traditions locales. — Peuplement par le Nord-Ouest, européen et méditerranéen. — Peuplement par le Sud-Est, asiatique et saharien. — Tableau synoptique des diverses migrations ayant concouru à la formation des premières races berbères 185

Chapitre II. — Peuplement Nord. — Ibères-Gheraba ou Iabbaren. — Basques, Ligures, Ausses, Étrusques. 191

Chapitre III. — Peuplement Nord (suite). — Gaëls, Celtes ou Kel-loua, Kel-liboua, Libyens 199

Chapitre IV. — Peuplement Nord (suite). — Kimri-Gheraba, Scytho-Saxons, Chelouha, Sellaoua, Slaves scytho lettiques. 208

Chapitre V. — *Peuplement Sud* (§ 1er). — Peuples de Enn ou Ibères-Cheraga ; leur importance et leur extension. — Les Anou en Égypte ; limites de leurs migrations occidentales. — Peuplement par Aden et Berbera. — Routes de la mer Rouge à l'Atlantique et à la Méditerranée 238

Chapitre VI. — *Peuplement Sud* (§ 2). — Peuplement hamaxèque ou amachek. — Tribus filles de leurs mères. — Considérations générales sur l'élément féminin dans les mythologies antiques 256

Chapitre VII. — *Peuplement Sud* (§ 3). — Tribus amachek filles de leurs mères (§ 2). — Les Amazones ou Hal-Azon 272

Chapitre VIII. — *Peuplement Sud* (§ 4). — Tribus filles de leurs mères (§ 3). — Les Amazones ou Ahl-Azon (§ 2). — Kimri-Cheraga ou Kimmeriens 282

Chapitre IX. — *Peuplement Sud* (§ 5). — Tribus filles de leurs mères (§ 4). — Amazones (§ 3). — Amachek, Melanchlœnes, Touareg, Summeriens, Chaldo-touraniens 294

Pages.

CHAPITRE X. — *Peuplement Sud* (suite). — Adites et premières races berbères de la péninsule arabique 310

CHAPITRE XI. — *Peuplement Sud* (suite). — Rameau Kouschite, Chaldéo-Assyriens, Assyriens ou Berbères-Accadiens . . . 326

CHAPITRE XII. — *Peuplement Sud* (suite). — Peuples fils de leurs pères. — Gêtes, Getules, Numides, Mêdes et Persans . . . 344

CHAPITRE XIII. — *Peuplement Sud* (suite et fin). — Origines indiennes de quelques tribus berbères. 375

CHAPITRE XIV. — Coup d'œil sur le rôle des principaux peuples non berbères qui ont occupé le nord de l'Afrique après la formation des races berbères. — Phéniciens et Carthaginois, Israélites, Égyptiens, Grecs, Romains, Vandales, Arabes, Sémites. — Résumé et conclusion 400

APPENDICE. — LETTRES DE TOUAREG. I

NOTES COMPLÉMENTAIRES XXI

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. XXIII

INDEX ALPHABÉTIQUE XXVII

TABLE DES MATIÈRES XXXVII

PLANCHES.



ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

A. Lettre collective

(k) (a) (a') (b) (k') (b') (c) (c') (k'') (d) (e) (d') (i) (f) (e') (g) (f') (g') (i') (h) (m') (h'') (m) (l)

B. Lettre de Kounnan.

C. Lettre de Tacha et de Mostane.

D. Lettre de Chikkat

(m″)

(m)

(m′)

(o)

(p)

(b)

(d)

(b)

(a)

E. Lettre d'Aggour

(e)

(d)

(c)

(b)

(a)

F. Lettre d'Abdesselem.

G. Deuxième lettre de Chikkat

(d) (d')

(d'')

(c) (c')

(b''')

(b'')

(b')

(b)

(a') (a'') (a)

